

LA
CONQUÊTE DU PAYS D'ENTRE SEINE-ET-LOIRE
PAR LES FRANCS

LA LIGUE ARMORICAINE
ET LES DESTINÉES DU DUCHÉ DU MAINE

La manière dont s'est opérée la conquête par Clovis de la région située entre la Seine et la Loire est demeurée énigmatique. Grégoire de Tours ne sait rien à ce sujet dans son *Historia Francorum*. Dans son traité *De Gloriâ martyrum* (c. 59), il raconte la délivrance miraculeuse de Nantes, assiégée depuis soixante jours par des Barbares. On a cru que ces Barbares étaient les Francs. Mais l'évêque de Tours, tout Romain de race, n'en est pas moins très Franc de sentiment et il ne considérerait nullement comme une action heureuse l'échec miraculeux d'une armée franque. Ces Barbares sont plutôt, comme l'a reconnu Godefroid Kurth¹, les pirates saxons qui, depuis le v^e siècle, infestaient les côtes d'Aquitaine et le cours inférieur de la Loire.

En désespoir de cause, on a fait état d'un passage du *De bello gothico* (I, XII) de Procope :

« Les Francs ne pouvant avoir raison des Arboryques par la force leur proposèrent l'alliance et les mariages réciproques. Les Arboryques acceptèrent cette proposition, car les deux peuples étaient chrétiens, et de la sorte ils n'en formèrent plus qu'un seul et acquirent une grande puissance. »

Depuis l'abbé Dubos², on a voulu corriger « Arboryques » en « Armoriques ». Tout de suite on a pensé à cette ligue ou confédération dite armoricaine, qui s'est maintenue, ou totalement ou à demi indépendante

1. *Clovis*, 2^e édit., t. I, p. 261-262.

2. *Histoire critique de l'établissement de la monarchie françoise dans les Gaules*, édit. in-8° (1743), t. III, p. 93 et 157. Innombrables sont les historiens, même les plus récents, qui s'imaginent pouvoir tirer quelque chose du texte de Procope.

de Rome, depuis l'année 409 jusqu'à 455, pour le moins¹. On en a tiré la conséquence que, pour les régions occidentales de la Gaule, et celles-là seulement, il n'y a pas eu conquête, mais alliance entre les Francs et les indigènes, puis fusion².

Pour se rendre compte de ce que vaut l'affirmation de Procope, il importe de reproduire son texte tout au long :

Chez les Gaulois, entre autres fleuves, coulent le Rhône et le Rhin. Mais la direction de leur cours est opposée, le premier aboutissant à la mer Tyrrhénienne, le second ayant son embouchure dans l'océan. Là sont des marais où habitaient jadis les Germains, peuple barbare, au début insignifiant, que l'on appelle aujourd'hui Francs. A eux attenant habitaient les Arboryques (*Arborukoi*), qui, avec tout le reste de la Gaule et avec l'Espagne, étaient, depuis longtemps, sujets des Romains. Après eux, sous le soleil levant, des Barbares, les Thuringiens, s'étaient établis avec l'agrément d'Auguste, le premier empereur. Non loin d'eux vivaient les Burgundions, dans la direction du vent appelé Notus, puis les Souabes, au delà des Thuringiens, et les Alamans, peuplades puissantes. Et tous vivaient là sous leurs lois, à l'écart.

Dans la suite des temps, les Visigoths, ayant forcé les frontières romaines, mirent sous leur autorité l'Espagne entière et la partie des Gaules qui est au delà du Rhône, et les rendirent tributaires. Les Arboryques se trouvaient alors soldats des Romains. Les Germains, voulant soumettre ces gens, qui étaient leurs voisins et qui avaient rejeté leur ancien gouvernement, se livrèrent d'abord contre eux à des déprédations, puis ils passèrent à la guerre franche et attaquèrent en masse. Les Arboryques, montrant leur valeur et leur dévouement aux Romains, se conduisirent en braves dans cette guerre. Les Germains, n'ayant pu les faire plier de force, jugèrent bon de s'en faire des amis et de s'apparenter à eux. Les Arboryques acceptèrent ces propositions, car de part et d'autre on était chrétien. Réunis en un seul peuple, ils sont arrivés à un haut degré de puissance³.

1. L'abbé Dubos est sans doute le premier qui ait attiré l'attention sur cette conjuration (t. I, p. 318-325), qu'il qualifie de « confédération », de « république », et qu'il compare aux Provinces-Unies des Pays-Bas (t. I, p. 338-344, 452-470 ; t. II, p. 7, 12, 20, 64, 120). Agacé par l'excès des conjectures de Dubos sur l'organisation de cette « république », Montesquieu (*Esprit des Lois*, l. XXX, ch. xxiv) l'accuse de l'avoir inventée. Fustel de Coulanges (*L'invasion germanique et la fin de l'Empire*, p. 6-8), à son tour, tente de réduire à peu de chose ce qui est dit du soulèvement des « Armoricaïns ». Il s'abuse complètement. Une série de textes, s'échelonnant de 409 à 456, montre que la révolte fut à l'état endémique dans l'ancien *Tractus Armoricanus* ou « Gaule ultérieure ». Voy. W. Levison dans l'article consacré à saint Germain d'Auxerre dans le *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XXIX, 1909, p. 139 ; cf. son édition de la *Vita s. Germani Autissiodorensis*, dans *Scriptores rerum Merovingicarum*, t. VII, 1920, p. 271 et 280. Voy. aussi F. Lot, *Les migrations saxonnes*, p. 15, note 4 (extrait de la *Rev. histor.*, t. CXIX, 1915).

2. God. Kurth, *Clovis*, t. I, p. 255.

3. Procope, *Bell. Got.*, l. I, c. 12. Édition D. Comparetti, t. I (1895), p. 90-108 (avec tra-

Ainsi, dans l'idée de Procope, les Arboryques habitaient au sud des Francs, alors que ceux-ci étaient aux bouches du Rhin, et ils avaient pour voisins, à l'est, les Thuringiens, auxquels Auguste avait permis de s'établir en cette contrée. Au sud des Thuringiens étaient les provinces que tenaient les Bourguignons. Plus près de la rive gauche du Rhin que n'était le pays des Thuringiens, se trouvaient les Suèves et les Alamans. Enfin, les Visigoths étaient maîtres de l'Espagne et des provinces de Gaule à l'ouest du Rhône.

Voilà une géographie peu précise. En ce qui concerne les Thuringiens, elle est même d'une parfaite absurdité. Tentons cependant d'en sauver quelque chose. On ne peut y arriver qu'en imaginant¹ que par *Thuringi* Procope désigne les *Tongri*, où l'on voit une population germanique installée en Gaule avec la permission de Rome dès les premiers temps de l'Empire, et dont la ville belge de Tongres, à l'ouest de Liège, rappelle le souvenir². Les Bourguignons ne sont au sud des *Thuringi* que dans la période de 413 à 436, où on les trouve à Mayence, Worms et Spire. Les Alamans, de leur côté, occupaient déjà, semble-t-il, l'Alsace.

A cette époque, les Francs Saliens ont franchi le Rhin inférieur et sont installés en Texandrie (nord du Brabant), depuis un bon demi-siècle³. Les Arboryques, leurs voisins, ne peuvent être que les habitants des « cités » des Ménapiens et des Nerviens, puis, en arrière, des Morins et des Atrebates.

Le territoire de ces cités correspond aux premières conquêtes des Saliens sous Chlodion et Childéric. S'il en fallait croire Procope, l'installation des Francs se serait opérée en vertu d'une alliance avec les indigènes, dans le nord de la Gaule, et non dans l'ouest. Mais alors

duction italienne); édition Jac. Haury, 1905 (collection Teubner). Nous avons utilisé, en la retouchant, la traduction Cougny, *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, t. V (1886), p. 353-355 (Société de l'histoire de France). Ce tableau de la situation de la Gaule est amené chez Procope par la mention de la menace de l'intervention des Francs en Italie, qui inquiète le nouveau roi des Ostrogoths, Vitigès.

1. Avec G. Kurth (*Clovis*, t. I, p. 159) et Walther Schultze, *Das Merovingische Frankenreich* (p. 49). Ludwig Schmidt (*Geschichte der deutschen Stämme*, II, 340-341), d'ordinaire plus circonspect, accepte l'hypothèse d'une Thuringe cisrhénane, entre l'Escaut et le Wahal (?). Néanmoins il ne doute pas que les Thuringiens dont parle Procope ne soient les Thuringiens transrhénans.

2. En réalité *Tungri* est synonyme de *Germani Cisrhenani*. Voy. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 9, note 1.

3. Depuis l'année 358. Voy. Ludwig Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme*, t. II (1911), p. 446. Sur la Texandrie, voy. Piot, *Les pagi de la Belgique*, p. 68-79 (*Mémoires couronnés publiés par l'Académie de Belgique*, t. XXXIX, 1879).

la religion n'y serait pour rien, car à cette époque les Francs étaient païens.

Avons-nous le droit de tenter de sauver un texte aussi suspect? Nous n'arrivons à lui donner un peu de consistance, avec beaucoup de bonne volonté, qu'en admettant que cette description vaut pour les années 413-436. Or, il suffit de lire la suite pour s'apercevoir que Procope entend donner une vue d'ensemble de la période où l'Empire disparaît en Occident, en 476. En gros il dit vrai : les Visigoths occupent alors, outre l'Espagne, la Gaule à l'ouest du Rhône, donc l'Aquitaine ; les Alamans sont sur la rive gauche du Rhin. Plus loin de ce fleuve, au sud des énigmatiques Thuringiens, sont les Bourguignons, donc dans la vallée de la Saône et du Rhône. Le reste de la Gaule est habité par les Francs, les Arboryques, les Thuringiens. La localisation de ces derniers en Gaule est certainement le résultat d'une méprise. Dès le règne de Clovis, il y a eu des guerres inexpiables entre Francs et Thuringiens. L'écho en est parvenu à Constantinople et, par suite d'un raisonnement défectueux, Procope a cru que les Thuringiens habitaient la Gaule et les a confondus avec les Germains cisrhénans (Éburons, Condruses, etc.) ou *Tungri*.

Restent en présence Francs et Arboryques.

Il est évident maintenant que, par *Arboryques*, Procope entend l'ensemble des Gallo-Romains du nord de la Gaule, les *Aborigènes*¹. Il a imaginé que la puissance des Francs résultait de l'étroite union des envahisseurs germaniques et des indigènes. Sur ce point, il ne se trompait sans doute pas. De son temps, on savait naturellement que les Francs ne constituaient pas l'unique population de la Gaule septentrionale. On admirait leur union intime avec la population autochtone. Procope tenta de donner de ce fait une explication qui, historiquement, n'a aucune valeur, mais son observation néanmoins est à retenir. Si le royaume des Francs était si redoutable, c'est parce que, dès le milieu du VI^e siècle, un rapprochement intime, sinon la fusion, s'était opéré entre les envahisseurs et les Gallo-Romains.

On a cru permis d'utiliser encore la suite du récit :

D'autres soldats des Romains avaient été postés aux extrémités des Gaules pour les garder. Comme ils ne pouvaient revenir à Rome et ne voulaient pas se joindre à ses ennemis, qui étaient ariens, ils se donnèrent, eux et leurs enseignes, ainsi que le pays qu'ils défendaient depuis longtemps pour le compte

1. Tout ce qu'on peut admettre c'est une confusion entre les mots Aborigènes et Armoricaïns.

des Romains, aux Arboryques et aux Germains. Ils sauvèrent les usages de leurs pères et les ont transmis à leurs descendants, qui, aujourd'hui encore, croient devoir les garder pieusement. On les voit, en effet, de nos temps, divisés en corps suivant la même ordonnance de combat que jadis ; ils se rangent pour la bataille sous leurs propres enseignes, observant toujours les règles héritées de leurs ancêtres et conservant en tout, jusque dans la coiffure, l'extérieur des Romains.

L'excès même de précision de ce récit provoque l'étonnement, l'incrédulité. Ces garnisons romaines auraient réussi à faire bande à part, au milieu des Romains et des Arboryques. Elles auraient transmis à leur descendance leurs usages nationaux, leur armement particulier. Voilà qui est surprenant.

D'abord la persistance des garnisons romaines sur le Rhin ou en arrière (aux extrémités de la Gaule) est contraire à tout ce que nous savons de l'histoire du ^{ve} siècle. Pour les besoins de sa lutte en Italie contre Alaric, Stilichon avait vidé la Gaule de troupes, laissant aux Francs et Alamans, alors fédérés, le soin de défendre la ligne du Rhin.

Le fleuve fut forcé, le 31 décembre 406, par les Vandales, Alains et Suèves, qui mirent la Gaule à feu et à sang, sans excepter les villes ; les envahisseurs ne rencontrèrent aucun obstacle parce qu'il n'y avait plus d'armée romaine en Gaule. Et jamais plus il n'y eut de Romains pour défendre la Gaule. Les usurpateurs Constance, Jovin, louèrent des mercenaires francs et bourguignons. Ravenne acheta les services des Visigoths. Aetius défendit le nord du pays avec des mercenaires hunniques. C'est grâce à ces barbares qu'il put infliger des échecs sérieux, notamment aux Bourguignons et aux Visigoths, peu fidèles. Après lui, Aegidius et le comte Paul combattirent les pirates saxons et les Visigoths, grâce aux secours des Francs Saliens, notamment de Childéric, alors fédéré¹. Il y eut donc encore des armées au service de Rome, mais point de Romains dans ces armées. Quant à Syagrius, l'adversaire de Clovis, on ne sait de quoi était composée sa petite troupe, peut-être de Francs, comme celle de son adversaire.

Les armées romaines défendant l'extrémité de la Gaule jusque sous le règne de Clovis sont donc une chimère. On l'a senti. Alors, on s'est rabattu sur les Lètes et Sarmates, colonies militaires bien connues grâce à la *Notitia dignitatum* et aux traces qu'elles ont laissées dans la toponymie². Mais prétendre que les Lètes et Sarmates représentent la tradi-

1. *Histoire du Moyen Age*, sous la direction de Gustave Glotz, t. I, p. 29-31, 47, 57, 58, 68, 76, 86, 184-185.

2. God. Kurth, t. I, p. 257-259.

tion romaine est un paradoxe un peu trop fort. D'ailleurs, ces colonies militaires n'existent précisément pas à l'endroit où Procope veut nous les faire voir, à l'extrémité de la Gaule. De quelque façon qu'on le retourne, son récit est inacceptable. C'est une fantasmagorie.

Elle n'a rien d'étonnant de la part de cet auteur. En dehors de l'Italie, Procope ne sait rien de la géographie de l'Europe occidentale, ou encore il préfère rapporter des fables pour divertir ses lecteurs. C'est ainsi qu'il imagine que la Corse est peuplée de nains, hommes et bêtes, qu'il pousse en Sardaigne une herbe qui donne des convulsions mortelles : le visage des morts conserve une contraction qui donne l'apparence du rire, le rire dit « sardonique »¹. En Grande-Bretagne, le cheval est inconnu. Un grand mur coupe l'île en deux parties, dont l'une est un repaire de bêtes féroces : tout homme qui y pénétrerait, en sautant la muraille, périrait sur-le-champ, etc.². Mais en voilà assez avec Procope.

Peut-être pourrions-nous arriver à projeter une lueur sur les ténèbres qui couvrent l'histoire de la Gaule occidentale en interprétant des textes qui, en apparence, n'ont aucun rapport avec la question qui nous préoccupe.

En reprenant l'étude de l'immunité à l'époque mérovingienne, notre attention s'est portée ou plutôt reportée — car nous les connaissons déjà — sur trois diplômes des VII^e et VIII^e siècles en faveur de l'église du Mans et du monastère de Saint-Serge d'Angers.

La nature de l'immunité est un problème qui a été dirigé dans une voie nouvelle à la suite d'un mémoire récent de M. Léon Levillain³. Contrairement à la doctrine professée en France par Fustel de Coulanges⁴, Prost⁵, Beauchet⁶, Kroell⁷, en Allemagne par Waitz⁸, Brunner⁹, etc., l'essence de l'immunité n'est pas l'interdiction au comte de pénétrer sur le territoire de l'immuniste pour juger, c'est l'exemption

1. *Bell. Got.*, I, IV, c. 24.

2. *Bell. Got.*, I, IV, c. 20. Nous avons signalé ces fantaisies dans notre article sur les *Migrations saisonnières*, p. 34 (extrait de la *Rev. histor.*, t. CXIX, 1915).

3. Paru dans la *Revue historique de droit*, année 1927.

4. *Les origines du système féodal. Le Bénéfice et le Patronat* (1891), p. 336-425.

5. *La justice privée et l'immunité*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XLVII, 1886.

6. *Histoire de l'organisation judiciaire en France* (1886), p. 418-485.

7. *L'immunité franque* (1910).

8. *Deutsche Verfassungsgeschichte*, 3^e édit., t. II, I, p. 416-420; t. IV, p. 287-323.

9. *Deutsche Rechtsgeschichte*, 2^e édit., t. II, p. 382-404. — Sur la bibliographie de la question voy. Brunner, *Ibid.*, p. 382-383, et Dom Leclercq, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* de dom Cabrol et dom Leclercq, v^o *Immunité*.

d'impôt, l'exemption de toutes les taxes et redevances quelconques dues au roi par l'immuniste et ses sujets. L'interdiction au juge de pénétrer sur le territoire immunisé, sous n'importe quel prétexte, n'est que le moyen pratique d'assurer au bénéficiaire de cette faveur son privilège fiscal.

Dans l'interprétation courante, l'immunité est dirigée contre le comte. Elle rattache directement au roi l'immuniste et ses gens. Elle fortifie le pouvoir royal en le rendant de médiat immédiat. Aussi s'attendrait-on à trouver une clause par laquelle le produit des impôts et taxes diverses sera porté directement au trésor par le bénéficiaire et non plus par le comte. Dans la réalité, il n'en va jamais ainsi. Le roi renonce aux profits que son fisc pouvait retirer du territoire immunisé; qui plus est, il les concède à l'immuniste ecclésiastique, dans l'intérêt de son âme et pour le bien de l'établissement religieux.

L'immunité ne supprime donc pas le versement de l'impôt par les sujets de l'immuniste, mais désormais c'est l'Église épiscopale ou monastique qui le percevra, non le roi par l'intermédiaire du comte.

On a le droit de s'étonner que cette clause n'ait pas surpris davantage les savants, qui ont vu dans l'immunité une faveur essentiellement d'ordre judiciaire.

Ce qui les a rassurés, c'est qu'il existe des diplômes, fort peu nombreux d'ailleurs, où le roi déclare que le bénéficiaire portera à son trésor directement le produit de taxes appelées *infernenda* et *aurum pagense*.

Ainsi, le 2 mars 713, Dagobert III, renouvelant un acte de son père Childebart III (694-711), confirme les immunités accordées à l'Église du Mans. Après la formule consacrée de l'immunité, on lit ce qui suit :

Sed ipse pontifex aut agente sui ill[os solidos] CC inferendales et ill[os] solidos alios ducentos auri pagins[is] quod ad fiscum nostrum de ipsa villa vel de ipsis curtis suis vel aeclesiis suis et monasteriis suis reddebantur et in sacello publico fuit consuetudo reddendi, ipse pontifex aut successores sui per missois suos hoc debeant reddere et quae (*lire atque*) transsolvere¹...

Dix ans plus tard, le roi Thierry IV répétait la même concession dans les mêmes termes².

1. *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*, édit. Bussan et Ledru, p. 228-230. L'authenticité de cet acte a été établie par Julien Havet, *Questions mérovingiennes*, t. I, p. 272. Sur l'établissement du texte, voy. notre mémoire *Un grand domaine à l'époque franque, Ardin en Poitou* (dans le *Cinquantenaire de l'École pratique des Hautes Études*, 1924, p. 119).

2. *Actus*, p. 186-189. Les éditeurs, attribuant faussement cet acte à Thierry III, l'ont daté

Vers 705, Childebert III, renouvelant des actes de son père Thierry III (673-690) et de son aïeul Clovis II (639-657), accordait l'immunité au monastère de Saint-Serge d'Angers. On lit dans cet acte que six domaines de cet établissement avaient coutume de verser chaque année au fisc une *inferenda* de six sous et six autres sous de *remissaria auri paginsis*¹. Après la formule ordinaire d'immunité, le roi interdit au comte de percevoir « quodcumque pars fisci nostri percipere aut exactare potuerat », vient la réserve suivante : « mais que les susdits douze sous dus chaque année soient portés à notre trésor par l'abbé lui-même ou son représentant, de notre temps et, Dieu aidant, dans les temps futurs². »

Cette clause de l'apport direct au trésor royal de l'*inferenda* et de l'*aurum pagense* ne se retrouve pas ailleurs. M. Kroell³ a bâti sur ces textes une théorie. L'impôt romain ne se serait conservé que dans l'ouest de la Gaule. À l'est, il aurait disparu, si bien que, en concédant les profits du fisc, le Mérovingien ne donnait que du vent. Le seul avantage financier réel qu'obtenait l'immuniste consistait dans la perception des *freda* — c'est-à-dire dans la part revenant au roi et au comte dans le versement de la « composition » — et dans l'exemption du droit de gîte et de procuration.

Mais cette interprétation est inadmissible. L'impôt foncier et la capitation ont poursuivi leurs destinées dans toute la Gaule⁴, sauf justement dans l'ouest, dans la région entre Seine et Loire, où l'on trouve à la place l'*inferenda* précisément et l'*aurum pagense*.

Cette redevance, l'*inferenda*, n'est nullement l'impôt foncier, l'impôt en nature, comme on l'a soutenu⁵ et comme nous-mêmes l'avons ré-
pété⁶. C'est un tribut et, à l'origine, un tribut en bétail.

de 674 ou 675. Il est en réalité de Thierry IV et de l'année 722 ou 723. Voy. notre mémoire, p. 119, note⁴.

1. Bréquigny et Pardessus, *Diplomata, chartae*, t. II, p. 267 ; — K. Pertz, *Mon. Germ., Diplomata*, p. 65, n° 74. Sur l'établissement du texte, voy. notre mémoire, p. 120, notes 1, 2, 3.

2. « Sed quodcumque pars fisci nostri exinde percipere aut exactare potuerat nullus vestrum hoc penitus requirere praesumat, nisi tantum annis singulis ipsi solidi duodecim per ipsum abbatem aut per missum suum nostris aerariis inferri debeant, ut dictum est, nostris et futuris, Deo auxiliante, temporibus. »

3. *Op. cit.*, p. 121-122, 190. Cf. Brunner, 2^e édit., t. II, p. 317-318.

4. Voy. F. Lot, *L'impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire et à l'époque franque*, 1928 (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 253). Cf. Kroell lui-même, p. 121, note 2.

5. Lehuerou, Fustel de Coulanges, Brunner, Kroell, etc.

6. *Mémoire cité*, p. 118-122.

Au VII^e siècle, Frédégaire nous apprend que, en 623, Dagobert fit remise aux Saxons, qui s'engageaient à protéger l'Austrasie contre les Wendes (Slaves), du tribut de 500 *vaccae inferendales* qu'ils étaient tenus d'acquitter envers les rois francs depuis le règne de Clotaire I^{er} (511-561)¹.

Le même souverain fit don à l'abbaye de Saint-Denis de 100 vaches *inferendales* sur ce qui était dû par le pays du Maine².

Cette redevance en nature pouvait être convertie en argent. Charlemagne, suivant sans doute une ancienne tradition, fixe à 2 sous par vache le tarif de conversion, et ce tarif est repris par Louis le Pieux en 829³.

Je pense avoir démontré par l'étude d'un texte de 721 concernant le domaine d'Ardin en Poitou que, à cette date, l'*inferenda* était versée en espèces métalliques à raison de 12 deniers par sou⁴.

Enfin, les diplômes de 713 et 705 (environ) montrent que l'on n'amenait déjà plus au trésor royal des têtes de bétail, mais des espèces métalliques, leur équivalent⁵.

Au lieu de vaches, le tributaire peut fournir d'autres animaux. Les mêmes Saxons, vaincus et rendus tributaires par Pépin en 738, s'engagent en 758 à fournir chaque année 300 chevaux⁶.

Il est probable que d'autres peuples germaniques versèrent des redevances analogues. Le *Liber historiae Francorum* (c. 10), écrit en 729⁷, après avoir rapporté la dévastation du pays des Thuringiens par Clovis, ajoute « sub tributo servire fecit⁸ ».

Bien des siècles après, des annales saxonnes, celles de Quedlinbourg et Thietmar de Mersebourg, nous apprennent que le tribut payé par les Thuringiens consistait en porcs. L'*Annalista Saxo*, sous la date de 1002, remarque que les Thuringiens continuent à payer ce tribut depuis 582 ans (*sic*). Il se trompe dans son calcul, mais cette assertion qu'il répète sous l'année 1046 ne peut avoir été inventée par lui⁹.

1. *Hist.*, I. IV, c. 74 (*Script. rerum Merov.*, t. II, p. 158).

2. Acte connu par une analyse des *Gesta Dagoberti* (*Script. rer. Merov.*, t. II, p. 415). Cf. notre mémoire, p. 121.

3. *Capitularia*, édit. Boretius et Krause, t. II, p. 17.

4. *Loc. cit.*, p. 117-123.

5. A raison d'un sou d'*inferenda* et d'un sou d'*aurum pagense* par domaine (*curtis*) pour le monastère angevin.

6. *Contin. de Frédégaire*, c. 19 (*Script. rer. Merov.*, t. II, p. 177); — *Annales regni Francorum*, édit. Kurze, p. 16.

7. God. Kurth, *Études franques*, t. I, p. 31-65.

8. *Script. rer. Merov.*, t. II, p. 253, c. 10.

9. Thietmar de Mersebourg, *Chron.*, I. V, c. 14, édit. Kurze (1889), p. 115. — Les *Annales*

Il en fut plus que probablement de même des Alamans, peut-être aussi des Lombards, un instant¹. En 1040, le duc tchèque Boleslas II, écrivant à l'empereur Henri III, rappelle que, depuis Charlemagne, la Bohême acquitte chaque année un tribut de 120 bœufs de choix et de 500 marcs².

Ainsi l'*inferenda* est essentiellement un tribut en nature imposé à des peuples soumis par les Francs, mais conservant leur autonomie.

Il ne peut en être autrement de l'*inferenda* payée dans le Maine, l'Anjou, le Poitou³.

Quant à la *remissaria auri pagensis*, que l'on ne rencontre que dans cette même région et toujours associée à l'*inferenda*, elle ne saurait avoir un autre caractère : c'est un tribut que doit chaque *pagus*, en plus de l'*inferenda*, avec cette caractéristique qu'il est toujours acquitté en or.

La région où l'on trouve l'*inferenda* (et l'*aurum pagense*), Touraine, Maine, Poitou, présente une particularité de géographie administrative : les subdivisions de la *civitas* ne sont pas appelées *vicariae* ou *centenae*, mais *conditae*. Et même ce terme déborde ce cadre. En dehors de l'Anjou, du Maine, du Poitou, la *condita* se retrouve en Touraine et jusqu'en Blésois, à l'est, en Cotentin au nord, en Bretagne française à l'ouest⁴. La *condita*, à laquelle on accorde une origine celtique⁵, se rencontre donc dans l'étendue du *Tractus armoricanus* du ^{ve} siècle⁶.

Quodlinburgenses et l'*Annalista Saxo* sont publiés dans les *Mon. Germ. Scriptores*, t. V, p. 9, et t. VI, p. 649. Cf. G. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. II, II, 251.

1. Waitz, *loc. cit.*, p. 253. Pour les Lombards le tribut était en argent, selon Frédégaire, t. IV, 45, p. 144.

2. B. Bretholz, *Geschichte Böhmens*, t. I, p. 46.

3. Pour le Poitou, le seul témoignage est celui qu'offre le domaine d'Ardin. En dehors des textes cités plus haut, les témoignages sur l'*inferenda* se rencontrent uniquement dans le Maine (voy. notre mémoire, p. 121, note 5). On rencontre cependant le terme *inferendas* dans un diplôme de Charlemagne pour le monastère d'Ansbach en Franconie, mais le formulaire a pu être copié machinalement, comme l'ont vu les éditeurs de cet acte (*Diplomata Karol.*, t. I, p. 206), sur un formulaire ayant servi pour le monastère manceau de Saint-Calais. Cf. plus loin, p. 251, note 1. Cependant, il ne serait pas impossible que cette région, voisine de la Bavière, ait payé un tribut, une *steora* signalée par G. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. IV, p. 253-255.

4. Brunner, 2^e édit., t. II, p. 199, note 40.

5. En tout cas, l'étymologie proposée par Ernest Meyer (*Deutsche und französische Verfassungsgeschichte*, t. I, p. 501), qui, en rapprochant ce terme du breton *Kant* (cent), veut lui donner comme signification « centaine », n'est pas fondée philologiquement.

6. Au dire de la *Notitia dignitatum* (édit. O. Seeck, p. 204-205), le *Tractus Armoricanus et Nervicanus* s'étendait (en partie?), vers l'an 400, sur cinq provinces : Aquitaine première, Aquitaine seconde, Sénonaise, Lyonnaise deuxième, Lyonnaise troisième. La portion située au sud de la Loire tomba sous l'autorité des Visigoths lorsqu'ils s'installèrent en Aquitaine, à

Et maintenant on devine notre conclusion. Le *Tractus armoricanus*, la partie nord de la Loire, a dû reconnaître l'autorité des Francs, tout en gardant, pendant un temps inconnu, quelque autonomie; il s'est engagé à payer moitié en bétail, moitié en or, un tribut fixé à un chiffre invariable pour chaque *pagus*. Ce tribut a duré pendant plusieurs siècles, comme le tribut versé par les Thuringiens. Il a persisté jusqu'à 829 pour le moins¹. Après le milieu du ix^e siècle, on n'en entend plus parler.

On s'explique bien maintenant la particularité que présentent les diplômes mérovingiens en faveur des établissements religieux du Maine et de l'Anjou. Si les rois, dans leur concession d'immunité, renoncent volontiers au produit de l'impôt, ils ne se croient pas autorisés à annuler un antique tribut².

La seule faveur qu'ils accordent, c'est, outre la perception des *freda*, une satisfaction morale : les bénéficiaires porteront directement au trésor le montant de l'*inferenda* et de l'*aurum pagense*.

Une dernière question. Qui a imposé le tribut au *Tractus armoricanus*? Clovis? Peut-être, mais non pas nécessairement. Le Mans était, dit-on, à la fin du v^e siècle, le siège d'un petit royaume franc dont le titulaire, Rignomeris, était un Mérovingien, frère de Ragnacharius, roi de Cambrai, et parent de Clovis. Celui-ci le fit tuer et prit son royaume et ses trésors³.

Il n'est pas impossible que l'*inferenda* ait été imposée aux populations de l'Ouest par un autre que Clovis, par un Franc établi avant lui dans cette région. On sait que le dernier renseignement historique qu'on possède sur Childéric concerne sa participation à la reprise

partir de 418. C'est la portion située entre la Loire et la Seine qui constitua le *Tractus ou Callia ulterior* en état de révolte constante de 409 à 456 pour le moins.

1. Cf. plus haut, p. 250, note 3. Les derniers diplômes où paraisse l'*inferenda* sont de Charlemagne. L'un, pour Saint-Calais (*Diplomata Karolinorum*, n° 62, p. 91), de juillet 771, reproduit un diplôme de Pépin du 10 juin 760 (*Ibid.*, n° 14, p. 91); l'autre, pour Saint-Étienne d'Angers, de mars 770 (*Ibid.*, n° 60, p. 88); deux, pour Saint-Martin de Tours, de 782 et de 796-800 (n°s 141 et 152, p. 192, 206). Tous ces actes concernent donc l'ouest de la France.

2. Du moins en bloc, car les rois font parfois remise de l'*inferenda* sur tel ou tel domaine. Ainsi Childéric II et ses successeurs pour Ardin en Poitou. A l'époque carolingienne, le 10 juin 760, Pépin fait même remise de l'*inferenda* pour tous ses *vici* et *villae* au monastère manceau de Saint-Calais (voy. notre mémoire, p. 121, note 5).

3. Grég. de Tours, *Hist. Franc.*, t. II, p. 42 : « Fuerunt autem supredicti reges propinqui ejus quorum frater, Rignomeris nomine, apud Cenomannis civitatem, ex jussu Chlodovechi est interfectus ». L'évêque de Tours ne parle pas, à dire vrai, d'un royaume franc du Maine et se borne à dire que Rignomer fut tué au Mans sur l'ordre de Clovis. La présence autour du Mans de localités en -court rendrait vraisemblable un établissement franc dans le Maine, selon Longnon, *les Noms de lieu de la France*, p. 226, mais sa doctrine est contestable.

d'Angers sur les Saxons par le comte Paul en 469¹. Si Childéric retourna à la fin de sa vie à Tournai, où il mourut en 481 ou 482, il n'est pas douteux qu'il ait cherché à établir son autorité sur la Gaule du Nord. On sait qu'il a assiégé, d'ailleurs vainement, Paris, et pendant longtemps². Un parent mérovingien a pu réussir à soumettre les populations d'entre Seine et Loire et Clovis a pu hériter de la situation.

Le Maine conserva longtemps une situation particulière. Un diplôme de Childebert III, du 3 mars 698 ou 699³, dont je crois avoir réussi à établir la parfaite authenticité, accorde à l'évêque du Mans le privilège de désigner le comte ou duc du Maine, d'accord avec les abbés, prêtres et *pagenses* de la région. Cet acte se borne à renouveler une disposition de Clotaire III et de Bathilde. Ainsi, vers 660 environ, les Mancaux choisissaient eux-mêmes le gouverneur de leur pays⁴.

Au siècle suivant, le Maine, et même presque tout le pays entre Seine et Loire, constitue une sorte d'apanage pour les fils de rois⁵.

En 748, Pépin le Bref, ayant fait prisonnier Grifon, fils de Charles Martel et de la Bavaroise Svanehilde, crut concilier son demi-frère en lui donnant le Mans avec douze comtés en Neustrie. Mais Grifon s'enfuit en Aquitaine et y périt en 753.

En 790, le *Ducatus Cenomannicus* est donné par Charlemagne à son fils aîné, Charles.

Au mois d'août 838, à Quierzy, Louis le Pieux fait don à son plus jeune fils, Charles, qui vient d'atteindre la majorité de quinze ans et qui vient de recevoir la chevalerie (*cingulo insignito*), de la *pars Nivestriae, ducatus videlicet Cenomannicus omnisque occiduae Galliae ora intra Legerim et Sequanam constituta*⁶.

En 856, Charles le Chauve renouvelle cette concession en faveur de son fils aîné, Louis le Bègue : *dato illi ducatu Cenomannico usque ad viam quae a Lotitia Parisiorum Caesaredunum Turonum ducit*⁷.

Enfin, en 885, les *Annales Vadastini*⁸ nous parlent de la mort, près

1. *Histoire du Moyen Age*, sous la direction de G. Glotz, t. I, p. 86, 182.

2. God. Kurth, *Études franques*, t. II, p. 27-28, 87.

3. *Actus*, édit. Busson et Ledru, p. 235.

4. *La nomination du comte à l'époque mérovingienne* (dans la *Revue historique de droit*, 1924).

5. Sur ce qui suit, voy. Robert Latouche, *Histoire du comté du Maine* (1910), p. 9 (*Bibl. de l'École des Hautes Études*, fasc. 183).

6. *Annales Bertiniani*, édit. Waitz, p. 15-16. Longnon pensait que Rorgon avait été duc et non comte du Maine, opinion inadmissible selon Latouche, p. 10, note 10.

7. *Annales Bertiniani*, p. 46.

8. Édit. B. de Simson (1909), p. 57 (*Mon. Germ., in usum scholarum*).

de Rouen, d'un chef franc commandant les forces combinées de la Neustrie et de la Bourgogne. Il est appelé *Ragnoldus dux Cinomannicus*¹.

Passé 885, il n'est plus question du duché du Maine, qui, flanqué parfois de plusieurs comtés, constituait un petit État à demi autonome. Le Maine n'est plus qu'un comté dont le titulaire sera, au x^e siècle, vassal du duc des Francs. Au xi^e siècle, le Maine présente le spectacle d'une faiblesse extrême. Disputé entre le comte d'Anjou et le duc de Normandie, l'antique duché n'est bientôt plus qu'une annexe² de l'Anjou, fin misérable d'un pays qui avait formé si longtemps le noyau d'un petit État embrassant la majeure partie de la contrée entre Seine et Loire, contrée au nom mystérieux, la *Hérupe*³.

Ferdinand Lot.

1. Walther Vogel, *Die Normannen und das fränkische Reich* (1906), p. 321, note 1.

2. Rob. Latouche, *op. cit.*

3. Longnon a montré que tel était, au Moyen Age, le nom populaire de l'antique Neustrie (dans *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. I, 1875, p. 8-12. Cf. Gallois, *Régions naturelles et noms de pays* (1908), p. 96).

La chanson de geste des *Barons Hérupés*, connue seulement par ce qu'en rapporte Jean Bodel au début de la *Chanson des Saxons* (commencement du xiii^e siècle), prend le contre-pied de l'histoire en prétendant que, en vertu d'antiques privilèges, les barons Hérupés sont francs de toute contribution en argent envers le roi. Ces barons osent se révolter contre Charlemagne. On voit se rassembler au Mans, autour du comte Huon du Maine, le comte ou roi de Bretagne, le duc de Normandie, les comtes d'Anjou, de Chartres, de Blois, de Tours, de Dreux, de Mantes, du Gâtinais, le sire d'Étampes. Les rebelles, concentrés autour de Saint-Mathurin de Larchant (près de Fontainebleau), marchent sur Aix-la-Chapelle, portant le tribut au bout de leurs lances : des deniers de fer. Charlemagne, renonçant à exiger d'eux l'impôt, fait fondre les deniers de fer dont la masse constituera le *perron* placé devant le palais impérial. Voy. l'analyse de J. Bédier, *Les légendes épiques*, t. IV (1913), p. 106-109. — Il convient cependant de remarquer que, dans le poème, ce n'est pas un impôt que réclame l'empereur, mais le cheutage de 4 deniers, qui est la capitation servile, considérée comme déshonorante, ce qui explique l'indignation, puis la révolte des barons Hérupés ; ils se refusent à être « chevaliers ». En outre, dans la réalité historique, le soulèvement des Hérupés ne s'est pas produit sous le règne de Charlemagne, mais sous celui de Charles le Chauve : de 854 à 861, les grands de cette région ont été en état de révolte, latente ou déclarée, contre le roi, qui n'a cessé de négocier avec eux et de promettre d'accorder toute satisfaction à leurs revendications.

L'ÉMIGRATION ALSACIENNE

SOUS L'EMPIRE ET AU DÉBUT DE LA RESTAURATION¹

L'émigration n'est pas un fait extraordinaire en lui-même en Alsace, comme dans tous les pays frontières. Des causes diverses expliquent sans doute les émigrations successives. « L'habitude de voyager », notera le préfet du Bas-Rhin en 1808, « et de changer de pays est en quelque sorte innée aux habitants des rives du Rhin qui tiennent à l'ancien Palatinat. » Et le ministre de l'Intérieur, l'année suivante, soulignera « cette espèce de goût que les habitants du Bas-Rhin ont quelquefois montré pour une vie aventurière ». A la fin du XVIII^e siècle, pour des causes religieuses surtout, en 1770, en 1780, de 1784 à 1789, des Alsaciens étaient partis déjà pour l'Amérique du Nord², pour la

1. Sauf indication contraire, notre documentation provient des Archives départementales du Bas-Rhin, série M, administration générale, Police générale, Émigration ; trois cartons sont consacrés aux périodes an IX-1812, 1816-1818, 1828-1837. L'étude d'A. Gain, *La Lorraine allemande, foyer d'émigration au début du XIX^e siècle*, dans le *Pays lorrain*, mai et juin 1926, t. XVIII, p. 193-205 et 259-266, nous a fourni quelques rapprochements. Mais l'auteur n'a voulu envisager que le phénomène lui-même et non « épiloguer » sur ses causes.

2. Voir L. Hecht, *Les colonies lorraines et alsaciennes en Hongrie*. Nancy, 1879 (extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1879, p. 219-269). Il note que, de 1806 à 1809, vingt-huit familles originaires des cantons de Lauterbourg et de Landau s'établirent dans la colonie de Frantzfeld sur les rives du Dniestr à trente-cinq verstes au nord d'Odessa. Le village de Seltz rappelle encore l'origine alsacienne de ses premiers colons ; les us et coutumes, la vie religieuse de cette colonie rappelaient aussi cette origine. Sur les colons alsaciens, nous avons encore quelques renseignements dans l'histoire de l'émigration de la famille Zerr (en juin 1807), originaire de Neewiller (canton de Lauterbourg), par Ant. Zerr, *Einwanderungsgeschichte der Familie Zerr in Russland*, Odessa, 1914, 122 p., in-8°. M. Léonce Pingaud n'a consacré que quelques lignes à la colonisation de la Nouvelle-Russie dans *Les Français en Russie et les Russes en France* (1886). Il note que quelques villages portent « les noms significatifs de Spire, Landau, Worms, Strasbourg », et que « le gouverneur [duc de Richelieu] visitait souvent [les colons alsaciens ou allemands], leur parlant leur langue, subvenant avec sollicitude à leurs besoins, s'initiant aux moindres détails de leur vie », p. 332-333. Nous n'avons trouvé que des mentions insignifiantes des colonies alsaciennes dans la Russie du Sud dans les ouvrages consacrés à l'activité du duc de Richelieu, gouverneur d'Odessa : *Notice sur les travaux administratifs de M. le duc de Richelieu dans la Russie méridionale*, par M. S., dans *Journal asiatique*, t. I, 1822, p. 156 ; L. de Crouzas-Cretet, *Le duc de Richelieu en Russie et en France (1766-1822)*, 1897, p. 88-89 ; de même dans les pièces publiées par A. Polavstow au t. LIV des *Publications de la Société impériale de Russie* (1887), analysées par A. Rambaud dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, 1887, t. VI, p. 618-662.

Hongrie ou pour la Bavière voisine. Il s'agissait aussi alors d'anabaptistes qui s'établirent en Bavière¹, ou surtout de protestants passés aux États-Unis. Plusieurs de ces derniers firent fortune, et, au début de la Restauration, le maire de Niederbronn, entre autres, expliquera les nouveaux départs de ses administrés par les lettres envoyées d'Amérique à des parents et amis. Il faut évidemment tenir compte de la contagion de l'exemple, ce que ne manquent pas de répéter les rapports officiels. Mais une pareille étude offre surtout, nous semble-t-il, l'intérêt très vif d'une explication, non seulement psychologique, mais encore économique et sociale, de l'émigration. Elle aide à préciser l'état réel du département du Bas-Rhin, en particulier, et de l'Alsace en général, de 1800 à 1830. Les causes ont, en effet, varié : la grande fuite de décembre 1793 qu'a racontée Rod. Reuss, le régime économique issu de la Révolution, la misère consécutive à la double invasion de 1814-1815, la crise des subsistances de 1816-1817 ont provoqué un redoublement de l'émigration, qui n'a, pour ainsi dire, pas cessé pendant ces trente années². Plus qu'aux aventures des émigrants, c'est aux motifs de leur départ qu'il convient de s'attacher surtout.

L'émigration alsacienne n'a pas d'ailleurs également affecté le pays. Et au début, du moins, de la période qui nous occupe, elle est à peu près exclusivement localisée dans l'arrondissement de Wissembourg pour des raisons à la fois politiques et économiques. C'est, d'une part, une région plutôt pauvre dans l'ensemble et, d'autre part, la grande fuite avait contribué à déraciner par avance les travailleurs et les pro-

1. Expulsés une première fois en 1713, des anabaptistes s'étaient déjà surtout retirés dans le Palatinat. Rappelés « sans bruit par les seigneurs », tolérés dans la province, ils s'étaient à nouveau multipliés ; C. HOFFMANN, *L'Alsace au XVIII^e siècle*, t. I, p. 190-191 (Bibliothèque de la Revue d'Alsace, 1907). — Le *Courrier du Bas-Rhin* du 29 juillet 1819 annonce, par un extrait de la *Gazette de Philadelphie*, l'arrivée de 130 anabaptistes des environs de Strasbourg, « ayant des fonds considérables. Ils viennent de partir pour l'État d'Illinois, où ils vont exploiter une terre achetée pour eux l'été dernier ». Le *Courrier* du 20 avait donc annoncé inexactement que la petite vérole avait décimé les émigrants. Le livre récent de F.-L. Schœll, *U. S. A.*, 1929, comporte un chapitre relatif aux colonies alsaciennes de la Prairie, mais a tort de ne faire commencer son historique qu'en 1842.

2. Rod. Reuss, *La grande fuite de décembre 1793 et la situation politique et religieuse du Bas-Rhin de 1794 à 1799* (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg), 1924. F. Ponteil, *La situation économique du Bas-Rhin au lendemain de la Révolution française* (collection d'Études sur l'histoire du droit et des institutions de l'Alsace), 1927. Nous n'avons pas pour le Bas-Rhin d'étude comparable à celle qu'a publiée ici-même (1928, t. CLIX, p. 95 et suiv.) P. Viard, *La disette de 1816-1817, particulièrement en Côte-d'Or*, mais les conclusions n'en seraient pas très différentes. Voir, en outre, P. Darmstaedter, *Die Verwaltung des Unter-Elsass unter Napoleon I.*, dans *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, Bd. XVIII, 1903-1904.

priétaires agricoles. Ni Reuss, ni M. Marion¹ ne se sont préoccupés de savoir, ni dans quelle proportion, ni pour combien de temps les émigrés, si on peut ainsi les appeler, étaient revenus et demeurés dans leur village d'origine.

Mécontentement politique et misère économique sont à l'origine des nouveaux départs. L'émigration de la grande fuite avait déjà conduit des Alsaciens, dès 1793, jusqu'en Crimée. La plupart de ceux qui partirent dans les années suivantes avaient déjà émigré en 1793 et trouvé, à leur retour, la majeure partie de leurs biens vendus². Leurs dispositions d'esprit étaient plutôt hostiles au gouvernement. Beaucoup d'émigrés ne se décidaient pas au ralliement sincère et définitif à l'Empire. Lorsque certains reviendront, découragés, on les acceptera sans formalité, s'ils sont ouvriers, artisans ou laboureurs, mais « il est essentiel », ordonnera le conseiller d'État chargé du deuxième arrondissement de la Police³, « d'empêcher que les anciens émigrés, les ennemis du gouvernement ne profitent de cette disposition pour pénétrer dans l'intérieur » !

Tous ces émigrants ne sont cependant pas des propriétaires ; beaucoup sont des « manœuvres », des journaliers agricoles. Lors de la reconstitution économique, œuvre consulaire et impériale, il semblerait que la main-d'œuvre dût être à un taux très élevé ; mais on constate « la rareté inouïe du numéraire », et « la cherté du numéraire ne permet presque pas aux laboureurs de se servir pour leurs travaux de mains étrangères⁴ ». D'autre part, dans les communes devenues désertes au lendemain de la grande fuite, la minorité des citoyens, qui n'était pas partie, s'était partagé les communaux au détriment de la majorité exilée⁵. Enfin, la rive du Rhin, le *Ried*, est la plus pauvre partie du pays, appauvrie encore par la guerre et l'émigration, terrain aride et forestier, qui invite aux délits.

C'est une note trop optimiste vraiment que celle que donne le tableau du département dressé par le Conseil général⁶ : « L'agriculture retrouvait des bras et les terres cultivées annonçaient la présence d'hommes laborieux, ce puissant levier des grandes associations. » Si des circons-

1. *Les fugitifs alsaciens sous la Révolution* (Rev. histor., t. CXLII, 1923, I, p. 210-228). Voir aussi la thèse récente d'A. Gain, *La Restauration et les biens des émigrés* (1929).

2. Sous-préfet de Wissembourg, 28 mars 1808 et 17 avril 1809.

3. 30 thermidor an XII (18 août 1804).

4. Sous-préfet de Saverne, 3 prairial an XI (23 mai 1803) et sous-préfet de Wissembourg (10 juin 1809).

5. Ponteil, *ouvr. cit.*, p. 82. Toute la question est à reprendre.

6. 28 germinal an XI (18 avril 1801). *Ibid.*, p. 93.

tances locales aggravaient la misère rurale dans l'arrondissement de Wissembourg, le malaise économique et social était général dans les campagnes. La reprise d'une administration normale, après les troubles révolutionnaires, en dérangeant les habitudes déjà prises à la faveur de la révolution et de la guerre, ainsi que de l'impuissance consécutive des autorités, n'allait pas sans difficultés. La réclamation de l'arriéré des impôts, l'augmentation des contributions, la surveillance, devenue plus sévère, des forêts, provoquaient un mécontentement croissant. Le 23 mai 1803, le sous-préfet de Saverne incriminait « les frais de timbre, d'enregistrement, les droits de décès, de procédure, de contrainte, en cas de retard injustifié, même involontaire. Faute de satisfaire aux demandes des receveurs des domaines, les habitants sont contraints, saisis et n'ont pas même la consolation de voir si leurs paiements entrent dans la caisse nationale, ou si, comme il arrive très souvent, les demandes sont vexatoires ». Il citait le cas du receveur des droits d'enregistrement et du domaine de Sarre-Union, qui réclamait *des redevances arriérées depuis 1792* pour bois, droits de glandée et dime, qui n'avaient pas été encore exigées, qui avaient même en partie été payées, mais dont les redevables avaient perdu les quittances ou le souvenir. Les droits de barrières étaient également dénoncés comme excessifs¹.

Des pétitions d'habitants nous apportent d'autres doléances. Deux habitants de Seltz, « tant en leur nom que comme députés de beaucoup de leurs concitoyens », accusent, en mars 1808, « les frais de justice, les amendes pour délits forestaux..., exorbitantes par les frais qui en sont les suites », surtout « la défense sévère et outrée de cueillir des feuilles mortes dans les forêts communales. Nous ne sommes pas en état de payer pour un paquet de feuilles mortes en amende, restitution et frais, de 13 à 18 francs ». Cette dernière réclamation est un véritable leitmotiv. Élément du paysage et partie intégrante de l'économie alsacienne et lorraine, selon une formule aussi célèbre qu'exacte², la forêt, mise au pillage par le militaire, comme par le paysan, fournit le bois de construction et de chauffage, et les feuilles mortes. « La feuille morte nous est indispensable », explique le maire de Seltz

1. Ponteil, *ouvr. cit.*, p. 41.

2. Vidal de La Blache, *La France de l'Est*, p. 25-26, et G. Hottenger, *L'agriculture et les forêts lorraines* (extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1926-1928, p. 58). Sur les forêts (de la Haute-Alsace presque exclusivement), voir C. Hoffmann, p. 632-742, en particulier sur le déboisement au cours de la Révolution, p. 736-737, et Ponteil, pour le Bas-Rhin, p. 96.

(17 mars 1808). « Nous vivons de pommes de terre et de lait caillé. Si nous n'avons plus de quoi faire la litière, nous ne pouvons fumer la pièce de terre qui nous fournit la pomme de terre. » Tous les émigrants partent ainsi en réclamant au sujet du bois et des feuilles mortes. Car ils n'osent plus aller chercher le bois mort et se voient exposés à geler pendant l'hiver. Le maire d'Oberseebach a fait un essai heureux de tourbe, qui, partagée entre les habitants, pourrait suppléer au bois¹. Le 17 avril 1809, le sous-préfet de Wissembourg proteste contre la sévérité, excessive à son gré, de l'administration forestière : « Elle devrait un peu se relâcher de la rigueur de ses défenses pour ce qui concerne les feuilles mortes que les pauvres se permettent quelquefois de ramasser *dans les forêts de la plaine*, et pour lequel fait ils sont souvent repris par des condamnations, qui achèvent tout à fait de les réduire à la misère. » Et encore : « Il conviendrait de permettre l'enlèvement des feuilles mortes dans les forêts de haute futaie en limitant néanmoins le transport à des charges d'hommes et jamais par voitures². Il faut surtout écarter du régime forestier l'arbitraire dont les administrés se plaignent, malheureusement trop souvent avec raison. Les agents forestiers se croient les maîtres absolus d'ouvrir ou fermer à leur gré les forêts aux communes, quels que soient d'ailleurs leurs droits et besoins³. » Dans une lettre antérieure, il ajoute : « Il conviendrait de réintégrer les communes dans la jouissance des droits qui, en conformité de leurs titres, leur compètent dans les forêts impériales, et principalement dans celles du Bienwald, de ne restreindre que très successivement le droit de pâturage dans les forêts de haute futaie, pour laisser aux particuliers le temps de reconnaître la nullité ou même le désavantage de cette ressource. »

En résumé, « les obstacles que beaucoup d'habitants éprouvent pour se procurer du bois de chauffage, pour avoir la permission de cueillir des feuilles dans les forêts pour faire subsister leurs bestiaux et de jouir des droits de pâturage qui avaient été autrefois accordés à beaucoup de communes de mon arrondissement dans la haute futaie, peuvent être des motifs réels pour bien des individus ».

La pénurie de bois, si souvent dénoncée ou invoquée, fit l'objet d'une délibération intéressante au Conseil général, en février 1810⁴.

1. Sous-préfet de Wissembourg, 29 mars 1808. Maire d'Oberseebach, 12 avril 1809.

2. Sous-préfet de Wissembourg, 8 mars et 17 avril 1809. Sous la Restauration, la question des feuilles mortes continuera de préoccuper les conseils d'arrondissement de Saverne et de Strasbourg, ainsi que le Conseil général du Bas-Rhin.

3. Ibid., 10 juin 1809 et, pour les citations suivantes, 17 avril et 5 août 1809.

4. Série N, Conseil général, 1809-1815. Registre des procès-verbaux, 1810.

On remarquait qu'après l'hiver, long et rigoureux, de 1809-1810, le bois était cher, sans être rare, que sa rareté n'était pas à beaucoup près en proportion avec sa cherté : on en exploite annuellement plus qu'il n'en faut pour la consommation. La hausse, croissante de jour en jour, provenait du trafic et de la spéculation des intermédiaires. Le Bienwald est encore cité en exemple ; les coupes ordinaires adjudgées en 1808 pour 140,000 francs s'étaient élevées, en 1809, à 260,000 francs, presque le double. Les marchands de bois, groupés en société d'adjudicataires, avaient été vendre, en 1808, dans le Palatinat ; en revanche, ceux de l'arrondissement de Spire, pour écarter cette concurrence, étaient venus à Wissembourg se rendre adjudicataires des coupes de 1809. Ceux de Wissembourg durent alors se rendre, à tout prix, adjudicataires à Spire. La hausse avait à l'origine cette rivalité dans la spéculation. Incident qui explique, en partie seulement, le prix élevé du bois, car, de la veille de la Révolution à 1809, l'augmentation avait triplé les prix et, malgré les dégâts forestiers, la surface boisée n'avait pas diminué du tiers. Ainsi, le bois de hêtre, qui se vendait de 9 à 10 francs, était monté à 30 et 36, le chêne, de 7 à 8 francs, à 24, et les meilleures qualités se vendaient plus cher encore ; elles étaient embarquées sur le Rhin et descendaient le fleuve. De là, les très nombreux délits forestiers (des forestiers avaient même été tués par des particuliers écrasés d'amendes) ; de là aussi des « projets perpétuels d'émigration et des familles entières de laboureurs cherchant, au loin, dans la Crimée, l'existence qu'elles prétendent ne plus trouver dans leur patrie. C'est la cherté du bois qui détermine à de pareilles extrémités ¹ ». Interrogé, tel émigrant de Lobsann dira, le 29 mars 1808, qu'il n'ose plus aller chercher le bois mort et qu'il se voit exposé à geler pendant l'hiver !

Il faut maintenant invoquer « l'esprit de propriété » des Alsaciens. Une pétition d'émigrants, sollicitant des passeports, en 1808 (trois « cultivateurs » de Roppenheim, un de Schirhofen et un de Littenheim) l'avouent sans ambages : ce n'est point par esprit de mécontentement, ni de légèreté qu'ils veulent partir sans espoir de retour, mais par dure nécessité : *cultivateurs, ils n'ont point de terres*. « Nous pourrions être

1. D'où, également, des vœux du Conseil général : 1° que, dans les communes rurales riveraines des forêts impériales, il soit distribué en nature, à un prix déterminé, sur le produit des coupes annuelles une quotité de bois de chauffage à déterminer par feu ; 2° qu'on établisse des fours communaux ; 3° qu'il soit fait usage de la houille dans les établissements publics, hospices, prisons, etc. ; 4° qu'on provoque l'emploi de ce combustible parmi toutes les classes et notamment dans les fabriques, sécheries, etc.

journaliers, mais cette classe est déjà si nombreuse qu'en l'augmentant, on n'augmente que la misère des individus par la baisse du prix de la journée. Dans nos communes, les propriétés sont au reste tellement subdivisées en petits établissements que chacun fait lui-même avec sa famille le travail qu'il lui faut. » Par suite, les exposants se trouvent comme sur une île, dont les habitants se sont laissés aller plus vite à la population que l'étendue, la nature et la culture du territoire ne le comportent, selon les pittoresques et suggestives expressions d'un Mémoire dont il sera question plus loin. Ainsi morcellement excessif des propriétés, que signalent quantité de textes, surpopulation qui témoigne de la vitalité de la race et aussi, après les espoirs de partage, le nouveau régime des communaux, au sujet desquels une enquête précise reste à faire pour les trois époques : avant la Révolution, lors de l'application de la loi du 10 juin 1793, et de 1804 à 1830¹. Le fait essentiel, c'est le grand nombre de journaliers agricoles. Comme le rappelait encore dans un article récent M. G. Lefebvre, « à répéter que la France était un pays de petits propriétaires, on finit par oublier que tous les paysans ne l'étaient pas ² ». Dans un curieux mémoire adressé par un homme de loi strasbourgeois, Flaxland, au ministre de la Police, en juin 1808, est soulignée l'importance du nouveau régime des communaux : « Actuellement, on revient sur les partages, on affirme les communaux. Un ardent désir de propriété pousse à l'émigration, sinon il faut assassiner les grands propriétaires, il faut la loi du maximum et l'égalité des biens. » Dans la pétition précitée des cinq cultivateurs des environs de Bischwiller, il est question aussi de la « foi flatteuse, mais trompeuse », qu'avait la multitude, d'un « éternel partage des biens du riche au profit du pauvre ». Le mémoire de Flaxland mérite toute notre attention ; il insiste, en effet, surtout sur le morcellement excessif de la propriété et sur la surpopulation. « Lorsque la propriété est tellement petite qu'elle fournit à peine les pommes de terre et le blé pour la nourriture de la famille, lorsque la vache ne trouve plus de nourriture au pâturage, parce que le troupeau communal est trop nombreux, lorsqu'on revient chaque année sur la même pièce avec la même culture, il faut que, malgré tous les soins, cette pièce s'appau-

1. Pareille enquête a été faite dans le Bas-Rhin en 1829 : un dépouillement complet confirmerait, sans doute, notre impression qu'il y eut peu de partages, en 1793, que beaucoup de ceux qui furent réellement effectués furent annulés et remplacés par des locations ; que la Caisse d'amortissement de 1813 vendit les biens déjà récupérés par les communes, plus ou moins dépossédées ; ce qui suffit pour comprendre l'état d'esprit signalé.

2. *La Révolution et l'évolution agraire de la France*, dans *Annales d'histoire économique et sociale*, 15 octobre 1929, p. 509.

vrisse... Le propriétaire, enfin, la vend pour quitter le pays ; elle est réunie au domaine de celui qui a de l'argent comptant et des bestiaux ; elle reçoit des engrais et fournit abondamment ce qu'on lui demande... Déjà les communes qui ont des pâturages communaux n'ont presque rien à vendre, leurs troupeaux sont misérables... Presque tous leurs produits sont consommés par les habitants, même avant la nouvelle récolte ; il y a trois ans, la moisson fut retardée de dix jours et peu s'en fallut qu'il n'y ait famine dans ces contrées. »

Par contre, « dans les communes qui n'ont plus ni pâturages, ni champs communaux¹ », il y avait disette de valets, disette attribuable « à ce que quelques jeunes gens, que la conscription épargne, s'y mariaient plus tôt qu'autrefois. Cela provient du morcellement des corps de biens nombreux et de ce que les établissements publics afferment aujourd'hui leurs biens aux plus offrants par enchère publique. Tel, qui serait resté valet toute sa vie, épouse la servante, achète quelques pièces de terre à longs termes et s'associe avec ses semblables pour la location d'un bien ; ces sortes d'établissements ne sauraient prospérer : les capitaux manquent, on emprunte de tous côtés, on reste débiteur des canons exorbitants qu'on a promis, on néglige les terres louées, on vend à réméré les propriétés qui ne sont pas hypothéquées, on n'exerce pas le réméré à l'échéance, on est ruiné, malgré le décret contre les Juifs, qui vient au secours des mauvais sujets parmi les cultivateurs... Ce serait en vain qu'on proposerait aux émigrants de se faire valet ou d'aller creuser le canal Napoléon, ou de chercher service dans quelque manufacture. *Ces gens, je le répète, ont le goût de la propriété...* Les constructions, les manufactures, les fabriques sont la ressource de la population des villes ».

Sur ce goût de la propriété insiste aussi le préfet dans ses observations au Mémoire précité. Après avoir noté que « partout il se fait beaucoup de mariages sans que les époux aient d'autres ressources que celles

1. Flaxland donne cette explication : « Les dépenses des communes ont au moins décuplé depuis la Révolution et la loi y affecte, en premier lieu, les revenus des communaux, qui, à cet effet, doivent être affermés au plus offrant. Pendant la Révolution, une partie des communaux fut partagée et l'on jouissait gratuitement de ce qui ne le fut pas. Des places pour y bâtir furent concédées par les préposés camarades à quiconque se présentait sans autre rétribution que quelques bouteilles de vin. Enfin, ce fut une noce générale et perpétuelle. *Actuellement, on revient sur les partages, on afferme les communaux*, on les grève de rétributions et de la contribution foncière... Personne ne veut plus prêter d'argent sans une hypothèque triple du montant de la somme prêtée » (voir, pour la législation, Roger Graffin, *Les biens communaux en France*, 1899). D'autre part, le sous-préfet de Wissembourg (10 juin 1809) précise que, sur trente émigrants, neuf sont des laboureurs-propriétaires, un est artisan, vingt sont des journaliers non propriétaires.

du partage des communaux », il approuve : « Flaxland a remarqué avec raison l'esprit de propriété des Alsaciens : un homme marié ne peut plus se décider à servir comme valet, quand même il l'aurait été avant son établissement. Le jeune homme qui se voit chef de famille ne veut plus cultiver pour un maître et, dès que sa portion de biens communaux ne lui suffit plus, il aime mieux aller dans des pays éloignés où on lui promet des propriétés que de rester dans le sien pour reprendre un état qu'il croit ne plus lui convenir. »

La surpopulation est, par suite, invoquée. Flaxland écrit : « Les exposants se trouvent *comme sur une île* dont les habitants se sont laissés aller plus vite à la population que l'étendue, la nature et la culture du territoire ne le comportent. » Diverses statistiques permettent de mesurer cet excédent humain. La population du Bas-Rhin s'élevait, en 1792, à 418,132 âmes ; en 1800, à 448,480 ; en 1801, à 450,238 ; en 1806, à 500,926 ; en 1814, à 532,488 ; en 1815, à 465,826 (en déduisant 66,662 habitants, après le deuxième traité de Paris, qui céda quatre-vingt-quatre communes à la Bavière) ; en 1820, la population départementale atteint 502,060 ; 532,638 en 1822 ; 535,467 en 1825 ; 555,467 en 1827 ; 540,213 en 1831¹. L'accroissement de population, pour le même département, avait été de 50,688 de 1801 à 1811 ; de 17,120 seulement de 1811 à 1821 (pour la cause déjà indiquée) et de 54,194 de 1821 à 1831. En présence de cet accroissement, le Conseil d'arrondissement de Saverne proposera même, en 1817, qu'il soit mis des restrictions au mariage des pauvres : c'était, il est vrai, lors de la disette qui sévit pendant les premières années de la Restauration. Mais le Conseil général protesta contre le vœu : « Ce serait une grande preuve de dureté qu'un gouvernement voulût aller jusqu'à imposer silence aux sentiments de la nature². » En ce qui concerne particulièrement l'arrondissement de Wissembourg, les causes de l'accroissement de population après 1815 sont indiquées dans un rapport du sous-préfet : « J'attribue cette augmentation à l'état de paix, aux bienfaits de la vaccine, à la concentration d'un certain nombre de militaires qui ont dû suivre la retraite de nos limites pour jouir de leurs pensions, enfin à la quantité prodigieuse d'étrangers attirés par la libéralité de notre législation, et surtout par l'espoir de

1. Vidal de La Blache, *ouvr. cité*, p. 114-115 ; F. Aufschlager, *L'Alsace, nouvelle description historique et topographique des deux départements du Rhin*, 3 vol., Strasbourg, 1826-1829, t. II, p. 217 et suiv. ; *Courrier du Bas-Rhin* du 5 août 1827 ; *Statistique de la France*, t. II (1837), p. 170, 178, 183, 214.

2. Série N, Conseil général, Registre des procès-verbaux, 8 mai 1817.

participer aux biens communaux¹. » Mais jusqu'en 1815, ce n'est pas l'afflux des étrangers qu'il faut surtout incriminer, pour expliquer l'émigration. Flaxland, sans doute, ajoutait « à cet excédent de population au moins 1,200 familles, en grande partie vagabondes, étrangères, qui se sont fixées, légalement ou non, dans le Bas-Rhin depuis la Révolution ». Mais le préfet faisait remarquer judicieusement que les « familles étrangères ne sont pas établies en plus grand nombre dans l'arrondissement de Wissembourg que dans le reste du pays ». Et il ajoutait : « L'excédent de population que l'auteur a remarqué est causé par le grand nombre de femmes qui ne courent pas la chance de la guerre, et non par celui des hommes qui sont actuellement dans leurs foyers. » Il n'y a pas lieu non plus d'invoquer l'espoir d'échapper au service militaire². Nous ne connaissons qu'un unique exemple de conscrit réfractaire : « Il ose se montrer publiquement (à Neuville), doit également aller en Pologne, mais doit se marier auparavant, sans quoi il n'aurait aucun avantage dans ce pays. »

Dans la complexité des causes de l'émigration, il faut encore faire sa place à l'usure judaïque. Dès le 30 floréal an XII (20 mai 1804), le préfet écrivait au Grand Juge : « Les cultivateurs sont la plupart ruinés par l'usure des Juifs et prêts à partir pour se soustraire à leurs créanciers. » Signalant ensuite les prêts usuraires faits par les Juifs, il concluait : « Le fléau continue ses ravages d'une manière effrayante et doit être regardé comme la première cause et la plus puissante de la dépopulation des campagnes. » Le maire d'Oberseebach (12 avril 1809) remarque, à son tour, que les émigrants partent en réclamant au sujet des prétentions des Juifs contre les chrétiens... Une thèse récente³ a

1. Série N, Conseil d'arrondissement de Wissembourg, rapport du 17 juillet 1820. Le sous-préfet avait prié le Conseil d'examiner s'il n'y avait pas lieu de provoquer le rétablissement du droit d'entrée sur les étrangers, l'administration ne pouvant présentement l'autoriser, faute de loi. Le Conseil émit un vœu favorable : « L'augmentation de la population n'est pas toujours un avantage. » Sur les territoires cédés à la Bavière et la condition juridique de leurs habitants, voir aux Arch. nat., F⁷ 9529, un rapport préfectoral du 10 février 1825 et la réponse du directeur de la police au ministère de l'Intérieur. Sur la prophylaxie de la petite vérole, Darmstädter (t. XVIII, p. 314) note que le Bas-Rhin occupait le premier rang et que l'activité de Lezay-Marnésia réussit à faire vacciner le sixième de la population.

2. A. Gain (p. 195) donne pourtant cette raison. Il semble bien que ce ne fut pas le cas, du moins en Alsace, à en juger par l'unique exemple cité par le sous-préfet de Wissembourg (26 mars 1808).

3. R. Anchel, *Napoléon et les Juifs*, 1928. Voir les comptes-rendus d'A. Mathiez, dans *Annales historiques de la Révolution française* (juillet-août 1928), p. 373-383, et d'E. Driault, ici même (juillet-août 1928), t. CLVIII, p. 283 à 296. Les conclusions de G. Pariset, dans *Histoire de France contemporaine* d'E. Lavisse, t. III, p. 300, sont autrement modérées. Pour M. Anchel, nombreux furent les Juifs ruinés par les décrets de 1808 ; pour Pariset, au con-

attiré, à nouveau, l'attention sur le décret du 30 mai 1806, qui accordait un sursis exceptionnel d'un an pour le paiement des dettes contractées par les cultivateurs non commerçants envers les Juifs et surtout sur les décrets du 18 mars 1808, qui auraient établi un véritable « régime d'oppression » pour les israélites. Le mal de l'usure judaïque n'était, cependant, que trop réel. En 1810, le Conseil général du Haut-Rhin dénonçait, une fois de plus, l'usure des Juifs, au lendemain des décrets qui, déclare-t-il, « n'ont pas atteint le but que l'on en attendait, ni, par conséquent, procuré au peuple le soulagement qu'il était dans l'intention de S. M. de lui accorder. L'article 4 du dernier de ces deux décrets a donné lieu à des doutes et à des distinctions qui ont partagé l'opinion des tribunaux et offert aux Juifs une ressource pour échapper à la justice¹ ». Plus précise, et partant plus suggestive encore, est une délibération du Conseil d'arrondissement de Selestat, au début de l'année précédente (2 janvier 1809). « La loi du 17 mars dernier [*sic*] sur l'usure des Juifs a comblé les espérances des habitants du Bas-Rhin, mais la manière différente dont les tribunaux et les cours interprètent cette loi laisse une incertitude pénible dans l'esprit des cultivateurs... Personne n'ignore aujourd'hui et il n'est que trop vrai que, depuis la publication des décrets du 30 mai 1806, les Juifs, justement inquiets sur le sort de leurs créances, ont employé tous les moyens fallacieux pour mettre leurs créances à l'abri d'une réforme qu'ils prévoyaient, et ont métamorphosé leurs anciens titres sous signature privée en effets de commerce causés pour marchandises vendues, en obligations notariées portant numération d'espèces, et ils savent trouver hors de leur secte des hommes assez vils pour leur prêter leur nom et des notaires assez infidèles pour se prêter à ces honteuses manœuvres ; ils stipulent en effet numération d'espèces pour d'anciennes créances, résultant de titres sous signature privée, et plusieurs tribunaux déclarent contre l'esprit du décret que ces obligations n'étaient point frappées par l'article 4. *Ce système, en rendant nuls pour l'avenir les effets du décret*, jette de nouveau une grande partie des habitants dans la misère et le désespoir, et ne peut qu'entraver le commerce et l'industrie. » A l'autre extrémité du Bas-Rhin, le sous-préfet de Wissembourg fait écho au Conseil d'arrondissement de Selestat. Il écrit, en

traire, et c'est aussi notre opinion, les conditions restrictives imposées par l'empereur ne semblent pas avoir été complètement observées, si tant est, d'autre part, que la condition des débiteurs se soit réellement et sérieusement améliorée. Voir aussi notre article dans les *Annales historiques de la Révolution française*, 1930, p. 231-251.

1. Texte dans H.-Lucien Brun, *La condition des Juifs en France depuis 1789*, 2^e édit., sans date, p. 349 et suiv.

effet, le 10 juin 1809, pour dénoncer, lui aussi, l'usure des Juifs, par laquelle beaucoup de familles sont ruinées qui ne pouvaient donc plus profiter du décret du 18 mars 1808, les jugements que les Juifs avaient obtenus contre elles ayant été, ou déjà exécutés, ou ayant passé en force de chose jugée. « Ces cultivateurs ainsi ruinés aiment mieux de s'expatrier que de travailler comme journaliers. » Comme l'a écrit impartialement M. Mathiez, à propos de la thèse de M. Anchel : toutes ses sympathies vont aux usuriers, aucune à leurs victimes ! Sans doute, tout créancier juif n'est pas à priori un usurier, mais inversement tout débiteur chrétien qui se plaint n'est pas forcément un coquin ni tout juge un fanatique¹. Que la condition des débiteurs chrétiens se soit améliorée par la suite, il se peut, mais il y fallut du temps, et c'est le souvenir tenace de l'usure judaïque que révèle telle lettre d'émigrant disant qu'en Crimée aussi il y a des Juifs, mais s'empressant d'ajouter : « Ils n'ont point d'autorité comme chez nous ! »

* * *

Ce qu'il importe de bien souligner, en introduction au récit de l'émigration alsacienne sous l'Empire, c'est qu'elle fut strictement localisée. Le ministère de l'Intérieur, craignant son extension, avait provoqué une enquête². L'émigration commença dès 1804 ; or, cette année, le sous-préfet de Barr ne signale « aucune transmigration. Les citoyens rendent justice au gouvernement qui les protège et qui, malgré les atroces perfidies du cabinet de Londres, sait écarter d'eux les calamités désastreuses de la guerre et donner à l'exécution des lois conservatrices de l'ordre et de la sûreté publique une garantie tutélaire ! » Quatre ans plus tard, en 1808, au plus fort de l'émigration, réponse également négative du sous-préfet de Selestat. Nous avons retrouvé, de même, des états « néant » pour Huttendorf (canton de Haguenau), Brumath, Reschwoog (canton de Bischwiller), Ittenheim, Mundolsheim, Niederhausbergen, Hœhenheim, Wolfisheim, Bischheim (canton de Schiltigheim), Offendorf, Hurtigheim, Furdenheim, Quatzenheim (canton de Truchtersheim), Westhoffen (canton de Wasselonne), toutes communes de l'arrondissement de Strasbourg. C'est dans celui de Wissembourg qu'apparaît donc circonscrite l'émigration en 1809, du moins en Alsace, car, selon son sous-préfet, « l'arrondissement de Wissem-

1. Article cité, p. 381.

2. Ministre de l'Intérieur à préfet du Bas-Rhin, 25 mai 1809 ; sous-préfets de Barr à préfet, 25 germinal an XII (15 avril 1804), de Selestat, 10 juin 1808, et de Wissembourg, 10 juin 1809.

bourg n'est pas le seul dans lequel se manifestent les émigrations, (qui) ont également lieu dans le département du Mont-Tonnerre, principalement dans les arrondissements de Deux-Ponts et de Spire, qui, ayant beaucoup de forêts, éprouvent, à l'instar de celui de Wissembourg, l'influence du régime forestier actuel. Les États du grand-duc de Bade n'en sont pas non plus exempts et l'on y compterait déjà 900 émigrés environ. L'arrondissement de Wissembourg est néanmoins la contrée où les émigrations sont les plus fréquentes, à cause du grand nombre d'émigrés qu'il renferme¹ ».

La grande question qui, en la circonstance, se posa aux administrateurs, fut de savoir si l'émigration était spontanée ou organisée. La propagande et les émissaires étrangers ont joué un rôle, difficile à préciser, certes, car les textes sont souvent contradictoires, mais indéniable à coup sûr. C'était l'opinion première du Grand Juge². Malgré une réponse négative, en 1803, du sous-préfet de Saverne, le cas des anabaptistes mis à part, on assurait, cependant, de divers côtés, qu'il y avait des commissaires enrôleurs à Rastadt pour la Russie, en 1804, à Fribourg pour l'Autriche et à Stuttgart pour la Prusse polonaise. Les anabaptistes, dès l'an IX, avaient été attirés en Bavière par l'Électeur ; l'émigration avait commencé par ceux des pays de son ancienne souveraineté, l'Électeur ayant formé le projet d'engager un grand nombre d'habitants de la ci-devant Lorraine allemande à suivre cet exemple³. La seule sortie de France, au dire du maire de Strasbourg, en 1804, sera celle d'un anabaptiste, « fermier de la cense de l'Île du Rhin », passé en Bavière.

Il semble bien que les émissaires étrangers avaient des intelligences dans le pays, quand ils n'en étaient pas eux-mêmes originaires. Le maire de Seltz, chef-lieu du canton le plus éprouvé par l'émigration, dénoncera ainsi, dès 1804, un « commissaire du ci-devant duc d'Enghien, autrefois maître de postes à Haguenau, qui se tient près de Buhl

1. Cf. Gain (p. 201) : « La suite de l'enquête révéla que le foyer de cette émigration se trouvait dans le département du Mont-Tonnerre, à Kleinsteinhausen ».

2. Grand Juge à Préfet du Bas-Rhin, 21 germinal an XI. Et, pour la suite, sous-préfet de Saverne à préfet, 3 prairial an XI (32 mai 1803) ; préfet de la Moselle à préfet du Bas-Rhin, 24 ventôse an XI (5 mars 1803) ; maire de Strasbourg à préfet, 24 germinal an XII (14 avril 1804) ; receveur de Wissembourg, 16 ventôse an XII (7 mars 1804) ; Grand Juge à préfet, 19 floréal an XII (9 mai 1804) ; préfet à Grand Juge, 30 floréal an XII (20 mai 1804) ; maire de Seltz, 19 ventôse an XII (10 mars 1804), 22 juin 1808, 12 décembre 1807 et juillet 1808 ; sous-préfet de Wissembourg, 1^{er} avril, 10 juin, 5 et 15 août 1809 ; préfet du Haut-Rhin à préfet du Bas-Rhin, 1^{er} février 1817 ; préfet du Bas-Rhin, 23 janvier 1817.

3. Cf. Gain (p. 195) : « La fin de l'an X est calme cependant ; on ne signale de la Lorraine allemande que quelques départs d'anabaptistes ».

et gagne beaucoup de citoyens de ces contrées ». Le préfet du Bas-Rhin était persuadé, pour sa part, qu'il existait des commissaires chargés de recruter des colons pour la Pologne russe et prussienne, qu'ils étaient apostés sur la rive droite et qu'ils faisaient passer des espions dans le département. Le maire de Kesseldorf avertissait, en 1808, son collègue de Seltz qu'un étranger d'outre-Rhin, qu'on disait être employé au greffe de Rastadt, était venu, un dimanche de juin, dans un cabaret, chargé de passeports imprimés, délivrés audit greffe. « Cet inconnu inscrit, *dit-on*, les sujets français comme sujets du grand-duc de Baden et a fait savoir, *dit-on*, qu'on vint le joindre à Steinmauern pour être expédiés ; le 25 (juin), *dit-on*, est fixé pour le départ. Les passeports peut-être ont été enlevés au greffe. » Des imprimés circulaient. Les gendarmes de Soultz saisirent ainsi, à Drachenbronn, en juin 1803, une circulaire prussienne, en langue allemande, où étaient détaillés les avantages que pouvaient espérer ceux qui voulaient aller s'établir dans les colonies prussiennes. L'année suivante, surtout dans les cantons de langue allemande, furent répandus des exemplaires d'une « instruction adressée par la cour de Berlin à sa Commission dans le sud de l'Allemagne pour y recevoir les colons qui voudront venir habiter la Pologne prussienne ». Il y avait donc bien une organisation prussienne de l'émigration. L'organisation russe nous est encore mieux connue.

Un agent russe résidait à Francfort ; c'était le consul en personne, Maurice Bethmann, un banquier ; il se chargeait « de délivrer aux individus qui veulent se rendre en Crimée les passeports et l'argent nécessaires pour la route ». Quand, en 1809, seront arrêtés à Spire des émigrants, « démunis de passeports français », on les trouvera porteurs seulement d'une permission de Bethmann, dénoncé dès 1809, et dont le rôle sera rappelé à nouveau en 1817. En mai 1809 fut arrêté à Wissembourg « un nommé Anthon, ex-huissier, émigré de 1793, frère d'un major au service d'Autriche, qui a fait deux fois le voyage à Francfort-sur-le-Main, où réside le consul général de Russie, qui délivre des passeports aux émigrants, et qui, à chaque retour, a provoqué, non en secret, mais publiquement, dans les cafés et les cabarets, les habitants à émigrer ».

Des lettres de ceux qui étaient déjà partis, des propos de ceux qui revenaient « chercher les deniers des propriétés vendues » provoquaient aussi des départs. On devine facilement leur influence à travers les interrogatoires des Alsaciens, suspects de vouloir émigrer. Un habitant de Lobsann, arrêté, en 1808, après avoir publié ses intentions de quitter

la France pour s'établir en Crimée, répond qu'un autre habitant de Lobsann a reçu une lettre de son beau-frère qui s'y trouvait déjà ; « tous ceux qui veulent s'établir dans le pays qu'il habite et qui sont dénués d'argent doivent se diriger sur Vienne, en Autriche, où ils ont à s'adresser à l'ambassadeur de Russie, qui leur fournira des fonds pour continuer leur route vers la Crimée. » On faisait même des copies de ces lettres, qui étaient adressées poste restante à Rastadt. « L'administration (russe) paraît mettre beaucoup de soin pour faire parvenir ces lettres à destination. » En juillet 1808, le bruit courut même qu'un ambassadeur russe arrivé à Carlsruhe payait les frais de voyage. Les émigrés établis en 1809 en Crimée ne cessaient d'écrire à leurs parents et amis¹. Nous avons ainsi retrouvé quelques-unes de ces lettres qui furent saisies à leur arrivée.

« Je t'écris, mon compère », dit l'un², « pour t'engager à te rendre en ce pays avec tes enfants et tous ceux de nos amis dont l'état de fortune leur prescrit ce parti. Nous sommes pourvus ici en grains et viande... ; le vin est au même prix que chez nous ; les fruits de vergers aussi s'y trouvent en quantité. Celui qui arrive ici avec un fonds de 1,000 florins est une espèce de seigneur. Car chaque famille de quatre à cinq individus reçoit gratuitement 180 arpents de terres et de prés. Nos terres n'ont pas besoin d'être fumées et les femmes sont dispensées de faucher, car l'on acquiert aisément une centaine de bestiaux auxquels les prés servent de pâturages. J'habite à quatre lieues d'Odessa, sur les bords de la mer Noire, et à trois lieues de la Moldavie. Je possède une vingtaine de bœufs et de vaches, trois chevaux, beaucoup de volaille, des charrues et tout le train nécessaire au labourage. Dès la première année de notre arrivée, notre fenaïson a été de douze voitures. Celui d'entre vous qui prendra le parti de passer en ce pays nous apportera une paire de bottes. Vous recevez une avance de 350 roubles... C'est une opinion erronée chez vous de croire que les vaches de ce pays ne fournissent pas de beurre... »

« Il n'y a point ici de journaliers », écrit un autre³... « Notre mère pleure de joie de se trouver en cet heureux pays. Nous croyions Seebach⁴ si riche en grains, mais, ici, le dernier coloniste en possède davan-

1. Sous-préfet de Wissembourg à préfet, 26 et 29 mars, 1^{er} avril et 1^{er} juillet 1808, et 10 juin 1809.

2. Jean-Adam Hieb à « Jean-Nicolas et Georges-Adam Koch et sa femme, ainsi qu'à mon compère André Schroth » (traduit de l'allemand), 1808.

3. Lettre de Georges Laturus, greffier de la justice, à Mariathal, près Odessa (traduite de l'allemand), 1^{er} juillet 1808.

4. Seebach-le-Haut (Oberseebach), canton de Seltz, ou Niederseebach (Ibid.)?

tage que le riche paysan de votre pays... C'est à la frontière russe ; jusque-là il faut voyager à ses frais. Dès lors, on est transporté à sa destination par voitures jusqu'à Odessa. Nous habitons à quatre lieues de là. Une propriété territoriale est aussitôt assignée à chacun. Toutes les religions ont leurs temples et leurs prêtres. Chaque individu reçoit une maison, 1,289 francs de votre argent pour son premier établissement avec 180 arpents. Le village le plus inférieur renferme soixante familles... Notre volaille consomme plus de grains et nos chevaux en foulent plus sous leurs pieds qu'il n'en faudrait pour alimenter une famille pendant un an. En effet, nous ne pouvons suffire, moi et Georges, notre garçon, à moissonner. Les nouveaux colonistes nous secourent dans ce travail pour le tiers du produit. Nos travaux principaux consistent dans le labourage, la moisson et la fenaison. Nos femmes font la cuisine. J'ai quatre paires de bœufs, deux chevaux, six vaches, quantité de cochons et tant de volaille qu'elle nous fournit un panier d'œufs par jour... Ne croyez pas, chers parents, que je cherche à vous induire en erreur, mais je puis vous dire avec vérité qu'après avoir été réduit à mendier son pain en son pays, on se trouve dans l'aisance ici... Nos terres n'exigent point de fumier. Les grains, les vins et les bestiaux sont au même prix que chez vous. »

« Toutes les espèces de fruits quelconques viennent ici en abondance », déclare un troisième¹ ; « ce n'est point un pays sauvage, comme vous le croyez ; au contraire, il est très beau... C'est un beau pays plat... Les Russes sont gens d'un bon caractère et de bonnes mœurs ; ils ont des vêtements à la française dans les villes... Les lois ressemblent aux nôtres... La température est encore comme celle d'Alsace... Point d'animaux sauvages, sauf les loups... Point de journaliers, chacun reçoit sa portion de terres, avec les avances nécessaires... [120 arpents] ; il faudrait être fou pour ne pas s'en contenter ; on reçoit de bons matériaux pour les constructions, avec l'argent nécessaire pour bâtir une maison à volonté. La ville d'Odessa est fort belle... »

Ces descriptions multipliées — l'auteur d'une des lettres précitées parle de « plus de deux cents lettres parties d'ici depuis quelque temps » ! — ne pouvaient qu'encourager les départs. Au début, en 1803, le sous-préfet de Wissembourg n'y prêta pas trop d'attention. Il s'agit, écrit-il le 24 mai, de « têtes turbulentes, d'étrangers qui s'étaient établis en France durant la Révolution, ou de pères de famille discutés par leurs

1. Lettre écrite de Klein Lowenthal, le 20 janvier 1809, par les fils et les gendres émigrés l'année précédente à leur père, Jean Kirchner, à Seltz, qui vient de vendre sa maison et se prépare à partir ; transmise par le sous-préfet de Wissembourg, le 25 mars 1809.

créanciers, de sorte que leur perte n'est pas à regretter par les communes ». C'était aussi l'avis du maire de Seltz (le 19 avril 1808) : « Ils ont peu de fortune et sont peu laborieux ; » et, encore, celui du sous-préfet (le 5 août 1809), pour qui les émigrants sont poussés « par le désir de fortune sans avoir besoin de travailler ». Ainsi partirent des paresseux, des ivrognes, des déserteurs étrangers, Prussiens ou autres, mariés même (deux, par exemple, à Altwiller, canton de Sarre-Union). Sur un état de 336 personnes (cinquante-neuf familles)¹, quatorze partent ou s'apprêtent à partir, parce que ruinées par les Juifs ! La majorité, soit trente-quatre familles, s'expatrie dans la Pologne prussienne, une douzaine en Amérique. Mais il y a aussi de bons citoyens, « actifs », tel ce « journalier, très tranquille, ne pouvant se bâtir une maison à cause de la cherté des bois et ne pouvant sustenter sa nombreuse famille ». Sur un autre état, qui concerne l'arrondissement de Wissembourg², sur soixante-huit chefs de famille, tous, ou presque, sont qualifiés d'« honnêtes hommes ». On n'y signale que six mauvais sujets ; vingt-trois partent pour cause de pauvreté ; tous à la suite de lettres venues de Russie, quatre ayant déjà des parents en Crimée. L'état complété mentionne 305 personnes, dont quarante-cinq pour les deux seuls cantons de Seltz et de Lauterbourg (et, sur ce dernier chiffre, vingt-trois de Seltz). La statistique précise des départs réels est difficile à établir ; un état, anonyme, signale 174 personnes pour le canton de Seltz et 131 pour celui de Lauterbourg, comme ayant eu, en 1808, le dessein d'émigrer. Pour l'année suivante (1809), un autre état, également anonyme, donne quarante-cinq noms pour le premier canton et 198 pour le deuxième contre quatre-vingt-deux pour celui de Soultz et soixante-quinze pour celui de Wissembourg. « Le projet d'émigration prend, de jour en jour, plus d'extension », écrivait, en poussant un cri d'alarme (le 1^{er} avril 1808), le sous-préfet de Wissembourg, « et gagne même des familles aisées qui vendent par enchères publiques leurs meubles et immeubles³. » En 1809, on signale 149 familles de l'arrondissement de Wissembourg comme intentionnées de partir pour la Crimée (quarante de Neubourg,

1. État des familles des cantons de Drulingen et Sarre-Union qui se sont expatriées (ans XI et XII) et de celles dont l'émigration n'est encore que projetée (sous-préfet de Sarre-Union à préfet, 9 prairial an XII).

2. États des individus qui se proposent d'émigrer dans l'arrondissement de Wissembourg, transmis par le capitaine commandant la gendarmerie du Bas-Rhin les 24 et 26 mars 1808.

3. Cf. Gain (p. 201) : « La fièvre du départ gagne de bons ouvriers bien établis, et non seulement des cultivateurs. »

hameau de Dauendorf, canton de Haguenau ; — dix de Wintzenbach, canton de Seltz ; — neuf de Katzenbuhl ; — dix de Brusselberg ; — neuf de Jokrim ; — neuf de Herxheim ; — neuf de Steinweiler). « Depuis l'année dernière, 1,022 individus de tout sexe et de tout âge ont quitté leur patrie pour se rendre en Crimée¹. »

C'est donc vers l'est que se dirige alors la majorité des émigrants. Un cas, isolé, de départ pour les États-Unis se rencontre à Haskirchen (canton de Sarre-Union) ; il est à retenir, parce qu'il fait comprendre le rôle joué par la contagion de l'exemple. Conrad Schultz, expatrié depuis quinze ans, employé à Philadelphie, revient au pays en l'an XII ; il repart bientôt, emmenant avec lui son neveu, ministre réformé à Haskirchen, le maire de Willer, « bon citoyen », le beau-frère de ce dernier, « cultivateur aisé » (il a vendu 8,000 francs de biens), dont le père et la mère sont passés en Amérique en même temps que Schultz, un autre habitant de Keskastel, « ex-maitre d'école et commissaire du canton de Haskirchen, très tranquille, bon citoyen, mais on présume qu'il n'est pas content du gouvernement actuel », le gendre de celui-ci, « ruiné par les Juifs » ; trois cultivateurs les accompagnent encore, dont la fortune leur est rentrée en papier « auquel ils avaient confiance », ainsi qu'un tisserand « cid. employé à la manufacture de Siamois de Sarre-Union, très turbulent, partisan du gouvernement révolutionnaire, disant ne pouvoir plus subsister dans le pays ». Si les raisons politiques ont pu jouer au début, il n'en est plus de même par la suite ; l'exemple n'en est pas moins significatif, de ce départ collectif de huit individus du même canton.

La spéculation exploitait les départs. Le préfet présumait justement que des personnes achetaient les créances des partants à un intérêt très élevé ; ceux-ci, en effet, vendaient à terme, ou bien recevaient de l'argent liquide, moyennant une retenue de 9 à 12 %, pour les termes qui restaient dus sur les biens vendus. Le préfet regrettait de compter parmi ces spéculateurs « des gens en place, tels que des notaires et agents de l'administration de l'enregistrement », qui facilitaient ainsi, par cupidité, les projets d'émigration².

1. État, du 8 mai 1809, dressé par le capitaine de la gendarmerie du Bas-Rhin.

2. Sous-préfet de Wissembourg, 26 mars et 10 juin 1808. Cf. Gain (p. 195) : (dès ventôse an XI), « on signale de côté et d'autre des paysans qui vendent subrepticement leurs meubles et leurs terres », et (p. 201) « un huissier de Breidenbach (ou Breitenbach, mais il existe deux communes de ce nom en Alsace, l'une dans l'arrondissement de Selestat, Bas-Rhin, et l'autre dans celui de Colmar, Haut-Rhin, et aucune dans celui de Wissembourg) offrirait ses services pour la liquidation clandestine des propriétés ».

Les émigrants passaient le plus souvent le Rhin de nuit, pour se regrouper ensuite outre-Rhin et, en particulier, à Plittersdorf, au nord-ouest de Rastadt. « Plittersdorf avait l'air d'un parc d'artillerie ; la plupart des partants entre deux et trois avaient fait faire un chariot et (fait) acheter des chevaux outre-Rhin qui les attendaient. » Ces émigrants traversaient ensuite la Souabe pour s'embarquer à Ulm et descendre le Danube « jusqu'aux districts les plus rapprochés de la Russie », où ils comptaient s'établir. Les maires consentaient à leur délivrer des certificats, à défaut de passeports réguliers. D'autres quittaient par le nord le département limitrophe de celui du Mont-Tonnerre. La nuit, par les chemins de traverse, évitant soigneusement de passer par les villages, ils allaient ainsi, par exemple, de Steinweiler à Insheim (sur la Queich), le premier village du Mont-Tonnerre, qui n'était éloigné du précédent que d'une lieue. Mais c'est surtout le passage du Rhin, vers Munchhausen, où la surveillance, on le verra, laissait fort à désirer, qu'empruntaient les émigrants du canton de Seltz¹.

Des mesures, cependant, étaient prises pour enrayer l'émigration. Ce fut d'abord la suspension des passeports, en 1805, pour tous les habitants, « *non propriétaires* et qui ne justifieront point d'une cause légitime d'absence temporaire », de la rive gauche du Rhin, depuis Clèves jusqu'à Colmar. Mais ce refus de passeports pour l'étranger se révéla bientôt insuffisant, en 1809. L'affaire fut portée à la connaissance de l'empereur par le ministre de la Police, qui, en attendant, engageait le préfet à employer tous les moyens en son pouvoir « pour arrêter cette transmigration ». Le sous-préfet de Wissembourg rappela aux maires de son ressort qu'il leur était interdit de délivrer des passeports et leur défendit même de donner aux émigrants les certificats de bonne conduite, qui semblent en avoir tenu souvent lieu, et dont la complaisance des maires était prodigue. Mais le refus des pièces nécessaires multipliait seulement les départs clandestins. « Quand même on parviendrait à les retenir en France, qu'y feraient-ils après avoir tout vendu ? », et le sous-préfet préconisait cette mesure extrême : « Empêcher ceux qui ont le projet d'émigrer d'aliéner leurs immeubles, si toutefois cette mesure (est) compatible avec le droit que les lois accordent à chaque citoyen de disposer de sa propriété. » Les États voisins s'inquiétaient d'ailleurs du passage des émigrants à travers leur territoire. C'est ainsi que le roi de Wurtemberg ordonnait (toujours en 1808) qu'on ren-

1. Sous-préfet de Wissembourg, 28 mars 1806. Maire de Seltz, 12 mai 1808. Ministre de la Police générale, 13 mai 1808. Conseiller d'État chargé du 2^e arrondissement de la Police, 5 juin 1809.

voyât aux frontières de France ceux qui étaient dépourvus de passeport légal et qui n'étaient munis seulement que de certificats délivrés par les maires ; soixante-dix émigrants se voyaient refuser, en conséquence, l'entrée du royaume, au mois de mai, et étaient contraints de rebrousser chemin. C'est ainsi encore qu'on arrêtait en Bade les émigrants non autorisés, qu'on défendait aux bateliers de la rive droite de passer les individus dépourvus de passeport ; on ordonnait que les bateaux, enfin, fussent, la nuit, attachés au bord de la rive droite du fleuve par des chaînes à cadenas ; bref, on repoussait tous les étrangers sans passeports. Les émigrants refoulés étaient ensuite ramenés dans leur commune d'origine et remis aux mains des maires. Les hussards du grand-duc de Bade arrêterent à Bulach, en mai, des émigrants alsaciens pour la Crimée et les escortèrent jusqu'au passage du Rhin, d'où ils revinrent à Seltz. « Toute espèce d'émigration devient impossible en ce moment », assure une circulaire préfectorale, imprimée, aux maires de l'arrondissement de Strasbourg (27 mai 1808), à la suite des mesures prises par les gouvernements de la rive droite. Les moyens de rigueur et aussi de persuasion (le sous-préfet de Wissembourg interrogeait tous les gens suspects de vouloir émigrer) n'eurent pas plus de succès les uns que les autres, au cours de l'été 1809. La surveillance était difficile sur les bords du Rhin, dont la commune de l'arrondissement la plus éloignée n'était séparée que par une vingtaine de kilomètres. Des préposés des douanes favorisaient, du reste, l'émigration entre Seltz et Lauterbourg. Sans leur complicité évidente, de l'aveu du sous-préfet, en juin, « 2,000 individus à peu près de mon arrondissement n'auraient pas pu partir pour la Crimée ». — « Dans la matinée du 16 juin, quatre-vingt-douze individus de Brumbach (*alias* Eberbach) ont passé le Rhin à Berg, avec chevaux, voitures et équipages, après y avoir séjourné une dizaine d'heures sous les yeux des préposés de douanes. Il est vrai qu'il s'est fait quelques arrestations d'émigrants le long du Rhin par ces mêmes employés, mais elles sont peu significatives, lorsqu'on en compare le nombre à celui de ceux qui ont échappé à leur surveillance. » De fait, la brigade de Lauterbourg avait fait sept arrestations à Berg, mais les habitants, accourus, avaient contraint les douaniers à relâcher les émigrants. Le mois suivant, un lieutenant des douanes, chef du poste de Munchhausen, accusé d'avoir facilité la sortie clandestine d'émigrants pour la Crimée, menacé d'arrestation, prenait la fuite¹.

1. Conseiller d'État chargé du 2^e arrondissement de Police, 2 prairial an XIII (22 mai

De tous ces émigrants, particulièrement nombreux en 1808-1809, quelle est la proportion de ceux qui parvinrent réellement à destination? Les uns furent arrêtés dès qu'ils mirent le pied en Bade et en Wurtemberg, comme on l'a vu; déjà, en mai 1803, « il en rentre journellement »; l'année suivante, ils rentrent encore sans formalité « s'ils sont de la classe des ouvriers, artisans ou laboureurs... ». Les administrateurs locaux voyaient d'ailleurs d'un mauvais œil ces retours : « Cela sera un tas de mendiants à charge au pays, étant plus pauvres qu'auparavant et n'ayant plus ni maisons, ni biens, ni bestiaux, ni meubles. » D'autres émigrants parvinrent pourtant jusqu'aux frontières du roi de Bavière : soixante-et-une personnes alors arrêtées furent ramenées, en mai 1808, à Seltz. Les difficultés s'accroissaient encore à l'arrivée en Autriche. Les émigrants avaient coutume de dépêcher en avant des émissaires; l'un d'eux, qui, pour pouvoir passer, s'était procuré des lettres de compagnon à Rastadt, parvint jusqu'à Vienne pour s'aboucher avec l'ambassadeur de Russie et « faciliter le départ de ses commettants qu'on refuse d'embarquer à Ulm sans passeports ». « Tous ceux qui sont partis d'ici », écrit le maire de Seltz (le 19 avril 1808), « de Schaffhausen, de Neewiller, d'Oberlauterbach sont entassés à Ulm, au cabaret du Soleil, où on les conduit tous, sans permettre de loger ailleurs; ils ont renvoyé quelques-uns d'entre eux pour se procurer de meilleurs papiers. » Peut-être revinrent-ils à leur tour et définitivement sur leur pas. Sur 121 individus émigrés (y compris les enfants), cinquante-deux étaient revenus à demeure à Seltz à la fin de juin. L'année suivante, deux émigrants, mari et femme, revenaient de Crimée, où ils s'étaient rendus en avril 1808, à Neewiller. « Ces émigrants ne savent pas assez dépeindre l'état déplorable où se trouvent les émigrés qui se sont fixés dans ces pays et assurent que, s'ils avaient la liberté de quitter, il n'y en aurait pas un qui ne s'empresserait de revenir en France. » Bientôt leur relation désenchantée, que le sous-préfet fit insérer dans le Bulletin officiel de l'arrondissement, fut connue dans le pays. « Peut-être », y est-il dit, « produira-t-elle dans l'esprit de ceux qui ont l'intention de courir la même chance un effet plus salutaire qu'on n'aurait pu l'attendre de toutes les autres mesures que l'administration aurait pu adopter pour les détourner de leur projet. » Un an plus tard encore,

1805), avril et 13 mai 1808. Sous-préfet de Wissembourg, 1^{er} avril 1808, 10, 22 et 28 juin 1809. Directeur des douanes de Strasbourg, 9 mai 1808. Maire de Seltz, 15 mai 1808. Siméon, secrétaire de la légation de France à Stuttgart, 6 et 14 mai 1808. Ministre plénipotentiaire de France à Carlsruhe, 29 mai et 4 juillet 1808.

le *Journal du département de la Moselle* publiait à son tour la relation en question¹.

L'émigration touchait à sa fin, momentanée, car elle reprendra bientôt sous la Restauration. De nouveaux retours sont signalés en 1810, 1811, 1812, mais de plus en plus rares. Dès juillet 1810, le ministre de la Police générale se plaît à le constater : « On ne rencontre plus aujourd'hui, comme précédemment, sur les routes qui conduisent au Danube, des caravanes de colons, mais seulement quelques individus isolés, qui ont pu échapper, par différents moyens, à la surveillance de la police. » La cause de l'émigration devait, selon lui, être exclusivement attribuée « aux intrigues et aux manœuvres des embaucheurs étrangers ». Sur-tout le lamentable tableau des landes d'Odessa que faisaient, au retour, les émigrants déçus, dissipait les illusions. Des émigrants qui rentrent affirment, nettement, en septembre 1810, que, « si des personnes de leur connaissance et même de leur propre famille qui y demeurent ne leur avaient pas présenté ce pays dans leurs lettres sous un si riant aspect, ils n'auraient jamais ajouté foi à tout ce qu'on aurait pu leur dire de la Crimée » et « qu'ils n'avaient jamais été engagés par des émissaires, ou par qui que cela puisse être, à quitter leur patrie ». Cinq habitants du Bas-Rhin, « couverts de haillons et réduits à la plus grande misère », étaient encore rapatriés, la même année, par la légation de France à Francfort. Trois autres, émigrés depuis 1809, rentraient, l'année suivante ; trois autres encore, en avril 1812, « déçus, dans une extrême pauvreté² ». C'était décidément la fin. La propagande aidant, par le jeu des causes économiques et sociales, par suite de la contagion de l'exemple, l'émigration avait été croissante de 1803 à 1809. Des causes analogues, qu'il faut maintenant exposer et nuancer, sont à l'origine d'une reprise de l'émigration, sous la Restauration, après la double invasion de l'Alsace, empêchant toute velléité de départ, en 1814-1815, et, bientôt, après la disette de 1816-1817.

* * *

L'émigration alsacienne va alors se généraliser et prendre une double

1. A. Gain (p. 260). — Sous-préfet de Wissembourg, 4 prairial an XI (24 mai 1803), 12 et 27 juin 1809. Maire de Seltz, 19 avril, 19 mai, 22 juin et juillet 1808. Juge de paix de Seltz, 20 mai 1808. Conseiller d'État chargé du 2^e arrondissement de Police, 30 thermidor an XII (18 août 1804).

2. Ministre de la Police générale, 21 juillet 1810. Sous-préfet de Wissembourg, 22 septembre 1810. Maire de Riedseltz, 26 septembre 1810. Sous-préfet de Strasbourg, 16 avril 1812.

direction ; non seulement vers la Russie, qui continue à attirer beaucoup, vers la Pologne et non plus exclusivement, ou presque, la Crimée, mais aussi vers les États-Unis. Émigration de la misère, comme celle de l'Empire et qui, à en démêler seulement les causes, permet de préciser l'état social et économique du pays au lendemain des guerres impériales¹. Misère agricole s'entend surtout ; on ne saurait entreprendre dans le cadre de cet article une histoire de la crise des subsistances sous la Restauration. Il en faut pourtant indiquer les faits essentiels et souligner les causes principales. Les rapports officiels de 1815, 1816 et 1817 se lamentent sans cesse sur l'insuffisance des récoltes. Dès le 10 octobre 1815, le comte de Bouthillier, premier préfet de la seconde Restauration, constate, à peine arrivé, que « la récolte du froment de cette année a été très médiocre, par suite de la gelée de la fin d'avril et de l'énorme consommation, par suite de l'occupation de l'Alsace par des corps de troupes très nombreux, et précédemment par suite de l'approvisionnement des places fortes. Je doute qu'elle puisse suffire à la subsistance de la population pendant une année entière. Mais l'orge, dont la récolte a été moins faible, pourra couvrir une partie du déficit en froment, et la pomme de terre, qui généralement réussit, assurera la subsistance du pauvre... Aucun excédent ne subsiste de 1813-1814 ». Les cours se ressentaient forcément de ce déficit : le froment était coté 21 francs l'hectolitre à Strasbourg, contre 15 francs à la même époque l'année précédente. « Il n'y a à entrevoir que de l'augmentation jusqu'à la prochaine récolte. » Le déficit, il est vrai, était, en temps ordinaire, couvert par les départements lorrains.

L'occupation alliée entravait singulièrement les travaux des champs. Les maires des campagnes font entendre des doléances répétées. Par exemple, le maire de Fessenheim (canton de Truchtersheim, arrondissement de Strasbourg) note (avril 1816) que « les fréquents services militaires détournent les chevaux et les voitures de leur véritable destination aux dépens de la culture des champs. Comme, en second lieu, tous les bras des cultivateurs sont occupés dans la saison actuelle, il faudra au moins défalquer par maison une personne par jour, obligée de garder la maison pour surveiller les militaires stationnés. » En particulier, la correspondance du maire de Molsheim (23 avril, 14 et 15 octobre 1815) apporte d'intéressantes précisions sur l'économie rurale de la contrée. Il vante l'ardeur des cultivateurs, qui ont ensemencé en grains d'hiver toutes les terres propices. Mais « les chevaux ont manqué ;

1. Voir notre esquisse d'ensemble sur *L'Alsace en 1815* dans la *Revue d'Alsace*, 1928.

dans ce cas le croc, la pioche, la bêche ont remplacé le soc de la charrue. Souvent on a fait à force de bras ce qui ordinairement est réservé à la force des animaux ; les femmes se sont chargées du travail des hommes ». Il distingue trois classes parmi les communes de son canton : celles qui ont peu de terres et cherchent leurs moyens d'existence dans les prés par l'exploitation des coupes — celles-ci avaient d'abord le moins souffert ; — celles qui ont une culture mixte, c'est-à-dire à la fois des cultures et des vignobles ; — celles, enfin, qui sont exclusivement agricoles. Ces deux dernières catégories ont dû épuiser toutes leurs ressources pour pouvoir ensemençer. Le maire revient encore, à l'automne 1816, sur la situation malheureuse des communes vignobles. « Plus il y a de vignes dans une commune, plus elle est malheureuse. Dans ces communes, les habitants n'ayant que peu de terres (à Wolxheim et à Mutzig, un quart de terre contre trois quarts de vigne ; à Molsheim et Avolsheim, un tiers de terres contre deux tiers de vignes) attendent la récolte en vin pour faire leurs provisions d'hiver et payer leurs contributions. La plupart d'entre eux doit encore le pain consommé pendant l'été. » Non moins malheureuse menaçait d'être la situation des villages de la vallée de la Bruche, dont le terroir était divisé par moitié en terres et prés. Le foin abondait, mais de qualité médiocre ; les grains et les pommes de terre n'avaient pas même produit assez pour la semence. Si quelques communes de la plaine (Altorf, Dachstein, Dorlisheim, Ergersheim, Ernolsheim, cette dernière dans le canton de Saverne) escomptaient des bénéfices par suite de la cherté des grains ; Avolsheim, Molsheim, Soultz-(les-Bains), Still « se tireront d'embarras, mais non sans beaucoup de peine et de privations. Dinsheim, Gresswiller, Heiligenberg, Mutzig et Wolxheim languiront pendant cette année, pourvu qu'ils puissent encore languir jusqu'à la fin. Mutzig se sauvera par sa manufacture. Mais à Ober- et Niederhaslach, à Urmatt et Lutzelhausen (en pleine montagne !) la misère sera complète et pourrait bien amener le désespoir. Ce tableau est exact à moins que les raisins ne mûrissent par enchantement ». Le vignoble alsacien traversait alors une crise sérieuse ; « la fortune du vigneron [reposant] sur des bases peu solides et son bien-être [n'étant] jamais que très éphémère », écrira encore le maire de Molsheim (en 1818, année où la récolte sera belle pour la première fois depuis six ans). Mais, depuis l'exceptionnelle année 1812, les vignerons avaient fait si peu de bénéfices qu'au conseil d'arrondissement, le sous-préfet de Selestat avait envisagé une réduction de la culture, en déchargeant de contributions pendant trois ans ceux des propriétaires qui arracheraient leurs vignes de la

plaine et convertiraient le vignoble, ainsi borné uniquement aux cotéaux, en prairies artificielles.

Dans tout l'arrondissement de Selestat, la récolte en grains était d'ordinaire plus que suffisante pour la nourriture des habitants. « On peut même compter qu'il restait un quart en sus des besoins. Mais la récolte de cette année et le séjour des troupes alliées ne fait pas espérer un excédent avantageux. » Tous les excédents des récoltes précédentes étaient épuisés. L'orge, qui aurait pu offrir un moyen de compensation, allait être employé à la fabrication de la bière, par suite du manque total de vin, et à la nourriture des bestiaux, vu l'insuffisance des fourrages. « La pomme de terre deviendra cette année la seule ressource de beaucoup d'habitants des campagnes. » Or, la récolte s'annonçait, elle aussi, médiocre.

A Strasbourg même, la consommation extraordinaire de l'année précédente, causée par la présence de l'armée du Rhin dans la ville et les événements de la guerre, avaient épuisé complètement les approvisionnements. Les trois quarts de la récolte dans la banlieue avaient été également détruits par l'effet des mêmes causes. Dans l'arrondissement de Saverne, on comptait sur l'excédent des pommes de terre pour couvrir les déficits en grains. Au nord de Strasbourg, la pomme de terre allait manquer dans le canton de Brumath, où, dans les bancs humides des communes riveraines du Rhin, le foin submergé par les inondations, n'ayant pu être engrangé, pourrissait sur place en grande partie. Le sous-préfet de Wissembourg estimait le déficit des ressources de 1816 à 24,157 hectolitres de blé et à 93,000 hectolitres de pommes de terre. Sur 1,800 hectares destinés aux semailles d'hiver, sur le territoire de Haguenau, une centaine n'avait pu êtreensemencées. Ainsi, pour nous résumer, les ressources des années antérieures étaient totalement épuisées, la récolte de 1816 était insuffisante et les pommes de terre ne pouvaient guère suppléer au déficit des céréales¹.

La stérilité de cette année, en provoquant une excessive cherté des vivres, allait amener une nouvelle émigration. « Un ouvrier à la campagne ayant femme et enfants, travaillant tous les jours, et en supposant même qu'il ait assez d'ouvrage — ce qui n'est pas — ne peut pas assez gagner pour leur subsistance. » Tous les émigrants seront des miséreux. « Ce serait peut-être un bien que de leur permettre de s'en aller, car si malheureusement la cherté des vivres (en janvier 1817) se

1. Sous-préfet de Selestat, 4 septembre. Sous-préfet de Wissembourg, 25 et 26 octobre 1816. Juge de paix de Brumath, 16 août 1816. Maire de Strasbourg, 16 septembre 1816. Sous-préfet de Saverne, 31 octobre 1816.

prolongeait, nous aurions à craindre de se voir former des bandes de voleurs. » La mendicité faisait d'effrayants progrès. Le Conseil d'arrondissement de Wissembourg, on l'a vu, proposait, en 1817, d'empêcher les mariages entre individus qui ne possédaient rien ; celui de Saverne réclamait l'établissement de maisons de travail. A la misère agricole s'ajoutaient les raisons déjà exposées à propos de l'émigration antérieure : inconvénients du régime forestier et de celui des communaux, surpopulation, afflux des étrangers indigents. Mais nous reprendrons et poursuivrons, dans une étude ultérieure, le récit de l'émigration alsacienne sous la Restauration¹.

Paul LEUILLIOT.

1. Cf. Imre Ferenczi et Walter F. Willcox, *International Migrations, I, Statistics* (New-York, National Bureau of Economic Research, 1929, p. 106-107). Dans le Bas-Rhin, 4,858 personnes se proposèrent d'émigrer pendant le premier semestre de 1817 ; il fut délivré 3,996 passeports. De 1828 à 1837, il y aura 14,365 départs pour l'Amérique d'habitants du Bas-Rhin ; ils se décomposent ainsi (par arrondissement) : Saverne, 4,620 ; Sélestat, 385 ; Strasbourg, 2,711 et Wissembourg, 6,649. Mais l'émigration toucha également le Haut-Rhin ; les demandes de passeports pour le premier semestre de 1817 se trouvent aux *Archives nationales*, F⁷ 1638¹⁰.

MÉLANGES

LA MORT DE CHARLES XII¹

Le royaume de Suède était en 1718 menacé de ruine : guerre avec la Russie, la Prusse, le Hanovre, l'Angleterre et le Danemark ; toutes les possessions en dehors de la Suède proprement dite perdues, Finlande, Ingrie, Estonie et Livonie, Poméranie, Wismar, Brême et Verden ; l'industrie et le commerce paralysés, les populations des provinces du royaume qui subsistaient encore dans la pauvreté et la misère.

C'est dans cette situation que Charles XII, revenu des champs de bataille de l'Europe et de l'aventure ottomane, rassembla les dernières forces de son pays. Il créa une armée d'élite pour soumettre la Norvège. Des forces de moindre importance envahirent les parties septentrionales de ce pays ; en octobre, le roi lui-même, avec le gros des troupes, franchit la frontière méridionale. Frédériksten, tout près de la ville de Frédérikshald, en était la forteresse principale. Les opérations se concentrèrent autour d'elle, le plan de Charles XII étant de s'en emparer avant de poursuivre sa marche.

Frédériksten, situé au sommet d'un massif rocheux, fait aujourd'hui encore au voyageur qui passe devant elle l'impression d'un nid d'aigle. Flanquée au nord par le torrent Tistedalselven, la forteresse était autrefois vraiment inaccessible, sauf à l'est et au sud-est. De ces côtés, elle était protégée par quelques ouvrages avancés situés sur de petites chaînes de collines : droit à l'est, le fort de Gyldenlöwe, au sud-est le Mellemberg et l'Overberg. Un vaste marécage, le Risum-Myr, s'étendait entre le Gyldenlöwe et les autres forts.

Le 20 novembre 1718, l'artillerie suédoise arriva. Un officier français du génie, le colonel Philippe Maigret, conduisait le siège. On mit les batteries en position ; le 24 novembre, on commença de creuser les tranchées.

Le point de départ du système de tranchées se trouvait légèrement au sud du Tistedalselven. De là, la tranchée fut poussée dans la direction du sud, passa à l'est du Gyldenlöwe, qu'elle contourna au sud en suivant le bord du marécage. Le fort fut pris le 27 novembre. Dans la nuit du 29 au 30, le système des tranchées était si avancé qu'on put en creuser une entre le Gyldenlöwe et la forteresse. Cette tranchée s'incurvait légèrement vers le nord.

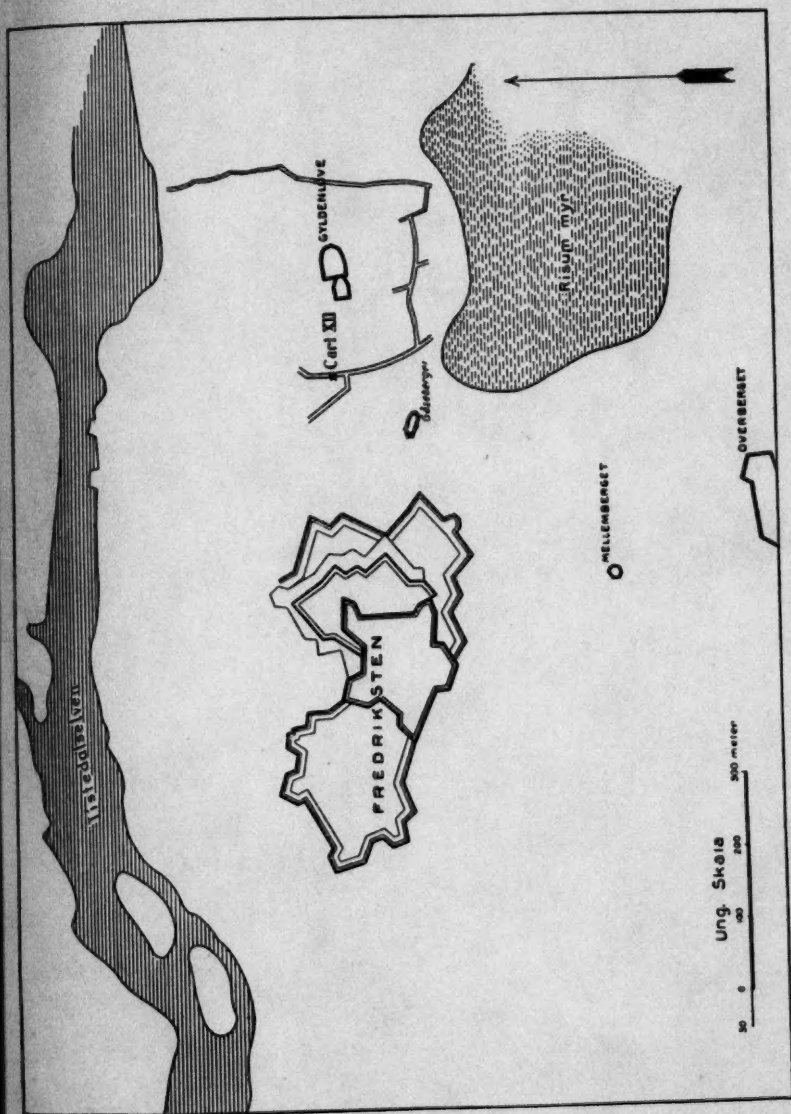
1. Conférence faite à l'Institut d'études scandinaves de l'Université de Paris.

r
r
e
e
le
on
de
en
ri-
r-
de

ui
le,
ois
ro-
ol-
et
yl-

du
en

sud
ud,
du
sys-
len-



PLAN DE LA FORTERESSE DE FRÉDÉRIKSTEN EN NOVEMBRE 1718.

S
et
dan
l'or
fas
che
la
De
dé
tr
ce

d
t

le
le
s
l
l
c

Sans se soucier de la pluie ni du froid, le roi avait coutume de se tenir jour et nuit aux approches, devant Frédériksten. Le soir du 30 novembre, il vint dans la tranchée entre le Gyldenlöwe et la forteresse. Selon le plan, il donna l'ordre de percer le parapet à cet endroit. Des soldats avancèrent, munis de fascines, de pelles et de pioches. Une parallèle communiquant avec la tranchée fut ouverte. Des couronnes de poix enflammée éclairaient ce soir-là la forteresse ; on pouvait voir les sentinelles aller et venir sur les remparts. Des boules de feu sifflaient dans l'air. On entendait des coups de canon et des décharges de mousqueterie. Le roi monta sur le talus intérieur de l'ancienne tranchée. Il y resta à considérer les travailleurs dans la parallèle et à observer ce qui se passait dans la forteresse.

Il était neuf heures du soir. Tout à coup, on vit la tête du roi s'enfoncer dans son manteau. Une balle l'avait atteint, perçant les deux tempes. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort.

Le problème est de savoir d'où venait la balle. Il a été discuté depuis longtemps. La littérature populaire y a répondu diversement, faisant partir le coup tantôt de la forteresse, tantôt des rangs suédois eux-mêmes. La science historique a longtemps pris pour base les recherches critiques du Danois Paludan-Müller sur la mort de Charles XII, publiées en 1846 ; pour lui, l'assassinat du roi était une hypothèse qui ne pouvait résister à un examen sérieux¹. C'est encore la manière de voir qui domine aujourd'hui.

* * *

Quand on essaie de résoudre le problème, on s'aperçoit bientôt que les sources dont on dispose se divisent naturellement en deux groupes. Le premier renferme ce que les événements eux-mêmes ont laissé : le crâne et le chapeau de feutre bleu du roi, le système de tranchées devant Frédériksten, dans ses rapports avec le terrain, la forteresse et les forts. Le second est formé de la série des récits qui racontent les événements qui se sont déroulés le soir du 30 novembre 1718.

En 1917, le sarcophage de Charles XII, qui se trouve dans l'église de l'île de Riddarholm, à Stockholm, a été ouvert, et les autorités médicales ont procédé à l'examen du crâne. On a pu constater que le projectile mortel avait traversé la tête, sans se briser, que c'était une balle ronde de 18 à 20 millimètres de diamètre qui avait frappé la tempe gauche et était sortie par la tempe droite ; en supposant le roi normalement debout, le trajet de la balle n'avait que très peu dévié du plan horizontal. On n'a pas pu découvrir de traces de poudre dans le crâne ; par conséquent, il a été impossible de conclure que le coup avait été tiré à peu de distance du roi. Mais il avait causé

1. Caspar Paludan-Müller, *Er Kong Carl den tolvte falden ved Snigmord? En historisk-kritisk Undersøgelse*. *Nyt hist. Tidsskrift*, I, 1.

une fracture extrêmement grande ; le projectile avait traversé la tête avec une force et une violence extraordinaires. Le diamètre calculé du projectile a été vérifié par la mesure du trou du chapeau, 19 millimètres et demi¹.

Des recherches attentives ont permis de reconstituer le système des tranchées et les circonstances qui s'y rapportent. La place du roi se trouvait à douze pas environ au nord du point où la parallèle partait de la tranchée ; cette parallèle passait, au point le plus rapproché, à une distance de 11 à 12 mètres de l'endroit où se trouvait le roi. Une colline intermédiaire, le Gåseberg, coupait la ligne de tir du Mellemberg à cet endroit. La distance entre ces deux points était d'environ 410 mètres. La distance jusqu'au second fort, l'Overberg, était d'environ 600 mètres. La ligne de tir de l'Overberg passait si près au-dessus du Gåseberg, qu'il doit avoir été très difficile de suivre du Mellemberg ce qui se passait autour du point de départ de la parallèle. La forteresse de Frédériksten elle-même et ses premiers bastions étaient à une distance de 275 à 160 mètres. Les lignes de tir horizontales doivent avoir été de 10 à 18 mètres au-dessus du niveau environnant la tranchée où succomba le roi².

Si l'on considère ces faits, il devient évident que la balle, en raison de son faible diamètre, a dû provenir d'une cartouche ou, plutôt, d'une arme à feu portative. Le coup n'a pu venir de Mellemberg. La distance, comme aussi la situation de l'Overberg, rendent peu probable qu'il soit parti de ce fort. Par contre, il a sans nul doute pu être tiré de la forteresse elle-même. Mais, si l'on tient compte de la faible portée des projectiles du temps et, d'autre part, de la violence du coup et de la largeur de la fracture produite par la balle, il devient plausible que le coup soit venu de plus près.

Quand, du premier groupe de sources on passe au second, aux récits, on ne doit tenir compte que de ceux des témoins oculaires ou des personnes directement informées par eux. L'abondante documentation légendaire ne doit plus, comme auparavant, être prise en considération.

La nouvelle de la mort de Charles XII arriva à Stockholm le 5 décembre, très tard dans la soirée. Elle fut apportée par l'aide de camp général du roi, André Sicre, également aide de camp et secrétaire de son beau-frère, le prince héritier de Hesse, Frédéric. La femme de celui-ci, la princesse Ulrique Éléonore, sœur de Charles XII, était déjà couchée. Mais Sicre fut immédiatement reçu en audience. Une gazette, datée du 10 décembre, le même jour que les circulaires officielles annonçant à la Suède la mort du roi, reproduit le rapport oral de Sicre à la princesse. Rédigée en allemand, la circulaire s'adressait à l'étranger, où elle fut répandue.

1. *Konung Karl XII:s banesår. 1917 års undersökning och i samband därmed gjorda iagttagelser*, 106, 115, 161.

2. Jac. Røder, *Notiser om Carl XII:s död*, et *Fortsatte Notiser om Carl XII:s död*, dans *Norsk militærtidsskrift*, LXI, 377, et LXII, 481. Cf. le journal et le rapport du colonel Landsberg, dans *Nyt hist. Tidsskrift*, I, 122, 112, et le plan dans *Svenska turistföreningens årskrift*, 1904, 201.

La mort du roi, dit-elle, est survenue pendant l'assaut d'un fort dépendant de la forteresse principale de Frédérikshald. La balle, provenant d'une cartouche, a été tirée d'un fort voisin et isolé. On souligne le fait que le neveu de Charles XII, le duc de Holstein, se trouvait tout près du roi, à dix pas environ, et cet autre fait que la balle, entrée par la tempe droite, est sortie par l'os maxillaire gauche¹.

Le témoin que l'on cite, qui porta lui-même la nouvelle de la mort à Stockholm, est vraiment un des plus initiés ; on renforce encore la valeur de son témoignage en soulignant la présence du duc de Holstein. Mais ce qu'on dit de la mort du roi pendant un assaut, aux côtés du duc, et des points d'entrée et de sortie du projectile n'en est pas moins de pure invention ; à la réflexion, un coup tiré d'un fort isolé est invraisemblable et l'on n'a pas pu savoir qu'il provenait d'une cartouche.

Cette version de la mort du roi, manifestement inexacte, parut bientôt insoutenable. Recourant de nouveau au rapport de Sicre, on y donna un démenti camouflé dans une nouvelle gazette, en allemand, du 27 décembre. Le roi, cette fois, se serait mis à genoux à l'extrémité de la tranchée. Il n'est plus question du duc de Holstein, ni de l'endroit de la tête où a frappé la balle. Outre le démenti, la gazette contient des données nouvelles. Le roi se serait mis à une place extrêmement exposée et les officiers qui étaient à ses côtés l'auraient prié de ne pas tant s'exposer ; mais il aurait répondu qu'il désirait voir en personne ce qui se passait².

Pourquoi ces nouveaux renseignements dans le récit, d'ailleurs si court, de la mort de Charles XII ? Il faut ici tenir compte des bruits qui couraient. On disait que le roi avait été assassiné. On peut suivre, dans des relations diverses, l'évolution de ces bruits pendant les années qui suivirent la mort de Charles XII.

Alors que le roi était encore exposé sur le lit de parade et même pendant la cérémonie funèbre, on tint, dit un contemporain, divers propos ; « il se trouva des gens pour dire qu'il était évident que l'on s'était débarrassé de lui par trahison, parce que la balle avait traversé la tête horizontalement, et que cela aurait été impossible si la balle était venue de la forteresse³ ». A la fin de février 1719, l'Université d'Upsal célébra, dans une fête solennelle, la mémoire de Charles XII ; dans un poème lu en public, on prétendit qu'il avait été tué par « des bandits dissimulés au coin des murailles et des barrières » ; puis l'auteur, le professeur Olof Rudbeck, se demande si le tireur était norvégien et si la balle venait de la forteresse, et il répond : « Je ne crois ni l'un ni l'autre⁴. » Un témoignage du même état d'esprit

1. *Scandia*, II, 249. — Dans cette revue historique scandinave ont été imprimés tous les récits sur la mort de Charles XII.

2. *Scandia*, II, 250.

3. *Historiska Märkvärdigheter*, publ. p. Samuel Loenbom (1767), II, 145.

4. Olof Rudbeck, *Sorgegwäde över... konung Carl then tolfte*, 25.

se retrouve dans la relation d'un rêve que le chirurgien du roi, Melchior Neumann, aurait eu le 14 avril 1720 et qu'il nota aussitôt. Il lui semblait, dit-il, voir le cadavre nu du roi gisant sur une longue table dans la même position qu'il avait lorsque Neumann l'embauma. Lorsque le chirurgien voulut tourner le corps pour embaumer le dos, le roi lui prit la main gauche dans les deux siennes et lui dit : « Vous serez témoin de la manière dont j'ai été tué ». Neumann lui demanda s'il n'avait pas été tué par une balle venant de la forteresse. Le roi retira sa main droite, serra le poing devant Neumann, le fit aller et venir deux ou trois fois devant lui : « Non, Neumann, il est venu quelqu'un en rampant ¹ ». Bientôt, ces bruits reprirent consistance. En 1723, dans un accès de fièvre chaude, l'aide de camp général Sicre ouvrit la fenêtre de son logement, à Stockholm. On dit qu'il avait crié à la foule que c'était lui qui avait tué Charles XII et qu'il avait demandé pardon de son crime ². Ces bruits, et d'autres semblables, se répandirent en Allemagne. En 1723, ils couraient à Saint-Petersbourg. On y disait que les paysans, assemblés en Diète à Stockholm, étaient allés jusqu'à envoyer une députation au roi pour lui demander si c'était sur son ordre que Sicre avait tué Charles XII ³. Le gouvernement suédois intervint contre le fauteur de ces bruits. En même temps, à la fin d'octobre, le résident suédois à Paris, le baron von Gedda, reçut l'ordre de s'informer des circonstances de la mort du roi auprès des officiers qui avaient été témoins de « cette cruelle fatalité ⁴ ».

Quand on considère ces bruits de meurtre qui, sans doute, commencèrent à courir immédiatement après la mort de Charles XII, on comprend sans peine l'exposé spécieux que la gazette du 27 décembre 1718 fait de cet événement. Si l'on souligne que le roi s'est de lui-même exposé à la mort, elle devient chose naturelle dont la faute ne revient qu'à la témérité du roi ; en proclamant que les officiers sont intervenus, on fait en même temps ressortir qu'ils ont fait tout le possible pour conjurer la catastrophe.

Après les gazettes, voyons les récits de la mort de Charles XII publiés jusqu'en 1730.

Le plus ancien se trouve dans une lettre du 23 décembre 1723, écrite par le colonel Philippe Maigret, à l'occasion de l'ordre donné par le gouvernement suédois à son résident à Paris de s'informer des circonstances de la mort du roi. Maigret rapporte que, Charles XII étant monté sur le parapet, il se trouvait lui-même au-dessous de lui, la tête entre les talons de ses bottes ; à sa droite, il avait un autre officier, l'aide de camp général Frédéric de Kaulbars ⁵. Maigret a donc été témoin oculaire, ce qui est confirmé par ail-

1. *Karolinska förbundets årsbok*, 1913, 138. Cf. 117.

2. *Scandia*, II, 261, 264.

3. Campredon à Diemar, 26 juin 1723. Carl Gustav Malmström, *Sveriges politiska historia*, I (1885), 388.

4. *Karolinska förbundets årsbok*, 1920, 200.

5. *Scandia*, II, 251.

leurs. Un peu plus tard, l'auteur d'un récit anonyme et détaillé, dont l'original était en français, mais qui n'existe plus que dans la traduction suédoise, dit que, quand le roi monta sur le parapet, il le souleva en le tenant sous les pieds ; il en résulte qu'il était placé au-dessous du roi. Ce détail, ainsi que d'autres circonstances, montre que l'auteur de la relation ne peut être que Maigret, celui de la lettre de 1723¹. Deux autres récits se trouvent dans la relation de voyage d'Aubry de La Mottraye, *Voyages en Europe, Asie et Afrique*, parus en 1727, et dans sa lettre : *Remarques critiques sur l'histoire de Charles XII de Voltaire*, 1732. Les rapports de l'auteur avec Charles XII et la Suède n'étaient pas nouveaux. Il était venu à Bender en 1711, et depuis, comme il le dit lui-même, tous les ans il avait eu l'honneur d'approcher son héros et de s'entretenir avec ses officiers. Son récit des événements du 30 novembre est influencé par la gazette du 27 décembre, mais il se fonde surtout sur les communications faites par des officiers présents dans la tranchée, qui lui procurèrent aussi la carte de la forteresse et des forts jointe à la fin de ses relations de voyage. Parmi ces officiers, La Mottraye en nomme un tout particulièrement : le signor Carlo Giuseppe Marquetti, capitaine à l'armée, aide de camp du roi. Il s'autorise de lui spécialement pour ce qu'il rapporte de l'aide de camp général Sicre². L'*Histoire de Charles XII* de Voltaire, parue en 1731, se fonde en grande partie sur La Mottraye. Mais Voltaire a aussi connu la lettre de Maigret de 1723 et, ce qui donne surtout de l'intérêt à son récit, ce sont les notes qu'il a reçues d'autre part. Un gentilhomme français, Villelongue, qui avait été au service de Charles XII et était en rapport avec Voltaire, lui avait appris que l'aide de camp général Sicre se trouvait à Paris. « M. de Sicre », avait-il écrit, « peut se souvenir et vous raconter bien des choses, si vous voulez l'assurer que vous ne lui ferez point de tort dans le public avec les vérités qu'il pourra vous dire³ ». Voltaire alla trouver Sicre ; il le vit souvent, seul et en compagnie. A l'aide des « vérités » qu'il reçut de lui, Voltaire rectifia et compléta ses autres sources.

Il est d'une importance essentielle de constater le rapport de ses récits avec la version donnée dans la gazette du 27 décembre, mais aussi de constater quels sont les autres motifs qu'on a fait intervenir en composant les récits.

Premier motif de la gazette du 27 décembre : la témérité du roi. « Le roi », écrit Maigret en 1723, « monta sur le parapet à demi corps découvert pour voir les travailleurs et le grand feu de mousqueterie et de canon que l'on faisait de la place et des forts... Il faut avoir connu ce grand prince pour savoir jusqu'à quel point il méprisait le péril et la mort ». Maigret exagère bien ici la manière du roi de se découvrir ; dans son second récit, il se rétracte. Il

1. *Scandia*, II, 252.

2. *Scandia*, II, 256, 262.

3. *Scandia*, II, 259. Cf. Voltaire, *Œuvres complètes*, XVI (1878), 353.

y dit que, les balles tombant un peu partout, le roi n'est monté qu'un peu sur le parapet. Il s'est ensuite assuré lui-même un point d'appui où poser ses pieds, et il a mis ses coudes sur le parapet. La Mottraye, dans sa relation de voyage, insiste sur la pluie de balles ; pour lui, le roi est monté sur un gabion à l'endroit précis où la parallèle avait son point de départ de la tranchée ; il avait le ventre appuyé contre le parapet, qui ne le couvrait point. Dans sa lettre, La Mottraye dit que Charles XII dépassait le parapet de plus de la tête. Dans Voltaire, Charles XII occupe la même place que chez La Mottraye, et il appuie ses coudes sur le parapet, étant exposé à demi corps à une batterie de canon. Le canon tirait à cartouches et le roi se découvrit toujours davantage, en considérant les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Le second thème de la gazette du 27 décembre concerne l'intervention des officiers pour conjurer la catastrophe imminente. Dans la lettre de Maigret de 1723, ce thème n'est pas encore tout à fait élaboré : à peine Maigret parvient-il à chercher quelque prétexte pour donner au roi l'occasion de descendre ; pendant qu'il médite en lui-même ce qu'il doit faire, le coup mortel survient. Dans le second récit, le scénario est beaucoup plus développé. Maigret, on l'a vu, raconte qu'il tenait le roi sous les pieds. « Chaque fois que le canon a tiré de l'Overberg, j'ai laissé baisser la main sous ses pieds, et Sa Majesté s'est toujours abaissée au point qu'elle était couverte ; j'ai fait mes remontrances respectueuses, et Sa Majesté a fait un trou dans le parapet avec son pied ». Ces remontrances se trouvent aussi chez La Mottraye : « Sire, ce n'est pas là votre place. Il pleut des boulets, des balles et des cartouches qui n'ont pas plus de respect pour les rois que pour le moindre soldat ». Le roi répondit : « N'ayez pas peur ». « Je n'ai pas peur pour moi », répliqua Maigret, « le parapet me couvre, mais j'ai peur pour Votre Majesté, qui en fait un usage tout contraire à celui pour lequel il est élevé ». Le roi, pour se débarrasser de ses remontrances, lui répliqua : « Allez voir vos travailleurs » : puis, se tournant vers les officiers : « Et vous autres, à vos postes. Je descends ». La Mottraye raconte qu'alors tous les officiers se retirèrent un peu à l'écart. Le roi était seul. Mais Maigret, repris d'inquiétude, fit demi-tour, dans le dessein de faire descendre le roi par un stratagème. Arrivé près de lui, il le trouva mort.

Cette conversation entre le roi et Maigret, que La Mottraye reproduit dans sa lettre, a été contestée. Siere, dont il est dit dans la gazette qu'il avait, lors de sa venue à Stockholm, insisté sur les remontrances des officiers, nia, d'après Voltaire, cette conversation. Il se peut qu'il ait fait sur l'autorité de la lettre de Maigret de 1723. Il convient d'ailleurs de remarquer que, d'après La Mottraye, lorsque les officiers se furent retirés ensemble à l'écart, ils étaient à si peu de distance de Maigret qu'ils pouvaient bien communiquer avec lui quand il découvrit que le roi était mort. Parmi les officiers nommés, on trouve Kaulbars, Schwerin, Schlippenbach, Marquetti. Ils ont tous été d'accord pour reconnaître que des remontrances avaient été faites au roi.

Outre les thèmes tirés de la gazette du 27 décembre 1718, il s'en trouve encore un, dans les récits dont nous parlons, qui provient de la première gazette : la balle mortelle aurait été tirée d'une pièce de canon et serait venue d'un fort à côté de la forteresse. Dans sa lettre, Maigret prend grand soin de marquer que l'arme qui a tiré la balle ne peut pas avoir été portée par un homme, si fort soit-il ; il ajoute même que ceux qui examinèrent le roi après sa mort étaient d'accord là-dessus ; il spécifie encore que la balle était un boulet de canon. « Le coup donnant dans la tête fit le bruit d'une pierre qu'on jette avec violence dans de la boue ». Dans son second récit, il insiste sur ce que l'on a beaucoup tiré de l'Overberg : « Quand le canon a grondé pour la quatrième fois, j'ai entendu le coup attraper la tête du roi ; on aurait dit que l'on frappait avec deux doigts dans la main. » D'après lui, la balle a évidemment été tirée de l'Overberg. Chez La Mottraye, la balle était une cartouche de fauconneau, venant, suivant l'opinion générale, du même fort, dont le feu était terrible et dont les coups portaient le plus directement à la place occupée par le roi. Chez Voltaire, elle vient d'une batterie de canon pointée vis-à-vis de l'angle où se trouvait Charles XII, et qui tirait à cartouches. Dans tous les récits, on s'occupe d'une manière exagérée de la nature de la balle : elle était comme un gros œuf de pigeon, elle a fait un trou où fourrer trois ou quatre doigts, elle pesait une demi-livre. Chez Voltaire comme dans la première gazette, qui se fonde sur le récit de Sicre, elle frappe la tempe droite du roi.

Aux thèmes tirés des gazettes s'en ajoute encore un. Les bruits qui couraient sur la mort de Charles XII concernaient spécialement l'aide de camp-général Sicre. On disait qu'il avait lui-même avoué avoir tué le roi. Le nouveau thème devient le thème Sicre.

Maigret, dans sa lettre de 1723, introduit Sicre au moment où le roi est monté sur le parapet. Sicre, dit-il, passa par la tranchée. « Il me demanda ce que le roi faisait. Je lui répondis que ce n'était pas moi qui l'avais placé. Sicre s'en fut » et, pendant que Maigret méditait en lui-même ce qu'il dirait au roi pour le faire descendre, le roi tomba mort. Cette version manquait de prudence. Elle pouvait aisément donner lieu à des réflexions sur ce qu'avait fait Sicre entre le moment où il s'en fut et le moment où le roi mourut. Aussi Maigret, dans son second récit, a-t-il éliminé tout cet épisode. Par contre, il fournit à Sicre un premier alibi. Accompagnant les officiers de la suite du roi, dit Maigret, Sicre se retira un peu en avant dans la tranchée et, après la mort du roi, il retourna dans la même compagnie. Ainsi Sicre est défendu contre les soupçons, puisque au moment de la mort il était en compagnie d'autres officiers. Mais il y a encore dans les récits deux autres alibis. Le second se trouve dans le récit de Sicre lui-même chez Voltaire. Sicre et Maigret — et eux deux seulement — étaient auprès de Charles XII au moment de sa mort. Lorsque le roi tomba, Sicre courut sur-le-champ informer de l'événement le général commandant la tranchée : alibi qui le défend encore. Enfin, le

troisième se trouve dans le récit de Marquetti rapporté par La Mottraye : Sicre ne se serait pas du tout trouvé dans la tranchée ; il n'aurait pas même été parmi les troupes qui combattaient devant Frédériksten. Ce n'est qu'au moment où l'on était en train de recouvrir d'un manteau le cadavre du roi qu'il serait arrivé directement du camp de Torpum — à sept kilomètres de là — porteur de dépêches du prince de Hesse pour Charles XII, et il fut, ajoute Marquetti d'après La Mottraye, aussi surpris qu'on le peut penser de la cruelle fatalité qui était arrivée.

Ainsi, dans tous les récits antérieurs à 1730, le choix des thèmes est uniforme. La version de la première gazette avait fait naufrage. Mais un des thèmes, à savoir que la balle venait d'une pièce d'artillerie et d'un fort, passe dans les récits suivants. Il en va de même pour ceux de la seconde gazette. Ils ont été diversement élaborés dans les divers récits ; il y a parfois quelque incertitude, mais la tendance ne varie pas : ce que l'on veut montrer, c'est que le roi est mort du fait de sa propre témérité et malgré l'intervention de ses officiers. Un nouveau thème s'est introduit dans les récits plus récents : le thème Sicre. Il a son origine dans les soupçons d'assassinat qui se concentraient sur lui. Tous les récits ont sur ce point le même but : faire éclater l'innocence de Sicre. Ils en ont indirectement un second, que Voltaire indique en termes significatifs : « Que cet exemple pût servir à arrêter la licence effrénée de ceux qui imputent toujours la mort d'un prince à l'ambition de son successeur ». Cependant, le thème Sicre ne fut introduit qu'assez tard. On manquait d'une orientation ferme et il ne fut pas donné moins de trois alibis en faveur de Sicre.

Revenons aux résultats de l'examen du crâne et du chapeau de Charles XII et du système de tranchées. Il en ressort que la balle n'a pas pu être un boulet de canon proprement dit. Il est incroyable qu'elle soit venue de l'Overberg. Sur sa grosseur et son poids, on n'a pas dit la vérité. Il n'a pas frappé la tempe droite. La place du roi, telle qu'elle est indiquée chez La Mottraye et chez Voltaire, n'est pas exacte. Celle qu'on lui donne le rend beaucoup plus visible qu'il n'était à l'endroit où il se trouvait vraiment.

Tout cela projette sur le fabuleux assaut de la première gazette, au cours duquel le roi aurait été tué, une lumière nouvelle. De toute évidence, cette version d'une mort survenue en pleine bataille, aux côtés du duc de Holstein, est présentée pour écarter préventivement tous les soupçons qui pourraient naître. Mais le second récit de Maigret ne s'éclaire pas moins. Dans sa première lettre de 1723, la langue lui a fourché quand il parle des remontrances qu'il n'a pas faites au roi, et du passage de Sicre par la tranchée. Il s'est trouvé obligé de se corriger sur l'un et l'autre point. C'est alors qu'il a composé son second récit, volontairement anonyme, et où il n'a pas pu être de bonne foi.

Tous les récits dont il a été question proviennent d'officiers étrangers qui

se trouvaient près de Charles XII au moment de sa mort. Leurs thèmes tendent tous au même but : prouver, en même temps qu'on mettait à l'abri du soupçon les officiers et surtout Sierre, l'absurdité de l'idée que Charles XII eût été assassiné. Pour le faire, on s'est accroché à de purs mensonges, et l'on est tombé dans des contradictions criantes. De tels récits ne permettent pas de constater la réalité historique ; ils en présentent au contraire une image altérée.

Tant que vécut Frédéric I^{er} de Hesse, successeur de Charles XII sur le trône de Suède, aucun nouveau récit de témoin oculaire ne parut. Rien ne vint briser le cadre si solidement établi. Mais après la mort de Frédéric I^{er} ?

Un jeune Suédois, lieutenant du génie, Benoît-Guillaume Carlberg, se trouvait le 30 novembre 1718 dans la même tranchée que Charles XII. Peu après la mort du roi, raconte-t-il, il prit des notes sur ce qui s'était passé. Ces notes sont perdues dans leur forme originale ; mais nous les possédons dans un récit que Carlberg rédigea entre 1762 et 1774¹. Ce récit, où il critique La Mottraye et Voltaire, a circulé dans les années qui ont précédé 1777. Il a été imprimé pour la première fois en 1782.

On est tout de suite frappé de la divergence de ce récit avec ceux qui l'ont précédé sur le point de la place exposée du roi. Charles, couché sur le côté gauche, sur le talus intérieur de la tranchée, enveloppé de son manteau, les genoux un peu relevés, la main gauche sous la joue, avait, dit Carlberg, les pieds à six quarts d'aune environ au-dessus du fond de la tranchée, et la tête seule au-dessus du parapet. Mais on est aussi frappé du silence de Carlberg sur l'intervention des officiers. Quant à l'endroit d'où est venue la balle mortelle, Carlberg s'exprime ainsi : « Pour l'endroit d'où vint le coup funeste, si ce fut de plus loin ou de plus près, aucun de nous, qui étions au fond de la tranchée, sous le rebord du parapet, pendant le feu violent du canon et de la mousqueterie, ne put le remarquer d'une manière sûre. » Il ajoute ailleurs que la parallèle que l'on était en train de creuser « n'était pas à une si grande distance de la tranchée où se trouvait le roi, que les travailleurs, du moins les plus proches, n'eussent pu voir la tête du roi au-dessus du parapet, s'ils avaient d'ailleurs fait attention à ce côté-là. Je trouve », ajoute-t-il, « cette circonstance trop importante pour que je l'omette ici ». Charles XII, au moment de sa mort, n'était ni seul, ni en compagnie des seuls Maigret et Kaulbars, ou Maigret et Sierre. Carlberg lui-même, et avec lui d'autres officiers supérieurs ou subalternes, huit à dix personnes en tout, étaient au fond de la tranchée, « auprès du roi et à ses pieds » ; ils l'avaient « devant leurs yeux, étendu juste devant eux ». Sierre n'est mentionné dans le récit qu'une seule fois : c'est quand le roi est déjà mort et qu'on est en train de recouvrir son cadavre pour cacher aux soldats ce qui est arrivé. « L'aide de camp général Sierre apparut », dit Carlberg.

1. *Scandia*, II, 265.

Voici qui éclaire encore la conception générale de Carlberg. Quand on eut décidé de tenir secrète la mort de Charles XII, il reçut l'ordre d'aller chercher une civière; un capitaine de service, le comte Posse, l'accompagna jusqu'au delà du Gyldenlöwe. Arrivés là, ils rencontrèrent le général de la garde royale, un autre comte Posse. « Est-ce que le roi est tué? » leur demanda-t-il. Carlberg raconte qu'il répondit « non, et que c'était un officier ». Il continue : « Surpris par une question aussi inattendue, je dis aussitôt le nom d'un officier qui me vint à la bouche. » Bien curieux, pourtant, que le bruit de la mort du roi se fût répandu si vite et si loin, alors qu'il ne s'était pas encore écoulé une demi-heure depuis le coup funeste.

Carlberg n'a fait son exposé qu'après en avoir longtemps et mûrement pesé les circonstances. Il se peut qu'il ait eu ici ou là une défaillance de mémoire, même quand il parle de son propre rôle au cours des événements. D'autre part, on voit que, contrairement à ses prédécesseurs, il ne parle que de ce qu'il a observé comme « témoin oculaire », et que son exposé, sur les points où l'on peut le contrôler, comme dans la question du système de tranchées, de la place du roi, des officiers qui l'entouraient, est partout exact. Aussi bien n'a-t-on pas révoqué en doute sa version du cours même des événements. Mais ce que l'on n'a jamais souligné, c'est le contraste marqué de son récit avec les récits antérieurs. Dans ceux-ci, on trouve partout une tendance uniforme, pour un but précis; elle se fonde sur des faits qui, sur les points essentiels, ne répondent pas à l'enchaînement historique. Ce sont justement ces faits que relève Carlberg. Un à un, il les réduit en poussière. Le cadre si solidement établi est brisé. Des perspectives nouvelles s'ouvrent sur ce qui s'est passé. Ce qu'il veut dire — il le dit avec beaucoup de précaution, mais pourtant assez clairement — c'est que Charles XII est tombé sous la balle d'un assassin.

Il faut encore considérer les dessous politiques de ce qui s'est passé le soir du 30 novembre 1718.

Au moment où la balle frappait Charles XII, son entourage était divisé en deux partis : à la tête de l'un se trouvait le premier conseiller du roi, le baron Georges-Henri de Görtz; à la tête de l'autre, le prince héritier de Hesse, Frédéric, son beau-frère et, derrière lui, le prince son père, le landgrave Charles de Hesse. Depuis longtemps, la lutte entre les deux partis était violente et sans merci.

Au retour de Charles XII de Turquie, dès 1715, Görtz avait réussi à s'emparer de l'administration intérieure de la Suède. Mais il visait plus loin; il voulait aussi prendre en mains les fils de la politique étrangère. Cependant, la route était barrée : le landgrave de Hesse la lui fermait et, encore au début de l'été 1716, sa prépondérance était telle que Charles XII lui confia le soin de traiter tant avec la Russie qu'avec l'Angleterre. Depuis longtemps, néanmoins, Görtz nouait méthodiquement son intrigue et, à la fin de 1716, il put en enregistrer les premiers fruits importants. Il était alors par ordre de Charles XII en Hollande. En novembre, il y reçut des pleins pouvoirs, qui

lui conféraient le droit sans réserve de traiter et conclure avec tous, de tout ce qui était dans l'intérêt du roi ; il ne s'agissait pas seulement de négociations financières, mais encore « d'autres commissions ». Cependant, cette victoire, à peine remportée, fut aussitôt remise en question. En février 1717, Görtz fut fait prisonnier par les Anglais, événement qui donna fort à faire à la politique européenne ; alors le landgrave, qui n'était pas tout à fait étranger, s'efforça de nouveau de tenir le premier rôle. Sans doute, il ne réussit pas à supplanter Görtz, mais il reçut encore une fois la mission de négocier et avec la Russie et l'Angleterre. En été, Görtz sortit de captivité. Avec une inlassable énergie, il se jeta de nouveau dans la politique étrangère. Sans perdre une minute, il négocia à droite et à gauche, surtout avec le tsar et ses ministres ; il se hâta de rejoindre, en passant par l'Allemagne et les provinces baltiques, Charles XII, qui était alors à Lund en Scanie. Il lui exposa le résultat de ses pourparlers : un congrès de paix entre la Suède et la Russie dans les îles d'Aland. Il réussit à faire accepter ses idées par Charles XII et le roi, écartant tous ses rivaux, le nomma son premier négociateur. Görtz devint alors effectivement premier ministre.

La lutte qu'il avait menée contre le parti hessois portait sur la politique étrangère. Mais les buts que l'on s'était proposés des deux côtés la transformèrent en une lutte d'intérêts dynastiques. Charles XII n'était pas marié. Quand Görtz traitait avec la Russie, il est bien vrai qu'il pensait au royaume de Suède, mais il songeait aussi à la succession au trône. Ce qu'il voulait, c'était écarter totalement Frédéric de Hesse et Ulrique-Éléonore, et faire proclamer héritier du trône Charles-Frédéric, duc de Holstein.

Dès le début, ses intentions furent bien comprises du parti hessois. En octobre 1717, le landgrave de Hesse écrivait à sa belle-fille que les négociations de Görtz avec la Russie avaient pour résultats le cession de Reval par la Suède, l'assurance du concours de la Russie au duc de Holstein « pour la succession au trône de Suède, à l'exclusion de Votre Altesse et de ses légitimes prétentions ». En mars 1718, le landgrave, dans une lettre au prince héritier, laisse échapper l'aveu que « l'opération téméraire » contre la Norvège n'avait qu'un but : jeter Charles XII dans le malheur et le conduire à sa perte, et faire ensuite proclamer Charles-Frédéric roi de Suède « au détriment irréparable du prince et d'Ulrique-Éléonore » ; Charles XII une fois mort, le tsar interviendrait, et l'on confirmerait l'alliance par le mariage du duc avec une princesse russe. Dans l'instruction rédigée, le 28 juin 1718, pour un de ses négociateurs envoyé en Suède, on lit que le tsar, pour garantir la succession de Charles-Frédéric, demandait maintenant la garantie de Charles XII pour la succession en Russie. Le négociateur avait l'ordre de rapporter minutieusement le plan qu'avait établi le prince héritier Frédéric pour contrecarrer ce « projet pernicieux » de Görtz¹.

1. K. J. Hartman, *Ålandskakongressen och dess förhistoria*, IV, 84, 109, 124. Cf. Einar Carlsson, *Freden i Nystad*, 11.

Il n'est pas possible d'établir nettement comment a travaillé le parti hessois ni quel était ce plan du prince héritier. Mais, par le congrès des îles d'Aland, la lutte qui se livrait autour de Charles XII était entrée dans une phase où le parti hessois voyait clairement se fermer devant lui l'accès au trône de Suède.

Il y a quelques fils que l'on peut démêler dans le tissu des événements suivants.

Au printemps 1718, le prince héritier était, comme son père, le landgrave de Hesse, exclu de toute influence auprès de Charles XII. Il ne pouvait plus communiquer avec le roi pour les questions politiques. En avril 1718, il écrit qu'il est maintenant forcé de prendre toutes les mesures préventives en son pouvoir pour éviter ce qui le menace. Puis, le 18 mai, il ordonne au conseiller de la cour de Hesse, Hein, de rédiger et de présenter à Ulrique-Éléonore un long mémoire sur les mesures qu'elle aurait à prendre « au cas où le roi viendrait à mourir, et où, par surcroît, son époux ne serait pas présent, mais aux armées¹ ». Pendant dix-huit ans, Charles XII a vécu dans les camps et sur les champs de bataille, et ce n'est que maintenant que l'on trouve à propos de rédiger un mémoire de ce genre ! On sait qu'Ulrique-Éléonore étudia le mémoire en octobre 1718 : elle le suivit à la lettre quand son frère eut péri. Mais, si significatif que soit cet épisode pour éclairer la situation, un autre fait n'est pas moins singulier : c'est que la mort de Charles XII soit arrivée juste le jour où elle arriva. En novembre, comme le rapporte le ministre de France en Suède, Campredon, lié au parti hessois, tout le monde était d'accord pour admettre que Görtz avait réussi dans ses négociations secrètes en vue du mariage du duc de Holstein avec la fille aînée du tsar Pierre ; on croyait que le traité entre la Suède et la Russie était rédigé en forme et que Görtz, venant des îles d'Aland au quartier général, l'apporterait avec lui. « Le traité de paix », écrit le sénateur Gustave Bonde, « était presque achevé, et il ne restait plus que quelques formalités au sujet desquelles le baron Görtz voulait recevoir les derniers ordres de Sa Majesté ». Le prince héritier Frédéric était au courant de l'arrivée de Görtz à Stockholm et de son départ de la capitale. D'heure en heure, Görtz approchait du quartier général. Le 2 décembre, il devait être auprès de Charles XII. Le soir du 30 novembre, la balle mortelle frappa le roi.

Aussitôt qu'il eut reçu la nouvelle de la mort de Charles XII, le résident suédois à Paris, Cronström, écrivit au landgrave Charles de Hesse : « J'ose donc, Monseigneur, prendre part à votre joie ; V. A. S. ne saurait plus regarder la Suède que comme ses propres États² ».

Le premier acte du prince héritier Frédéric, après la mort de Charles XII, fut de dépêcher André Sicre, son aide de camp et secrétaire, à Ulrique-Éléo-

1. *Handlingar till uplysningar i svenska historien*, publ. p. E. M. Fant, IV, 7 ; Hartman, IV, 98, 102.

2. Carlsön, 16.

nore pour lui porter la nouvelle. Le second fut de s'assurer de la personne de Görtz. Le ministre fut arrêté et périt sur l'échafaud. Le prince héritier et Ulrique-Éléonore voyaient désormais s'ouvrir librement devant eux l'accès du trône qu'avait laissé vacant le coup du 30 novembre 1718.

La chaîne des indices s'achève ainsi. On ne peut pas apporter de preuve décisive. Mais il est impossible de maintenir la thèse, jusqu'ici dominante, qu'il n'y a pas de raisons pour soutenir que Charles XII a été assassiné. Ce qu'il s'agissait de prouver, c'est qu'il y en a.

Lauritz WEIBULL.

BISMARCK ET LES RELATIONS ANGLO-PRUSSIENNES

(1866-1870)

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT

Les années qui ont précédé 1870 nous semblent aujourd'hui bien lointaines ; depuis la guerre mondiale, l'intérêt du public s'en est détourné. Leur histoire est pourtant loin d'être faite et pose encore aux historiens bien des questions, auxquelles seule l'exploration de nouveaux fonds d'archives permettra peut-être de répondre. En France, la publication (malheureusement trop lente, mais qui touche enfin à son terme) des *Origines diplomatiques de la guerre de 1870-1871* permet peu à peu de mieux comprendre la politique de Napoléon III, depuis la crise des Duchés jusqu'à la déclaration de guerre de juillet 1870. En Allemagne, Hermann Oncken a pu, le premier, donner au public une partie des documents conservés dans les Archives autrichiennes, en particulier ceux qui concernent les projets de triple alliance entre la France, l'Autriche et l'Italie, et les a fait précéder d'une longue introduction sur la politique rhénane de Napoléon III. Un certain nombre de travaux de détail ont aussi paru, outre-Rhin, sur Bismarck et la préparation de l'unité allemande. Mais aucun d'entre eux n'apporte autant de résultats neufs que le livre récent de M. Horst Michaël, *Bismarck, England und Europa (1866-1870)*¹.

M. Michaël y étudie les relations de la Prusse et de l'Angleterre, depuis Sadowa jusqu'à la guerre franco-allemande ou, plus exactement, le rôle de

1. Horst Michaël, *Bismarck, England und Europa*. Munich, Verlag der Münchner Drucke, 1930, in-8°, xvi-446 p. (Forschungen zur mittelalterlichen und neueren Geschichte. Fünfter Band).

ces relations dans l'évolution de la politique bismarckienne. On serait tenté de le croire peu considérable, parce que l'Angleterre ne s'est pas départie de la neutralité. Or, l'un des résultats du livre de M. Michaël est, au contraire, d'en faire apparaître l'importance. A l'automne de 1866, la Prusse est victorieuse, mais isolée. Bismarck ne peut compter sur aucun autre État pour l'aider à achever son œuvre, c'est-à-dire à écarter ou à briser l'obstacle que lui oppose la France napoléonienne ; aucun autre État n'est lié à la Prusse par une communauté d'intérêts. L'Autriche, chassée d'Allemagne, songe à la revanche ou rêve de compensations dans les Balkans. La Russie attend l'occasion de reprendre, en direction de Constantinople, sa politique traditionnelle. Le gouvernement anglais, inquiet des ambitions russes, cherche uniquement à maintenir la paix. Il n'est pas hostile à l'idée d'une Prusse forte, qui fasse équilibre à la France sur le continent ; mais il ne veut pas rompre son entente avec la France ; d'ailleurs, il se défie de Napoléon III et sent bien que l'amitié franco-anglaise, si relâchée qu'elle soit, lui permet de le mieux surveiller et, au besoin, de le contenir. Or, c'est précisément cette réserve qui gêne Bismarck. S'il ne peut achever l'unité allemande qu'au prix d'une guerre contre la France, il lui faut d'abord isoler la France et, tout particulièrement, la séparer de l'Angleterre. Une liaison étroite entre l'Angleterre et la France lui apparaît comme le plus grand danger qui puisse menacer son œuvre ; car « dans ce cas », écrit-il à Goltz le 15 février 1867, « la prépondérance maritime de l'Angleterre anéantirait notre commerce et donnerait un appui aux opérations de la France sur le continent ». De fait, Bismarck se contentera, pour employer l'expression dont se sert M. Michaël, d'une défensive tactique, tant qu'il ne pourra pas compter sur la neutralité bienveillante du Cabinet de Londres. C'est ainsi que les relations de la Prusse et de l'Angleterre sont, en dépit des apparences, un élément essentiel des combinaisons de Bismarck.

Mais dès lors (et c'est le second résultat important des recherches de M. Michaël) les événements balkaniques doivent jouer aussi dans la politique bismarckienne, entre 1866 et 1870, un rôle capital, que jusqu'ici les historiens avaient trop négligé. La question d'Orient se lie nécessairement à la question du Rhin et prend souvent la première place dans les préoccupations de Bismarck. La politique orientale de Beust et les aspirations des peuples chrétiens des Balkans tendent à affaiblir la Turquie ; elles risquent de conduire à une guerre européenne ; tout au moins, par les complications qu'elles suscitent, elles peuvent fournir à Napoléon III l'occasion de gagner l'Autriche à sa politique rhénane. Bismarck doit donc s'efforcer de maintenir la paix en Orient, afin que Napoléon III en soit réduit, s'il veut la guerre, à en chercher le prétexte sur le Rhin, dans les conditions les plus défavorables pour lui. Au cours des négociations secrètes qui devaient aboutir aux lettres impériales de septembre 1869, Bismarck, qui n'a pu manquer de les soupçonner, a très bien compris qu'une entente intime et active de l'Autriche et de la France ne se ferait pas, tant que Napoléon III ne s'engagerait

pas à soutenir les ambitions autrichiennes dans les Balkans. Là était, pour la politique prussienne, le vrai péril ; et il était d'autant plus grand qu'une guerre dans l'Europe orientale eût obligé la Prusse soit à prendre parti pour les Russes, ce que l'opinion allemande n'eût pas compris, soit à garder la neutralité, c'est-à-dire à s'aliéner le tsar, le seul souverain qui fût lié à la cour de Prusse par des relations d'amitié. M. Michaël a bien montré le caractère délibérément pacifique de la politique bismarckienne en Orient, surtout à la fin de l'année 1868. Quand éclata le conflit turco-grec, le gouvernement prussien s'efforça plus que tout autre d'empêcher la guerre, qui parut un moment inévitable ; il contribua plus que tout autre à la réunion de la conférence qui assura la paix en Orient. Par là, tout à la fois, Bismarck sauvegarda la bonne entente des cours de Saint-Petersbourg et de Berlin et priva de toute base solide le projet d'alliance entre la France et l'Autriche.

Il m'est impossible de suivre ici M. Michaël dans le détail des événements qui se succèdent de 1866 à 1870. Je me contenterai de relever quelques points.

Pour M. Michaël, c'est seulement à partir de janvier 1867 que l'Angleterre commence à compter dans la politique de Bismarck. Il ne pense pas que Bismarck, en orientant vers la Belgique les convoitises de Napoléon III, ait eu l'intention de brouiller la France et l'Angleterre. Le jeu eût été bien imprudent. En fait, l'incident ne servit qu'à éveiller la défiance du Cabinet de Londres à l'égard de la Prusse. Napoléon III donna à l'ambassadeur anglais, Cowley, l'assurance qu'il ne toucherait pas à la Belgique et, dès que Goltz lui eut transmis les suggestions de Bismarck, il s'empessa d'en informer Metternich, qui avertit Clarendon. Le résultat, ce fut un entretien de Stanley et de Bernstorff, le 2 janvier 1867 : Stanley attira l'attention de Bernstorff sur l'importance qu'attachait l'Angleterre à l'indépendance de la Belgique. « Cela nous vient de Paris », écrivit le roi Guillaume en marge du rapport de Bernstorff. Mais Stanley avait parlé sur l'invitation expresse de la reine et Bismarck comprit très bien que l'avertissement était sérieux. Il semble pourtant qu'il ait voulu profiter de l'incident pour amener le Cabinet de Londres à modifier sa politique. Ce serait une explication de la dépêche qu'il écrivit le 14 janvier à Bernstorff et que M. Leclère avait déjà signalée. Il y indiquait qu'il ne se souciait de la Belgique que dans la mesure où ses relations avec l'Angleterre l'y obligeaient ; que des circonstances pouvaient se produire qui l'engageraient à la sacrifier à ses bons rapports avec la France et qu'il ne changerait de politique que s'il était assuré d'un appui actif du gouvernement anglais. M. Michaël ne croit pas que cette dépêche soit une première manœuvre en vue d'une future entente anglo-prussienne : une offre enveloppée dans une menace. Elle n'était écrite que pour orienter Bernstorff. Mais elle définit, à ses yeux, l'attitude de Bismarck à l'égard de l'Angleterre, à ce début de l'année 1867. Il fallait que l'on crût à Londres, écrivit-il, que la politique de la Prusse était subordonnée à celle de la France, afin que l'Angleterre se tint prête à aider Bismarck, en s'éloignant de Napo-

l'éon. L'interprétation est peut-être un peu subtile. Elle ne me semble pas, d'ailleurs, incompatible avec l'hypothèse que M. Michaël paraît écarter. Éloigner l'Angleterre de la France, n'était-ce pas rendre possible son entente avec la Prusse ? Dès lors, en tout cas, les efforts de Bismarck pour mettre le Cabinet de Londres dans son jeu ne cesseront plus.

C'est de ce point de vue que M. Michaël étudie l'affaire du Luxembourg, dont Bismarck s'efforce de profiter pour compromettre et isoler la France. A la fin de mars 1867, c'est-à-dire après la communication du roi des Pays-Bas à Berlin, Bismarck cherche à obtenir du gouvernement anglais qu'il proteste à Paris et à La Haye contre la vente du Luxembourg. La démarche est curieuse, parce qu'elle concorde avec la politique exposée dans la dépêche à Bernstorff : c'est en inquiétant l'Angleterre au sujet de la Belgique que Bismarck espère la gagner. Mais il n'y réussit pas. Stanley déclare nettement que l'Angleterre restera neutre dans une guerre entre l'Allemagne et la France au sujet du Luxembourg ; elle n'interviendra que pour garantir la neutralité de la Belgique. En réalité, le gouvernement anglais, pendant la crise, ne s'emploie qu'à rechercher un compromis. S'il recommande à Napoléon III la modération, il conseille avec instance à la Prusse de consentir à l'évacuation de la forteresse. Le 22 avril, dans une lettre personnelle à Guillaume I^{er}, la reine Victoria ne craint pas d'écrire que, si la Prusse repoussait les propositions de Napoléon, l'Europe aurait toute raison de l'accuser d'avoir voulu la guerre. Pendant la Conférence, l'Angleterre, malgré les efforts et les menaces de Bismarck, n'accepte de garantir la neutralité du Luxembourg que collectivement, et Stanley, devant les Communes, interprète cette garantie collective de telle sorte qu'il la rend à peu près illusoire. En juin enfin, pendant un séjour en Angleterre et, semble-t-il, à l'insu du chancelier, c'est la reine Augusta qui, personnellement, s'efforce de gagner Victoria à l'idée d'une alliance anglo-prussienne ; mais elle n'y réussit pas davantage. Bismarck n'est pas parvenu à lier l'Angleterre ; les relations entre les deux cabinets de Londres et de Berlin ne sont pas plus confiantes, à la fin de l'année 1867, qu'avant la crise du printemps.

Dans ces conditions, rien ne pouvait être plus favorable aux desseins de la Prusse que l'affaire des chemins de fer belges. Elle irrita et inquiéta le gouvernement anglais. Elle ne le décida pourtant pas à abandonner la politique de non-intervention et à lier partie avec Bismarck. Une lettre de Clarendon à Lord Lyons, au début même de l'affaire, montre bien que le Cabinet de Londres n'en avait aucune envie. « Si la France annexe la Belgique », écrit Clarendon, « et si nous ne nous en mêlons pas, Bismarck se réjouira, parce que désormais la France ne pourra plus se plaindre des agrandissements de la Prusse. Si nous intervenons, il se réjouira de la rupture entre l'Angleterre et la France et se hâtera de nous venir en aide. De toute façon, le gain sera pour la Prusse ». Vers le milieu de mars, Bismarck s'entretint avec Lord Loftus, à Berlin ; il tâcha d'amener son interlocuteur à lui dire ce que ferait l'Angleterre si Napoléon III précisait ses intentions à l'égard de la

Belgique et passait aux actes. Et de nouveau, comme en 1867, il s'efforça d'inquiéter le gouvernement anglais. Il insinua que l'intérêt particulier de la Prusse ne l'obligerait pas à prendre parti, même si les troupes françaises occupaient la Belgique. « Dans ce cas », ajouta-t-il, « nous pourrions agir de bien des façons. Nous pourrions nous tenir bien tranquilles et nous en rapporter complètement à la politique anglaise... ; nous pourrions aussi en prendre occasion d'attaquer la France, mais je ne sais pas si je le conseillerais à S. M. le roi... ; une autre voie encore nous resterait ouverte : nous pourrions de notre côté prendre un gage pour nous garantir le rétablissement de l'équilibre ; nous pourrions entrer en Bavière, en Bohême ou en Hollande ». Lord Loftus, nous dit Bismarck, ne parut pas prendre la chose très au sérieux. Pourtant l'escadre de la Manche fut mobilisée ; Lord Lyons reçut l'ordre de donner à Napoléon III un avertissement sérieux ; puis, le 22 mars, la France et la Belgique s'accordèrent pour réunir une commission mixte. Mais Clarendon n'avait pas relevé les insinuations de Bismarck.

A la commission mixte, les thèses de la France et de l'Angleterre s'opposèrent et l'on put craindre de nouveau la rupture. Alors, en avril, Bismarck fit un pas de plus. Clarendon s'était inquiété de voir la Prusse soutenir une démarche de Gortchakoff. Bismarck lui fit dire par Bernstorff qu'en présence du rapprochement de l'Autriche et de la France, la Prusse ne pouvait se permettre de mécontenter la Russie. Puis il ajouta : « Si nous avions l'assurance que l'Angleterre comprend pleinement la nécessité d'une grande puissance prusso-allemande pour empêcher une complète hégémonie de la France sur le continent ; si elle se montrait résolue à agir, le cas échéant, dans cette conviction..., nous y verrions la plus sûre garantie de la paix et notre politique pourrait s'affranchir de toute autre considération. Mais, tant qu'il n'en est pas ainsi,... nous sommes bien forcés de nous garantir d'une autre façon et de nous réserver la possibilité d'une autre alliance, qui, dans certains cas, serait pour nous de première importance ». En même temps, le 12 avril, Bismarck faisait lui-même à Lord Lyons la proposition, très prudente, très enveloppée, de travailler à une entente de « toutes les puissances » contre « celui qui troublerait la paix ». Mais, cette fois encore, Clarendon éluda l'offre. Il se contenta de s'en servir pour faire pression sur Napoléon III ; il écrivit à Lord Lyons que, s'il le voulait, il pourrait, d'un jour à l'autre, conclure avec la Prusse, contre la France, une alliance pour protéger l'indépendance de la Belgique. Et Napoléon protesta contre les défiances britanniques ; mais, à la commission mixte, l'accord se fit.

Si l'attitude de l'Angleterre fut alors, une fois de plus, une déception pour Bismarck, l'affaire des chemins de fer avait accru de telle sorte les défiances anglaises à l'égard des desseins mystérieux de Napoléon III que Bismarck avait, malgré tout, atteint son but. Il ne doutait plus, nous dit M. Michaël, de la neutralité de l'Angleterre dans un conflit franco-prussien, ni même de son intervention active, si l'indépendance de la Belgique se trouvait menacée par Napoléon III. Au cas où la guerre aurait pour origine une

question allemande, il pouvait, d'autre part, compter que la Russie empêcherait une intervention de l'Autriche. La France était isolée. Bismarck n'avait plus désormais qu'à persévérer dans sa défensive tactique, qu'à entretenir les rivalités entre les puissances et qu'à perpétuer l'incertitude où elles s'agitaient, « jusqu'au moment où la solution s'offrirait, pour ainsi dire, d'elle-même, par une occasion heureuse ». Et M. Michaël met en note : ce fut la dépêche d'Ems.

Le livre de M. Michaël a pour base une documentation solide, abondante, mais pourtant incomplète. M. Michaël a dépouillé avec soin, à Berlin, la correspondance d'Angleterre et la correspondance privée de Guillaume I^{er} avec la reine Augusta. Il a lu de très près les dix-neuf premiers volumes des *Origines diplomatiques de la guerre de 1870-1871* et en a tiré grand profit. Il s'est servi des documents des Archives de Vienne publiés par H. Oncken. Mais il n'a pu travailler à Londres. A vrai dire (M. Michaël le sait bien), les documents d'archives, si nombreux qu'ils soient, ne dispenseront jamais les historiens de recourir à l'hypothèse pour expliquer la politique de Bismarck ; jamais aucune correspondance, publique ou privée, ne nous fera pénétrer avec certitude jusqu'aux intentions secrètes du fondateur de l'Unité allemande. Il ne les découvrirait pas à ses agents et, comme tous les grands politiques, il avait toujours soin, dans chaque cas particulier, de préparer des solutions diverses, pour ne choisir qu'au dernier moment celle que les circonstances rendaient possible. Son but ne change pas, mais il est toujours prêt à changer de moyen pour l'atteindre. Aussi n'est-il guère, à aucun moment, d'explication de sa politique qui ne comporte une part d'hypothèse, et faut-il féliciter M. Michaël de ne pas affirmer lorsqu'il suppose, même quand l'hypothèse à laquelle il s'arrête lui paraît la seule possible. Il le dit alors, mais s'en tient là. Dans bien des cas, il avoue son incertitude, particulièrement en ce qui concerne la politique orientale de Bismarck, dont il a bien marqué l'importance, mais qu'il n'a pu étudier de façon complète. C'est ainsi qu'il ne prétend ni expliquer les étranges propositions de Bismarck à Benedetti, en janvier 1867¹, que lui ont révélées les *Origines*, ni élucider complètement, en avril, la mission de Tauffkirchen à Berlin et à Vienne. On pourrait, dans son livre, en relever bien d'autres exemples.

M. Michaël admire profondément Bismarck et ne le cache pas. Pouvons-nous, nous autres Français, parler de Richelieu sans que notre admiration pour son génie ne se trahisse ? Il n'en a pas moins fait un grand effort d'impartialité. Est-ce à dire qu'il m'ait toujours convaincu ? Non, sans doute ; et peut-être est-ce ici l'occasion d'indiquer, en toute bonne foi, le désaccord irréductible d'appréciation qui subsiste, en dépit de tous les efforts de compréhension mutuelle, entre historiens allemands et historiens français, quand il s'agit d'événements qui ont eu, sur les destinées des deux pays, une

1. *Origines*, XVI, 186 : « Pourquoi », dit Bismarck à Benedetti, « prenez-vous tant de peine pour éteindre le feu en Orient ? Nous pourrions nous y chauffer ensemble, etc. » Une dépêche de Bismarck à Goltz, du 30 janvier, confirme l'offre, qui paraît avoir été sérieuse.

si décisive influence. Je m'en tiendrai à deux idées essentielles, qui touchent à la conception même de la politique bismarckienne. On verra que, dans les deux cas, le désaccord ne porte pas sur les faits, mais sur l'interprétation et la présentation des faits.

Pour M. Michaël, de 1866 à 1870 — jusqu'à la candidature Hohenzollern — Bismarck est toujours resté sur la défensive, résolu à ne jamais renoncer à son but, l'unification de l'Allemagne, mais désireux aussi de maintenir la paix. En ce qui concerne la tactique défensive de Bismarck, aucun texte ne s'oppose à la thèse de M. Michaël. J'admettrai donc, avec lui, que Bismarck n'a pas cherché, dans l'affaire du Luxembourg, un prétexte de guerre. Mais savons-nous ce qu'il aurait fait s'il avait pu gagner l'Angleterre? En tout cas, s'ensuit-il que sa politique soit restée, jusqu'à la crise de juillet 1870, une politique de paix? C'est ici que l'interprétation diffère. M. Michaël admettrait-il que Bismarck ait jamais subordonné au désir de conserver la paix sa volonté d'achever son œuvre? Évidemment non. Il nous parle lui-même de cette guerre « que, dit-il, Bismarck n'a certes pas voulue, mais qu'il considérait sans crainte comme presque inévitable, en présence des visées traditionnelles et tenaces de la France à l'hégémonie » (p. 322). Dans un autre passage, il va même jusqu'à dire : « On ne pouvait éluder la décision entre le développement naturel de l'Allemagne nouvelle et la gloire périmée de la France napoléonienne. Seules les armes pouvaient désigner l'État qui, à l'avenir, au milieu du continent, détiendrait la force » (p. 78). Or, si Bismarck estimait la guerre à peu près inévitable, s'il la considérait sans crainte, comment admettre qu'il ne s'y soit pas préparé? Il eût préféré, s'il l'avait pu, n'en pas courir le risque? Sans doute. Il en a écarté la pensée tant qu'il n'a pas été certain de la neutralité anglaise et de l'isolement de Napoléon III? Sans doute aussi. Il a patiemment attendu l'occasion favorable. Mais est-il vraisemblable qu'un homme d'État de cette trempe, convaincu que son œuvre était nécessaire et consacrerait à la fois le bonheur de l'Allemagne et la puissance de la Prusse, n'ait pas agi de manière à faire surgir cette occasion favorable qu'il attendait? C'est ici que se relierait peut-être, à l'évolution des rapports entre l'Angleterre et la Prusse, la dernière péripétie de l'affaire Hohenzollern, que M. Michaël n'a pas étudiée, parce qu'elle n'était pas de son sujet. N'écrit-il pas (p. 187), à propos du refus qu'opposa Bismarck, en décembre 1868, à la proposition anglaise d'une garantie du *statu quo*, cette phrase significative : « Il n'était pas possible que le rapide développement de la politique prussienne, qui se hâtait de victoire en victoire, souffrit cet ajournement... La Prusse devait-elle encore une fois, tout près du but, passer volontairement sous le joug, afin que la France et l'Autriche eussent le temps de reconstituer leurs forces? »

M. Michaël s'élève aussi, surtout dans les derniers chapitres de son livre¹,

1. Dans une longue conclusion, M. Michaël, débordant un peu hors des limites de son sujet, ébauche une vue d'ensemble de la politique bismarckienne, dont il s'efforce de démontrer

contre une autre opinion, généralement admise par les historiens français : Bismarck a fait l'unité allemande au profit de la Prusse, et le résultat de son œuvre a été l'hégémonie de l'Allemagne, dirigée par la Prusse, sur le continent européen. Il rappelle (p. 123), pour la réfuter, une parole de Lord Loftus : « La guerre franco-allemande est une guerre pour la prépondérance », et il écrit alors ceci : « Laissons l'observateur, qui se croit impartial, appeler, de son point de vue, lutte pour la prépondérance, ce que nous définirions, de façon plus modeste et plus véridique, une lutte pour la transformation de la nation allemande en État, et pour les besoins élémentaires de notre existence. Ce sont là des différences que la nature humaine rend inévitables entre les conceptions des historiens ». Peut-être ; mais peut-être aussi n'est-il pas inutile de considérer la différence d'un peu plus près.

Sur le premier point — Bismarck a fait l'unité allemande au profit de la Prusse — j'admets volontiers que Bismarck ait voulu servir l'Allemagne en l'unifiant et qu'il ait cru sincèrement que le seul moyen de l'unifier était de lui faire accepter la direction de la Prusse. Mais suis-je très loin de M. Michaël en estimant que Bismarck a travaillé pour la Prusse d'abord, alors qu'il est incontestable que l'intérêt de l'Allemagne et celui de la Prusse se confondaient à ses yeux ? Si M. Michaël l'admet, le désaccord n'existe plus guère que dans l'expression.

Le second point mérite d'être examiné avec plus de soin. M. Michaël n'admet pas que l'on parle d'hégémonie allemande au temps de Bismarck. Comment donc conçoit-il le rôle que Bismarck a fait jouer au nouvel Empire en Europe et pourquoi n'accepte-t-il pas, pour le définir, le mot d'hégémonie ? Un certain nombre de citations, prises çà et là dans son livre, nous permettront, je crois, de nous en rendre compte.

Lisons-les d'abord. — « Bismarck fut et resta jusqu'à la fin le ministre prussien et le chancelier de l'Allemagne... Ce fut une organisation allemande que l'Europe reçut de lui... » (p. 350). — Bismarck n'eut qu'un principe, « la fidélité à sa mission, qui fut de faire prévaloir en Europe le droit qu'avait son État de commander » (p. 344). — Dès avant 1870, « la paix de l'Europe reposait sur lui, et par trois lourdes guerres il dut la conquérir, telle que les temps nouveaux la voulaient. Tout à la fois il créa l'Empire et se préoccupa pourtant déjà de la forme que le continent devait prendre à l'avenir » (p. 328). — « Bismarck et l'Allemagne ne devaient point écraser de leur prépondérance les autres États de l'Europe ; il fallait seulement que le nouvel Empire devint le point central et le noyau de l'ensemble » (p. 328). — La politique de Bismarck ne tendait pas, comme celle de Napoléon I^{er}, à affaiblir les autres États ; « il laissait aux autres grandes nations, autant du moins qu'il était possible, leur droit à l'existence et leur liberté... À vrai dire il se servit, au point de départ, des forces anciennes de l'État monarchique ; il les éleva au premier rang, jusqu'au niveau d'une domination véri-

l'unité. Si intéressante qu'elle soit, cette conclusion me paraît être la partie la plus discutable du livre.

table, parce que, pour lui, la nécessité de l'État, sa puissance d'organisation valaient plus encore que l'idée nationale. Mais il réserva aux nouvelles puissances du siècle leur place dans son œuvre¹ » (p. 323). — Enfin, M. Michaël, qui voit dans la politique de Bismarck, aussitôt après 1866, l'ébauche d'un système défensif pour la préservation de la paix, ajoute aussitôt : « A vrai dire, la volonté qu'avait Bismarck de maintenir la paix était encore étroitement unie à la résolution d'entreprendre, s'il le fallait², une troisième guerre, une guerre définitivement libératrice... Mais la lutte, une volonté immodérée de domination ne forment pas le sens de l'œuvre à laquelle il travaillait... Il ne voulait pas renverser ; il voulait bâtir, créer l'ordre, gouverner » (p. 355).

M. Michaël, on le voit, ne conteste pas le rôle prépondérant que Bismarck fit jouer à la Prusse, puis à l'Allemagne, disciplinée par la Prusse, au centre du continent européen. Mais s'il distingue de l'hégémonie napoléonienne, par exemple, ce qu'il ne veut pas appeler de ce nom, quand il s'agit de Bismarck et de l'Allemagne, c'est évidemment parce que Napoléon, à son gré, n'a fait « qu'écraser de sa prépondérance » les États qu'il a réunis à son Empire ou qu'il a forcés de se plier à ses desseins. Bismarck, au contraire, a voulu construire, selon son idéal, une Europe nouvelle, dans laquelle chaque nation conserverait sa place, pourvu qu'elle en respectât l'ordonnance. Il a voulu « créer l'ordre, gouverner » certes, mais si l'on entend par là que l'État prussien devait rester libre de développer, pour le plus grand bien du continent tout entier, sa puissance organisatrice, *ihre formgebende Gewalt*.

C'est bien là, en effet, la conception allemande. Mais ce qui nous frappe, nous autres Français, plus que l'idéal poursuivi, c'est la prétention d'imposer à tous cet idéal et d'empêcher les autres nations de lui préférer leur liberté³. Et cette prétention, c'est pour nous le caractère essentiel de l'hégémonie. La différence d'interprétation me paraît ici intimement liée à une différence d'idéal politique, qui est peut-être, actuellement du moins, irréductible⁴.

G. PAGÈS.

1. Le passage est difficile à traduire, et je le traduis peut-être un peu librement ; mais je ne crois pas en trahir le sens. Voici d'ailleurs la phrase essentielle : « Wohl ging er dabei aus von den alten Kräften des monarchischen Staates und erhob sie in den Vorrang und die eigentliche Herrschaft, weil ihm die staatliche Notwendigkeit, ihre formgebende Gewalt mehr galt als die nationale Idee. Aber er nahm die neuen Mächte des Jahrhunderts mit in sein Werk hinein. »

2. C'est moi qui ajoute « s'il le fallait » parce que cela me paraît correspondre à la vraie pensée de M. Michaël. Mais il a écrit ici, avec cette nuance en moins : « Verbunden mit der Entschlossenheit zu einem dritten und endgültig befreienden Kriege ».

3. M. Michaël, qui dit loyalement ce qu'il pense, n'explique-t-il pas (p. 303) la rancune de Bismarck à l'égard de l'Angleterre par le sentiment « qu'au delà de la Manche existait une puissance qui pouvait se mesurer à la sienne et qu'il n'était pas en état de plier à ses desseins, comme les États du continent » ?

4. Je n'ai à signaler à M. Michaël qu'une erreur de détail, qui m'a surpris. Par deux fois, il qualifie Clermont-Tonnerre, en 1869, de « président des ministres, Ministerpraesident ». Le Conseil des ministres, au temps du ministère du 17 juillet 1869, comme auparavant, n'avait pas d'autre président que l'empereur.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE BYZANTINE

PUBLICATIONS DES ANNÉES 1926-1930

I. TEXTES. — Émile RENAULD a achevé dans la collection byzantine de l'Association G. Budé son édition, accompagnée d'une traduction française, de la *Chronographie* de Psellos¹. Ce second volume comprend la plus grande partie du règne de Constantin IX, depuis la révolte de Georges Maniakès et se termine par celui de Michel VII (1077), embrassant une des périodes les plus dramatiques de l'histoire de Byzance. On ne peut qu'être reconnaissant à Émile Renauld d'avoir donné pour la première fois un texte correct et une traduction aussi exacte qu'élégante d'un auteur, dont la langue présente, quoi qu'on en ait dit, les plus grosses difficultés. On regrette parfois l'absence de commentaires qui seraient utiles à l'établissement du texte, mais on ne peut rendre Émile Renauld responsable du système de notations adopté par les éditions Budé, qui laisse si peu de liberté aux éditeurs.

Le second volume de la même collection renferme les lettres de Nicéphore Grégoras, éditées et traduites, en partie seulement, par R. GUILLAND², auteur d'un livre important, consacré à cet humaniste byzantin du xiv^e siècle, sur lequel nous reviendrons. Sur les 161 lettres de Grégoras que contiennent les manuscrits, 25 étaient déjà connues et Bezdeki en avait publié 85 dans l'*Ephemeris dacoromana*³. Guillard en apporte 55 nouvelles, ainsi que 21 lettres adressées à Grégoras lui-même ; il s'est contenté d'en éditer intégralement 22 et a résumé les autres qui lui ont semblé moins importantes. On peut regretter qu'il ait ainsi restreint son programme ; mais son édition, établie d'après une méthode critique excellente, n'en rendra pas moins d'immenses services en nous faisant connaître plus intimement la société byzantine du xiv^e siècle. Il se trouve que presque toutes ces lettres sont antérieures à 1345, c'est-à-dire à la querelle hésychaste. Elles

1. Michel PSELLOS, *Chronographie*, t. II. Texte et traduction par Émile RENAULD. Paris, Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1928, in-12, 199 p.

2. *Correspondance de Nicéphore Grégoras*. Texte édité et traduit par R. GUILLAND. Paris, Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1927, in-12, xxii-392 p.

3. Rome, 1924.

nous donnent des renseignements sur l'activité intellectuelle de Grégoras et de ses correspondants, auxquels des notices importantes sont consacrées à la fin du volume. Deux lettres font allusion aux Hésychastes (nos 151 et 159). D'autres ont une valeur historique toute spéciale : le récit de l'ambassade de Grégoras en Serbie vers 1325, avec une description très pittoresque de sa traversée de la Macédoine ; des allusions à la lutte contre les Turcs (lettre à Alexis Philanthropenos, 1334-1335 ; lettre à Mathieu Cantacuzène, 1347-1348) ; enfin, la lettre curieuse écrite au voyageur chypriote Athanase Lépentène, qui a parcouru l'Orient et dont on possède la réponse : Grégoras l'interroge sur la situation de l'ancienne Grèce et sur les rapports des Grecs de Chypre avec les Latins. Lépentène lui répond qu'Athènes et Sparte sont devenues esclaves (des Francs) et diffère prudemment sa réponse sur la deuxième question. C'est une nouvelle source de renseignements des plus intéressants que R. Guiland nous livre ainsi.

En commençant dans la collection Budé une réédition de l'*Anthologie grecque*, Pierre WALTZ¹ aura rendu aussi un grand service à l'histoire byzantine. Le fait même de l'intérêt pris par les contemporains de Léon VI ou de Michel Paléologue aux épigrammes païennes de l'époque alexandrine est déjà suffisamment instructif. En outre, les recueils d'épigrammes chrétiennes, en particulier celles du livre I, nous conservent un grand nombre d'inscriptions dédicatoires placées dans des églises, sur des icônes, sur des peintures ou autres œuvres d'art. Il y a là un ensemble de témoignages qu'on aurait tort de négliger. Une longue inscription (n° 10) nous décrit d'une manière précise l'église élevée par Juliana Anicia en l'honneur de saint Polyeucte. D'autres pièces sont importantes pour l'histoire de l'iconographie religieuse (nos 58-73 décrivant une série de tableaux de l'Ancien Testament, si rares, comme on le sait, dans la peinture byzantine ; nos 106 et 107 apportant des renseignements précieux sur le rétablissement des images au Palais impérial sous Michel III : description de la nouvelle ornementation du Chrysotriclinos). Ce ne sont là que quelques exemples, et on ne peut que remercier P. Waltz d'avoir rendu ces textes plus accessibles aux érudits. Dans une introduction à la fois claire et substantielle, il a rassemblé tous les renseignements utiles sur l'origine et l'histoire des anthologies, depuis la *Couronne* de Méléagre (1^{er} siècle av. J.-C.), jusqu'à Maxime Planoudès. Bien que le christianisme ait apporté des thèmes nouveaux, il a constaté l'absence d'évolution du genre, la similitude de forme entre ces innombrables pièces dont la production se répartit entre seize ou dix-sept siècles et qui obéissent toutes au même idéal de brièveté lapidaire, relevée d'un trait final. L'édition comprendra la publication de l'*Anthologie palatine*, d'après le Palatinus 23 composé dans la deuxième moitié du x^e siècle et dont la

1. *Anthologie grecque. I : Anthologie palatine*. Texte établi et traduit par Pierre WALTZ. T. I (l. I-IV), in-12, xci-135 p. T. II (l. V), in-12, 147 p. Paris, Soc. d'édit. « Les Belles-Lettres », 1928.

curieuse histoire est exposée tout au long, celle des pièces de l'Anthologie de Planoudès qui ne figurent pas dans le Palatinus, d'après le Marcianus 481, écrit de la main même de Planoudès; enfin, des pièces complémentaires citées dans divers auteurs ou d'après des manuscrits originaux. Le premier volume comprend les quatre premiers livres de l'Anthologie palatine: épigrammes chrétiennes reproduisant des inscriptions réparties entre le iv^e et le ix^e siècle; description des statues des thermes de Zeuxippe par Christodore de Coptos en Thébaïde, écrite probablement après l'incendie dû à la sédition Nika en 532 (il y a là de nombreux renseignements reproduits dans la Patria sur les œuvres d'art antiques apportées à Constantinople); inscriptions accompagnant les bas-reliefs exécutés sur les fûts des colonnes du temple de Cyzique élevé par les rois de Pergame Eumène II et Attale II en l'honneur de leur mère Apollonis; les prologues des anthologies de Méléagre, Philippe et Agathias (avec un panégyrique de Justinien composé par celui-ci). Le tome II comprend le livre V contenant 310 épigrammes amoureuses de divers poètes antiques et byzantins. On ne peut que souhaiter l'achèvement d'une œuvre qui sera considérable.

Un dialogue entre un évêque d'Orient et le diacre romain Théodore, attribué à Palladius, évêque d'Helenopolis et auteur de l'*Histoire lausiaque*, est considéré comme une source capitale de l'histoire de saint Jean Chrysostome et de son épiscopat. NORTON en a donné une édition critique, précédée d'une importante introduction¹. Après avoir montré l'intérêt historique du dialogue et exposé ce que nous savons de la biographie de Palladius, il a cherché à résoudre le problème de l'attribution de cet ouvrage à Palladius et celui de sa date. Le dialogue est anonyme; un manuscrit du x^e siècle lui donne un titre qui suppose que Palladius ne fait qu'un avec l'évêque interlocuteur du diacre. Mais cet évêque est âgé et vient à Rome pour la première fois; or, Palladius est venu à Rome trois ans avant la mort de saint Jean et il n'avait alors que quarante-cinq ans. Le dialogue est censé avoir lieu à Rome, peu de temps après la mort du saint (14 septembre 407), dont l'évêque confirme la nouvelle: à cette époque, Palladius était exilé en Égypte. Cependant, après avoir exposé les opinions discordantes des divers critiques, comparant le texte du dialogue à celui de l'*Histoire lausiaque*, Norton y relève les mêmes expressions, les mêmes citations bibliques, les mêmes allusions aux mêmes personnages, la même connaissance des ascètes égyptiens, les mêmes doctrines et conclut que l'auteur du dialogue ne peut être que Palladius, qui a fait partie (comme l'évêque du dialogue) du synode archiépiscopal de Constantinople et qui a vécu dans l'intimité de saint Jean Chrysostome. L'édition princeps du dialogue, due à Éméric Bigot (Paris, 1680), est établie d'après un seul *codex Mediceus* du xi^e siècle et les éditions postérieures n'ont guère amélioré les obscurités du texte. L'édition de Cole-

1. *Palladii dialogus de Vita S. Joannis Chrysostomi*, edited by P. R. Coleman Norton. Cambridge, at the University Press, 1928, in-8°, xci-230 p.

man Norton repose sur une étude critique de tous les manuscrits connus et des fragments livrés par divers auteurs, ainsi que par l'« actio VIII » du second concile de Nicée.

II. OUVRAGES D'ENSEMBLE. — Nous avons signalé dans nos précédents bulletins (*Revue historique*, t. CXXXIX, p. 64, et t. CLIII, p. 196) l'excellente Histoire de Byzance en deux volumes, publiée en langue russe par A. VASILIEV. On apprendra avec plaisir qu'il en a donné une traduction en anglais, publiée par l'Université de Wisconsin¹. Nous ne reviendrons pas sur les mérites de cet ouvrage qui rendra encore plus de services aux études byzantines, grâce à la forme plus accessible sous laquelle elle se présente. C'est actuellement la seule histoire d'ensemble vraiment complète et tenue au courant de la science que nous possédions. L'histoire des institutions et de la civilisation y tient une place légitime au milieu du récit des événements.

Nous nous contenterons de signaler avec une vive sympathie l'ouvrage d'ensemble, écrit en hollandais par Jean ROMEIN, sur la civilisation byzantine². En dix chapitres, l'auteur considère ses divers aspects depuis la fondation de Constantin (de Rome à Byzance) jusqu'à sa chute (de Constantinople à Stamboul). Les institutions politiques, le système administratif, l'état social, les affaires ecclésiastiques, le développement intellectuel et artistique, le droit, les institutions militaires sont successivement envisagés. L'ouvrage est accompagné de magnifiques illustrations reproduisant des œuvres d'art byzantin, ainsi que d'une bonne bibliographie.

Parmi les ouvrages portant sur toutes les périodes de l'histoire byzantine, il faut signaler les volumes de Mélanges contenant soit des rééditions de travaux dispersés dans les revues, soit des recueils d'articles originaux. La dernière publication de Gustave SCHLUMBERGER aura été un luxueux volume de ce genre comprenant, sous le titre de *Byzance et les croisades*³, une réunion d'articles difficiles à trouver et qui font revivre dans un cadre pittoresque quelques épisodes importants de l'histoire médiévale (une révolution de palais en 1042 à Byzance, le voyage de Manuel Paléologue en Occident, les exploits de Jean de Châteaumorand, etc...). Une magnifique illustration accompagne le texte.

Sous le titre de *Choses et gens de Byzance*⁴, Ch. DIEHL a réuni, outre son impor-

1. A. A. VASILIEV, *History of the Byzantine Empire* (translated from the Russian by Mrs. S. RAGOZIN). (University of Wisconsin Studies, n. 14), Madison, 1928-1929, 2 vol. in-8°, 457 et 502 p.

2. Dr. Jan ROMEIN, *Byzantium. Geschiedkundig overzicht van Staat en Beschaving in het oost-romeinsche Rijk*. Zutphen, W. J. Thieme, 1928, in-8°, XII-316 p., 35 planches et 6 cartes.

3. Gustave SCHLUMBERGER, *Byzance et les croisades*. Paris, Geuthner, 1927, in-4°, 365 p. et 24 planches.

4. Charles DIEHL, *Choses et gens de Byzance*. Paris, E. de Boccard, 1926, in-12, III-249 p.

tant travail (paru en 1889) sur l'église et les mosaïques de Saint-Luc en Phocide, plusieurs articles d'histoire de l'art, sa pénétrante étude sur Justinien II (*L'empereur au nez coupé*), la biographie d'Irène Ange, mariée en 1197 à Philippe de Souabe, et un agréable essai sur *Byzance dans la littérature*. D'autre part, ses « Figures byzantines », qui ont tant contribué à répandre le goût de l'histoire de Byzance dans le grand public, ont été traduites en anglais dans une belle édition, accompagnée du plan du Palais impérial emprunté au livre d'Ébersolt¹.

Le souci d'honorer la mémoire du grand historien John Bagnell Bury, enlevé prématurément à la science en 1927, a inspiré deux publications également utiles. Norman H. BAYNES a dressé une bibliographie complète de l'œuvre historique de Bury ; il l'a fait précéder d'un substantiel *mémoire*, qui retrace toute sa biographie dans le plus grand détail et il analyse d'une manière très attachante et avec une grande précision l'évolution de sa pensée, montrant comment ce philologue, destiné à l'étude des lettres classiques, a été amené à s'occuper de l'histoire de Byzance et à formuler une théorie générale de la philosophie de l'histoire². Un second ouvrage est un choix d'études de Bury lui-même publiées dans divers recueils et réunies par H. TEMPERLEY, qui les a fait précéder d'une introduction où il analyse la théorie historique de l'auteur³. Une première partie comprend divers essais relatifs au but et à la méthode de l'histoire. Une seconde partie réédite une dissertation sur le supplice de Socrate et un article de 1919 sur la censure pendant la guerre. Dans la troisième partie, on trouvera l'important article de l'*English Historical Review* (t. IV, 1889) sur « les empereurs romains de Basile II à Isaac Comnène », une dissertation sur la constitution du Bas-Empire (où il montre la persistance à travers les siècles du point de vue juridique qui remonte à l'origine de l'empire), l'introduction à l'histoire byzantine (extraite du tome IV de la *Cambridge Medieval History*, avec un appendice remarquable sur les causes de la survivance d'un empire romain en Orient).

Dans les *Mélanges* offerts au professeur Jaroslav Bidlov, de l'Université de Prague⁴, nous relevons des études de J. DOBIÁŠ sur les influences orientales dans le bassin du Danube sous l'empire romain, de G. NOVÁK sur la position de Justiniana Prima (non loin de Nisch actuelle), de František DVORNIK sur les rapports de Manuel Comnène et de Vladislav II, roi de Bohême (pendant la croisade de 1147 et la campagne de Hongrie de 1163),

1. DIEHL, *Byzantine Portraits*, translated by Harold BELL. New-York, Alfred A. Knopf, 1927, in-8°, 342 p.

2. Norman H. BAYNES, *A bibliography of the works of J. B. Bury, with a memoir*. Cambridge, at the University Press, 1929, in-8°, 184 p. ; prix : 10 s. 6 d.

3. Harold TEMPERLEY, *Selected essays of J. B. Bury*. Cambridge, at the University Press, 1930, in-8°, xxxii-249 p. ; prix : 12 s. 6 d.

4. *Sborník věnovaný Jaroslavu Bidlovi k šedesátým Narozeninám*. Prague, A. Rečková, 1928, in-4°, xv-512 p.

de M. ANDREIEFF sur le souverain idéal d'après Théodore II Lascaris, de Bedrich MENDEL sur l'origine des corporations et le Livre du Préfet, de N. OKUNEV sur l'église à trois coupes en Serbie, de N. IORGA sur la diffusion des chroniques byzantines en Roumanie.

Les *Mélanges d'histoire générale* de l'Université de Cluj, publiés en français¹, font une place importante à l'histoire byzantine ; entre autres, plusieurs essais de BEZDECHI sur Nicéphore Grégoras (en particulier sur son projet de réforme du calendrier julien), un exposé par N. IORGA des *Aventures sarrazines des Français de Bourgogne au XV^e siècle* (projets de croisades et missions diplomatiques de Philippe le Bon en Orient ; cf. *Rev. histor.*, CLIV, 279), des études de BRATIANU sur les origines de la guerre de Curzola entre Gênes et Venise et de BULAT sur la croisade de Nicopolis.

Enfin, N. BANESCU, professeur à la même Université, a publié un recueil intéressant de « Scènes et figures de Byzance »², où il est question d'Hypatie, de saint Jean Chrysostome, du siège de Constantinople par les Avars en 626, de Léon l'Arménien, de Théodore de Stoudion, de la campagne des Russes de Sviatoslav sur le Danube en 972, de Michel Psellos, de Katakalon Kekaumenos, duc de Dorostolon (Silistrie), de Manuel Comnène. L'ouvrage est accompagné d'illustrations bien choisies.

III. MONOGRAPHIES. ANCIEN EMPIRE. — E. STEIN a entrepris une Histoire du Bas-Empire romain, dont le premier volume est intitulé : « De l'État romain à l'État byzantin, 284-476³. » Ce sujet très attachant est analogue à celui qu'a traité F. Lot : *La fin du monde antique et le début du Moyen Age* (voir *Revue historique*, t. CLIX, p. 329) ; mais ni les limites chronologiques, ni le plan des deux ouvrages ne coïncident. Dans le cadre tracé pour ce premier volume, Stein, déjà connu par de bonnes études sur cette période et en particulier sur le Code Théodosien, a étudié dans le plus grand détail et d'après toutes les sources connues les événements complexes qui marquent le passage du monde antique à l'ordre de choses du Moyen Age. Des renseignements précis, avec des remarques parfois nouvelles, sont donnés sur l'histoire des institutions et les transformations sociales. On peut regretter quelques lacunes dans la bibliographie (en particulier pour les ouvrages français). Stein avoue ne pas connaître les livres de Mgr Batiffol sur le siège apostolique, ni l'histoire de l'École de Beyrouth de Collinet. Il ne cite pas davantage les études de F. Cumont et Bidez sur Julien ; il n'a pu avoir connaissance du chapitre si nouveau de Coville sur l'établissement des

1. Université de Cluj. *Mélanges d'histoire générale*, publiés par Constantin MARINESCU, Cluj, 1927, in-8°, 379 p.

2. N. BĂNESCU, *Chipuri si Scene din Bizant*. Cluj, Cartea Românească, 1927, in-12, 184 p.

3. Ernst STEIN, *Geschichte des Spätromischen Reiches*. I : *Vom Römischen zum Byzantinischen Staate (284-476)*. Vienne, L. W. Seidel, 1928, in-8°, xxii-590 p., 10 planches et 4 cartes.

Burgondes (*Recherches sur l'histoire de Lyon*, 1928 ; cf. *Rev. histor.*, CLXI, 179, et CLXIV, 367). Comment et quand le régime du principat est-il devenu l'empire byzantin, en quoi les deux régimes diffèrent-ils, pourquoi l'empire, détruit en Occident, a-t-il survécu en Orient ? Telles sont les questions fondamentales qui sollicitent l'historien de cette période. Elles apparaissent bien dans le livre de Stein, consacré tout entier à les résoudre, mais on eût voulu les voir posées avec plus de netteté et d'ampleur : peut-être la conclusion de son second volume nous donnera-t-elle cette satisfaction.

Son introduction est un tableau complet et bien étudié de la situation de l'empire à la fin du III^e siècle, dont il a bien noté les traits caractéristiques : la prépondérance de l'Orient, avec ses villes populeuses, sur l'Occident (il eût fallu rappeler d'une manière plus complète les invasions germaniques du III^e siècle qui ont ravagé surtout l'Occident), la renaissance de la Perse sassanide, la diffusion du christianisme sous une forme hellénique. Les réformes de Dioclétien sont présentées avec raison comme le point de départ de l'ordre nouveau. Tout en reconnaissant que Dioclétien a militarisé les charges du palais, Stein lui attribue, à tort selon nous, la séparation rigoureuse des fonctions civiles et militaires. La double hiérarchie civile et militaire n'a été définitivement organisée que par Constantin. C'est de cette époque que date l'importance de la *comitatus*, du titre de *comes* [Caesaris] appliqué à tous les fonctionnaires supérieurs et indiquant leur subordination étroite à la *domus Caesaris*. Stein l'a reconnu, sans insister autant que Lot sur cette révolution qui affaiblit la notion de service public, transformé en service personnel. C'est bien là le début des conceptions politiques de Byzance. Stein critique avec raison les historiens qui font dater l'histoire de l'empire byzantin du partage de 395 : au point de vue juridique, cette nouvelle forme de la collégialité impériale n'établit aucun ordre nouveau, et c'est par suite de circonstances imprévisibles que cette division territoriale s'est maintenue. Si l'on veut absolument un point de départ chronologique de l'histoire de l'État byzantin, c'est de Constantin et de la fondation de Constantinople (dans laquelle Stein voit surtout son désir d'avoir une capitale chrétienne, et il y aurait beaucoup à dire à ce sujet) qu'il faut partir.

La dernière partie du volume étudie parallèlement l'histoire de l'empire en Occident et en Orient jusqu'en 476. Signalons des observations très remarquables sur les traits du système administratif du V^e siècle propre à l'Occident, où les hautes fonctions civiles sont restées le monopole des puissantes familles sénatoriales (préfecture du prétoire, etc.), tandis qu'à Constantinople ces emplois sont exercés par des gens de petite naissance qui se sont élevés dans la carrière administrative. L'action du *cubiculum* impérial, qui, à Constantinople, a la haute main sur les agents des domaines impériaux, est beaucoup plus restreinte en Occident, où les empereurs ont en face d'eux une aristocratie assez remuante. Le rôle important repris à cette époque par le Sénat romain est une constatation curieuse et nouvelle. En

Orient, au contraire, sous Théodose II, la lutte est menée vigoureusement par le préfet Anthemius contre les progrès de l'*autopragie* (immunité) des grands domaines.

Il en est de même des hauts commandements militaires. En Orient, les cinq *magistri militum* ont des pouvoirs égaux, ce qui les subordonne entièrement à l'empereur. En Occident, l'un des trois *magistri militum*, le chef de l'infanterie, possède depuis Stilicon le titre de *magister utriusque militiae*, qui lui subordonne ses deux autres collègues et fait de lui un généralissime redoutable pour l'autorité impériale. Obligés de nous borner, nous indiquons en terminant le grand intérêt des chapitres consacrés à l'empire byzantin. Stein a noté avec soin les faits caractéristiques qui lui donnent une physionomie nouvelle : l'importance politique prise par les factions du Cirque, les progrès du grec comme langue officielle sous Arcadius et Théodose II, enfin la politique antigermainique, d'où sont nés les conflits avec Stilicon, mais qui a délivré l'empire de l'action des milices gothiques auxquelles le gouvernement impérial a opposé avec succès les Isauriens. La question du couronnement de Marcien (450) par le patriarche, qui aurait été, d'après Sickel, le premier exemple d'un couronnement d'empereur par une autorité ecclésiastique, me paraît des plus douteuses. Le texte de Théophanes (le seul qui parle de l'intervention du patriarche), auquel se réfère Stein, affirme que Pulchérie convoque (μεταστέλλεται) le patriarche et le Sénat et proclame (ἀναγορεύει) Marcien empereur : de couronnement, il n'est pas question, et la première cérémonie de ce genre, dont le détail est conservé dans le *de Caerimoniis*, paraît bien remonter à l'avènement de Léon (457). L'ouvrage est accompagné de magnifiques planches reproduisant, d'après des œuvres contemporaines, plusieurs effigies impériales, dont l'attribution n'est pas toujours certaine. Souhaitons que le second volume promis vienne achever bientôt cette œuvre importante.

W. VALDENBERG a fait une étude critique des sources qui nous ont transmis le curieux discours adressé par Justin II à Tibère lorsqu'il l'élève, le 7 décembre 574, au rang de César¹. Trois ouvrages à peu près contemporains, les Histoires ecclésiastiques de Jean d'Éphèse et d'Évagrios, la chronique (du début du VII^e siècle) de Théophylacte de Simocatta nous ont conservé trois textes différents de ce discours. Celui de Jean d'Éphèse renferme des détails fabuleux (apparition d'un ange qui dicte à Justin ses paroles), d'autres empruntés au cérémonial (Justin fait ouvrir les portes pour que le peuple entre); enfin, surtout, des considérations morales sur les devoirs des rois (Justin fait une confession publique de ses péchés). Le texte d'Évagrios, très différent, contient, à côté de réflexions morales, des conseils d'un caractère politique d'ailleurs assez vague, plus vague peut-être que ne voudrait Valdenberg. Lorsque Justin, montrant les grands, dit à Tibère : « Ne

1. W. VALDENBERG, *Rietch Ioustina II k Tiveriiov*. Bulletin de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S. (sciences histor.-phil.). Leningrad, 1928, in-4°, p. 111-140.

te fie pas à leurs conseils, car voilà l'état où ils m'ont réduit », entend-il affirmer que la puissance impériale doit avoir une volonté autonome, sans tenir compte des conseils d'autrui? Ne dénonce-t-il pas plutôt dans un mouvement d'humeur les conseillers incapables qui ont conduit l'empire à sa ruine? Valdenberg s'appuie pour soutenir sa thèse sur une phrase du traité parénétique d'Agapet, mais Pierre le Patrice, qu'il cite plus loin, affirme, au contraire, que l'empereur doit tenir compte de l'opinion de ses sujets.

La version de Théophylacte de Simocatta apparaît, enfin, comme la plus complète et la plus logique et diffère entièrement des deux premières. Ici c'est un véritable programme de gouvernement que Justin II trace à Tibère. Par une analyse très intéressante, Valdenberg s'efforce d'y retrouver les théories politiques qui régnaient au ^{vi}^e siècle. Est-il bien exact, cependant, que l'idée de l'origine divine du pouvoir impérial date de cette époque? La novelle 73, dans laquelle Justinien affirme qu'il tient son pouvoir de Dieu, n'a-t-elle pas eu des précédents? (Voir les textes cités dans mon étude sur les *Survivances du culte impérial à Byzance*, 1920, p. 44-45, au sujet de Léon I^{er} et d'Anastase.) D'autres thèmes sont rapprochés avec raison du traité parénétique d'Agapet. L'expression de δούλοι, esclaves, pour désigner les sujets, est relevée avec raison comme caractéristique. Justin y joint, d'ailleurs, l'idée d'une royauté paternelle : l'empereur considérera ces esclaves comme ses enfants. Enfin, de la dernière maxime : « que ceux qui ont des richesses en jouissent, à ceux qui n'en ont pas fais des présents », Valdenberg tire toute la politique sociale des empereurs, mais le texte d'Agapet qu'il cite : « Prends soin d'eux en retranchant et en ajoutant ; change l'inégalité en égalité », est autrement précis et audacieux.

Il résulte de ces analyses que les trois sources contemporaines nous ont livré le discours de Justin en trois rédactions absolument différentes et indépendantes les unes des autres. Les sources postérieures, Théophanès, Georges le Moine, Léo Grammaticus, etc..., ont reproduit plus ou moins le fond et même les expressions de ces trois sources, surtout de Théophylacte, mais en y ajoutant de nouveaux thèmes qui nous montrent, dans une certaine mesure, l'évolution des théories politiques à Byzance. La conclusion est qu'on ne peut considérer le discours de Justin, tel qu'il nous est parvenu, comme un document authentique, il y faut voir un thème de littérature politique que chaque chroniqueur a traité suivant les idées en faveur à son époque. Cette étude, très poussée, nous apporte des renseignements intéressants sur les procédés de l'historiographie byzantine et nous ouvre des horizons sur l'histoire, peu traitée jusqu'ici, des doctrines politiques de Byzance.

IV. ÉPOQUE DES ICONOCLASTES. — OSTROGORSKY prépare sur la querelle

des images un ouvrage étendu, dont il a donné un chapitre préliminaire¹, où il s'est proposé de préciser, d'une manière plus complète qu'on ne l'a fait jusqu'ici, le caractère des doctrines iconoclastes. Ce qui fait l'intérêt et la nouveauté de son travail, c'est la distinction nette qu'il établit entre les doctrines des iconoclastes du VIII^e siècle et celles de leurs successeurs de la seconde période iconoclaste qui suit le concile de 815. D'autre part, il a insisté avec raison sur les tendances très diverses qu'on relève dans le camp iconoclaste. Dans un premier chapitre, l'auteur s'efforce de reconstituer, d'après les fragments rapportés par le patriarche Nicéphore dans ses *Antirrhëtici*, le livre que Constantin V avait écrit sur la question des images, et il recherche l'influence que ce traité a pu exercer sur les décisions du premier concile iconoclaste qu'Ostrogorsky, contrairement aux conclusions de Hubert sur la chronologie de Théophanès et se ralliant aux arguments de Melioranskij, place en 754 ; mais c'est par inadvertance qu'il le place à Constantinople, alors qu'il a été tenu sur la côte d'Asie au palais de Hieria. Les fragments recueillis dans le texte de Nicéphore permettent d'établir que ce livre reproduisait deux discours prononcés par l'empereur devant des évêques avant le concile de 753. Les deux points essentiels étaient le caractère hérétique des icones du Christ qui ne pouvaient représenter les deux natures du Christ et le fait que la seule image authentique du Christ est l'Eucharistie. D'après d'autres témoignages, Constantin V rejetait aussi le culte de la Vierge et des saints. Ces doctrines à tendance monophysite (Ostrogorsky relève dans les paroles de l'empereur des expressions caractéristiques à cet égard) ne furent pas approuvées pleinement par le concile d'Hieria, qui accepta cependant les deux idées essentielles de son livre, mais refusa de remettre en question la doctrine christologique de Chalcédoine. Des extraits bien choisis de la chronique de Michel le Syrien montrent la sympathie des monophysites orientaux pour les théories de Constantin V.

Dans une deuxième partie, Ostrogorsky essaye de reconstituer les actes du concile iconoclaste de 815, dont un ouvrage de Nicéphore, resté inédit, a conservé des fragments importants. Cet ouvrage se trouve dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale (P. Serruys avait étudié l'un d'eux en 1903). Ostrogorsky donne une édition critique des fragments conciliaires qu'il a recueillis dans ces deux manuscrits et les compare au témoignage que la vie de Léon l'Arménien nous apporte sur ce concile qui s'est contenté de confirmer les décisions du concile d'Hieria, en terme parfois différents. Les icones sont qualifiées d'idoles, εἰδωλα, et le point de vue christologique est indiqué d'une manière plus voilée. Il n'est plus question d'erreur nestorienne ou monophysite, mais les iconophiles sont accusés de vouloir « circonscrire dans une image ce qui ne peut être représenté et de séparer l'humanité de

1. Georges OSTROGORSKY, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Bilderstreites*. Breslau, Marcus, 1929, in-8°, 114 p.

la divinité ». On a l'impression que la doctrine iconoclaste s'est figée et n'a plus la même force qu'en 753.

Un des traits de ce concile de 815 est le large emploi fait, pour justifier les doctrines iconoclastes, de la littérature patristique et en particulier d'écrits attribués à saint Épiphanes, évêque de Salamine de Chypre (mort en 403). Serruys avait déjà montré que les textes attribués à ce personnage par les iconoclastes étaient apocryphes. Dans l'intervalle, leur authenticité avait été soutenue par Holl (*Die Schriften des Epiphanius gegen die Bilderverehrung*. Berlin, 1916). Après avoir reproduit ces textes, Ostrogorsky en a fait une étude critique très serrée, d'où il résulte que la plupart sont apocryphes et que quelques-uns avaient été déjà utilisés par le concile d'Heria, tandis que d'autres n'apparaissent qu'en 815. Par cette étude si consciencieuse et qui témoigne d'une méthode excellente, Ostrogorsky a contribué à renouveler ainsi l'histoire de la crise iconoclaste. On souhaite que l'ouvrage d'ensemble qu'il prépare sur cette question voie bientôt le jour.

V. — DYNASTIE MACÉDONIENNE. — Le livre de RUNCIMAN sur le règne de Romain Lécapène¹ ne fait nullement double emploi avec ceux de Rambaud et de Hirsch sur Constantin Porphyrogénète. Il était intéressant d'isoler la figure de ce parvenu impérial, qui, moins heureux que Basile le Macédonien, n'a pu fonder une dynastie, et de montrer quelle part lui revient dans l'œuvre historique des empereurs macédoniens. Après avoir lu le livre de Runciman, on jugera que cette part est grande. Il a trouvé l'empire en pleine crise, menacé par le danger bulgare, en proie à une guerre civile sortie d'une querelle de succession, et il l'a laissé, après sa chute en 944, pacifié et prospère. Son œuvre a consisté à liquider les difficultés laissées par Léon VI à ses successeurs et à engager l'empire dans une voie nouvelle d'expansion et de conquête, bénéficiant de l'anarchie occidentale et de la dissolution du califat. Il a su arrêter devant Constantinople les Bulgares de Siméon en 934, les Russes d'Igor en 941. Après lui, le péril bulgare, menaçant depuis le VII^e siècle, disparaît, et c'est à son énergie et à sa diplomatie qu'est dû ce résultat. En Asie Mineure et en Arménie, malgré quelques succès partiels, l'empire était sur la défensive depuis deux siècles : grâce aux victoires de son excellent général Jean Courcouas, Romain commence un mouvement d'offensive que ses successeurs ont continué, rétablissant l'influence impériale en Arménie, annexant des villes musulmanes comme Mélitène (934) et conquérant la fameuse image d'Édesse en 942. A l'intérieur, il a su rétablir l'union religieuse troublée par la Tétragamie de Léon VI (*tomus unionis* de 920) et, ce qui était peut-être plus difficile, il a vécu en bons termes avec le patriarche Nicolas Mysticos, dont il a flatté l'amour du pouvoir en lui confiant la direction des affaires diplomatiques. L'élévation de son fils Théophy-

1. Steven RUNCIMAN, *The emperor Romanus Lecapenus and his reign*. Cambridge University Press, 1929, in-8°, vi-351 p., appendices et cartes.

lacte au patriarcat, qui apparaît à bon droit comme un scandale, était dans sa pensée le moyen d'assurer la prééminence de l'État dans les affaires ecclésiastiques. Enfin, par ses nouvelles de 922 et de 934, il a essayé le premier de lutter contre la concentration de la propriété aux mains des *puissants* et de sauver la classe des paysans libres.

Telles sont les grandes lignes qui ressortent de l'étude de Runciman, qui a eu le mérite de mettre cette figure intéressante en pleine lumière, autant que le permet l'indigence des sources. Comme l'auteur le montre dans son introduction, nous ne connaissons que par des adaptations postérieures la chronique de Syméon le Logothète, qui avait été le confident de l'empereur. On trouvera, en outre, dans son livre, écrit après une étude attentive de toutes les sources, faite avec un véritable esprit critique, un tableau très attachant et très utile de la situation de l'empire byzantin dans la première moitié du *x^e* siècle, de la société de Constantinople, des rapports de l'empire avec les peuples voisins et de sa politique sur les différents fronts où il était engagé. Quelques dates importantes ont été précisées ou rectifiées. Le voyage du roi pagratide Aschod à Constantinople doit se placer en 914, sous la régence de Zoé, dont la politique active et énergique sur les différents fronts est mise en lumière. L'entrevue de Romain avec le tsar bulgare Siméon a eu lieu le 15 septembre 934. Par contre, on ne peut admettre la date de 934-935 pour la révolte des Slaves du Péloponèse, qui doit se placer vers 941, comme l'ont montré Diehl et Vasiliev d'après la vie de saint Luc. Enfin, on regrette que le chapitre relatif à la législation foncière soit si court et ne donne qu'une idée incomplète de la législation de Romain.

VI. — ÉPOQUE DES COMNÈNES. — Charles DIEHL a réuni les cinq conférences qu'il a faites à Bucarest sur la société byzantine à l'époque des Comnènes¹ ; il en a montré les divers aspects d'une manière vivante et pittoresque. Grâce à sa connaissance parfaite de toutes les sources, qu'il s'agisse de chroniques ou de documents d'archives, comme les *typica* dont il a tiré un excellent parti, il a su, sans tomber dans l'histoire anecdotique, choisir les traits et les épisodes caractéristiques qui donnent de cette brillante société du *xii^e* siècle une évocation vraiment saisissante. Les livres remarquables mais sévères de Chalandon négligent quelque peu ce point de vue, cependant si utile. On trouvera dans ces pages les portraits joliment tracés et vivants des principaux Comnènes et de leur entourage, un tableau de la cour impériale avec les renseignements que l'on possède sur le palais des Blachernes et la vie qu'on y menait, un chapitre sur la vie religieuse et des détails particulièrement nombreux et intéressants sur les fondations charitables et l'assistance publique (à signaler, en particulier, la description de l'hôpital du Pantocrator, modèle d'organisation d'un caractère très moderne et très

1. Charles DIEHL, *La société byzantine à l'époque des Comnènes*. Paris, Gamber, 1929, in-8°, 90 p.

supérieur à ce qui existait en Occident à cette époque, avec des services spécialisés et jusqu'à une femme médecin), une étude pleine de faits savoureux sur les pratiques d'astrologie et de magie si répandues dans cette société, et un dernier chapitre sur les relations de Byzance avec l'Occident. Les causes de malentendus entre Grecs et Latins sont bien analysées et l'auteur signale avec raison les faits de tout genre (mode des tournois, pratiques judiciaires, goût pour la littérature épique), qui montrent le début de l'influence exercée par l'Occident sur cette société byzantine.

La figure d'Anne Comnène, si souvent étudiée (notamment par Du Sommerard et dans un chapitre des *Figures byzantines* de Diehl), vient d'être l'objet de nouveaux travaux. Sans parler d'une traduction en anglais de l'*Alexiade* par Élisabeth Dawes, dont nous n'avons pas eu communication, deux livres, également en anglais, lui ont été consacrés. Celui de Naomi MITCHISON¹ est une courte étude sans références et accompagnée d'une bibliographie sommaire et incomplète. On n'y trouvera ni une biographie systématique, ni une étude critique sur l'*Alexiade*, mais une série de considérations, en général puisées à de bonnes sources, sur l'état de l'empire byzantin au temps d'Anne Comnène. Après un avant-propos sur le milieu historique dans lequel naquit Anne Comnène, chacun des chapitres est consacré à l'un des hommes qui ont tenu une place dans son existence : son père, Alexis Comnène ; son fiancé, Constantin Doucas, mort prématurément ; son époux, Nicéphore Bryenne ; Bohémond, dont la figure a tant excité sa curiosité ; enfin, son frère, Jean Comnène. L'auteur ne paraît pas connaître le curieux prologue du Testament d'Anne Comnène, publié par Kurtz. A propos de la croisade, elle avance « qu'Urbain II prêcha une croisade, Pierre l'Ermite une autre », ce qui est une conciliation inadmissible entre les deux thèses opposées. Au frontispice figure un joli portrait d'Anne Comnène, « d'après des sources anciennes ». On voudrait savoir lesquelles.

Le livre de Georgina BUCKLER est, au contraire, le plus complet et le plus nourri de faits qui ait été publié sur Anne Comnène². On admirera justement la vaste érudition qu'il suppose et le caractère très personnel de sa composition. L'auteur a une connaissance approfondie de l'*Alexiade*, dont son livre n'est qu'un commentaire critique perpétuel, établi avec tous les secours dont elle a pu disposer : sources contemporaines ou postérieures, études modernes. Sa bibliographie copieuse n'omet aucune étude importante. D'accord avec ses devanciers, elle considère avec raison Anne Comnène comme une des figures les plus représentatives de l'histoire byzantine, et c'est à ce point de vue qu'elle s'est placée pour distribuer dans un ordre rationnel et historique la masse des faits qu'elle a étudiés. Tout au plus peut-on

1. Naomi MITCHISON, *Anna Comnena*. Londres, Gerald Howe, s. d. [1929], 96 p. ; prix : 3 s. 6 d.

2. Georgina BUCKLER, *Anna Comnena. A Study*. Oxford University Press, 1929, in-8°, ix-558 p.

regretter que, dans l'introduction où elle a donné des renseignements sur les écrits des Comnènes, ainsi qu'un résumé des XV livres de l'*Alexiade*, elle n'ait fait aucune place à l'histoire de l'établissement du texte et de ses éditions successives. Son livre en eût été plus complet.

L'ouvrage est divisé, d'une manière originale, en soixante-quinze chapitres, qui forment comme autant d'*excursus* séparés, mais qui sont groupés (y compris le n° I qui est l'introduction) sous six chefs principaux. — II. La personnalité d'Anne. A propos de ses espoirs ruinés de succession au trône (elle était l'aînée des enfants d'Alexis), l'auteur réunit des faits intéressants sur la question si obscure du régime de la succession impériale : il en ressort qu'Anne, malgré ses regrets, considère bien son frère Jean comme l'héritier légitime, mais elle n'a jamais cessé de le détester, et G. Buckler a relevé tous les passages de l'*Alexiade* montrant qu'elle s'est toujours regardée comme sacrifiée injustement ; dans le prologue de son testament, elle déclare qu'elle eût préféré le cloître et n'épousa Nicéphore Bryenne que par obéissance. Des renseignements savoureux sont recueillis d'après son texte sur la vie de cour, où l'étiquette était beaucoup moins sévère qu'on ne le suppose communément, sur ses goûts aristocratiques, sur son sens de la beauté physique (son curieux portrait de Bohémond). — III. Le caractère d'Anne. On trouvera assez étrange et plus conforme à l'esprit même de la littérature byzantine qu'aux exigences d'un travail scientifique le plan adopté par l'auteur qui considère successivement la position d'Anne Comnène à l'égard des trois vertus théologales et des quatre vertus cardinales. C'est le plan d'un traité parénétique, comme celui du diacre Agapet ; mais, des éloges qu'Anne fait au cours de son livre de ces différentes vertus, est-il possible de tirer un portrait fidèle et non flatté de son caractère ? Les faits souvent très intéressants relevés par G. Buckler nous renseignent moins sur ce caractère que sur l'idéal de moralité qu'elle devait à son éducation et à son milieu ; c'est à ce titre que ces faits ont une valeur historique en nous montrant ce qu'était la moralité byzantine au XII^e siècle. D'autre part, pas mal de ses réflexions édifiantes sont empruntées à des auteurs classiques : il paraît très difficile de tirer des faits positifs de ces lieux communs. — IV. Anne et l'éducation. L'*Alexiade* donne sur l'éducation d'Anne et de ses contemporains des renseignements intéressants, mais fragmentaires. A part les détails qu'Anne donne dans sa préface sur son instruction ou sa description (Alex., XV, 7) de l'Orphanotropheion, véritable établissement d'enseignement secondaire où l'on apprenait l'*ἐγκύκλιος παιδεία*, organisé par Alexis Comnène, on ne voit pas d'après son livre comment était distribué le haut enseignement. Elle exagère visiblement en disant qu'Alexis Comnène a relevé les études en décadence depuis Basile II, oubliant ainsi les fondations de Constantin IX. G. Buckler a rassemblé avec soin tous les passages qui nous permettent du moins de nous faire une idée de ce que pouvait être l'érudition d'Anne Comnène et montré la place que la littérature

classique, Homère en particulier, tenait dans son éducation ; en revanche, les écrivains religieux paraissent y avoir tenu une place assez restreinte et elle cite plus volontiers les auteurs païens que les Pères de l'Église. — V. Anne historien. Cette partie, la plus considérable du livre, forme une véritable histoire de l'empire byzantin au temps d'Anne Comnène. Un chapitre préliminaire étudie ses sources et ses moyens d'information. Anne, née en 1083, s'est référée pour ses deux premiers livres à l'œuvre inachevée de son époux Nicéphore Bryenne. Elle déclare qu'elle s'est informée surtout auprès des témoins oculaires des événements et de leurs descendants. Les témoignages oraux tiennent donc une grande place dans son œuvre et ses erreurs chronologiques ou autres proviennent sans doute de ce que ces témoignages lui ont été fournis parfois longtemps après les événements. Elle a pu utiliser les notes laissées par Nicéphore Bryenne et consulter les Archives impériales qui lui ont permis de donner plusieurs documents in-extenso. Elle mentionne un grand nombre d'autres pièces de même nature. G. Buckler a bien montré quel fond il faut faire sur sa véracité. Son livre est un panégyrique perpétuel d'Alexis qu'elle compare à Alexandre le Grand, dont elle fait le treizième apôtre et dont elle pallie toutes les fautes et les défaites. L'ouvrage ne semble pas avoir été écrit d'un seul trait, mais à de longs intervalles. Nous ne suivrons pas l'auteur dans les chapitres substantiels qu'elle a écrits sur les divers aspects de l'histoire byzantine à cette époque, politique financière, institutions, rapports avec l'Église, luttes dogmatiques, armée, diplomatie. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de son livre, c'est qu'il sera utile à consulter, même après les travaux de Chalandon et d'Économos. En particulier, en ce qui concerne la situation intérieure de l'empire, trop brièvement traitée par Chalandon, elle apporte beaucoup de faits nouveaux et intéressants (mauvais rapports d'Alexis avec le Sénat hostile à un pouvoir issu d'une révolte militaire, impopularité assez générale d'Alexis et nombreux complots qui en résultent, situation importante du monachisme, fermentation religieuse et lutte contre les hérésies). On trouve de même dans ce livre un tableau d'ensemble excellent de l'organisation militaire, recrutement, effectifs, rôle des mercenaires étrangers, importance de la cavalerie, emploi du feu grégeois, organisation de la flotte, etc. G. Buckler a étudié, en particulier, la campagne de Robert Guiscard en 1081 et la prise de Durazzo : elle a bien montré les incohérences des sources et elle a conclu qu'il faut placer en octobre 1082 (et non 1081) la défaite d'Alexis devant Durazzo. Son étude des affaires extérieures et des rapports avec les ennemis de l'empire et avec les croisés est également fondée sur une information excellente. On peut regretter seulement qu'elle n'ait pas cherché à tirer de l'Alexiade un tableau systématique de l'organisation de la diplomatie (personnel, réceptions d'ambassadeurs étrangers, etc.), qui tenait une si grande place à Byzance. Les chapitres sur le passage des croisés et les rapports avec Bohémond n'apportent rien de bien nouveau, mais forment un

bon résumé. La question du traité entre Alexis et Bohémond (sur lequel Anne ne donne aucun renseignement) a été bien élucidée par Krey (*The Crusades*. Mélanges Munro. New-York, 1928, p. 57-78). — VI. Anne écrivain. Des renseignements intéressants sont donnés sur la langue d'Anne Comnène, sur son affectation des formes attiques, sur ses particularités de construction, sur les termes étrangers empruntés au latin classique et médiéval ou aux peuples barbares introduits dans son vocabulaire ; mais, comme le reconnaît l'auteur, c'est un ouvrage entier qu'il faudrait consacrer à ces questions encore mal étudiées. Elle a du moins le mérite d'en avoir montré l'intérêt, et son livre restera comme le meilleur ouvrage qui ait été consacré à la curieuse figure d'Anne Comnène.

VII. ÉPOQUE DES PALÉOLOGUES. — Bien qu'écrite d'un point de vue surtout littéraire, la monographie consacrée par R. GUILLAND à Nicéphore Grégoras¹ apporte des données vraiment nouvelles à l'histoire du xiv^e siècle. Nicéphore Grégoras n'était guère connu jusqu'ici que par son importante histoire en trente-sept livres qui raconte les événements de 1204 à 1355. On savait, cependant, que son activité s'était portée dans tous les domaines intellectuels : c'est cette œuvre encyclopédique que R. Guillard a essayé de reconstituer en étudiant et en analysant les ouvrages restés inédits dans de nombreux manuscrits dispersés dans toute l'Europe, mais dont les plus importants, contemporains de l'auteur, se trouvent au Vatican. R. Guillard a donc d'abord résumé dans un tableau d'ensemble les longues et difficiles recherches auxquelles il s'est livré pour reconstituer le texte des œuvres de Grégoras et éliminer celles qui lui ont été attribuées à tort. Puis il étudie successivement l'homme (biographie détaillée, formation intellectuelle, étude du caractère) et l'œuvre (grammaticale, oratoire, philosophique, historique, scientifique, théologique). Nous ne pouvons même donner un aperçu sommaire de chacun de ces chapitres dont l'ensemble constitue un tableau tout à fait remarquable et absolument nouveau du mouvement de renaissance intellectuelle qui s'est produit à Byzance au xiv^e siècle : loin de considérer Grégoras isolément, l'auteur l'a replacé dans son milieu et apporte de nombreux renseignements sur les écrivains contemporains avec lesquels il a été en rapports, Théodore Métochite, Barlaam, Cantacuzène, Palamas. Nous nous contenterons de signaler un certain nombre de points qui intéressent particulièrement l'histoire de Byzance : tout d'abord la biographie même de Grégoras, entièrement renouvelée grâce aux textes inédits découverts par Guillard : l'éducation que lui donne son oncle le métropolite d'Héraclée, ses rapports avec Théodore Métochite et Andronic II, qu'il n'abandonne pas dans leur disgrâce, puis avec Andronic III et Jean Cantacuzène, auquel il témoigne d'abord une amitié sincère ; enfin, la crise de conscience,

1. R. GUILLAND, *Essai sur Nicéphore Grégoras. L'homme et l'œuvre*. Paris, Geuthner, 1926 in-8°, XL-308 p.

qui donne à sa vie une nouvelle orientation en faisant de lui le chef des adversaires des Hésychastes, les persécutions dont il est l'objet de la part de Cantacuzène et sa délivrance après la victoire de Jean V Paléologue. Une partie de l'histoire politique de Byzance tient en raccourci dans cette biographie.

C'est ensuite le chapitre tout à fait remarquable consacré à l'Histoire de Grégoras. Guiland a établi trois périodes de composition : les dix-sept premiers livres (1204-1351) ont été composés avant son emprisonnement ; pour les sept premiers (1204-1320), il se contente de suivre de près le texte de Pachymère ; après 1320, il est, au contraire, original ; les livres 18 à 29 (1351-1355) ont été composés dans sa prison de Chora et sont ceux dont la documentation est la moins sûre ; enfin, les livres 30 à 37 (1355-1359) ont été écrits après sa libération et constituent de véritables mémoires personnels. Guiland insiste sur le caractère flottant de la composition, destinée peut-être à être révisée, sur les nombreuses et parfois très longues digressions, sur la préférence donnée aux événements intérieurs et sur la conception historique de Grégoras, qui ne diffère pas beaucoup de celle de ses prédécesseurs. Quelques rapprochements entre le témoignage de Grégoras et celui de Cantacuzène sur les mêmes événements montrent qu'en général Grégoras est plus complet et plus impartial ; il est le seul à donner certains renseignements, par exemple sur l'appel adressé aux Turcs par Cantacuzène dans sa guerre avec Jean V.

Il n'y a pas, d'ailleurs, un seul chapitre de ce beau livre qui n'apporte quelque nouveauté à l'histoire des faits ou des institutions. C'est ainsi que dans les œuvres oratoires de Grégoras figurent des modèles de préambules destinés aux chrysobulles, aux « sigillia » patriarcaux et autres diplômes et qui montrent le maintien dans les chancelleries des traditions littéraires datant de la fin de l'antiquité. Un éloge inédit d'Andronic II par Théodore Métochite a permis à Guiland de donner des renseignements nouveaux sur les efforts de ce prince en Asie Mineure à son avènement, pour constituer une frontière solide contre les Turcs, en relevant et en colonisant des villes détruites. Enfin, le traité sur la date de Pâques, lu à l'Académie impériale en 1324 par Grégoras et inséré dans son Histoire, montre une tentative très curieuse pour réformer, 254 ans avant Grégoire XIII, les erreurs du calendrier julien. Un livre comme celui de Guiland est donc un gain remarquable pour l'histoire byzantine : tout au plus regrettera-t-on qu'il n'ait pas mieux marqué l'opposition fondamentale entre les humanistes dont Grégoras a été le champion, et les moines mystiques dont Palamas était le chef et Cantacuzène l'auxiliaire temporel.

VIII. INSTITUTIONS ET DROIT. — Gabriel MILLET a recherché l'origine du logothète général¹, qui, avant de devenir l'un des principaux ministres de

1. G. MILLET, *L'origine du logothète général, chef de l'administration financière à Byzance* (Mélanges Ferdinand Lot). Paris, Champion, 1925, in-8°, p. 565-573.

l'empire, était un agent technique subalterne du préfet du prétoire, des attributions financières duquel il a hérité. Les sources nous montrent l'importance prise par ces fonctionnaires dès le règne de Justinien I^{er} ; mais le premier logothète général, substitué au préfet du prétoire, apparaît sous Justinien II. Les sceaux publiés par Lichačev et donnant le titre de « logothète général » à des contemporains de Justin II et d'Héraclius se rapportent à des agents provinciaux, chefs d'entrepôts impériaux et en même temps « commerciaux », chargés des achats en pays étranger pour le compte de l'empereur (sur ces commerciaux, voir l'étude de G. Millet, *Mélanges Schlumberger*, p. 310).

Un jeune byzantiniste, enlevé prématurément à la science, Aldo ALBERTONI, mort à vingt-huit ans, professeur à l'Université de Ferrare, avait entrepris d'écrire un traité complet de droit byzantin ; il en avait tracé le plan détaillé dans un ouvrage préliminaire¹, où il délimitait en quelque sorte dans toutes ses parties l'immense domaine qu'il se proposait de parcourir. Ce livre, qui n'est qu'une esquisse de travaux futurs, n'en rendra pas moins d'immenses services, à cause de la netteté de son plan et de la richesse de son érudition. En particulier, les bibliographies copieuses qui accompagnent son introduction et précèdent chacun de ses chapitres forment le répertoire le plus complet qui existe sur les institutions et le droit de Byzance. L'ouvrage lui-même est un programme complet de toutes les questions que soulève l'étude du droit byzantin. Chaque chapitre donne le plan de l'étude à faire et l'état de la question d'après les ouvrages les plus récents qui lui ont été consacrés. L'auteur envisage ainsi successivement : I. Les sources (droit impérial depuis Justinien, droit ecclésiastique, coutumes et leur valeur juridique, écoles de droit et jurisprudence). — II. Le droit public. — III. Le droit pénal. — IV. La procédure criminelle et civile. — V. Le droit privé. — VI. Les rapports du droit byzantin avec le droit occidental (sources byzantines du droit italien, origines de l'École de Bologne, droit latin et germanique en Orient). Cet ouvrage, qui suppose des recherches si étendues, n'est pas un simple répertoire, mais les réflexions personnelles et les conclusions de l'auteur sur les diverses questions lui donnent une grande valeur.

On sait par les œuvres littéraires ce que fut l'enseignement à Byzance ; on connaît beaucoup moins la part prise par le gouvernement impérial à son organisation. Les renseignements que l'on peut extraire de la législation ou des chroniques donnent l'impression que ce n'est qu'à de rares intervalles que le pouvoir a institué des écoles officielles, dont la durée aurait été éphémère. Il y a là une énigme historique qu'on ne peut élucider qu'en rassemblant les témoignages fournis par la littérature byzantine tout entière : biographies profanes ou religieuses, textes juridiques ou littéraires, etc. On ne peut donc qu'être reconnaissant à Friedrich FUCHS d'avoir

1. Aldo ALBERTONI, *Per una esposizione del diritto bizantino con riguardo all' Italia*. Imola, P. Galeati, 1927, in-8°, 224 p.

envisagé la question suivant cette méthode¹, mettant même à profit le témoignage des documents arméniens, et d'avoir essayé de préciser, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, le caractère des établissements officiels d'instruction, la condition et les titres des professeurs et la perpétuité d'une tradition qui a persisté depuis les temps de Constantin jusqu'à la chute de Byzance. Un des résultats les plus féconds de sa méthode est de l'avoir amené à distinguer la coexistence d'une Université impériale, où l'on enseignait exclusivement les sciences profanes, et d'une École patriarcale dirigée par des diacres de Sainte-Sophie et destinée à former des clercs, qui y recevaient une instruction générale, ἐγκύλιος παιδεία, et suivaient des cours d'Écriture sainte. Le chef de cette école, τοῖκουμηνικός διδάσκαλος, était interprète de l'Évangile; il avait sous ses ordres des interprètes du Psautier et des Épîtres, ainsi qu'un μαέστωρ τῶν ῥητέρων. F. Fuchs a suivi, autant que le permettent les sources, l'histoire de ce double organisme. L'Université impériale fondée par Constantin a été réorganisée à plusieurs reprises (par Théodose II, par Bardas, par Constantin VII, par Constantin IX, par Michel Paléologue) et a pu avoir des éclipses. L'École patriarcale paraît avoir fonctionné régulièrement et même avoir survécu à la conquête turque. Des renseignements abondants recueillis par Fuchs, il résulte que le Sénat avait la haute main sur l'Université impériale, que le titre de « philosophe » avait une valeur officielle analogue à celui de « docteur » et qu'il était obtenu à la suite d'examens. C'est ce qui explique le titre de « consul des philosophes », ὑπατος τῶν φιλοσόφων, donné au chef de l'Université. Un chapitre très nouveau est consacré aux restaurations de Michel Paléologue après sa rentrée à Constantinople : un véritable établissement d'enseignement secondaire, l'Orphanotropheion, fondé par Alexis Comnène; l'Université impériale, sous la direction du grand logothète Georges Acropolites, a pris le nom de κεντρικὸν μυστεῖον; enfin, l'École patriarcale dirigée par Manuel Holobolos. Bien des points sont encore obscurs, et il est difficile d'écrire une histoire complète de ces établissements d'enseignement. Les titres mêmes prêtent à discussion : celui de « maître oecuménique » n'implique pas forcément une subordination au patriarche, puisque Collinet le montre employé au vi^e siècle à l'École de droit de Beyrouth. Il faudrait élucider aussi la question de l'enseignement dans les provinces et celle des écoles établies dans les monastères. Le livre de Fuchs n'en est pas moins important par les résultats très neufs qu'il met en lumière et par la méthode d'investigation qu'il a appliquée.

IX. HISTOIRE DE L'ÉGLISE. — Les dernières publications laissées par Mgr Pierre BATIFFOL se rapportent à l'histoire de l'Église byzantine. Sans vouloir donner une vue d'ensemble de la politique religieuse de Justinien,

1. Friedrich FUCHS, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter* (Byzantinisches Archiv, Heft 8). Leipzig, Teubner, 1926, in-8°, vi-79 p.

il a étudié la question spéciale des rapports de cet empereur avec la papauté¹ et montré les contradictions où l'a entraîné son césaro-papisme. D'une part, il manifeste le plus grand respect au pape qu'il traite dans sa correspondance de « dominus beatissimus atque apostolicus pater » ; il fait de son attachement au siège de Rome le fondement même de sa politique religieuse ; d'autre part, il considère comme un droit, et même un devoir, du pouvoir impérial de légiférer en matière ecclésiastique, de maintenir la discipline, enfin d'imposer son arbitrage dans les controverses dogmatiques, préconisant des formules nouvelles, imposant des condamnations de personnes et de doctrines, prétendant même, dans l'affaire des Trois Chapitres, rompre avec la personne du pape Vigile, tout en restant en communion avec le siège apostolique. Dans son petit livre si clair et si bien informé sur Grégoire le Grand², Mgr BATIFFOL a écrit aussi un chapitre substantiel sur les rapports de ce pape avec Maurice (controverse sur le titre de patriarche œcuménique) et essayé d'expliquer la satisfaction avec laquelle il accueillait l'avènement du triste Phocas.

Dans un livre très bien informé, F. DVORNIK a repris l'étude critique de l'histoire de la conversion des peuples slaves au IX^e siècle, en particulier celle des missions de Cyrille et de Méthode³. L'intérêt de ce travail est non seulement de donner un tableau d'ensemble des missions chez les Slaves, mais de les avoir présentées dans leur milieu historique, d'avoir montré la solidarité entre les événements politiques et religieux de cette époque. Il n'est pas indifférent, en particulier, que Cyrille et Méthode aient été des amis et des protégés de Photius, et que l'époque de leurs travaux coïncide avec celle de la lutte de Photius contre Rome. L'histoire de la conversion des Slaves est présentée ainsi comme un épisode de la lutte d'influences entre Rome et Byzance sur le territoire de l'ancien Illyricum ecclésiastique, qu'un décret de Léon III a enlevé à la juridiction du pape en 732 pour l'annexer au patriarcat byzantin. C'est sur cette donnée très juste qu'est fondé tout le travail de Dvornik. Bien qu'il n'ait pas cru faire précéder son livre d'une introduction critique, on s'aperçoit, au cours de la lecture, qu'il a fait une revision attentive de toutes les sources et qu'il a pris nettement position dans les nombreux problèmes qu'elles soulèvent. Il admet la véracité et la bonne information de la légende pannonienne, surtout de la vie de Méthode, dont il fait sa principale source. Il regarde la vie de saint Clément comme un remaniement, dû à Théophylacte au XI^e siècle, d'une biographie slave antérieure. Avec beaucoup de slavissants, il réhabilite l'autorité des témoignages de Constantin Porphyrogénète dans le *De admi-*

1. Pierre BATIFFOL, *L'empereur Justinien et le siège apostolique. Recherches de science religieuse*. Paris, 1926, in-8°, xvi, p. 193-264.

2. Pierre BATIFFOL, *Saint Grégoire le Grand*. Paris, Gabalda, 1928, in-12, 235 p.

3. F. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*. Paris, Champion, 1926, in-8°, v-360 p.

nistrando Imperio, sur l'établissement des Croates et des Serbes, ainsi que leur première conversion au christianisme sous Héraclius. Il tire surtout un excellent parti des souscriptions aux actes des conciles; les listes épiscopales lui ont permis de dresser le bilan des destructions d'églises par les Avars et les Slaves et de suivre les progrès du rétablissement du christianisme dans les pays occupés par eux. La composition du livre offre beaucoup d'unité et permet de dégager nettement le caractère de la politique de Rome et de celle de Byzance, ainsi que le point de vue des Slaves, qui veulent être instruits dans leur langue et maintenir après leur conversion leur indépendance politique et religieuse. Un chapitre a été consacré à la renaissance intellectuelle et religieuse de Byzance au IX^e siècle. Dvornik a bien vu les rapports qui existent entre ce mouvement et l'essor des missions. Il a tort, cependant, d'affirmer qu'avant la querelle des images le haut enseignement était aux mains des moines; il y a toujours eu, au moins jusqu'à cette époque, une opposition entre les humanistes de l'Université, parmi lesquels se recrutait le clergé séculier et le monachisme, qui voyait d'un mauvais œil l'enseignement des lettres profanes. Signalons, enfin, dans ce livre tout à fait remarquable, quelques discussions critiques qui apportent des renseignements vraiment nouveaux, par exemple le rappel des synchronismes importants qui marquent l'époque du voyage de Cyrille et Méthode à Rome (867-868) et qui expliquent l'attitude d'Hadrien II à leur égard. En 870, la restauration de l'archevêché de Sirmium en faveur de Méthode est présentée avec raison comme une sorte de riposte à la volte-face de Boris et des Bulgares. Le chapitre sur « la politique slave de Basile » est tout à fait nouveau et important. Dvornik donne d'excellents arguments en faveur de la réalité du voyage de Méthode à Constantinople en 882, mais les motifs qu'il invoque (conflit avec la juridiction patriarcale sur les frontières de Bulgarie) me semblent tout à fait conjecturaux. Il est plus que probable que Basile a voulu voir de près le célèbre apôtre des Slaves pour lui demander des conseils au sujet des missions qu'il avait entreprises. L'histoire religieuse et politique des Croates a reçu aussi un développement intéressant. La démonstration de l'authenticité de la lettre d'Étienne V à Svatopluk, inspirée cependant de la lettre fausse de Jean VIII forgée par Wiching, est un modèle de discussion critique conduite avec une méthode excellente.

Sur le cadre de la vie monastique à l'époque byzantine, on consultera avec fruit l'élégant ouvrage d'Anastase ORLANDOS sur l'architecture monastique¹. Sans vouloir aborder les problèmes si passionnants de l'origine antique et orientale des plans monastiques et de leur discrimination en Orient et en Occident, l'auteur a décrit d'une manière claire et précise les différentes parties d'un monastère médiéval (dont les dispositions essentielles ont survécu jusqu'à nos jours). Les *typika* lui ont fourni les termes techniques et les

1. Anastase K. ORLANDOS, Μοναστηριακή Ἀρχιτεκτονική. Athènes, publication du ministère de l'Instruction publique, 1927, in-4°, 88 p. et 134 fig.

renseignements essentiels, mais il a surtout mis en œuvre les nombreux édifices qui se sont conservés en Grèce et ont gardé à travers les restaurations leur plan primitif. Il eût pu faire un usage plus étendu de la littérature hagiographique qui fournit des renseignements parfois précieux et utiliser les témoignages recueillis par le P. de Jerphanion sur les monastères rupestres de Cappadoce. Son livre n'en rendra pas moins de grands services, grâce à une illustration abondante qui reproduit de nombreux plans et aux notices claires et bien ordonnées qui les accompagnent. Après avoir montré l'aspect général des monastères byzantins qui se présentent comme de petites villes, avec leur enceinte fortifiée, leurs tours de défense (souvent même à l'intérieur), il étudie la disposition intérieure, en général une grande cour rectangulaire entourée de portiques à arcades, souvent superposées en trois ou quatre étages, sur lesquels s'ouvrent les services communs et les habitations des moines (*kellia*), tandis que la grande église (*katholikon*), bien dégagée, en occupe le centre. Un chapitre intéressant est consacré au réfectoire monumental (*trapéza*), en général une nef sans bas côtés, terminée par une abside, compliquée parfois d'un transept. L'auteur examine successivement les immenses cuisines avec leur cheminée centrale, les chauffoirs, les fours de boulangers, les magasins, les infirmeries, les bains, les bibliothèques, les citernes, les cimetières, placés hors des murs avec des ossuaires souterrains.

L'ouvrage somptueusement édité de F. PERILLA est une synthèse agréablement écrite de tout ce qu'il faut savoir sur les monastères du Mont-Athos, leur origine, leur histoire, les règles qui y sont appliquées, la vie qu'on y mène et le cadre incomparable, dû à la situation naturelle de cette république monastique et des trésors d'art qu'elle a conservés¹. L'auteur est bien informé de la bibliographie de son sujet et, sans apporter aucun élément nouveau, il a utilisé les meilleures monographies historiques sur le Mont-Athos, en particulier celles de Lake (1909) et de Hasluck (1924). En attendant l'ouvrage de Gabriel Millet, qui a pu explorer à fond les archives des monastères, ce livre offre l'avantage de montrer l'état actuel de la science sur ces questions. L'histoire particulière du Mont-Athos est éclairée par un chapitre général sur le monachisme byzantin. Il eût fallu montrer, d'ailleurs, que cette république monastique est loin d'être un phénomène isolé dans l'histoire religieuse de l'Orient : sans parler des colonies cappadociennes étudiées par le Père de Jerphanion, les monastères groupés sur l'Olympe de Bithynie au VIII^e siècle ont pu fournir des modèles aux fondateurs de l'Athos. On trouvera dans le livre de F. Perilla tous les renseignements fournis par les vies des saints du IX^e siècle, Pierre l'Athonite et Euthyme (qui avait été moine au mont Olympe), sur les fondations antérieures à saint Athanase,

1. F. PERILLA, *Le Mont-Athos*. Paris, J. Danguin, 1927, gr. in-4°, xv-188 p., dessins et aquarelles de l'auteur.

qui trouva à son arrivée sur la sainte montagne une organisation déjà solide avec un *protos* et des réunions périodiques des moines à Karyès. Le prétendu règlement de Romain Lécapène (924) a été reconnu comme un faux. La date du *typikon* de Jean Tzimiskès, qui est comme la charte fondamentale de l'Athos, doit être reportée à 970, au lieu de 972, ainsi que l'a montré D. Anastasievič (*Byzantion*, IV, 1929, p. 7-11). Ce qui donne enfin une grande valeur au livre de F. Perilla, ce sont les impressions personnelles qu'il a rapportées de son voyage au Mont-Athos, ainsi que sa magnifique illustration, dessins et aquarelles d'un caractère très artistique qui nous montrent les aspects les plus pittoresques de ces vieux monastères.

Anton MICHEL a continué ses études sur le schisme du XI^e siècle, dont nous avons déjà signalé l'importance (voir *Revue historique*, t. CLIII, p. 213). Ce nouveau volume renferme des discussions critiques et des éditions de documents la plupart inédits, par lesquels l'auteur essaye d'étayer sa thèse¹. D'après lui, le véritable schisme entre Rome et Constantinople date du patriarcat de Sergius, qui, en 1012, a rayé le nom du pape des diptyques. Michel Keroularios, inquiet du rapprochement politique dirigé contre les Normands d'Italie entre Léon IX et Constantin IX, n'aurait fait que donner un caractère plus solennel et définitif à la séparation religieuse, qui était déjà un fait accompli. Une étude critique du texte du Synodicon, lu dans l'église orthodoxe le premier dimanche du carême en mémoire de la restitution des images et dont l'auteur a consulté les nombreux manuscrits, lui permet d'établir que ce texte liturgique, qui renferme des acclamations en l'honneur des patriarches, des empereurs et des défenseurs des images, a été composé par le patriarche Méthodius après le concile de 842, mais a été remanié à l'époque de Sergius, qui y a introduit le nom de Photius; il est significatif également de n'y trouver mentionné aucun des papes qui ont défendu les images.

A cette preuve de l'existence d'un schisme définitif avant Keroularios, Anton Michel joint celles que lui apporte l'examen des sources officielles originaires de Constantinople, d'Alexandrie, de Jérusalem, d'Antioche, de Rome. D'après lui, Keroularios, comme Léon IX, comme le patriarche Pierre d'Antioche lui-même, malgré son humeur conciliante, avouent implicitement ou explicitement que le schisme existe de fait entre les deux églises. A. Michel reconnaît bien qu'à cette époque les rapports les plus cordiaux existent entre les fidèles des deux confessions, mais il constate que, de 1012 à 1054, il n'y a eu aucune relation quelconque entre Rome et Constantinople. Et c'est ce qui explique selon lui le silence curieux de toutes les chroniques byzantines sur le schisme de 1054. On sait que, de tous les contemporains, Psellos seul fait allusion à ces événements dans l'oraison

1. Anton MICHEL, *Humbert und Kerularios. Quellen und Studien zum Schisma des XI Jahrhunderts*. II. Paderborn, Schöningh, 1930, in-8°, XII-495 p.

funèbre de Keroularios. Les chroniqueurs n'auraient pas cru utile de raconter des événements qui ne changeaient rien à l'état de choses existant.

Le point de vue de Keroularios est surtout précisé par la publication d'un texte important qui se trouve, dépourvu de titre, dans le Cod. Vindob. gr. 306 et qui est comme un exposé de toutes les erreurs reprochées aux Latins. Un scribe donne comme l'auteur de cette « Panoplia », ainsi que l'appelle Anton Michel, le patriarche Michel Keroularios lui-même. Un examen détaillé du texte, des rapprochements avec les documents rédigés par le patriarche ont conduit Anton Michel à la même conclusion. Il établit que cet « arsenal » d'arguments a été constitué à plusieurs reprises entre 1050 et 1054, mais qu'il est antérieur à la publication de l'Édit synodal. Très caractéristiques des doctrines du patriarche sont les passages relatifs aux rapports de l'Église et de l'État. Il est défendu d'obéir à des princes hérétiques et ceux qui participent aux erreurs des Latins sont considérés comme tels ; rien n'éclaire mieux les relations du patriarche avec Constantin IX.

Anton Michel donne de ce texte de grande valeur une édition critique accompagnée d'une traduction latine. Il y a joint une édition de deux traités de Nicétas Stethatos sur les Azyms et la procession du Saint-Esprit, en précisant le rôle que ces écrits ont eu dans les événements de 1054. Il a également édité les lettres synodales du patriarche Pierre d'Antioche (adressées aux patriarches d'Orient et au pape) et il a élucidé un certain nombre de questions relatives au schisme.

Nous nous plaisons à reconnaître les progrès immenses que ces magnifiques travaux ont fait faire à la question du schisme du XI^e siècle. Anton Michel a établi d'une manière définitive la réalité du schisme de Sergius. Il ressort des textes publiés par lui que c'est à ce moment que Photius, le grand adversaire de Rome, a été canonisé et que le nom du pape a cessé d'être inscrit au canon de la messe. Il y avait donc eu rupture, tout au moins du côté de Constantinople, et l'on ne voit pas, en effet, qu'entre 1012 et 1054 on ait essayé un rapprochement. En apparence, Michel Keroularios n'aurait donc rien innové ; en fait, une étude impartiale des faits conduit à d'autres conclusions.

On constate, en effet, que l'acte de Sergius n'a amené aucune réaction de la part de Rome. On voit, au contraire, qu'en 1019 le successeur de Sergius, Eustathe, cherche à obtenir de Rome le titre d'œcuménique et, pour l'Église grecque, un régime d'indépendance que rend très bien le terme d'« autocéphalie ». Il est vrai que la thèse d'Anton Michel l'empêche de regarder cette tentative comme authentique. Mais n'est-ce pas un régime d'autocéphalie analogue que Michel Keroularios proposait à Léon IX en plaçant les deux Églises sur un pied d'égalité ? Avant d'en venir à la rupture complète, n'a-t-il pas proposé un *modus vivendi* que le pape ne pouvait d'ailleurs accepter ? Que cette proposition ait été sincère ou non, elle n'en eût pas moins été impossible si le schisme avait été déclaré officiellement. Il semble bien que le

patriarche Pierre d'Antioche, ancien clerc de Sainte-Sophie, représente les tendances qui dominaient dans le clergé byzantin. S'il est exact, comme le fait remarquer Anton Michel, que la profession de foi adressée par lui à Léon IX avait un caractère inusité et inattendu, elle n'en a pas moins une valeur significative. Les textes nouvellement publiés, qui complètent si bien la figure de l'impérial patriarche, ne font donc, à notre sens, qu'accuser davantage la responsabilité qu'il eut dans la rupture définitive.

X. CONSTANTINOPLE. — Christo M. MACRI a consigné dans une élégante plaquette des remarques intéressantes sur l'élément étranger dans la population de Constantinople et son activité économique¹, mais il ne s'est guère occupé que des Occidentaux, surtout des Italiens et des Juifs. Les Catalans et les Provençaux, qui ont eu une place importante à Constantinople au xiv^e siècle, sont seulement mentionnés : des colonies russe et arménienne, des Turcs et des Arabes, il n'est pas question. Il ne s'agit donc pas d'une histoire d'ensemble des étrangers à Constantinople, qu'il serait si utile de posséder. L'histoire des colonies vénitienne et génoise est bien exposée, mais n'apporte rien de nouveau. La décadence économique de l'empire due à l'expansion de ces colonies étrangères n'est pas nettement indiquée. Il y aurait aussi beaucoup à ajouter aux détails d'ailleurs intéressants que l'on trouve sur la condition des Juifs.

XI. PROVINCES ET PEUPLES VOISINS DE L'EMPIRE. — La question de l'étendue de la domination byzantine sur la région du Bas-Danube préoccupe à juste titre les savants roumains, soucieux de reconstituer l'histoire ancienne de leur pays. On lira donc avec profit l'étude très précise de N. BĂNESCU sur cette question². L'examen critique des sources lui permet de montrer que jusqu'à la fin du xii^e siècle l'empire a possédé, d'une manière presque ininterrompue, la maîtrise de la navigation du Danube. Même à l'époque de l'invasion des Avars, on voit des villes de la Petite-Scythie, pourvues d'une large autonomie, résister par leurs propres moyens aux envahisseurs. En pleine domination bulgare, on trouve encore des traces de la domination byzantine dans ces régions et le duché de Paristrion, créé par Basile II après la conquête de la Bulgarie, se maintient sous les Comnènes. Il y a là un ensemble de faits peu connus qui éclairent singulièrement la politique défensive de Byzance dans ces régions.

Ad. ADAMANTIOU a suivi les divers changements subis au cours des siècles par le terme géographique de *Thrace*³. Il étudie successivement le diocèse

1. Christo M. MACRI, *Des Byzantins et des étrangers dans Constantinople au Moyen Age*. Paris, Guillon, 1928, in-16, 118 p.

2. N. BĂNESCU, *La domination byzantine sur les régions du Bas-Danube* (extrait du *Bulletin historique* de l'Académie roumaine, t. XIII). Bucarest, 1927, in-8°, 15 p.

3. Ad. ADAMANTIOU, *Ἀἱ γεωγραφικαὶ περιγραφαὶ τοῦ ὀνόματος Θράκη* (extrait de *Thra-hikón*, t. I). Athènes, Sakellarios, 1928, in-8°, p. 374-392.

de Thrace de la *Notitia Dignitatum*, qui s'étend jusqu'au Danube et relève de la préfecture du prétoire d'Orient, puis le thème de Thrace créé au VII^e siècle au moment de l'invasion bulgare et qui comprend Constantinople.

Germaine ROUILLARD a publié une deuxième édition de son livre sur l'*Administration civile de l'Égypte byzantine*¹. Nous ne reviendrons pas sur les résultats nouveaux et considérables qu'avait apportés la première édition (1923), tant sur l'Égypte elle-même que sur les mœurs administratives de Byzance. Nous nous contenterons de signaler les améliorations apportées par l'auteur à son travail, présenté cette fois sous une forme agréable, accompagné de reproductions de monuments coptes, fragments de sculpture, fresques, mobilier, fac-similé de papyrus qui donnent au lecteur une idée plus vivante de la société égyptienne avant l'invasion arabe. Les modifications du texte portent sur des détails nouveaux qui augmentent la valeur et la précision des renseignements déjà rassemblés : détails inédits sur la lutte du gouvernement impérial contre les progrès du patronage des grands propriétaires et de l'*autopragie* (immunité), sur le recrutement des fonctionnaires, sur la création des *pagarchies* substituées aux *pagi* vers 474 et qui semblent avoir été un expédient du pouvoir impérial pour lutter contre les progrès de l'autopragie, sur les impôts extraordinaires à l'origine dits *συνέβηται*, qui finissent par devenir réguliers et sont affectés au paiement des fonctionnaires, sur l'importance de l'*annona civica*, d'où dépendait l'alimentation de Byzance (même lorsque des remises d'impôts sont accordées, elle est exceptée de cette faveur), et sur la perception en nature du blé. On y trouve même un rapport de police avec des noms de fonctionnaires dans la liste des délinquants. Des détails nouveaux sont donnés sur les usurpations des grands propriétaires qui entretiennent une police privée, s'emparent des fonctions publiques, même de celles de ducs et contrecarrent la politique impériale en favorisant le clergé monophysite. Il y a là des faits dont la portée dépasse singulièrement le cadre de l'Égypte et qui montrent les populations se plaçant sous la tutelle des puissants, tout comme en Occident à la même époque. On voit par ces exemples tout l'intérêt des additions dont G. Rouillard a pu enrichir son travail, qui est devenu ainsi l'un des meilleurs ouvrages consacrés à l'histoire des institutions byzantines.

Nous avons signalé dans notre dernier Bulletin l'étude de Vasiliev sur l'établissement des Goths en Crimée au III^e siècle et leur conversion au christianisme (voir *Revue historique*, t. CLIII, p. 216). L'histoire très obscure des Goths de Crimée a été poursuivie par A. VASILIEV dans une nouvelle étude qui comprend l'époque de la domination byzantine². Par une étude critique de toutes les sources connues, il est parvenu à déterminer les principales

1. Germaine ROUILLARD, *L'administration civile de l'Égypte byzantine*. Préface de Ch. DIEHL, 2^e édit. Paris, Geuthner, 1928, in-8°, xv-268 p., 8 pl. et fig. dans le texte.

2. A. VASILIEV, *Gotui v' Kruimou* (suite). Bulletin de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S. (sciences histor.-philol.). Leningrad, 1927, in-4°, p. 179-282.

péripiétés de cette domination, et à montrer l'importance attachée par les empereurs de Constantinople à cette colonie lointaine. Le ^{vi}^e siècle est l'époque de la prépondérance des Huns qui s'emparent de la partie plate de la péninsule et aussi de Panticapée sur le Bosphore Cimmérien. Depuis la fin de ce siècle domine l'influence des Chazars : l'exil du pape Martin I^{er} en Crimée (654-655) et les aventures de Justinien II, ainsi que sa vengeance contre Cherson, sont étudiés d'une manière critique. A l'époque de la Querelle des images, la domination des Khazars sur la Crimée s'affirme de plus en plus, mais la hiérarchie épiscopale des Goths chrétiens s'est maintenue. Jean, évêque des Goths, participe au concile iconoclaste de 753, tandis qu'au concile de Nicée (787) on trouve le nom de son représentant, le moine Cyrille. L'histoire de cet évêque Jean, originaire d'Asie Mineure et constructeur de plusieurs églises, est particulièrement intéressante. A cette époque, la hiérarchie épiscopale paraît bien constituée, comme le prouve la notice publiée par De Boor. M. Vasiliev s'est efforcé d'identifier les évêchés cités dans cette notice. Au ^x^e siècle, la domination khazare prend fin et les Goths de Crimée passent sous le protectorat des princes russes. La domination byzantine est rétablie sur une partie de la péninsule et dure jusqu'à la fin du ^{xi}^e siècle. C'est à cette époque qu'elle s'affaiblit définitivement, mais l'histoire de cette décadence est particulièrement obscure. Les Comnènes portent encore dans la suscription de leurs nouvelles le titre de Gothicus, mais en 1204 la domination byzantine sur cette région a définitivement disparu.

Les recherches archéologiques du R. P. DE JERPHANION en Asie Mineure en particulier dans le Pont, en Cappadoce et en Galatie, apportent des contributions neuves et importantes à l'histoire de la domination byzantine dans cette province¹. On trouvera, dans son livre et dans ses belles reproductions photographiques, des renseignements abondants sur les tombeaux rupestres du Pont, sur les ponts romains de la même région, sur les monuments seldjoucides et ottomans d'Amasia et de Sivas, ainsi qu'un choix d'inscriptions païennes et chrétiennes d'Angora. Deux chapitres de son livre intéressent spécialement l'histoire byzantine. Dans l'un, il rend compte des études, entremêlées de fouilles intéressantes, qu'il a pu faire dans l'église en ruines de Saint-Clément d'Angora (en collaboration avec W. Zorrrer), dont il est parvenu à restituer le plan et l'élévation. Analogue à la Dormition de Nicée, l'église Saint-Clément se rattache au groupe des basiliques à coupole anatoliennes qui ont précédé la construction de Sainte-Sophie. Les détails de sa construction et de sa décoration sculptée, assez sommaire, mais intéressante, la classent parmi les édifices de la fin du ^v^e ou du début du ^{vi}^e siècle. Plus important encore est le chapitre consacré à la vieille citadelle

1. G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéologie anatolienne* (Mélanges de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, t. XIII). Beyrouth, impr. Catholique, 1928, in-8°, 332 p. et 1 atlas de CXX planches.

qui domine Angora. Ce n'est pas du tout, comme on l'a prétendu, un travail seldjoucide, mais elle est incontestablement byzantine, comme le prouvent les croix sculptées aux meurtrières du front sud, ainsi que l'appareil des murs qui rappelle celui des tours de Constantinople (base en gros blocs surmontés de lits alternés de briques et de moellons). On constate un remploi fréquent de matériaux et de sculptures antiques et plusieurs réfections, les unes byzantines, les autres turques. La partie la plus ancienne, située au sommet, forme un rectangle à peu près régulier, flanqué de curieuses tours pentagonales. C'est le seul exemple connu de l'emploi systématique de ce plan, recommandé par l'auteur anonyme d'un traité de poliorcétique contemporain de Justinien, comme assurant seul la force du rempart. L'enceinte extérieure est un peu plus récente : on y trouve des inscriptions au nom d'un empereur, Michel, et du *spatharocandidat* Basile. L'ouvrage du R. P. de Jerphanion était achevé lorsque H. Grégoire (*Byzantion*, IV, 437-461) a donné les preuves qu'il s'agissait de Michel III et restitué, d'après une ancienne copie de Perrot, la date de 859. Le *spatharocandidat* serait le futur empereur Basile le Macédonien. Le R. P. de Jerphanion, qui avait songé d'abord à Michel II, a accepté cette nouvelle lecture, d'après laquelle Michel III aurait relevé les murs d'Angora vingt et un ans après la prise de cette ville par El. Motasem. Il n'en reste pas moins que la citadelle du sommet est beaucoup plus ancienne ; le R. P. de Jerphanion croit pouvoir la faire remonter soit à l'époque d'Héraclius, soit à celle de Léon l'Isaurien. Signalons, enfin, une inscription placée dans le temple d'Auguste, à une époque où cet édifice avait été transformé en église au nom du *turmarque* Eustathé, commandant d'une subdivision militaire (*tourma*) d'un thème. Depuis 768, Angora se trouvait être le chef-lieu du thème des Buccellaires.

Michel LASCARIS a apporté une contribution intéressante à l'histoire des rapports entre l'empire byzantin et la Serbie en retraçant la biographie des princesses de sang impérial mariées aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles à des souverains serbes¹. Jusqu'au ^{xii}^e siècle, il ne put être question d'unions matrimoniales entre la maison impériale et les chefs serbes regardés comme des vassaux et pourvus de titres auliques ; puis, à partir d'Étienne Nemanja, la Serbie devient une des puissances de la péninsule des Balkans, et son alliance est recherchée. Sept princesses byzantines, dont Michel Lascaris retrace l'histoire, épousèrent des princes serbes au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e siècle. Ces mariages eurent un caractère surtout politique, comme celui de Simone, fille d'Andronic II, âgée de cinq ans, avec Étienne Ourosos II, qui en avait quarante ; mais, en sacrifiant sa fille, le basileus réussissait à terminer avantageusement pour l'empire une guerre qui durait depuis vingt ans. En dehors des chroniques qu'il connaît fort bien, l'auteur a utilisé des documents inédits, tirés

1. Michel LASCARIS, *Vizantiske Printseze y Sredieevkovnoj Srbiji*. Belgrade, 1926, in-8°, 138 p.

notamment des archives de Raguse et qui donnent à son livre une grande valeur.

XII. HISTOIRE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE. — Le livre de J. BRISSAUD sur le régime de la terre dans la société étatiste du Bas-Empire¹ touche très peu à l'histoire de Byzance, bien qu'il cite à plusieurs reprises des constitutions de Zénon et de Justinien, relatives au régime des terres et des personnes. Ses études, bien informées d'ailleurs, sur les conditions de la propriété foncière à partir du IV^e siècle, sur l'évolution du colonat et la formation de la classe des « puissants » visent surtout l'Occident. Il est regrettable qu'il ait ignoré systématiquement les témoignages qui montrent le même développement en Orient et qui se sont accrus singulièrement grâce aux progrès de la papyrologie. Il ne paraît pas connaître l'ouvrage de M^{lle} Rouillard sur l'Égypte, et il n'est même pas question dans son livre de l'expansion si caractéristique du régime de l'« autoprégie ». Ajoutons que la dernière partie de sa thèse semble en contradiction avec ce qui précède. D'une part, il montre la prépondérance prise dans l'empire par la classe des *potentiores* ; d'autre part, il conclut au caractère profondément étatiste de cette société où le pouvoir est assez fort pour murer les hommes dans la condition où ils sont nés. La vérité, c'est que l'élan qui pousse les petits propriétaires à se placer sous la protection des puissants est dû justement au désir d'échapper aux abus de l'étatisme et en particulier de la fiscalité. Toute l'histoire sociale de l'empire byzantin n'est qu'une lutte séculaire entre ces deux tendances, et c'est pour regagner le terrain perdu que les empereurs se sont posés à plusieurs reprises en protecteurs des classes moyennes contre les puissants.

Le livre de G. I. BRATIANU sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e siècle² est, en dépit de son titre (qui ne donne pas une idée exacte de son contenu), un chapitre des plus importants de l'histoire économique de Byzance. Son objet est, en effet, de montrer comment le commerce si fructueux de la mer Noire (blés des terres noires, fourrures, alun, etc., en échange de produits fabriqués), resté jusqu'à la fin du XII^e siècle le monopole de Constantinople, a été absorbé par Gênes au XIII^e siècle, grâce aux circonstances précaires dans lesquelles s'est trouvé l'empire. Ces questions avaient été déjà abordées souvent, en particulier dans l'histoire du commerce du Levant de Heyd. Dans son introduction, G. I. Bratianu a d'ailleurs donné une analyse des principaux ouvrages relatifs à la question. Il a réussi lui-même à renouveler le sujet, grâce aux études qu'il a faites aux archives de Gênes de l'« Archivio Notarile » ; les actes notariés qu'il contient permettent de reconstituer l'histoire de la colonie génoise de Péra et offrent d'abondants

1. J. BRISSAUD, *Le régime de la terre dans la société étatiste du Bas-Empire*. Paris, E. de Boccard, 1927, in-8°, 196 p.

2. G. I. BRATIANU, *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e siècle*. Paris, Geuthner, 1929, in-8°, xii-359 p., 5 planches et 1 carte.

renseignements sur celle de Caffa et les établissements génois de Crimée. Après avoir songé d'abord à une simple histoire de la colonie de Péra, l'auteur a élargi son cadre et son livre embrasse, en réalité, les rapports de Gênes avec l'empire byzantin jusqu'au *xiv^e* siècle.

Après un chapitre copieux sur le commerce de la mer Noire dans l'antiquité et le haut Moyen Age (l'auteur ignore les études de Vasiliev sur les Goths de Crimée), il s'attache à marquer les étapes de l'expansion génoise : formation de la commune de Gênes, participation de Gênes à la première croisade et premiers établissements génois en Syrie (privileges accordés par Bohémond en 1098 et surtout par Baudouin I^{er} en 1101) ; enfin, premier établissement des Génois à Constantinople en 1155, mais, dans les concessions que leur accorde Manuel Comnène, l'auteur insiste avec raison sur ce point, le commerce de la mer Noire est complètement exclu. Là les Génois trouvent des rivaux déjà établis, d'où des conflits parfois sanglants, sans parler des difficultés avec le pouvoir impérial et des crises comme le massacre des Occidentaux en 1182. Ils n'en ont pas moins un quartier assez vaste, à l'entrée de la Corne-d'Or, Coparion, qui se couvre de constructions. Cette position est ruinée par la croisade de 1204, qui fait des Vénitiens les maîtres de Constantinople et d'une bonne partie de l'empire. Les Génois ne sont pas évincés entièrement, mais une guerre de corsaires commence entre eux et Venise et aboutit à des coups de force comme le sac du quartier génois de Saint-Jean-d'Acre en 1258. Le résultat est de rapprocher les deux ennemis de Venise, Michel Paléologue et Gênes, et le traité de Nymphée (13 mars 1261) marque une nouvelle étape décisive dans la situation de Gênes, fait d'elle l'alliée militaire de l'empire et lui ouvre le commerce de la mer Noire. Michel Paléologue se rend compte, d'ailleurs, du caractère douteux de ces nouveaux alliés et il les établit de l'autre côté de la Corne-d'Or, dans le faubourg de Péra-Galata, avec défense d'élever des fortifications.

Les renseignements apportés par Bratianu sur cet établissement de Péra, sa position, son développement, son administration sous l'autorité du podestat, ses constructions, sa population cosmopolite, sa prospérité commerciale, forment l'un des chapitres les plus intéressants et les plus nouveaux de son livre. Lorsqu'en 1285 Andronic II commet la faute de supprimer la marine impériale, l'empire se trouve à la discrétion de la flotte de Gênes. Les conflits sont d'ailleurs nombreux entre les colons de Péra et l'empire. On lira avec intérêt l'exposé de ceux qui avaient pour cause la réglementation du commerce des blés de la mer Noire par l'autorité byzantine.

Bratianu étudie ensuite l'histoire de la pénétration des Génois dans la mer Noire, leurs établissements dans l'État de Trébizonde et en Petite-Arménie, où une partie du commerce de la mer Noire est dérivée vers le port de Lazazzo, enfin la fondation des colonies génoises de Crimée et en particulier de Caffa. Bratianu fait justice des légendes créées par les historiens sur l'ancienneté des établissements génois en Crimée. Il étudie avec soin les plus an-

ciens rapports des Occidentaux avec les Mongols et montre que les premiers renseignements sur la colonie de Caffa ne sont pas antérieurs à 1281. Les actes notariés lui ont permis de dresser un tableau très intéressant de cette colonie où, parmi des Corses immigrés, on trouve un Vivaldo de Bonaparte.

Enfin, la dernière partie du livre montre l'effort suprême et infructueux de Venise pour déloger les Gênois de leurs positions dans le Levant. Bratianu montre admirablement qu'il faut chercher la vraie cause de la terrible guerre dite de Curzola (1293-1299) dans la rivalité entre les deux puissances mongoles du Kiptchak, alliée du Soudan d'Égypte, et de la Perse dont le Khan cherchait, au contraire, à détruire la puissance égyptienne. Venise a cherché, avec l'appui du Khan de Kiptchak, Nogaï, à détruire les établissements génois. Les péripéties de cette guerre, notamment l'odieux sac de Péra en 1296 et le féroce massacre des Vénitiens de Constantinople, sont exposées avec toute la précision désirable. Après sa victoire de Curzola (1298), Gênes était presque aussi affaiblie que Venise et ce fut l'empire byzantin qui fit les frais de la guerre. La charte accordée par Andronic II aux Gênois en 1303 élargissait singulièrement les limites de la colonie de Péra et l'autorisait à se fortifier. Les résultats de l'alliance militaire entre Gênes et l'empire, qui était le prix de cette concession, furent médiocres et ce fut un ennemi, plus qu'un allié, que Constantinople eut désormais attaché à son flanc. On doit souhaiter que G. I. Bratianu trouve dans les archives génoises les moyens de pousser jusqu'aux jours tragiques de 1453 l'histoire de ces rapports entre Gênes et l'empire, qu'il a si bien renouvelée par son remarquable ouvrage.

XIII. RAPPORTS ENTRE BYZANCE ET L'OCCIDENT. — L'ouvrage, luxueusement édité et accompagné de magnifiques illustrations, que Jean EBERSOLT a consacré aux influences byzantines et orientales en France avant les croisades est un répertoire de faits dûment contrôlés, empruntés à un nombre considérable de sources et qui rendra d'immenses services¹. Sans doute quelques interprétations douteuses et quelques lacunes pourraient être signalées. P. 17, par exemple, lorsque Sidoine Apollinaire dit qu'à Ravenne les Syriens chantent les psaumes, c'est une simple boutade ironique, comme l'indique le contexte, et les conséquences que l'auteur tire de ce texte paraissent exagérées. Je crois aussi que M. Ebersolt fait trop bon marché de la relation montrée par M. Pirenne entre la maîtrise navale prise par les Arabes dans la Méditerranée et la disparition du grand commerce maritime qui renaît au x^e siècle. En fait, les colonies marchandes de Syriens disparaissent au ix^e siècle. Les rapports de la France avec l'Orient n'en sont pas moins étroits, mais ils sont surtout de nature politique (échange d'am-

1. Jean EBERSOLT, *Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant les croisades*. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1928, in-4°, 419 p., 26 pl. et 2 fig. T. II : 1929, in-4°, 413 p., 9 figures et 16 pl.

bassades) et religieux (pèlerinages, moines d'Orient en Occident, introduction des reliques et du culte des saints orientaux). A partir du ix^e siècle, les influences orientales se sont exercées aussi par l'Espagne arabe et chrétienne. L'auteur a signalé le fait sans y insister. Ces réserves n'enlèvent rien à la valeur de ce livre ; il sera consulté avec fruit et témoigne d'une égale érudition dans le domaine des textes et celui des monuments.

Dans un deuxième volume, digne par sa belle présentation du précédent, M. Ebersolt a continué cette histoire des relations entre l'Orient et l'Occident à l'époque des croisades. Cette question est à beaucoup d'égards plus neuve et moins bien étudiée jusqu'ici que la première ; mais, si les croisades ont rendu les rapports avec l'Orient plus réguliers et plus fréquents, l'action exercée par l'Orient est moins profonde et moins décisive que dans la période précédente. M. Ebersolt n'en a pas moins relevé une masse considérable de faits de tout ordre qui montrent le caractère ininterrompu de ces relations, même aux époques les plus critiques, comme celle de l'agonie et de la chute de Byzance. On trouvera dans son livre des renseignements sur les principales œuvres d'art byzantines ou arabes, reliquaires et œuvres d'orfèvrerie, étoffes précieuses, verreries admirables provenant de quelque cadeau impérial et surtout du butin de Constantinople en 1204. Une place importante aussi est faite aux reliques de la Passion acquises par saint Louis de Baudouin II. Avec les reliques et les œuvres d'art sont arrivés les cultes des saints orientaux et leurs légendes, rassemblées dans la Légende dorée, et qui ont fourni tant de thèmes à l'art occidental. Ce qui ressort surtout des recherches de M. Ebersolt, c'est que cet art occidental, déjà formé au xii^e siècle, n'a guère emprunté à l'Orient que des thèmes, qu'il a transcrits dans son propre style : c'est surtout sur les modes que l'influence orientale s'est fait sentir pendant cette période. M. Ebersolt a relevé la vogue des tapis sarrasinois et de Romanie. Les faits qu'il a tirés des récits de pèlerins et d'ambassadeurs, des inventaires de princes comme Jean, duc de Berry, ou Philippe le Bon, enfin de certaines peintures de manuscrits où sont reproduits les monuments de Jérusalem, montrent chez les hommes du xv^e siècle un véritable engouement pour l'exotisme oriental, qu'il s'agisse de Byzance ou des Turcs. Tels sont quelques-uns des faits intéressants que nous ne pouvons qu'indiquer rapidement. Ce second volume achève un ouvrage considérable dont l'information étendue fait honneur à M. Ebersolt et qui rendra les plus grands services.

XIV. HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — On sait quelle place considérable les superstitions de tout genre, héritage du paganisme hellénique ou oriental, tenaient dans la société byzantine. Le goût des sciences occultes était particulièrement répandu, et c'est même là un des griefs que Psellos relève dans son acte d'accusation contre le patriarche Michel Keroularios. Psellos, lui-même, s'était intéressé à ces questions. K. SVOBODA a eu l'excellente

idée de rechercher ses théories sur les démons et leur intervention dans la vie des hommes d'après son dialogue de *Timothée* (entre le moine Timothée et un fonctionnaire impérial de Thrace qui avait eu à sévir contre la secte des Euchites attachés au culte des démons) et d'après plusieurs autres traités (sur la divination par les omoplates et par le vol des oiseaux, sur les oracles chaldéens, etc.)¹. K. Svoboda montre que la classification des démons, donnée par Psellos, s'inspire des ouvrages néo-platoniciens, en particulier d'Olympiodore et de Porphyre, dont il cherche à adapter les doctrines aux croyances chrétiennes. Les exemples qu'il donne de l'intervention des démons dans la vie humaine (visions, maladies, folie, divination) reproduisent les croyances de ses contemporains. Il indique aussi les procédés, religieux ou magiques, employés pour chasser les démons ; il raconte entre temps un certain nombre d'anecdotes savoureuses qui nous font pénétrer intimement dans la vie morale de la société byzantine.

Pendant les quatre ans (1926-1930) que nous étudions ici, on a publié un nombre considérable d'ouvrages relatifs à l'art byzantin et à sa pénétration dans les pays en rapports directs avec l'empire. En nous tenant à un point de vue strictement historique, nous ne pouvons que nous réjouir des lumières nouvelles que la connaissance de plus en plus complète de l'évolution artistique apportée à l'histoire spirituelle de la société byzantine. Mais surtout la diffusion de l'art byzantin dans les pays slaves, roumains, caucasiens, les résistances que lui opposent souvent des traditions nationales, nous renseignent d'une manière précise sur l'expansion de l'influence byzantine en Orient et les obstacles qu'elle a rencontrés. Nous ne pouvons qu'indiquer sommairement ces publications, dont plusieurs sont très remarquables.

Charles DIEHL a donné à la Bibliothèque d'histoire de l'art un résumé très clair et très précis de l'évolution de l'art chrétien primitif et de l'art byzantin². L'ouvrage est accompagné de magnifiques planches. Une autre étude d'ensemble est celle d'André GRABAR sur la décoration byzantine³ ; il voit dans l'art byzantin un art avant tout oriental et religieux, recherchant les techniques somptueuses ; les modèles antiques n'ont été pour lui que des thèmes qu'il n'a pas enrichis, mais qu'il a déformés suivant son génie propre.

D'après un texte hagiographique nouvellement publié (*A. S. S. Boll.*, novembris, IV), H. GRÉGOIRE a pu confirmer les conjectures qui plaçaient la construction de la Dormition de Nicée bien avant le règne de Basile I^{er}, au plus tard au début du IX^e siècle⁴.

1. K. SVOBODA, *La démonologie de Michel Psellos* (Faculté de philosophie de l'Université de Brunn, 22). Brunn, 1927, in-8°, 60 p.

2. Charles DIEHL, *L'art chrétien primitif et l'art byzantin*. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1928, in-4°, 61 p. et LXIV pl.

3. André GRABAR, *La décoration byzantine*. Ibid., 1928, in-8°, 44 p. et XXXI pl.

4. Henri GRÉGOIRE, *Le véritable nom et la date de l'église de la Dormition à Nicée* (Mélanges Pirenne). Bruxelles, 1925, in-8°, 4 p.

L'histoire de la peinture a été particulièrement étudiée et s'est enrichie de plusieurs belles découvertes. Eustache DE LOREY a retrouvé sous le badigeon, dans la cour de la mosquée des Ommiades à Damas, une série de tableaux en mosaïque, figurant des paysages de style pompéien, avec des architectures irréelles présentées dans un cadre verdoyant, dont les arbres sont traités avec une vérité étonnante¹, sans aucune représentation quelconque d'un être animé. Ces œuvres sont dues au calife Walid, qui, d'après les chroniqueurs arabes, reconstruisit la mosquée en 706 et fit venir pour l'orner des artistes de Constantinople.

Le R. P. DE JERPHANION a publié un deuxième album reproduisant les vues des églises rupestres de Cappadoce qu'il a explorées². Nous avons déjà signalé le puissant intérêt de ces magnifiques travaux (voir *Revue historique*, t. CLIII, p. 221), et nous y reviendrons lorsque aura été publié le volume de texte qui doit accompagner cet album, aussi luxueux que le précédent. Il en sera de même de l'ouvrage important préparé par Gabriel MILLET sur les monuments de l'Athos et dont l'atlas seul a paru³. Il contient des reproductions de mosaïques et de peintures relevées au Protaton, à Chilandar, à Vatopédi, à Lavra. Dans un avant-propos, G. Millet nous avertit que ces œuvres représentent les deux écoles de peinture, macédonienne et crétoise, dont il a établi l'existence. Il a reconnu surtout que les peintures du Protaton, attribuées au xvi^e siècle, ont été seulement restaurées à cette époque et sont dues, en réalité, à la munificence du Kral serbe Miloutine, gendre d'Andronic II (1281-1321); il augmente ainsi singulièrement notre connaissance de l'art contemporain des Paléologues.

Signalons encore la découverte faite par Jean LASSUS d'un manuscrit illustré du *Livre des Rois* (*Vatic. gr.*, 333, xi^e siècle)⁴. On sait qu'il n'existe aucune bible byzantine illustrée complètement et l'on ne connaissait jusqu'ici que le groupe des Octateuques, celui des Psautiers et quelques livres d'extraits. On n'ignore pas, d'autre part, la place très restreinte que tient l'Ancien Testament dans l'iconographie religieuse de Byzance. C'est ce qui donne à cette découverte une grande valeur. J. Lassus a, d'ailleurs, retrouvé les sources des miniatures relatives à la vie de David dans certains tableaux du célèbre Psautier de Paris (*Bibl. nat.*, gr. 139) qui lui semblent dériver d'un rouleau biblique de David, analogue à celui de Josué. Ce chef-d'œuvre de la peinture byzantine, dont la datation est si problématique, a été égale-

1. E. DE LOREY, *Les mosaïques du VIII^e siècle de la mosquée des Ommiades à Damas*. Paris, Cahiers d'art, 1929, VII, p. 305-312, et Fondation Eugène Piot, *Monuments*, t. XXX. Paris, 1930, p. 1-12.

2. G. DE JERPHANION, *Les églises rupestres de Cappadoce* (*Bibl. archéol. et hist. du Haut-Commissariat de Syrie*, V). Paris, Geuthner, 1928, deuxième album de 144 pl. in-fol.

3. G. MILLET, *Monuments de l'Athos. I : Les peintures* (*Monuments de l'art byzantin*, t. V). Paris, Ernest Leroux, 1927, 1 album de 264 pl. in-fol.

4. Jean LASSUS, *Les miniatures byzantines du Livre des Rois* (extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XLV). Paris, E. de Boccard, 1928, in-8°, 37 p. et VII pl.

ment étudié par Alois GRÜNWALD¹, qui croit avoir retrouvé les sources antiques de deux des plus belles miniatures (prière d'Isaïe, David et son troupeau) sur le sarcophage d'Endymion du musée du Capitole.

L'art qui s'est développé dans les pays soumis à l'influence spirituelle de Byzance a été l'objet de nombreux et importants travaux. Le tome I de la belle histoire de l'art italien de Pietro TOESCA², qui va jusqu'à la fin du XIII^e siècle, fait, comme de juste, une place considérable aux monuments d'art byzantin que possède l'Italie, et l'auteur apporte toute son attention au problème si délicat de la naissance d'un art proprement italien, dégagé peu à peu de la « maniera bizantina ». Les rapports entre l'art byzantin et l'art italien, la question de l'influence italienne sur l'art byzantin du XIV^e siècle tiennent aussi une grande place dans l'élégant ouvrage de Paul MURATOFF sur la peinture byzantine³. De son côté, André GRABAR relève dans certains monuments des pays balkaniques un courant d'influences asiatiques tout à fait étranger et même opposé à l'action de Constantinople⁴ : les restes d'un revêtement mural en faïence d'une église, découverte en 1909 près de l'ancienne capitale bulgare de Preslav, évoquent le souvenir des techniques persanes, tandis que plusieurs manuscrits serbes et bulgares (dont un roman d'Alexandre) conservent dans leur illustration les traits d'un art populaire d'origine syrienne et copte.

Un tableau d'ensemble du développement de l'art en Bulgarie, de la conquête turque à nos jours, a été dressé par André PROTITCH⁵ et renferme des reproductions de monuments peu connus, montrant la longue survivance de l'art byzantin dans cette région. Il faut louer surtout l'ouvrage monumental d'André GRABAR sur la peinture religieuse en Bulgarie, qui forme le tome I de la nouvelle collection « Orient et Byzance », dirigée par G. Millet et qui fait grand honneur à l'édition française⁶. Par des recherches personnelles dans des églises peu connues ou même totalement ignorées, André Grabar est parvenu à retrouver un prodigieux ensemble de fresques qui ne représentent nullement un art national bulgare (ce côté national est représenté par de beaux portraits de donateurs, tsars ou boliades), mais nous renseigne, en

1. Alois GRÜNWALD, *Byzantinische Studien zur Entstehungsgeschichte des Pariser Psalters* (Faculté de philosophie de l'Université allemande de Prague, I). Brünn, 1929, in-4°, 41 p.

2. Pietro TOESCA, *Storia dell' arte italiana. I : Il medioevo*. Turin, Unione tipografico-editrice, 1927, in-4°, 1,199 p., 833 fig. et 5 pl.

3. Paul MURATOFF, *La peinture byzantine*. Paris, Crès, 1928, in-4°, 174 p. et 256 pl.

4. André GRABAR, *Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique* (public. de l'Université de Strasbourg, fasc. 43). Paris, Soc. « Les Belles-Lettres », 1928, in-8°, XIII-151 p., 28 fig. et 16 pl.

5. André PROTITCH, *Denatsionalizirane i vizraïdane na Bulgarskoto izkustvo prez Turskoto roistvo ot 1393 do 1879 god* (études dédiées à la mémoire du roi Siméon). Sofia, 1927, in-4°, p. 383-540, 200 fig. et résumé en français.

6. André GRABAR, *La peinture religieuse en Bulgarie*. Préface de G. MILLET (Orient et Byzance, t. I). Paris, Geuthner, 1928, in-4°, γ'-396 p. et 1 album de 64 pl.

revanche, sur les divers aspects de la peinture byzantine à travers les siècles. Son livre devra être consulté par tous les historiens de l'art byzantin auxquels il apporte des matériaux d'une grande richesse.

N. OKOUNEV a commencé la publication d'un magnifique album des monuments de l'art serbe¹. Les deux premiers fascicules reproduisent, avec des détails donnés à grande échelle, des peintures du XIII^e et du XIV^e siècle, où l'on reconnaît la main des Grecs. Les archéologues serbes ont consacré aux églises de leur pays de belles monographies abondamment illustrées. Citons celles de V. R. PETKOVITCH sur le monastère de Kalenitch² (fondé entre 1407-1413 par le despote Étienne) et de M. VASSITCH sur l'église de Zitcha et sur la célèbre Lazaritsa de Krouchevats³.

Les églises roumaines, enfin, apportent aussi un témoignage de premier ordre sur les influences artistiques qui se sont entre-croisées dans l'Europe orientale au Moyen Age. O. TAFRALI a recherché l'origine des plans usités dans les diverses églises de Curtea-de-Arges⁴. G. BALS a donné une suite à sa belle monographie sur les églises d'Etienne le Grand par une nouvelle étude, où l'on retrouve la même méthode rigoureuse, la même précision et la même richesse documentaire sur les églises moldaves du XVI^e siècle⁵, romanes par leur construction, gothiques par leur décoration sculptée et serbo-byzantines par leur plan et l'iconographie des fresques qui recouvrent entièrement leurs surfaces, à l'extérieur comme à l'intérieur. N. GHICA-BUDESTI vient de publier la première partie d'une importante étude sur l'évolution architecturale en Valachie où il a fait la part des influences occidentales, byzantines, serbes, athonites, arméniennes⁶.

L'étude de la peinture des églises valaques et moldaves a été entreprise par I. D. STEFANESCU, qui lui a consacré successivement trois ouvrages. Sa *Contribution à l'étude des peintures murales valaques*⁷ porte sur les églises de Transylvanie du district de Vâlcea, de Târgoviste et de la région de Bucarest. A part les églises de Cozia, la plupart de ces monuments ne sont pas plus anciens que le XVII^e siècle, mais montrent, d'une manière curieuse, la persistance du canon byzantin. Stefanescu s'est attaché surtout à l'étude des

1. N. OKOUNEV, *Monumenta Artis Serbicae*, I. Zagreb et Prague, Stern, 1928, 1 album in-4° de 12 pl. — II. Prague, Institut slave, 1930, 13 pl.

2. V. R. PETKOVITCH, *Manastir Kalenitch* (publicat. du Musée national de Belgrade, IV). Belgrade, 1926, in-4°, 90 p. et 73 fig. (résumés en français) et *La peinture serbe au moyen âge*, I. Belgrade, 1930, album de 60 planches in-4°.

3. M. VASSITCH, *Zitcha i Lazaritsa*. Belgrade, 1928, in-4°, xi-256 p. et 186 fig.

4. O. TAFRALI, *Monuments byzantins de Curtea-de-Arges* (extrait du *Bulletin de l'Institut archéol. bulgare*, t. IV). Sofia, 1927, in-8°, p. 236-250.

5. G. BALS, *Bisericile si monăstirile moldovenesti din veacul al XVI. lea, 1527-1582*. Bucarest, Commission des Monuments historiques, 1928, in-4°, 397 p. et 425 fig.

6. N. GHICA-BUDESTI, *Evolutia Arhitecturii in Muntenia*, I. Bucarest, Marvan, 1930 (Commission des Monuments historiques, fasc. 53-54, p. 123-158, et pl. LXXXVI).

7. I. D. STEFANESCU, *Contribution à l'étude des peintures murales valaques* (Orient et Byzance, t. III). Paris, Geuthner, 1928, in-4°, 90 p. et 10 pl.

peintures moldaves. Son premier volume, si riche de détails et de comparaisons avec les monuments byzantins, serbes ou russes, semble épuiser le sujet¹. La thèse qu'il défend, et que les nombreuses observations faites par lui paraît fortifier, c'est l'unité de l'art moldave et son originalité. D'une part, la peinture monumentale fournit des thèmes à tous les arts somptuaires, et il en résulte que des monuments d'orfèvrerie ou des tissus brodés bien datés permettent de préciser la chronologie des peintures qui les ont inspirés. D'autre part, bien qu'issue de la tradition byzantine la plus pure, la peinture moldave diffère des monuments de l'Athos ou des églises serbes par sa technique très particulière, à laquelle l'auteur consacre un chapitre des plus intéressants, par son style et par son adaptation aux formes architecturales très spéciales des églises moldaves.

Enfin, des travaux de nettoyage entrepris par la Commission des Monuments historiques de Roumanie ont révélé de nouveaux ensembles de fresques d'un grand intérêt, comme celles de Popauti, qui gardent la tradition iconographique de la fin du xve siècle ou de sainte Parasceve de Roman, datées de 1550. I. D. STEFANESCU a donc repris ses recherches qui l'ont amené à publier un nouveau volume², où il a précisé sa théorie sur l'origine de la peinture moldave, s'efforçant de retrouver sous les repeints modernes l'ordonnance iconographique primitive. Ce qui paraît résulter de ses savants travaux, c'est que les fresques moldaves nous montrent un art byzantin transplanté dans un pays étranger, mais conservant sa force vitale et se transformant en s'adaptant aux conditions locales, sans renoncer jamais à son idéal à la fois religieux et esthétique. Les livres, si riches de faits, de I. D. Stefanescu, sont donc pleins d'enseignements à cet égard.

C'est à l'étude de l'iconographie des fresques si étranges qui recouvrent les parois des églises moldaves du xvi^e siècle que s'est consacré spécialement Paul HENRY dans deux essais où il arrive, grâce à une excellente méthode d'exégèse, à retrouver les sources dont se sont inspirés les peintres. On lira avec intérêt les rapprochements qu'il établit entre le thème si curieux « des douanes célestes » et certaines légendes populaires toujours en honneur dans les campagnes moldaves. Des études sur l'« arbre de Jessé » des églises de Bucovine, encadré de prophètes et de sages païens, ainsi que sur l'illustration de « l'Hymne Akathiste », apportent aussi plusieurs conclusions nouvelles³.

Louis BRÉHIER.

1. ID., *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie* (Orient et Byzance, t. II). Préface de Ch. DIEHL. Paris, Geuthner, 1928, in-4°, vii-338 p. et un atlas de 96 pl.

2. I. D. STEFANESCU, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie. Nouvelles recherches. Étude iconographique* (Orient et Byzance, t. VI). Paris, Geuthner, 1929, in-4°, viii-192 p. et un atlas de 58 pl.

3. Paul HENRY, *Folklore et iconographie religieuse*, in-8°, 35 p. et 5 fig. — *L'arbre de Jessé dans les églises de Bukovine et notes sur l'hymne Akathiste*, in-8°, 49 p. et 4 fig. (extrait des *Mélanges de l'Institut français en Roumanie*). Bucarest, 1928-1929.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

- I. Herbert KÜHN. *Kunst und Kultur der Vorzeit Europas. T. I : Das Paläolithikum*. Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1929. In-4°, 529 pages, CXX planches en noir, VI en couleurs, 169 figures dans le texte et 8 cartes.
- II. David Randall MAC IVER. *Italy before the Romans*. Oxford, The Clarendon Press, 1928. In-12, 159 pages et XVIII planches. Prix : 6 s.
- III. Jean BAYET. *Herculé. Étude critique des principaux monuments relatifs à l'Hercule étrusque*. Paris, E. de Boccard, 1926. In-8°, vii-276 pages, avec IX planches et 3 croquis.
- IV. Sir Themistocles ZAMMIT. *Prehistoric Malta. The Tarxien Temples*, Oxford University Press, 1930. In-8°, xvi-127 pages, avec 2 cartes. 2 plans, XXXIII planches et 34 figures dans le texte. Prix : 12 s. 6.
- V. M. C. BURKITT. *South Africa's past in stone and art*. Cambridge, The University Press, 1928. In-8°, xiv-183 pages, VIII planches, 30 figures et 1 carte. Prix : 12 s.

I. — Ce premier volume d'un ouvrage qui doit en comprendre trois autres est consacré à l'histoire de l'art paléolithique, c'est-à-dire des périodes que l'on désigne sous les noms généraux d'Aurignacien, de Solutréen et de Magdalénien. Bien que toute chronologie positive ne soit souvent qu'un simple jeu de savant, on peut admettre, avec l'auteur, que ces manifestations se placent dans le temps entre le trentième et le dixième millénaire avant notre ère, c'est-à-dire au Paléolithique supérieur. Avant d'aborder l'étude de l'art, M. Kühn a dressé en un raccourci très bien venu le tableau géologique, anthropologique, zoologique et industriel de ces époques.

L'ouvrage se divise en trois parties, correspondant aux trois grandes provinces de l'art paléolithique : art franco-cantabrique de l'Aurignacien et du Magdalénien ; art de l'Espagne orientale et art de l'Afrique du Nord, se rattachant l'un et l'autre à la civilisation capsienne. La substance de ces pages est si riche qu'on ne saurait la retenir tout entière dans ces lignes. On se contentera d'examiner les positions prises par l'auteur en face de quelques-uns des problèmes que pose l'histoire du plus ancien art de l'humanité.

L'art apparaît en Europe à l'Aurignacien. Son origine est à la fois géographique et psychologique. Alors que ces industries ont pris naissance en Afrique, il est né et s'est développé dans la zone franco-cantabrique. Parmi les théories qui s'efforcent d'expliquer l'apparition de ses premières manifestations, M. Kühn adopte celle de M. Luquet. L'homme a répété intentionnellement, en vue de reproduire l'image

d'êtres réels, des tracés fortuits dans lesquels il avait aperçu une ressemblance; d'autre part, il a modifié volontairement des accidents naturels pour accentuer une ressemblance partielle. A l'Aurignacien, l'art présente un caractère statique, linéaire et, même dans la sculpture, reste impuissant à rendre le relief. Avec le Magdalénien apparaissent des valeurs nouvelles, le sentiment de la vie, le sens des volumes et les artistes se sont essayés avec plus ou moins de bonheur à rendre les aspects fugitifs de l'animal en mouvement. Dans ces transformations, la part des Solutréens est peut-être plus importante que ne l'a faite M. Kühn (p. 291 et suiv.). Il est bien certain que le Solutréen n'est qu'un épisode dans l'histoire du Paléolithique supérieur, mais l'arrivée de ces nouvelles populations apporte dans l'art et l'industrie des techniques et des préoccupations esthétiques qui impressionnent la fin de l'Aurignacien et du Magdalénien.

Pour l'auteur, l'origine de l'art ornemental serait purement esthétique et suivrait une évolution parallèle au développement de l'art figuré, passant du rigide au mouvant. Même évolution dans les rapports du décor avec le support auquel celui-là est d'abord subordonné pendant l'Aurignacien, puis indépendant au Magdalénien pour lui redevenir étroitement lié à la fin du Paléolithique supérieur.

La province orientale de l'art espagnol, caractérisée par les peintures rupestres, œuvres des populations capsienes, diffère de celui de la province franco-cantabrique par la place prépondérante donnée à la figure humaine, par la recherche de la couleur et de la composition, scènes de chasse, de tribu ou de famille.

A ces deux grands groupes, l'auteur a rattaché les manifestations artistiques, gravures ou plus rarement peintures, découvertes dans l'Afrique du Nord. J'avoue que je ne suis pas convaincu par les raisons que donne M. Kühn de placer cet art au Paléolithique. La présence d'animaux domestiques, en particulier de la chèvre et du mouton, rend bien difficile le rattachement de cet art au Quaternaire.

Comme l'a très bien observé l'auteur, ces arts régionaux ne sont pas isolés. Ils ont des caractères communs, en particulier le goût de représenter le monde animal de préférence à l'homme ou au végétal. L'évolution également a été parallèle, du style linéaire au naturalisme, pour aboutir finalement au schématisme, perpétuel mouvement entre l'abstrait et le concret.

Dans le problème de la signification de cet art, M. Kühn a pris également position. S'il accepte son caractère magique, il ne le lui accorde qu'à partir du Magdalénien. Une idée nouvelle est celle de la localisation en certains coins du monde paléolithique de centres religieux dans une caverne ou un abri choisi spécialement parmi d'autres habitats voisins. Enfin, cet art nous fait pénétrer dans des sociétés où la magie, et non l'animisme, est à la base de la religion.

Quelles que soient les découvertes à venir et qui pourront modifier tels ou tels passages de ce livre, il sera longtemps consulté par tous ceux qui s'intéressent aux origines de l'art et aux conclusions que l'on en peut tirer pour l'étude des sociétés de primitifs. L'illustration est excellente et souvent directe; des indices par auteurs, noms géographiques et matières, rendent facile la consultation de ce volume et, par une heureuse innovation, des cartes très claires donnent la répartition des arts et des industries en Europe et dans l'Afrique du Nord.

II. — Dans un élégant petit volume, M. MacIver a résumé avec bonheur ses deux grands ouvrages précédemment parus, sur la civilisation de l'Italie avant la conquête romaine (*Villanovans and early Etruscans* et *The Iron Age in Italy*). Au néo-

lithique, des invasions dans le nord et l'est de la péninsule provoquent d'importantes modifications dans la population, où l'élément méditerranéen reste cependant le plus important. L'usage du métal se propage assez tardivement en Italie, et l'âge du bronze correspond à l'époque de la civilisation des terramares dont les habitants entretiennent des relations principalement avec les pays danubiens. Au bronze, une remarquable uniformité de culture se propage à travers la péninsule. Au début du premier millénaire avant notre ère, de nouveaux bouleversements ethniques amènent d'autres changements dans l'état ethnographique du pays. Les Villanoviens sont différents des Étrusques ; ils se sont établis à Bologne les premiers, de même en Étrurie et au Latium. A l'âge du fer, M. MacIver divise les populations en deux grands groupes, différenciés par les rites funéraires. Les régions septentrionales sont occupées par des incinérants, les pays du Midi par des inhumants. Les habitants de la région d'Este ont joué un rôle important à côté des Villanoviens. Ce sont des bronziers remarquables. Le nord de l'Adriatique paraît comme une mer fermée qui n'a pas été fréquentée par les trafiquants orientaux. Este devient par la suite le grand centre de fabrication des situles et ceintures de bronze que le commerce répand à travers le monde européen. En Lombardie, les principaux établissements sont situés au bord des lacs Majeur et de Côme, près des grandes routes naturelles qui descendent de la montagne vers la plaine. Là est le domaine des Celtes. Dans le Picenum, les habitants, refoulés par les Villanoviens, regardent désormais vers la plaine hongroise et les Balkans et ne semblent avoir été qu'assez tardivement touchés par le commerce grec. En 740 av. J.-C., la fondation de Cumès met tous ces pays en relation avec la Grèce. L'opposition qui se manifeste déjà si nettement entre la Sicile et l'Italie dès le néolithique s'accroît de plus en plus au cours des âges. La civilisation des Sicules est avant tout une culture méditerranéenne.

III. — Ayant consacré sa thèse principale à la recherche des origines de l'Hercule romain, M. J. Bayet a voulu poursuivre le cycle de ses recherches en établissant une monographie de l'Herclé étrusque, pour lequel les monuments constituent la seule documentation. C'est vers le milieu du ^{vi}e siècle av. J.-C. que les Étrusques ont appris à connaître le dieu, et cela par l'intermédiaire des ateliers étrusco-ioniens. Si, dès l'origine, un véritable culte n'a pas pris naissance, il s'est au moins créé une atmosphère favorable à son établissement. Au début du ^ve siècle apparaissent les premières statues de culte que l'on peut rattacher à deux types, ionico-cypriote et italo-étrusque. L'industrie des miroirs fait connaître, entre 500 et 400, un Herclé très différent de l'Héraklès grec ; un siècle plus tard, les monnaies héracleennes témoignent de l'épanouissement et de la popularité du culte.

Sur ces monuments, la figure d'Héraklès a subi un certain nombre de modifications. En général, les artistes d'Étrurie n'ont fait que copier, sans vouloir y attacher une signification trop précise, les figures que le commerce grec répandait chez eux. Cependant, M. Bayet remarque qu'ils ont voulu montrer Herclé, non point en lutte, mais en association avec les animaux de sa légende. Ils se rattachent ainsi à de très anciennes conceptions orientales. Les Étrusques ont également connu les mythes relatifs aux voyages héracleens vers l'au-delà : descente aux enfers et triomphe sur Cerbère, accès au pays des Hespérides et conquête des fruits d'immortalité. Ils ont même à la fois élargi et rétréci ce mythe des Hespérides en y ajoutant divers symboles de la survie héroïque et en créant « une sorte de paradis apollinien

mélant à ces fables l'enchantement des pays hyperboréens et l'idée même de l'Olympe ». Dans le mythe de l'apothéose finale du dieu, c'est surtout à la représentation des symboles plutôt qu'à l'apothéose elle-même que les graveurs de miroirs prêtèrent attention. A propos de l'introduction par Hercle divinisé d'un de ses fils parmi les dieux, M. Bayet suggère une hypothèse qu'il y a lieu de retenir. La scène doit être apparentée à toutes les autres représentations divines gravées sur les miroirs et symboliserait comme la consécration suprême, grâce à une naissance, de l'entrée d'Hercle parmi les dieux (p. 159). C'est au fameux monument divinatoire, le Foie de Plaisance, que l'auteur demande, en dernière analyse, de le renseigner sur la personnalité d'Hercle. C'est un étranger, venu dans le domaine de l'haruspicine postérieurement aux dieux latins ; avec Mars et Cota, il est le protecteur de la frontière nationale ; ses rapports avec Netuns, le dieu des eaux, en font un protecteur des sources et de la navigation. Enfin, il apparaît comme une divinité secondaire, inférieure à Mars, ce qui est en contradiction avec les représentations gravées sur les miroirs, où le rôle de Mars est très peu important. Mais il ne faut pas oublier que ces objets de caractère industriel sont soumis aux nécessités d'un commerce extérieur fort étendu, tandis que le Foie de Plaisance, bien que contemporain, garde le souvenir d'une tradition rituelle bien plus ancienne et proprement étrusque.

IV. — Les établissements néolithiques de Malte et de Gozo sont parmi les plus importants de la Méditerranée. Les nombreux vestiges de chemins primitifs et de constructions, comme les temples de Tarxien, témoignent d'une civilisation très développée, mais qui reste encore très mystérieuse. Les trois sanctuaires, découverts, en 1913, entre les villages de Tarxien et de Pacela, offrent un intérêt tout particulier. Ce sont là des monuments où l'on peut le mieux étudier les procédés déjà très perfectionnés employés par les constructeurs de l'île. Le présent volume, illustré avec beaucoup de soin, est consacré à la description détaillée des trois sanctuaires, dans lesquels on a reconnu tous les éléments constitutifs d'un véritable temple, statues divines, pierres à divination, niches, autels, bassins de pierre, chambres d'oracles. La décoration des salles est très riche, frises d'animaux sculptés (*Ammotragus tragelaphus*), spirales simples ou doubles, ornements en S, ornements ramiformes stylisés, etc. Les statues des temples de Tarxien représentent certainement une divinité féminine, d'autres seraient peut-être des images de prêtresses. Toutes sont caractérisées par une obésité généralisée, développement exagéré des seins et du bassin. Généralement nues, elles sont également figurées, la poitrine découverte, les hanches enveloppées d'une courte jupe. Les statues et statuettes constituent avec celles recueillies en Crète, en Égée, dans les Balkans et en Ukraine, le groupe méditerranéo-balkanique de ces images stéatopyges, que l'on retrouve également en Afrique (Égypte et Éthiopie) et jusqu'aux Canaries. La céramique rituelle est caractérisée par des vases à suspension, jarres carénées, bols à fond oscillant, coupes à pied ou à poignée de préhension, d'une décoration très particulière, spirales incisées, triangles, ponctuations, motifs végétaux rappelant ceux de la décoration sculptée des temples (fig. 25, p. 106), quarts de cercles imbriqués ; décor en relief de pastillages, d'écailles ; ornements géométriques peints. Un curieux tesson est orné d'un dessin gravé, montrant un taureau sous un arbre, avec remplissage rouge.

Au-dessus des temples, on a découvert une nécropole de l'âge du bronze qui

indique une décadence très marquée dans la civilisation maltaise, dont l'apogée doit être placée au néolithique, pendant lequel l'île connut une longue période de paix et de prospérité et joua un rôle religieux particulièrement important.

V. — L'attention des préhistoriens est de jour en jour sollicitée par les découvertes qui se font en Afrique australe. Aussi le livre que M. M. C. Burkitt consacre à l'étude des civilisations primitives de ces vastes territoires est-il le bienvenu. Ce n'est, certes, qu'une synthèse provisoire et qui sera bientôt dépassée. Mais elle arrive à son heure et permet de « faire le point ».

Dans la première partie, l'auteur s'est uniquement préoccupé d'archéologie et de typologie préhistorique. Après avoir décrit le pays et les gisements, descriptions qu'une carte permet de localiser facilement, on trouvera un tableau d'ensemble des industries, comparées uniquement du point de vue morphologique avec les industries européennes, mais sans préoccupations d'établir des rapports chronologiques entre elles. Actuellement, on peut reconnaître l'existence d'un paléolithique ancien, non stratigraphié, à Victoria Point, Pniel ou rivière Vaal, Stellenbosch et Fauresmith, caractérisé par des coups de poing en union avec des éclats et lames allongées. A Fauresmith, on trouve déjà des racloirs de type moustérien. Le paléolithique moyen est représenté à Glengrey Falls, près de Queenstown, par une industrie semblable à celle du moustérien français. A Howesons's Port apparaît l'homme néanthropique. A Stell Bay, on assiste au passage de la pointe moustérienne à celle de la pointe solutréenne en forme de feuille de laurier. La phase la plus récente du paléolithique supérieur est caractérisée par des silex pygmées dans le sud de la Rhodésie (Wilton cultur) et, dans l'État d'Orange, par une industrie à deux niveaux (Smithfold cultur), dont le plus récent se distingue par des grattoirs utilisés jusqu'aux temps historiques. Des amas de cuisine, que l'on peut rattacher à la civilisation de Wilton, appartiennent à un faciès littoral.

La seconde partie traite des manifestations artistiques dont les ressemblances avec les arts bushmen et du paléolithique français sont indéniables. En Rhodésie et dans l'État d'Orange, les représentations animales auxquelles se mêlent des figures humaines peuvent être réparties sur cinq grandes périodes d'après les superpositions et les modifications de style. Lorsque peintures ou gravures sont associées à une industrie, c'est à celle du niveau supérieur de Smithfield.

Dans l'état actuel des découvertes archéologiques, on peut se représenter ainsi les grands mouvements de population dont l'Afrique a été le théâtre. Il semble que vers le milieu du continent se place le berceau des Néolithes, d'où ils ont essaimé dans deux grandes directions, d'une part vers le nord de l'Afrique et l'Espagne, de l'autre vers le sud. Dans cette hypothèse, la préhistoire des régions sud-africaines ne serait qu'une longue suite de migrations venues du nord l'une après l'autre, parfois se pénétrant mutuellement et donnant alors naissance à des civilisations locales qui se différencient de l'ensemble, et cela jusqu'à une époque relativement récente.

R. LANTIER.

R. M. DAWKINS. *The sanctuary of Artemis Orthia at Sparta excavated and described by Membres of the British School at Athens, 1906-1910.* (The Journal of Hellenic studies, supplementary paper, n° 5). Londres, Macmillan, 1929. In-4°, xviii-420 pages, avec un frontispice, 148 figures dans le texte et CCVII planches, dont quatre en couleurs. Prix : 5 £ 5 s.

On trouvera dans ce bel ouvrage la publication complète et définitive des fouilles que l'École anglaise d'Athènes, dont M. Dawkins est directeur, a exécutées à Sparte de 1906 à 1910 sur l'emplacement du sanctuaire d'Artémis Orthia. Ces importants travaux ont déjà fait, lors de chaque campagne, l'objet de rapports préliminaires dans l'*Annual of the British School at Athens*¹; de même, la plupart des inscriptions sont depuis 1913 incorporées aux *Inscriptiones Graecae* : la présente publication, qui rappelle, corrige, complète notablement les premiers comptes-rendus, reprend l'étude de toutes les inscriptions et donne une précieuse table de concordance² pour celles qui sont déjà parues, constitue désormais, pour l'archéologue comme pour l'historien, la source fondamentale sur le sanctuaire de cette déesse laconienne.

Le livre, fruit d'une étroite collaboration entre ceux qui exécutèrent les travaux, est à la fois un répertoire complet et détaillé des documents fournis par le site et une étude rigoureusement objective de ces documents. Dans un premier chapitre, M. R. M. Dawkins, tout en décrivant les diverses couches archéologiques et les restes architecturaux appartenant à chacune d'elles, retrace l'histoire du sanctuaire depuis le x^e siècle avant J.-C. jusqu'au iv^e après : ce chapitre sert ainsi de cadre à l'étude des diverses classes d'objets, considérées séparément. Parmi celles-ci, la poterie, envisagée tout d'abord, tient une place particulièrement importante (ch. II) : M. J. P. Droop, par une analyse minutieuse des styles qui se sont succédé, apporte, en effet, une chronologie exacte qui permettra par la suite de dater rigoureusement toutes les autres trouvailles ; de plus, il établit définitivement l'existence à Sparte d'une céramique locale et détermine six phases dans son évolution (*Laconien I à VI*)³.

Puis M. W. S. George et M. A. M. Woodward nous donnent la description des terres cuites architecturales, acrotères et antéfixes diversement ornés, fragments de corniches et de cymaises, tuiles simples ou estampillées (ch. III) ; M. R. M. Dawkins, celle des figurines de terre où apparaît surtout la représentation de la déesse, debout, assise ou à cheval, seule ou accompagnée d'animaux (ch. IV), celle des reliefs en calcaire tendre (ch. VI) et une étude très détaillée des objets sculptés dans l'os et l'ivoire (ch. VIII) : ces ouvrages, plaques à relief, figures d'Orthia, articles d'usage personnel ou de parure, peignes, fibules, animaux couchés, etc., sont les produits d'une manufacture locale qui a subi une influence orientale venue sans doute avec l'ivoire, importé de Phénicie. M. G. Dickins publie avec beaucoup de soin (ch. V) l'importante trouvaille de masques en terre cuite (vieilles femmes, jeunes gens, guerriers, portraits, satyres, gorgones, grotesques), copies simplifiées et plus ou moins fidèles, en vue d'ex-voto, des masques qu'on portait pen-

1. A partir du n° XII (1905-1906).

2. *I. G.*, v. 1, *Inscriptiones Graecae Laconiae et Messeniae*, édit. W. Kolbe. Berlin, 1913.

3. P. 375-377.

dant les danses exécutées en l'honneur de la déesse (βαρυλλικά ou βρυδαλίγα). M. J. P. Droop étudie les bronzes, fibules, statuettes, objets divers (ch. vii) et M. A. J. B. Wace les figurines de plomb (ch. ix), qui tiennent dans le sanctuaire une place particulièrement importante : sans aucune valeur artistique, de facture grossière, mais intéressantes par leur nombre même — on en a trouvé plus de 100,000 — elles sont le produit d'une industrie locale et furent pendant plusieurs siècles les ex-voto de consommation courante. M. A. M. Woodward reprend (ch. x) la publication des inscriptions auxquelles il ajoute tous les fragments encore inédits ; il précise tout d'abord les caractères généraux de ce matériel épigraphique : le sanctuaire a principalement fourni des dédicaces de faucilles, en vers et surtout en prose, gravées sur stèles de marbre et faites par des enfants vainqueurs à des concours qui étaient organisés en l'honneur d'Orthia : une sorte d'imitation de la chasse (καθηγερατόριον), des concours de chant (ξελοια et μῶα), puis, à partir de 100 ap. J.-C., le χαρτερίας ἀγών, qui doit être en rapport avec le rite de fustigation près de l'autel de la déesse et où le vainqueur prend le titre de βομάνικης. L'auteur fixe le sens de quelques termes, jusqu'alors obscurs, propres au vocabulaire de ces dédicaces : βουαγός, chef d'une confrérie d'enfants ; κάσεν, parent, et συνέφεθος, compagnon d'un βουαγός ; puis il étudie en détail chaque inscription, par sujets et dans l'ordre chronologique. Un xi^e chapitre, où M. R. M. Dawkins publie les cachets, les bijoux et les objets en pâte de verre, M. A. J. B. Wace la sculpture et M. A. M. Woodward les monnaies, achève la nomenclature et l'étude du mobilier découvert au cours de la fouille.

M. H. J. Rose peut alors dégager et coordonner les indices nouveaux qu'apporte sur le culte d'Orthia la découverte de son sanctuaire et confronter les données de l'archéologie avec celles de la littérature sur cette déesse, l'une des plus ignorées du monde grec, divinité doriennne, semble-t-il, et totalement différente de la préhellénique Artémis, avec qui elle fut identifiée plus tard, parce que, sans doute, toutes les deux étaient déesses de la fertilité des humains et des bêtes.

Aidé par des auxiliaires précieux¹ qui permettent, tout au cours du livre, une prompt utilisation du matériel ainsi classé et étudié avec un soin rigoureux, le lecteur pourra replacer aisément l'évolution de chaque classe d'objets dans l'histoire générale du sanctuaire, reconstituer celle-ci dans sa complexité.

C'est au cours du ix^e siècle qu'on construit sur la rive droite de l'Eurotas, à une place déjà réservée depuis le siècle précédent au culte d'Orthia, un petit enclos dallé entourant un autel (*earliest altar*) : à ce premier état n'est encore liée qu'une poterie purement géométrique, ainsi que quelques fragments de bronze. Mais, dès la fin du siècle, le sanctuaire est organisé sur une plus vaste échelle, pourvu d'un autel plus grand (*archaic altar*) et d'un premier temple (*early temple*) : c'est alors que commence, pour durer jusqu'à la fin du vii^e siècle, la phase la plus belle de son histoire.

Tout d'abord, jusque vers l'an 740, la céramique est toute géométrique : en même temps, on assiste au début de la sculpture sur os et ivoire avec les plaques

1. Diagramme chronologique des ruines, fig. 28, p. 49 ; tableau récapitulatif de la poterie laconienne, p. 112-113 ; classification des figurines de terre cuite, p. 146 ; des masques, p. 166-169 ; catalogue chronologique des figurines de plomb, p. 254-280 ; classification chronologique des inscriptions du παρθενός ἀγών, p. 293, etc... ; index général, p. 409-415, et index épigraphique, p. 416-420.

sculptées du premier style, caractérisées par un relief peu profond, des bords très larges, des détails en lignes grossièrement incisées. De 740 à 700, le géométrique est juxtaposé au proto-corinthien : déjà les figurines de plomb deviennent communes ; presque toutes imitent des bijoux. L'an 700 semble marquer le début de l'époque la plus active, la plus brillante et la plus originale du sanctuaire. A ce moment apparaît le *Laconien I*, le premier style de la céramique propre à Sparte. Mêlé tout d'abord à du géométrique et du proto-corinthien, puis uniquement à du proto-corinthien, il reste bientôt le seul en vogue : les formes courantes sont alors le skyphos, la lakaina, le bol, l'assiette, la haute coupe, décorés de points et carrés, de croix, de rayons, que l'artiste peint en noir ou en pourpre ; l'usage de l'engobe est général. De 635 à 600, avec le *Laconien II*, la céramique locale affirme mieux encore son originalité. Technique et couleurs sont les mêmes ; mais aux formes précédentes s'ajoutent la kylix et l'œnochoë ; aux motifs de décoration, le chevron, le zigzag, le damier, la langue, le lotus, des oiseaux, des animaux divers.

L'année 700 marque aussi le point de départ d'un essor général auquel participent tous les arts et toutes les industries : on fabrique alors en grand nombre ces figurines de terre cuite, où domine la représentation de la déesse ; avec le début du siècle sont apparus les premiers masques votifs, les vieilles femmes, les guerriers et les grotesques, types qui resteront les seuls courants jusqu'après 600. Les ex-voto de plomb connaissent une popularité grandissante : on imite encore beaucoup les bijoux, mais déjà on figure la déesse, des humains et des animaux réels ou mythiques. Enfin commence l'époque la plus brillante de la sculpture dans l'os et l'ivoire : le premier est alors utilisé pour les objets les plus ordinaires ou les moins artistiques : cachets, perles, têtes d'épingle, etc... ; le second est réservé aux plus belles pièces : ce sont surtout, jusque vers 650, les plaques sculptées du deuxième style, caractérisé par des bords moins larges, des reliefs plus profonds, des incisions plus fines, une adresse plus grande qu'autrefois. Contemporains du précédent, un troisième et un quatrième style, dont les spécimens sont d'ailleurs fort rares, n'ont aucune place dans le développement régulier de la sculpture laconienne sur ivoire. Puis, continuant le second, un cinquième style, entre 650 et 600, révèle un choix plus abondant de sujets, une plus grande richesse d'invention et d'exécution : la décoration incisée, désormais superflue, est totalement abandonnée.

C'est alors qu'intervient vers 600 un brusque changement dans l'histoire du sanctuaire. Celui-ci, qu'une inondation vient de détruire, est réorganisé tout aussitôt. Pour lutter contre les crues, on rehausse le niveau du sol par un remblai de sable que borde un mur de soutènement. En même temps, on construit un nouveau temple (*recent temple*), dont il reste, en plus des fondations, un morceau de fût, un débris de chapiteau dans le style du VI^e siècle, de nombreuses terres cuites architecturales : un fragment de crinière, deux tablettes sculptées qui ont servi d'ex-voto nous apprennent aussi qu'au fronton de l'édifice deux lions accroupis se faisaient face. Il se peut que des restes de maçonnerie, recouverts plus tard par l'autel romain, aient appartenu à un autel contemporain de ce second temple. Telle est l'organisation nouvelle du sanctuaire : mais la vie de ce dernier ne sera plus désormais si brillante ; la période qui commence accuse sur la précédente une sensible décadence.

Certes, le *Laconien III* (600-550) marque l'apogée de la céramique locale : la couleur blanche apparaît ; quelques motifs nouveaux ont été acquis (rosettes, coins, feuilles et branches, grenades, détails incisés dans les représentations d'êtres

vivants). Mais déjà des formes se perdent (haute coupe et skyphos) ; on constate quelques rares exceptions à l'emploi de l'engobe. Celles-ci deviendront plus fréquentes avec le *Laconien IV* (550-500), à mesure que la technique se relâchera la fabrication deviendra plus grossière, la décoration moins soignée. A côté des anciens, de nouveaux types de masques sont apparus : mais beaucoup n'ont, comme les portraits, qu'un rapport lointain avec le culte de la déesse. On n'utilise plus l'ivoire, car il venait de Phénicie et Tyr a été soumise en 573 par Nabuchodonosor. C'est maintenant dans l'os qu'on sculpte les plaques à relief, qui se réduisent avec le sixième et le septième style à un petit nombre de types conventionnels. Les ex-voto de plomb jouissent toujours d'une égale faveur : mais la mode change. Les imitations de bijoux ont perdu leur popularité. Des figurines de divinités nouvelles font leur apparition : désormais à côté de la déesse ailée, autrefois seule divinité du lieu, on connaît une déesse à l'égide, une déesse à l'arc. Toutes les représentations d'animaux ont disparu, sauf celle du daim : c'est sans doute l'époque où l'on identifie Orthia avec Artémis.

Avec le *ve* siècle, rapidement la décadence s'accroît. Dès le début, l'art de la sculpture sur os meurt complètement. La céramique se trouve désormais moins dans le sanctuaire que dans les maisons voisines. Avec le *Laconien V* (500-425), les formes sont les mêmes que naguère, ainsi que les décors, mais ces derniers dégénèrent : la couleur pourpre devient rare ; le noir est de qualité inférieure ; le blanc, par contre, est très employé. L'engobe est complètement abandonné. Les masques de terre cuite sont conventionnels et mal faits : ils sont d'ailleurs moins abondants ; satyres et gorgones ont disparu. La vogue des figurines de plomb tombe peu à peu.

A la fin du siècle, le déclin s'accroît plus encore. C'est, entre 425 et 250, l'époque du *Laconien VI* ; les formes, les dessins sont devenus plus rares : la lakaina est perdue ; la feuille, le croissant, le simple point sont maintenant les motifs courants : on ne peint plus qu'en noir. Les ex-voto de plomb sont presque complètement abandonnés ; seuls les anneaux conservent encore un peu de leur antique faveur. Les masques de terre cuite, devenus de plus en plus petits, sont désormais de simples miniatures. Ces miniatures elles-mêmes disparaissent vers 250, au moment où meurt la céramique locale.

Toutefois, le sanctuaire à cette date est loin d'avoir atteint le terme de son histoire. Des tuiles, estampillées au nom de la déesse, attestent, par la place où elles ont été trouvées, une réfection du temple qui a dû avoir lieu vers 180. Au *iv^e* siècle sont apparues les premières stèles avec dédicaces d'enfants victorieux dans les concours ; mais c'est surtout au *iii^e* siècle de notre ère qu'elles deviennent nombreuses : à cette époque, on érige même des statues aux *βιοπονηταί*. Puis, au cours du *iii^e* siècle, on construit un nouvel autel (*roman altar*) et enfin un vaste théâtre qui enveloppe l'extrémité est du temple, tenant lieu de scène et de proscenion. Bâti sans doute pour permettre à un grand nombre de spectateurs d'assister aux concours d'enfants qui se tenaient près de l'autel à l'intérieur de l'orchestra, ce puissant édifice est le dernier signe d'activité dans la vie du sanctuaire.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire que permet de reconstituer aisément la présente publication. L'illustration, complément nécessaire de tout ouvrage de ce genre, a fait ici l'objet d'un soin tout particulier, dont il convient de louer bien haut les auteurs. De nombreuses figures nous retracent pour chaque classe d'objets l'évolution des styles, des formes, des motifs. Un dessin nous révèle l'aspect précis du moindre fragment d'inscription publié. Des planches (I à IV) donnent

des plans et des coupes du sanctuaire, d'autres (XIX à XXI) résument en des tableaux saisissants l'histoire de la poterie laconienne. Tout objet digne d'intérêt est mis sous nos yeux, photographié ou dessiné quand la photographie n'eût pas été suffisante. Les vases les plus beaux nous sont présentés avec leurs couleurs. Tandis que le texte complète notre connaissance de Sparte et précise notre science de ses cultes, ses arts et ses industries, toute cette illustration, séduisante et instructive par sa variété, fait de l'ouvrage un précieux musée du sanctuaire laconien.

René JOLY.

David M. ROBINSON. *Excavations at Olynthus. Part II : Architecture and sculpture : houses and other buildings* (The Johns Hopkins University studies in archaeology, n° 9). Baltimore, The Johns Hopkins Press; Londres, Milford; Oxford University Press, 1930. In-4°, xxi-155 pages, IV pl., dont 3 en couleurs et un plan, 310 fig. Prix : 20 dollars.

Ce somptueux volume expose les résultats obtenus au cours des fouilles qui ont été effectuées en 1928 à Olynthe par une mission américaine sous la direction de M. D. M. Robinson. Il donne une description minutieuse des ruines exhumées, qu'illustrent un très grand nombre de vues tirées d'après d'excellentes photographies; grâce à ce texte et à ces documents figurés, mis à notre disposition avec une exceptionnelle abondance, nous pouvons avoir une idée aussi précise et aussi parfaite que possible des découvertes accomplies.

Le principal intérêt des explorations réside dans les maisons qui ont été déblayées sur la colline nord. Ces maisons étaient riches et spacieuses; plusieurs comportaient un étage; au rez-de-chaussée, certaines comptaient jusqu'à une douzaine de chambres. Toutes ont une cour centrale, parfois pourvue d'une citerne, pavée d'éclats de pierre ou d'une mosaïque de cailloux; on y pénètre ordinairement de la rue par un long couloir; les chambres se développent au pourtour; en général, un des côtés est occupé par un portique qui s'ouvre de préférence vers le sud pour qu'on puisse jouir du soleil ou éviter la pluie et les vents froids; la cour est même parfois entourée d'un péristyle à pilastres rectangulaires ou à colonnes; son niveau est un peu plus bas que celui des appartements, afin que ceux-ci ne soient pas inondés. La principale chambre offre un plan tout à fait caractéristique, avec une large dépression centrale qu'encadre, le long des parois, une bordure surélevée de quelques centimètres, large d'un mètre environ, sur laquelle on plaçait peut-être des lits de bois ou des coussins; les murailles étaient revêtues de stuc peint en rouge ou en blanc; le sol était garni de ciment, parfois remplacé dans la partie centrale en contre-bas par une mosaïque de galets.

Les mosaïques sont constituées par des cailloux naturels, aux formes irrégulières, tirés de la rivière voisine. La plupart n'ont ni sujets ni ornements; il en est cependant à motifs décoratifs; mieux encore: un de ces pavements, qui occupait un long corridor et dont une moitié environ a survécu (il mesurait originellement 15^m80 sur 5^m10), présente des figures humaines et animales, des fauves attaquant des bêtes sauvages et un cortège de Néréides montées sur un dauphin ou un hippocampe.

Des vases peints à figures rouges, dont on a recueilli de beaux spécimens, des sculptures de marbre, dont on n'a retrouvé qu'une très petite quantité et dont la

plus notable est une tête féminine d'un fort bon modelé, en qui M. Robinson voit une adaptation vers 420 d'une Artémis de Calamis, montrent que les Olynthiens avaient le goût de l'art. Une des maisons semble avoir eu pour propriétaire un sculpteur de tombes, à en juger par des reliefs du ^v^e-^{iv}^e siècle, paraissant convenir à des couronnements de stèles funéraires, qu'on y a découverts. Ces préoccupations artistiques ne faisaient d'ailleurs point tort à la recherche du confort. Certaines demeures avaient des salles de bain, avec baignoire en terre cuite, en pierre ou en petits matériaux recouverts de ciment.

Les rues qui desservaient ces maisons couraient nord-sud et est-ouest; elles étaient disposées selon le plan géométrique et régulier qu'Hippodamos n'a sans doute pas inventé, mais dont il a le premier fait un usage étendu et qui a été adopté plus tard pour bon nombre de villes hellénistiques.

Sur la colline sud, un curieux édifice doit être mentionné : c'est une vaste salle (30 mètres sur 16), qui était divisée en plusieurs nefs par des rangées de colonnes; M. Robinson, qui la compare notamment au Téléstérion d'Éleusis et à la Salle hypostyle de Délos, estime qu'elle était plutôt de destination profane que religieuse et serait porté à la regarder comme une sorte de prytanée ou de bouleutérion, centre de la vie publique d'Olynthe.

De quand datent les maisons? Pour M. Robinson, à Olynthe un fait historique domine et conditionne l'interprétation des monuments. La ville a été détruite par Philippe de Macédoine en 348 av. J.-C. et n'a pas été rebâtie; par conséquent, les vestiges qu'on a dégagés, sauf quelques-uns qui sont de l'époque byzantine, entre autres une forteresse au sommet de la colline sud, doivent être antérieurs à cette date, et c'est ce qui fait leur exceptionnelle valeur; ils nous livrent des données qui appartiennent à la période classique et nous permettent de faire remonter jusque dans la première moitié du ^{iv}^e siècle av. J.-C. et même jusqu'au ^v^e, bien des choses dont on attribuait la première apparition à l'âge hellénistique et qu'on était habitué à classer, de prime abord, dans cette période. Ainsi les maisons d'Olynthe viennent combler une lacune grave dans notre connaissance de l'art grec : ce sont les premières habitations grecques importantes du ^v^e-^{iv}^e siècle que nous sommes en mesure d'étudier; pour la première fois, nous pénétrons dans une cité grecque des temps antérieurs à Alexandre. Ainsi encore sont renouvelées nos notions relatives aux origines de la mosaïque; en particulier, le pavement des Néréides, qui date du début du ^{iv}^e siècle, est probablement la plus ancienne mosaïque grecque à figures qui nous soit parvenue; la seule qui pourrait lui disputer le premier rang est une mosaïque avec combats d'animaux, mais sans personnages, découverte à Motya, en Sicile; jusqu'ici, les mosaïques à scènes mythologiques étaient inconnues avant l'époque hellénistique. De même, enfin, les quatre-vingt-dix lampes recueillies rendent possible d'esquisser un classement chronologique des lampes grecques allant de 600 à 348 av. J.-C., à quoi M. Robinson emploie son dernier chapitre. Maintes de nos idées courantes sont donc à reviser, et nous sommes amenés à croire que les Grecs, à la fin du ^v^e siècle et au début du ^{iv}^e, vivaient dans des villes comme Olynthe mieux qu'on ne le pensait.

Ces conclusions sur lesquelles l'auteur se complait à insister ne sont pas sans causer quelque surprise. La maison grecque, telle qu'elle se présente à Olynthe, avec sa forme presque carrée imposée par le tracé rectiligne des rues se coupant à angle droit, avec les appartements prenant jour et air sur une cour intérieure, avec le couloir ou vestibule par où l'on entre de la rue, avec le portique qui occupe au

moins un côté de la cour, est celle que nous avons à Priène, bâtie vers 300 av. J.-C.; le péristyle, là où nous le rencontrons comme dans la maison dite des pilastres debout (fig. 142) ou dans la « fabrique de terres cuites » (p. 108), nous rapproche surtout de Délos, où cette disposition est fréquente au ¹^e siècle. Les rapports avec Priène et Délos s'imposent d'ailleurs à maints égards, et M. Robinson les souligne lui-même (par exemple, p. 41, 57, 105, 107). C'est, dès lors, à se demander si l'auteur a raison de repousser si haut, au risque de bouleverser nos connaissances, les luxueuses demeures de la colline nord. Si on les avait trouvées dans une ville dont nous aurions ignoré l'histoire, personne n'aurait, je crois, hésité à les dater de l'époque hellénistique. Sans doute, Olynthe a été détruite en 348 av. J.-C., mais l'a-t-elle été d'une façon si radicale et si définitive qu'elle ne se soit pas relevée et faut-il prendre à la lettre l'effet oratoire de Démosthène, dans sa 3^e Philippique, quand il déclare, quelques années après la catastrophe, Olynthe si bien rasée qu'on peut douter que le site ait jamais été habité? Strabon et Pline l'Ancien, dans les allusions qu'ils font à Olynthe, semblent la considérer comme une cité qui existe. Les affirmations de M. Robinson ne sont donc pas pleinement rassurantes et il ne paraît pas exclu qu'une autre explication que la sienne ne mérite d'obtenir plus de crédit. Plutôt que d'interpréter les ruines grâce à des renseignements historiques, dont la rigueur n'est peut-être qu'apparente et la portée limitée dans le temps, ne vaudrait-il pas mieux utiliser, à la lumière des données archéologiques admises, les constatations faites sur le terrain pour critiquer et compléter ce que nous apprennent les auteurs anciens? Un volume ultérieur renfermera l'inventaire des terres cuites (masques, reliefs, figurines), des vases, monnaies et menus objets découverts dans les maisons : peut-être à le lire serons-nous mieux capables de nous faire une opinion sur la délicate question de chronologie que posent les fouilles d'Olynthe, si fécondes en heureux résultats.

Alfred MERLIN.

I. Alfred et Maurice CROISSET. *Histoire de la littérature grecque*. T. V. Paris, E. de Boccard, 1928. In-8°, 1096 pages.

II. E. F. BENSON. *The life of Alcibiades*. Londres, Ernest Benn, 1928. In-8°, 324 pages. Prix : 12 s. 6. d.

III. Coleman PHILLIPSON. *The trial of Socrates, with chapters on his life, teaching and personality*. Londres, Stevens et fils, 1928. In-8°, xxiv-430 pages. Prix : 1 £ 1 s.

IV. Ch. Norris COCHRANE. *Thucydides and the science of history*. Oxford University Press; Londres, H. Milford, 1929. In-8°, 180 pages. Prix : 12 s.

I. — La nouvelle édition du tome V de l'*Histoire de la littérature grecque* renferme un assez grand nombre de modifications et, surtout, de compléments qui rendront d'appréciables services aux étudiants et aux maîtres. Nous ne pouvons en signaler ici que certains exemples : c'est ainsi que sont mentionnés : des éditions et traductions de la collection Budé (p. 24, 34, 41); l'importante synthèse de Robin sur la pensée grecque (p. 55, 827); les notables travaux de Laloy sur Aris-

toxène de Tarente (p. 141), de Foucart sur Didymos (p. 303)¹, de Boulanger sur *Ælius Aristide* (p. 548), de Montet sur l'histoire de la Bible (p. 728), de Puech sur les apologistes grecs du second siècle (p. 730), etc. Les indications de la première édition sur Chariton de Lampsaque (p. 987) sont heureusement modifiées : mettant à profit les données d'un papyrus, M. Croiset date du II^e siècle ap. J.-C. le roman intitulé *Aventures de Chaeréas et de Callirrhoe* (p. 792).

II. — Les historiens, dit M. Benson, n'ont pas été justes pour Alcibiade : ils ont méconnu sa valeur exceptionnelle et la largeur de ses vues politiques. Qu'il ait été dévoré d'orgueil, étranger à tout sentiment de moralité et à tout scrupule, et qu'il ait déchaîné les pires fléaux sur sa patrie, c'est l'évidence même ; mais il est absurde de fermer les yeux sur le génie d'un homme qui fut l'idole de ses concitoyens durant sa jeunesse, et qu'après son retour de l'exil on jugea seul capable de sauver Athènes de la catastrophe : confiance justifiée, puisqu'il rendit à la cité son empire.

Après un bref aperçu sur la puissance et la splendeur athéniennes au temps de Périclès, l'auteur expose les différentes phases de la carrière d'Alcibiade. Il ne se borne pas à un simple récit : il examine, le cas échéant, les questions douteuses. Ses conclusions ne semblent pas toujours indiscutables. C'est ainsi qu'étudiant l'expédition de Sicile, il estime le plan d'Alcibiade supérieur à celui de Lamachos (p. 161-162) : c'est un fait, cependant, que les négociations d'Alcibiade ont échoué, tandis que le plan à la fois énergique et prudent de Lamachos (plan qu'il eût convenu d'analyser avec précision : voir Thucydide, VI, 49) offrait les chances les plus sérieuses de succès. Peut-être aussi M. Benson exagère-t-il l'importance du rôle joué par son héros dans le relèvement de la fortune athénienne en 411-408, notamment à Cynossema (p. 242. Cf. Thucydide, VIII, 104-108) ; il reconnaît, d'ailleurs, qu'Alcibiade commit en 407 une grave erreur de jugement en laissant à Antiochos le commandement de la flotte devant Samos (p. 288).

Au total, M. Benson a composé un ouvrage clair et vivant, muni d'un bon index analytique, mais dont la bibliographie est très incomplète et dénuée des précisions indispensables (dates, lieux d'édition, etc.).

III. — M. Phillipson a publié sur le procès de Socrate un ouvrage consciencieux et intéressant. Pour mieux comprendre la nature et l'issue de cet événement, il examine la carrière du philosophe, ses idées essentielles, sa méthode, son caractère, les raisons de l'hostilité qui se dressa contre lui, les circonstances de la poursuite, la composition du tribunal, la procédure suivie, etc. Les phases et les conséquences du procès sont analysées avec une grande précision ; après une minutieuse discussion, l'auteur déclare que le verdict de l'Héliée fut souverainement inique. La conclusion met en lumière la valeur et l'influence de l'enseignement de Socrate : ce philosophe ne fut pas seulement un véritable Athénien, comme en témoignent son goût ardent pour les livres entretiens et les poètes nationaux, son respect de la loi, sa haine de l'ascétisme et de l'arbitraire : ce fut aussi un « citoyen du monde », une intelligence originale et vigoureuse. Sa doctrine et sa carrière permettent de la comparer à Jésus, en dépit de certaines différences (l'enseignement socratique fut surtout intellectuel et fit appel à la raison ; celui de Jésus s'adressa principalement au

1. On peut regretter, il est vrai, que l'auteur n'ait pas atténué, dans le texte même, la sévérité du jugement formulé par la 1^{re} édition sur le commentaire de Didymos, dont Foucart a si bien mis en lumière la valeur et l'intérêt.

cœur) : tous deux ont été conseillés et réconfortés par des puissances invisibles (la « voix divine » et « le Père céleste ») ; tous deux, après avoir rompu avec la tradition et le formalisme rigides, sont tombés sous les coups d'une étroite orthodoxie et des démagogues, après avoir pratiqué un désintéressement absolu et exercé sur leurs disciples une séduction d'une puissance singulière. Bref, on peut voir dans Socrate, à bien des égards, un précurseur du fondateur du christianisme.

On n'acceptera pas sans réserves toutes les affirmations et conclusions de M. Phillipson. Socrate, à notre avis, n'a pas été précisément une victime de la démocratie et des « démagogues » : l'un de ses principaux accusateurs, Anytos, loin d'être un démocrate résolu et enthousiaste, comme le croit l'auteur (p. 208, 210), était un « modéré », un théréménien. D'une manière plus générale, le sombre tableau qui nous est présenté de la restauration démocratique de 403, d'après un ouvrage de 1877 (p. 207), ne répond pas à la réalité. — D'autre part, beaucoup d'exégètes n'admettront pas la conception que M. Phillipson se fait de Jésus, et ils estimeront sans doute très exagéré le rapprochement qu'il institue entre le Galiléen et le philosophe du ^v^e siècle.

IV. — Suivant M. Cochrane, Thucydide a fortement subi l'influence des sciences biologiques et essayé d'appliquer à l'étude de l'histoire les procédés suivis par Hippocrate pour le diagnostic et la guérison des maladies. Entre la méthode de l'historien et celle du biologiste, l'auteur relève d'assez nombreuses analogies (assignation de causes naturelles aux actions et passions humaines, etc.). Puis, il montre comment Thucydide s'est conformé à ses principes de rigoureuse observation scientifique dans l'examen de la vie politique et des relations internationales. Sans chercher à établir une classification systématique des divers régimes, l'historien fournit du moins les éléments d'une telle classification, grâce à ses recherches précises sur leur forme et leurs fonctions respectives. Dans le domaine de la vie internationale, il a beaucoup mieux compris qu'Hérodote la menace que l'impérialisme perse (refoulé, mais non écrasé, en 480) continuait à faire peser sur la Grèce ; il savait aussi quels périls pouvaient surgir des régions sises au nord de l'Égée ; il attribuait, en conséquence, une importance vitale à l'unité grecque et à toutes les manifestations de cette unité (à dater de la guerre de Troie). Le traité de 445 ne réussit pas à assurer définitivement l'union entre les Hellènes, qui revinrent, au bout de quelques années, aux méthodes néfastes de la violence : sans être expressément formulée, la condamnation d'une telle politique se dégage clairement du récit de Thucydide.

Même réalisme dans l'examen du « problème du gouvernement » : l'exposé de la célèbre discussion entre Diodotos et Cléon, animés l'un et l'autre du plus pur utilitarisme, est fort significatif à cet égard. La guerre, elle aussi, est jugée du point de vue scientifique : Thucydide y voit surtout un phénomène antisocial, un absurde gaspillage de ressources, qui a rendu vain le grand effort accompli au ^v^e siècle pour régulariser les relations internationales ; aux partisans de l'arbitrage et de la conciliation vont les sympathies du grand historien réaliste, qui réserve ses haines, sans distinction de camp, aux fauteurs de la guerre à outrance.

Au ^{iv}^e siècle, la tradition scientifique de Thucydide, à peu près abandonnée par Platon, se retrouvera, dans une large mesure, chez Aristote, si soucieux d'apprécier l'utilité ou les dangers des différents régimes politiques, et très favorable, comme Thucydide, aux gouvernements modérés, parce que l'expérience en a démontré

la bienfaisance. Au 11^e siècle, Polybe fera revivre la savante méthode du plus grand de ses devanciers. Après une éclipse prolongée, la conception d'une histoire scientifique réapparaîtra au temps de la Renaissance ; elle règne, en somme, chez les modernes. L'application d'une telle méthode a d'ailleurs ses limites : on les franchit si l'on confond le point de vue historique proprement dit avec le point de vue philosophique ou religieux et si l'on ne tient pas un compte suffisant de la complexité de la nature humaine ; l'interprétation « matérialiste » et l'interprétation « idéaliste » de l'histoire sont ainsi l'une et l'autre antiscientifiques.

Paul CLOCHÉ.

Adolf SCHULTEN. *Numantia. Die Ergebnisse der Ausgrabungen, 1905-1912.*

T. IV : *Die Lager bei Renieblas*. Munich, F. Bruckmann, 1929. In-4^o, xx-309 pages et LXXXII planches, avec un atlas in-fol. de 2 cartes et 32 plans.

Ce n'est pas seulement en préhistoire que les fouilles récentes d'Espagne apportent une documentation nouvelle et de première importance. Dans le domaine de l'archéologie classique, les recherches entreprises sur l'emplacement des camps romains dressés en avant de Numance ont fourni des renseignements inédits sur la construction militaire de l'époque républicaine, encore si mal connue. Le grand ouvrage que M. A. Schulten a consacré à l'exposé de ses travaux sur les sièges soutenus par l'héroïque cité constitue l'un des livres les plus nouveaux qui aient été encore écrits sur l'histoire de la conquête de l'Espagne par les Romains.

Dans le tome III (voir *Rev. histor.*, CLVII, 1928, p. 371-373), l'auteur avait donné la description des camps et des travaux d'investissement établis par Scipion en avant de la ville. Le présent volume est entièrement consacré à l'étude des cinq camps qu'il a découverts et fouillés, à quelques kilomètres de Numance, sur la colline voisine du village de Renieblas.

La nature même du sol, nu et pierreux, à peine recouvert par une mince couche d'humus infertile, a grandement contribué à la conservation des ruines. D'autre part, l'absence de bois dans la région ayant obligé les constructeurs à employer exclusivement la pierre dans leurs bâtisses, de nombreux détails de l'aménagement des remparts et des casernements ont pu subsister jusqu'à nous. Ces circonstances particulièrement favorables ont été judicieusement mises à profit par M. Schulten et ses collaborateurs, qui ont pu reconstituer jusque dans leurs moindres détails les dispositions des foyers, des triclinia, etc.

Les cinq camps qui se superposent sur la colline de Renieblas n'appartiennent pas à la même époque. Les deux premiers, de dimensions assez restreintes, n'ont certainement abrité qu'une unité inférieure à l'effectif d'une légion. Seul le premier possédait des casernes bâties. C'était certainement un camp d'hivernage. Le second, entièrement vide de constructions, ne fut occupé que pendant l'été, époque à laquelle les troupes vivaient sous la tente. L'un et l'autre furent édifiés en 195 av. J.-C., lors de l'expédition de Caton.

Le troisième est le plus intéressant. Avec de bonnes raisons, M. Schulten l'a identifié avec l'ouvrage dressé par le consul Fulvius Nobilior pour l'hiver de 154-

153. C'est là encore que, seize ans plus tard, un autre consul, Hostilius Mancinus, traqué par les indigènes, vint chercher un refuge et fut obligé de capituler.

Le camp de Nobilior offre un type nouveau. Dans le volume précédent, M. Schulten avait montré les différences fondamentales qui séparent les camps élevés par Scipion devant Numance du modèle classique dont Polybe a donné la description. Alors que celui-ci dresse en rase campagne son enceinte quadrangulaire, strictement compartimentée par des voies perpendiculaires ou parallèles, les camps de Scipion sont généralement installés dans une position défendue par la nature et leur forme épouse alors celle du terrain. Le troisième camp de Renieblas peut être considéré comme une sorte de compromis entre ces deux méthodes. Alors que ses dispositions intérieures tendent à se rapprocher de Polybe, son tracé extérieur reste irrégulier suivant les contours du plateau qui le supporte. Les dispositions intérieures peuvent encore prêter à de nouvelles observations. Dans ce camp destiné à abriter deux légions, les bâtiments officiels, le *praetorium*, quartier général, le *forum* et ses *tabernae*, le *quaestorium* avec ses magasins, sont placés en ligne les uns derrière les autres et de chaque côté sont disposés les casernements des légions.

Les quatrième et cinquième camps, de forme rectangulaire, sont plus récents. Ils appartiendraient à la guerre de Pompée et de Sertorius, et M. Schulten propose la date de 75 av. J.-C. Le premier, sur le haut de la colline, est un camp d'été ; le second, dressé sur les pentes, possède des casernements bâtis en pierre et fut occupé pendant l'hiver. Ses dispositions intérieures prouvent qu'il est postérieur à la réforme de Marius, car les légionnaires ne sont plus distingués des Italiens et la légion y est distribuée en cohortes.

Dans la troisième partie, M. Schulten donne la description de trois autres camps situés au sud de Numance : à Alpanseque et à Aguilar, il a découvert deux petits camps qui appartiennent à la campagne de Caton ; à Almazan, un grand camp d'été pour deux légions peut être attribué à la campagne de 153-133.

La dernière partie, dont le texte est dû aux collaborateurs de M. Schulten, apporte une très précieuse contribution à l'étude du matériel recueilli au cours des fouilles. Au point de vue de la chronologie des formes de la céramique, les fouilles de Numance ont apporté de précieux enseignements.

R. LANTIER.

I. — Edward Kennard RAND. *Studies on the script of Tours, a survey of the manuscripts of Tours*. Cambridge, Mass., 1929, 2 vol., xxi-245 p. in-8° (texte) et 200 planches en phototypie in-fol. (The Mediaeval Academy of America ; publ. n° 3.)

II. Charles Henry BEESON, professor of latin in the University of Chicago. *Lupus of Ferrieres as scribe, and text critic. A study of his autograph copy of Cicero's De oratore*. With a facsimile of the manuscript (The Mediaeval Academy of America, n° 4). Cambridge, Mass., 1930. In-4°, ix-52 pages et 109 feuillets de planches, en phototypie.

I. — Depuis le célèbre article de Léopold Delisle sur l'École calligraphique de Tours au ix^e siècle, paru en 1885 dans *es Mémoires de l'Académie des inscriptions et*

belles-lettres, personne n'avait repris d'ensemble cet intéressant sujet, qui méritait cependant d'être traité à nouveau scientifiquement, avec toute l'ampleur que permettent les progrès accomplis depuis quarante-cinq ans. Il convient donc de féliciter le savant professeur de Harvard, M. Edward Kennard Rand, d'avoir eu l'initiative d'entreprendre et l'énergie de mener à l'achèvement, après de longues années de patientes recherches, le très complet et très approfondi travail qu'il nous présente aujourd'hui.

Ses premières investigations remontent à 1912, quand il était à l'Académie américaine de Rome, et il y publia dès 1917 un article remarquable sur le Tite-Live du Vatican et l'écriture de Tours, où il analyse l'œuvre des différents scribes ou réviseurs de ce célèbre manuscrit. Depuis il put, au cours de plusieurs « vacances universitaires » passées en Europe, étudier et photographier les manuscrits de l'école de Tours, dont il avait dressé la liste en la complétant à l'aide des notes de Traube et de W. Köhler. Près de trois cents volumes lui passèrent ainsi sous les yeux. Il en retint deux cent trente et un, dont il a publié les photographies avec les notices dans la seconde partie de son ouvrage. C'est un répertoire des plus précieux, conçu sur un plan excellent, où l'on trouve groupées les principales caractéristiques de chaque manuscrit, notamment pour l'écriture, le système abrégatif et l'enluminure ; on ne pourra désormais se passer d'y avoir recours chaque fois qu'on aura à s'occuper de l'un quelconque de ces ouvrages. Nous sommes bien loin des vingt-huit manuscrits indiqués jadis par Léopold Delisle. On peut toutefois se demander si certains des volumes signalés appartiennent réellement à l'école de Tours, et l'auteur le reconnaît du reste sincèrement lui-même pour certains d'entre eux, ainsi pour les manuscrits latins 1451 et 4404 de la Bibliothèque nationale (voy. p. 116, n^{os} 44 et 45). Pour les plus anciens, il est vrai de dire que le doute n'est guère possible, mais plus la réforme se généralise et plus le diagnostic devient parfois incertain.

Dans la première partie de l'ouvrage, qui sert de préface aux descriptions dont je viens de parler, M. Rand a condensé en soixante-dix-sept pages l'histoire du *scriptorium*. Rien n'y est omis. Et d'abord la réglure du parchemin. C'est une question en apparence secondaire, qui prend ici une importance toute spéciale. M. Rand a, en effet, découvert qu'il existait deux méthodes de réglure, dont il a expliqué le détail, et auxquelles il a attribué les dénominations d'« ancien style » et de « nouveau style ». Il a reconnu, en outre, que la seconde manière ne s'était généralisée que vers 820-835. Cette curieuse constatation lui a servi de base pour le classement chronologique des manuscrits. Le critérium n'est pas toujours infaillible ; mais, malgré quelques exceptions de détail, le système paraît se justifier dans l'ensemble.

Après d'utiles observations sur les signatures des quaternions et la formule *requisitum*, on passe à l'étude des abréviations, que l'on aurait souhaitée peut-être un peu plus développée, puis à celle de la ponctuation et du texte, enfin à l'histoire même du développement de l'écriture à Tours, depuis le Pentateuque Ashburnham, que M. Rand croit écrit sur les bords de la Loire, jusqu'au XII^e siècle, en étudiant successivement l'influence des Irlandais, le style pré-alcuinien, les réformes d'Alcuin, le style qualifié de « mérovingien embelli » et surtout le « style régulier », c'est-à-dire courant, puis celui du milieu et de la fin du IX^e siècle, enfin le style dit « franco-saxon », qu'il serait, semble-t-il, plus exact d'appeler « franco-insulaire ».

Nous ne pouvons le suivre dans les nombreuses remarques, si neuves, que lui ont suggérées ses savantes explorations dans les dépôts de manuscrits qu'il a visi-

tés. Les résultats obtenus sont considérables et renouvellent sur beaucoup de points nos connaissances en matière paléographique. Le classement chronologique lui-même, qui peut parfois prêter le flanc à la critique, mérite toute notre attention, car il représente l'opinion d'un spécialiste extrêmement informé et scrupuleux. Malgré de menues imperfections matérielles et quelquefois un léger flottement dans la terminologie, cette œuvre restera le meilleur modèle pour tous ceux que pourrait tenter l'étude d'un autre centre calligraphique médiéval. C'est par des enquêtes de cette nature que nous verrons des progrès se réaliser dans le domaine de la paléographie latine du Moyen Age.

II. — Dès 1891, Traube avait cru pouvoir identifier l'écriture de l'humaniste du ix^e siècle, Servat Loup, abbé de Ferrières, avec celle du « réviseur » du manuscrit de Berne 366, et son opinion se trouva pleinement confirmée, dix ans plus tard, par la démonstration de son disciple Schnetz. Cette identification fut le point de départ des minutieuses recherches auxquelles se livra le professeur Beeson, avec le concours de MM. Rand, E. A. Lowe et Lindsay, pour retrouver les manuscrits qui avaient appartenu à la belle collection de Loup de Ferrières, cette curieuse figure de lettré de la renaissance carolingienne. Les résultats dépassèrent l'attente. Trois volumes furent identifiés à Paris, le *De inventione* de Cicéron (Bibl. nat., ms. lat. 7774 A), le Tite-Live De Thou (Bibl. nat., ms. lat. 7526) et les lettres de Symmaque (Bibl. nat., ms. lat. 8623) ; deux à Rome, Aulu-Gelle (Vat. Regin. 597) et le Commentaire de Donat sur Virgile (Vat. Regin. 1484) ; enfin, à Londres, le *De Oratore* de Cicéron (Harley 2736), entièrement autographe, qui fait l'objet de la présente publication.

Ce dernier ouvrage paraît avoir été copié, d'après une lettre de Loup de Ferrières, sur un manuscrit que lui communiqua Einhard, abbé de Fulda, le biographe de Charlemagne. Le manuscrit provient de l'abbaye de Cormery, dont nous savons que l'abbé Odacer était le parent et l'un des correspondants de Servat Loup. Le professeur Beeson en fournit une description des plus détaillées, puis il caractérise l'écriture personnelle de Servat Loup, dont il analyse le rythme et les particularités graphiques, montrant qu'elle est nettement en avance sur son temps.

Il passe ensuite à la graphie, la division des syllabes, la ponctuation, les capitales, les signes de paragraphes et les abréviations, notant et expliquant les espaces laissés en blanc, les signes techniques usités, les notes ou variantes marginales, les corrections en marge et en interligne, même les grattages. Rien n'est omis, et les planches sont admirablement exécutées. En résumé, excellente et précieuse publication paléographique, qui fait grand honneur à l'Académie médiévale d'Amérique.

Ph. LAUER.

JAMES F. KENNEY. *The sources for the early history of Ireland. An introduction and guide.* Vol. I : *Ecclesiastical.* New-York, Columbia University Press, 1929, xvi-807 pages, 2 cartes. Prix : 12 doll. 50.

Voici un ouvrage d'une évidente utilité et qui est exécuté avec une érudition digne de tout éloge. En faire la critique, c'est l'œuvre des spécialistes ; mais le moins qu'on puisse faire quand on ne l'est pas, c'est d'en dire l'objet et le plan.

Tout d'abord, nous n'avons encore qu'une première partie de l'œuvre entière : celle qui concerne l'histoire ecclésiastique, de beaucoup la plus importante. Un second volume traitera de l'histoire séculière et des sources continentales qui ne se rapportent pas spécialement aux affaires de l'Église. Le but est de signaler tous les documents et livres imprimés qui font connaître la vie et la civilisation irlandaises avant le début de la conquête anglaise. D'ailleurs, l'auteur ne s'est nullement interdit de parler des sources manuscrites : il a mentionné et analysé les plus importants parmi les ouvrages manuscrits exécutés par des mains irlandaises ou sous l'influence irlandaise, soit les originaux eux-mêmes, soit les fac-similés ou les descriptions qui en ont été publiés. C'est un catalogue critique et non proprement bibliographique, où figurent seulement les ouvrages, livres et articles de revue qui importent au sujet.

L'ouvrage est divisé en huit chapitres : I. L'histoire en Irlande, telle qu'elle a été écrite soit avant, soit après la période des vikings et composée, soit dans les monastères, soit par les *savants* et *littérateurs* (c'est ainsi que M. Kenney traduit lui-même les termes techniques de *vates* et de *filid*) ; et à ce propos il expose le système d'éducation qui produisit ces littérateurs depuis le VII^e siècle. Les sources séculières ont ce caractère proprement irlandais d'être le produit d'écrivains qui n'ont pas subi l'influence ecclésiastique. Ajoutons qu'on ne possède pour cette époque ni archives, ni documents « diplomatiques ». Comment sont parvenues jusqu'à nous les œuvres de cette époque ? L'auteur en suit la filiation dans une section qui, consacrée à l'histoire de l'érudition irlandaise depuis l'époque normande (soit depuis 1170) jusqu'à nos jours, se termine par une liste des principales collections de manuscrits irlandais, des travaux relatifs aux sciences auxiliaires : philologie, paléographie et diplomatique, chronologie, livres de références, etc. Les bibliographes y feront un riche butin. II. L'Irlande telle qu'elle fut connue des anciens, depuis le périple d'Himilcon jusqu'à saint Jérôme, puis des auteurs chrétiens de Gaule et d'Espagne, depuis le glossaire de Leyde jusqu'à Gildas et Nennius. III. L'Église irlandaise à la période dite celtique et les premiers apôtres de la foi chrétienne : Pélage et saint Patrice, les saints de la Bretagne d'outre-Manche et les missionnaires irlandais en Germanie et en Italie. Une section particulière est consacrée à la controverse pascalie ; une autre aux missions d'Irlande en Écosse et en Angleterre. IV et V. Les églises monastiques ; leurs fondateurs et leurs traditions ; les églises du VI^e au IX^e siècle. VI. L'expansion du christianisme irlandais du VII^e au XII^e siècle ; une section traite des savants irlandais qui essaimèrent dans l'empire carolingien sous Charlemagne et Louis le Pieux. VII. La littérature religieuse et la culture ecclésiastique, du VII^e au XII^e siècle : histoire des textes de la Bible et des Évangiles ; les traités liturgiques et les missels, etc. VIII. Le mouvement réformateur du XII^e siècle et l'influence exercée par Cluny et saint Bernard. Chacun de ces chapitres, avec leurs nombreuses sections d'une si ferme ossature, contient, avec un exposé général où l'historien puisera les notions les plus sûres, une bibliographie d'une incomparable richesse.

L'auteur nous prévient que son manuscrit, préparé aux Universités de Wisconsin et de New-York de 1907 à 1910, n'a été terminé qu'en 1926. Ses recherches bibliographiques ne s'arrêtent cependant pas à cette date, et il invite ses lecteurs à se référer aux additions nombreuses qui remplissent les pages 773-790.

L'Index contient seulement (on nous en prévient p. 791) un choix des noms propres et des termes techniques ; il sera complété dans celui qui terminera le

t. II. Mais, tel qu'il est, il permet de se retrouver rapidement dans l'immensité des noms et des choses. Deux cartes terminent le volume : l'une est une carte ecclésiastique de l'Irlande au pré-Moyen Age, l'autre une carte d'Europe montrant les « relations extérieures de l'Église irlandaise » à la même époque. — Possédant ce précieux répertoire de faits et d'idées, nous attendrons le tome II, qui complètera cette grande œuvre.

Ch. BÉMONT.

Les écrits de saint Sava (*Spisi Sv. Save*), publiés par Vladimir COROVIĆ, Belgrade, Sr. Karlovci, 1928. In-8°, LXIII-254 pages. (Recueil de travaux sur l'histoire, la langue et la littérature serbes ; première section, volume XVII.) Prix : 80 dinars.

L'Académie serbe a fait paraître le premier volume des œuvres de l'ancienne littérature serbe. Il comprend tous les écrits du premier écrivain serbe, qui fut le premier archevêque du pays, saint Sava. La publication est dirigée par M. V. Corović, professeur d'histoire des Slaves du Sud à l'Université de Belgrade.

Le troisième et plus jeune fils du grand joupán Étienne Nemanja n'aspirait pas au trône. Il se rendit au mont Athos, cette pittoresque montagne sainte, couverte d'oliviers, de figuiers et de noisetiers, pour y passer ses jours dans le calme du couvent, en louant le Seigneur. C'est sous la bure monastique qu'il se rendit populaire. Grâce à ses talents, il exerça une profonde influence sur la politique intérieure et extérieure de la Serbie. C'est à lui que la jeune Église serbe dut son autonomie : il en fut le premier archevêque, le libérateur et l'organisateur. De même que son frère aîné, Étienne, « le premier couronné », il a laissé plusieurs ouvrages. Ce sont les premières œuvres d'importance de la littérature serbe du Moyen Age. Quand on sait que toute cette littérature serbe médiévale n'est composée que de traductions, on apprécie toute la valeur de ce travail original. Avec le pape Dukljanin, qui a écrit la chronique connue sous son nom, saint Sava est le plus ancien des écrivains serbes.

Ses écrits ne sont pas nombreux, ou du moins il ne nous en est pas parvenu beaucoup. Parmi ceux qui nous restent, on peut citer : le chrysobulle du monastère de Chilandar, fondation pieuse (*zadužbina*) des premiers Némánides au mont Athos ; trois rituels pour les monastères de Chilandar, de Studenica et de Kareja ; enfin, la biographie d'Étienne Nemanja, père de l'auteur, par le moine Siméon. Cette biographie ne raconte que les derniers jours du fondateur de la puissante dynastie des Némánides. Inspirée par l'amour filial, écrite avec simplicité du cœur, elle nous fait assister aux derniers jours du moine Siméon. Elle n'est qu'un des premiers chapitres du rituel du monastère de Studenica, suivant la tradition de l'Église byzantine, qui avait l'habitude de donner, dans l'introduction de chaque rituel, la biographie du fondateur.

Aucun manuscrit original de saint Sava n'est parvenu jusqu'à nous, et toutes les copies ont été faites tardivement. Le chrysobulle original du monastère de Chilandar, que M. Corović a daté, avec raison, de l'année 1199, est, avec la charte du ban de Bosnie, Kulin, un des plus anciens documents juridiques serbes du Moyen Age. Il s'est perdu, il n'y a pas longtemps. Du rituel du monastère de Kareja nous possédons cinq copies. Il en reste aussi des traductions grecques, mais elles ne sont

pas toujours très exactes. Du rituel de Chilandar, cinq exemplaires également. Il n'est, en réalité, qu'une traduction du rituel du couvent de Notre-Dame *tè Evergetidos* de Constantinople. On a beaucoup discuté sur la participation de Sava à cette traduction. Jagić (*Spomenik* de l'Académie serbe, XXXIV, 1898) a cru que l'auteur de cette traduction n'appartenait pas « aux provinces proprement serbes » ; pour lui, quelqu'un avait traduit ce rituel sur l'ordre de Sava, et Sava n'avait fait que corriger le texte en y ajoutant çà et là quelques passages. M. Belić (*Glas* de l'Académie serbe, LXII, 1901) a démontré que le rituel avait pu être écrit par un Serbe. M. Corović prouve avec assez de vraisemblance que Sava avait participé à la traduction du rituel ; il promet, du reste, de traiter à fond la question dans une monographie détaillée de saint Sava. Quant au rituel du monastère de Studenica et à la biographie de Nemanja, nous ne les possédons tous deux qu'en deux versions, composées tardivement (la plus ancienne en 1619).

Ces ouvrages de saint Sava étaient dispersés dans de nombreuses publications, aujourd'hui presque introuvables, et présentés au public dans d'assez mauvais textes. M. Corović a révisé tous les manuscrits ; il les a comparés, il en a corrigé les très nombreuses fautes (seule l'édition du rituel de Chilandar donnée par l'évêque, plus tard patriarche Dimitrije, dans *Spomenik*, XXXI, 1898, n'exigeait pas d'être revue) ; il les a réunis et classés. Une préface très instructive nous renseigne sur les manuscrits, leurs caractères, leurs qualités spécifiques, les éditions publiées jusqu'ici et la bibliographie du sujet. Une première partie donne les textes certains des œuvres de Sava, une seconde les textes douteux et incomplets. Elles sont suivies d'un lexique slavo-grec et d'un lexique gréco-slave ; l'ouvrage se termine par un index.

« J'ai toujours respecté le texte du manuscrit tel qu'il était », dit M. Corović dans sa préface, et « j'ai toujours suivi le manuscrit le plus ancien, qui offrait les plus sûres garanties d'authenticité » (p. LV-LVI). Il n'a pas voulu aborder les questions que pose la chronologie disputée de cette période. Les opinions des auteurs en cette matière sont si diverses qu'il serait nécessaire de déterminer la date de la naissance de Nemanja, que l'on a fait jusqu'ici varier de 1113 à 1123 (M. Sisić la plaçait, récemment, aux environs de 1130), et celle de son abdication, pour laquelle on hésite entre 1195 et 1196. Les questions que pose la vie de saint Sava, notamment ses relations avec Radoslav et Vladislav, le moment et les causes de son départ de Serbie (p. XXIX-XXXII), enfin la date de sa mort (p. XXXII-XXXIII), sont utilement traitées. L'ouvrage de M. Corović comble donc une lacune et répond aux besoins de la science historique.

Miodrag AL. POURKOVITCH.

- I. W. G. MOORE. *La Réforme allemande et la littérature française*. Recherches sur la notoriété de Luther en France. Strasbourg, Public. de la Faculté des Lettres, fasc. 52, 1930, 514 pages. Prix : 50 frs.
- II. Franz BUCHHOLZ. *Die Lehr- und Wanderjahre des Ermlandischen Domkustos Eustachius von Knobelsdorff. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des jüngeren Humanismus und der Reformation*. Braunsberg, 1925, in-8° (Sonderabdruck aus der Zeitschrift für die Geschichte und Altertums-kunde Ermlands. Bd. XXII).

I. — Bien que le titre de l'ouvrage de M. Moore, présenté comme thèse pour

le doctorat d'Université à la Faculté des lettres de Strasbourg, n'indique pas la date où l'auteur arrête son exposé, les dernières pages ne dépassent guère le début du xviii^e siècle, et seize chapitres sur dix-sept sont consacrés à la période qui précède les guerres de religion. Malgré un plan parfois incertain, le volume offre d'abord une bonne mise au point de l'ensemble des travaux publiés sur l'influence de Luther en France, de 1517 au temps d'Henri IV. La bibliographie, abondante et complète, témoigne d'une information large et méthodique. L'auteur décrit avec exactitude la rapide pénétration, à Paris et dans les provinces, des livres et de la pensée de Luther, suit en Allemagne les Français qui firent, comme François Lambert ou Guillaume Dumolin, le pèlerinage de Wittenberg. Il définit le rôle des trois grandes villes où s'établit le contact de l'esprit français et de la réforme allemande, Anvers, Bâle et Strasbourg. Il examine la série très variée des traductions de Luther, traductions de Berquin ou de Papillon, versions anonymes publiées à Anvers par Martin Lempereur, versions genevoises imprimées par Jean Gérard ou rédigées par Jean Crespin. Des pages importantes et neuves étudient la littérature de la Réforme française avant Calvin et la place qu'y tient l'Allemagne; M. Moore interroge successivement Farel ou Lefèvre d'Étaples, Marot et Marguerite, Calvin et Rabelais, tente de marquer, avec une précision nouvelle, ce qu'ils ont dû à Luther. D'autre part, ses recherches personnelles, activement conduites, lui ont permis de verser au débat un nombre fort appréciable de faits nouveaux. Nous saurons désormais que, dès 1520 ou 1521, fut imprimé à Paris le *Quare papae ac discipulorum ejus libri a Doctore Martino Luthero combusti sint*, et que le *Pater Noster fait en translation et dyalogue par la Roynie de Navarre* traduit et amplifié en décasyllabes la dernière partie de l'explication du *Pater* donnée par Luther en 1518 dans le *Kurts begriff und ordenung aller vorgeschrieben*. Quelques hypothèses de M. Moore semblent assez hasardeuses. Lefèvre d'Étaples, en 1525, approuva, lors de son bref exil, l'œuvre des réformateurs de Strasbourg. Le doyen du chapitre, Sigismond de Hohenlohe, adressait, en 1527, diverses traductions de Luther à Marguerite. Mais est-il vraisemblable que Lefèvre ait apporté lui-même d'Alsace les traités luthériens publiés à Paris avant 1532? Est-il probable qu'il ait en personne conseillé les envois de Hohenlohe? Faut-il encore supposer que Marguerite elle-même ait fait imprimer ces ouvrages par Simon Dubois, toujours avec le concours de Lefèvre? Lorsqu'on résume l'histoire des traductions de Luther en France, peut-on parler d'une « période de Lefèvre d'Étaples »? Sans doute, la préface du *Nouveau Testament* français conserve un écho lointain du *De captivitate babilonica*; mais il semble difficile d'attribuer à Lefèvre un rôle vraiment actif dans la diffusion des livres luthériens. D'ailleurs, les évangélistes de Strasbourg avaient déjà, quand il les connut, dépassé l'orthodoxie au nom de laquelle l'Eglise de Saxe rejetait Karlstadt; dans les *Épîtres et évangiles des cinquante-deux dimanches*, on retrouverait les hardiesses des sacramentaires et de Zwingli plutôt que l'esprit de Wittenberg.

II. — Né en 1519 à Heilsberg, capitale du diocèse polonais de l'Ermland, Eustache von Knobelsdorff, humaniste et catholique, fut, comme Copernic, chanoine de Frauenburg; sa famille étant originaire de Silésie, il devint doyen du chapitre de Breslau; il y mourut en 1571. Il avait fréquenté deux ans, de 1536 à 1538, l'Université, encore catholique, de Francfort-sur-l'Oder; il suivit, deux autres années, à Wittenberg, les leçons de Mélanchthon; il passait, en 1540, à l'Univer-

sité de Leipzig, qui, depuis la mort du duc Georges de Saxe, accueillait peu à peu la Réforme. Knobelsdorff lui-même inclinait alors vers les doctrines luthériennes. Mais quand un édit royal eut interdit à tout sujet polonais les écoles hérétiques, il dut quitter Leipzig pour Louvain ; le 1^{er} novembre 1541, il s'établit à Paris ; il séjourna quelques mois, en 1543, à Orléans. Ses lettres, inédites ou dispersées dans des collections rares, contiennent des renseignements d'un grand intérêt sur la vie universitaire à Paris, l'activité des études, les progrès de la Réforme, la persécution de l'hérésie. L'une d'elles, datée du 10 juillet 1542, raconte l'exécution de deux condamnés. Knobelsdorff était un poète latin d'une redoutable fécondité. On peut, dans les 1,358 vers de sa *Lutetiae parisiiorum descriptio*, publiée en 1543, trouver quelques détails curieux sur le Paris de François 1^{er}. M. Buchholz signale de façon opportune et commente avec soin ces divers textes. Il faut, toutefois, regretter que ses notes, assez riches, ne mentionnent aucun des livres parus sur l'histoire intellectuelle et religieuse de la France au xvi^e siècle depuis cinquante ans.

Augustin RENAUDET.

I. Melvin M. KNIGHT. *Economic history of Europe to the end of the Middle Ages*. Boston et New-York, Houghton Mifflin, 1926. In-8°, x-260 pages. Trad. française par Jean et Élise PICARD et par Henri SÉE, sous le titre : *Histoire économique de l'Europe jusqu'à la fin du Moyen Age*. Paris, M. Giard, 1930, 341 pages. Prix : 45 fr.

II. Z. W. SNELLER et W. S. UNGER. *Bronnen tot de geschiedenis van den Handel met Frankrijk*. 1^{re} partie : 753-1585. La Haye, M. Nijhoff, 1930 (Public. histor. du ministère de l'Instruction publique, des Arts et des Sciences). In-4°, xv-726 pages.

III. J. MORINI-COMBY. *Mercantilisme et protectionnisme*. Essai sur les doctrines interventionnistes en politique commerciale, du xv^e au xix^e siècle. Préface par Alfred ZIMMERN. Paris, Félix Alcan (Nouvelle Bibliothèque économique publiée sous la direction de François Simiand), xx-217 pages. Prix : 30 fr.

I. — Le premier volume de M. Knight possède les qualités qui donnent souvent une réelle saveur aux bons livres américains : un sens réel du concret, l'habitude d'éveiller chez le lecteur la comparaison avec notre vie actuelle, le dédain des formules scolastiques. Ces qualités ne sont pas sans entraîner des défauts correspondants, mais elles ne sont pas méprisables.

M. Knight garde un esprit très libre vis-à-vis des théories, notamment de celle des stades économiques. Il essaie de se représenter, en sa variété, l'évolution économique primitive. Évidemment, les spécialistes de l'archéologie et de l'anthropologie trouveront qu'il y a dans ses premiers chapitres bien du superficiel et de l'à peu près, un peu de ce que nous appellerions du très bon « primaire supérieur ». Son étude de la vie économique grecque et romaine reste encore très générale, et il ne serre les choses d'un peu près que pour le Moyen Age. Il s'inspire générale-

ment des meilleures sources, ses bibliographies sont bien faites et les ouvrages étrangers, spécialement français, y sont fort dignement représentés.

Somme toute, c'est un livre qui rendra de grands services aux étudiants américains et les aidera à comprendre comment est né et s'est développé ce milieu si complexe et si varié qu'on appelle l'Europe. Je suis moins persuadé de l'avantage qu'il y avait à traduire en français un livre qui n'a évidemment pas été écrit pour nous¹.

II. — L'imposante publication de MM. Sneller et Unger est du plus haut intérêt non seulement pour l'objet spécial auquel elle est consacrée, — les anciennes relations commerciales entre la Néerlande et la France, — mais pour l'histoire générale du commerce français. Assurément, tout n'y est pas neuf. Car les éditeurs, voulant être aussi complets que possible, ont très sagement réimprimé (souvent sous une forme plus exacte et moins fragmentaire) des documents déjà publiés, mais dispersés, et souvent très peu connus. Ils y ont ajouté un très abondant matériel pris non seulement aux archives françaises, mais aux archives soit du gouvernement des Pays-Bas, soit des villes maritimes hollandaises, zélandaises, frisonnes, en rapports avec les nôtres, et aussi des villes flamandes et de quelques villes hanséatiques qui, à travers les ports néerlandais, commerçaient avec la France. Ces documents sont tantôt en français, tantôt en néerlandais, parfois en latin. Un bref sommaire en néerlandais introduit presque chacun des 935 numéros de ce volume.

Comme base géographique, les éditeurs ont pris les limites du royaume actuel (exception faite de quelques documents généraux, antérieurs à 1576 et valables pour tous les Pays-Bas ; exception aussi de quelques villes qui ont appartenu à la Flandre hollandaise, mais qui étaient dans la dépendance de Bruges). Pour la France, ils ont dû accepter des compromis, car il était impossible, même avant la fin du xv^e siècle, de ne pas faire place aux marchands bretons, très difficile de passer sous silence la Lorraine et la Savoie.

Les villes les plus souvent nommées sont d'un côté Middelbourg, Veere, Rotterdam, Arnemuiden, Delft, Dordrecht ; de l'autre, au premier rang, La Rochelle et Bordeaux, Paris, Arras, Nantes, Rouen, Lille, Quimper, Abbeville, Harfleur, Dieppe, de nombreux ports bretons (Penmarch, Le Croisic), naturellement Bourgneuf et Brouage.

L'ouvrage débute par un diplôme de Pépin sur le Landit. Mais c'est surtout vers la fin du xiii^e siècle que le commerce devient actif, surtout ce fameux commerce de « la Baie », où les Hollandais et Zélandais ont suivi les Hanséates. Avec la période d'expansion de l'État bourguignon, on est vraiment étonné de cette richesse documentaire. Contrats d'affrètement, comptes, connaissements, procès, prohibitions, licences, conventions commerciales, trêves marchandes même pendant les guerres, nous donnent l'idée d'un perpétuel mouvement d'hommes (que nous rencontrons ici avec leurs noms) et de marchandises (vins, sel, guède, harengs, huiles, toiles et draps). Le mercantilisme fait déjà son apparition lorsqu'en 1545

1. P. 168, l. 26, ne traduit pas très clairement la p. 124 de l'original, qui dit : « A, à Gênes, peut devoir à B à Florence ; mais C, à Florence, doit à D à Gênes. Si A paye D et que C paye B, tout transfert d'argent est évité dans les deux sens... A, qui devait à B, a simplement dit à son propre débiteur, C, de payer B. »

on signale la création à Paris, rue Saint-Denis, d'une fabrique de draps façon de Leyde et de Haarlem.

Certains comptes nous fournissent de véritables statistiques commerciales : marchandises françaises (surtout vins, eaux-de-vie et vinaigres) arrivées en Zélande (nos 778, p. 492-528, et 785, p. 532-559) en 1565-1566 et 1566-1567, avec nom de l'armateur, quantités transportées et provenance, nom du destinataire de la cargaison. Un appendice donne des renseignements du même genre.

Le maniement de cette précieuse collection est rendu plus facile par deux précieux index, l'un des noms de personnes et de lieux, l'autre des matières. Qu'on jette simplement les yeux sur les mots *Baavloot*, *brandewijn*, *chertepartij* (chartepartie), *factor*, *haring*, *kaperij*, *koopman* et *kooplieden* (avec mentions des pays et villes d'où ces marchands sont originaires, soit près de trois colonnes de l'index), *koren* et *korenhandel*, *laken*, *schip* et ses dérivés (plus de six colonnes), *visch*, *vracht*, *wijn* (il est question de ceux de Beaune, d'Arbois, d'Auxerre, de Dijon, comme de ceux de Bordeaux, de Cognac, du Poitou, de La Rochelle), enfin *zout*, et l'on aura une idée des richesses que contient cette collection.

III. — Dans l'ouvrage de M. Morini-Comby, nous laisserons ici de côté la partie doctrinale du livre. Ce que la *Revue* doit mettre en lumière, c'est que l'auteur considère le mercantilisme comme un phénomène historique, né de circonstances historiques. Autant dire qu'il est la forme économique de l'État moderne, tel que celui-ci s'est constitué à l'époque de la Renaissance.

La bibliographie de M. Morini-Comby est donc pour une large part une bibliographie historique, où les ouvrages de Boissonnade, Harsin, etc., tiennent une large place. Il serait facile de la trouver insuffisante¹, surtout en ce qui concerne les articles de revues. On pourrait y relever des erreurs, comme celle qui consiste (p. 202) à faire deux ouvrages distincts de la *Response* de Bodin de 1568 et du *Discours* de 1576. On pourrait également, puisque le parti pris de l'auteur était résolument historique, lui reprocher d'avoir à l'excès rétréci le champ de son exposé. Il est au moins étrange, même dans un résumé de l'histoire du mercantilisme, de ne pas rencontrer le nom de Burleigh. Quoique les idées mercantilistes apparaissent déjà dans les ordonnances des Valois du début du xvi^e siècle et dans les cahiers du tiers aux États généraux de 1560, quoique, sur le terrain doctrinal, Bodin soit un novateur et que les théoriciens anglais (l'interpolateur du *Common Weal*, Malynes, Mun) n'aient guère fait que le suivre, il n'en reste pas moins que la première grande et systématique tentative pour constituer une économie d'État est celle d'Élisabeth. Après elle, il aurait fallu étudier la politique des Stuarts et celle du *Commonwealth*. Il ne faut pas laisser oublier que l'Angleterre libre-échangiste ne date que de 1845 et que, jusqu'à la révolution industrielle, ce pays est la patrie du mercantilisme le plus étroit. De même, M. Morini-Comby aurait dû montrer que le mercantilisme n'est pas un phénomène anglo-français, qu'on le retrouve dans la politique des rois de Castille, plus tard dans celle des princes allemands, de Pierre I^{er}, etc., bref qu'il fut, comme l'a écrit Karl Bücher, la pratique courante de tous les hommes d'État de la fin du xvi^e à la fin du xviii^e siècle. Le despotisme éclairé est une suite du mercantilisme.

1. Les noms et titres y sont trop souvent estropiés, les articles de revue donnés sans références précises.

Il ne faut donc pas l'enfermer en Colbert. Une analyse serrée montrerait même en Colbert un mercantiliste plus borné, moins intelligent que son grand devancier anglais, que certains des collaborateurs de Henri IV, que Richelieu. L'auteur n'a pu sans doute connaître le récent essai du duc Georges de Mecklembourg ; mais il aurait pu connaître celui de M. Palm, et à tout le moins les études de M. Henri Sée sur le *Commerce honorable* de Jean Éon. Il aurait fallu opposer au mercantilisme de Colbert, qui tend à la plus dangereuse autarkie, celui des Hollandais : car les Provinces-Unies apparaissent comme l'État mercantiliste par excellence. Or, van Beuningen ou notre Huet ne figurent pas plus que Burleigh dans l'index de M. Morini-Comby.

Il s'est ainsi condamné à ne donner de son sujet qu'une esquisse et les lacunes de sa documentation et de son exposé enlèvent une partie de sa portée à sa thèse, à savoir que le mercantilisme du XVIII^e siècle devait mourir de son succès même, ayant créé les conditions commerciales nouvelles d'où devait sortir la théorie du laissez-faire. Triomphe éphémère, car la situation d'après 1815 rappelle celle d'avant 1750 et nécessite le recours à des méthodes analogues dans les États autres que l'Angleterre. C'est ainsi que le protectionnisme du XIX^e siècle apparaît comme une forme nouvelle du mercantilisme, forme adaptée aux besoins de la civilisation industrielle. Là encore une documentation un peu plus précise eût été la bienvenue. Il aurait fallu, en se servant des travaux de M. Arthur Dunham, analyser de plus près le coup d'État de 1860 et montrer le rôle de Michel Chevalier, puis indiquer la réaction qui se produisit en 1870 contre ce traité, singulier parallélisme avec la réaction qui avait suivi le traité d'Éden.

Il est impossible de n'être pas frappé par les réels mérites de l'ouvrage, par la conscience de l'auteur, et en même temps de ne pas regretter que son exposé souffre d'une insuffisante préparation au travail historique.

Henri HAUSER.

E. COORNAERT. Un centre industriel d'autrefois : la draperie-sayetterie d'Hondschoote (XIV^e-XVIII^e siècle). Paris, Presses universitaires, 1930. In-8°, xxxv-520 pages ; prix : 75 fr. — Id. Une industrie urbaine du XIV^e au XVII^e siècle : l'industrie de la laine à Bergues-Saint-Winoc. Paris, Presses universitaires, 1930. In-8°, 112 pages ; prix : 50 fr. (Thèses de doctorat ès lettres.)

Ce sont deux thèses pour le doctorat ès lettres. Si l'on examine la première, la « grande thèse », seulement au point de vue des sources et de la bibliographie, ainsi que les innombrables notes infrapaginales, on a l'impression immédiate qu'elle constitue un des travaux d'histoire économique les plus approfondis qui aient paru pendant la dernière décennie. Archives nationales et Bibliothèque nationale de France, Archives générales du royaume de Belgique, Archives municipales d'Hondschoote et de nombreuses autres villes de la France du Nord et de Belgique : tous ces dépôts exceptionnellement riches ont fourni à l'auteur un énorme matériel de faits de toutes sortes.

L'interprétation de tous ces documents n'est pas moins digne d'éloges que les

recherches. En apparence, il s'agit d'un travail d'histoire locale, mais il présente, en réalité, un intérêt général de premier ordre, et d'autant plus que M. Coornaert, admirablement au courant du travail d'histoire accompli dans la plupart des pays de l'Europe, a pu faire usage — et de la façon la plus heureuse et la plus judicieuse — de la méthode comparative.

Il étudie d'abord les vicissitudes de la sayetterie-draperie¹ d'Hondschoote, du xiv^e siècle au xviii^e. Il montre que, malgré l'ancienneté de cette industrie, ce bourg rural de la Flandre occidentale ne semblait nullement destiné à jouer un rôle de premier plan, d'autant moins que son développement, au cours du xiv^e siècle, fut compromis par les guerres et par de nombreuses concurrences ; mais son industrie fut favorisée par la politique des comtes : en 1374, Hondschoote obtint de Louis de Male une charte qui va avoir pour elle d'heureux effets. Dès la première moitié du xv^e siècle, la sayetterie d'Hondschoote se place au premier rang, en Flandre occidentale, puis elle est compromise par les troubles de la fin du siècle. Dans la première moitié du siècle suivant, nouvelle poussée de l'industrie qui arrive à son apogée : elle bénéficie de l'étonnante activité d'Anvers et aussi de la vogue de la draperie légère. De bourg rural, Hondschoote devient une ville communale, dont la population augmente très rapidement. Mais la décadence et la ruine d'Anvers, ainsi que les troubles religieux de l'époque, entraînent son déclin ; en 1582, c'est une véritable catastrophe, dont la ville ne se relèvera que difficilement. Cependant, on assiste à une renaissance de l'industrie dans les premières décades du xvii^e siècle. Mais les guerres continuelles déterminent une nouvelle chute ; en septembre 1657, la ville et ses environs sont atrocement pillés par une armée française. Au xviii^e siècle, la sayetterie ne sera plus qu'un souvenir.

M. Coornaert examine ensuite la constitution et l'administration du métier. La charte de 1374, acte tout féodal, est pour le comte un titre fiscal ; pour les habitants, elle constitue, à la fois, « une ébauche de règlement technique, une base d'organisation administrative, une délimitation territoriale ». L'auteur décrit les pouvoirs respectifs du gouvernement central, de la seigneurie locale, de la communauté. Il montre que les échevins sont les véritables chefs de l'industrie et lui donnent un caractère nettement communal. La franchise industrielle d'Hondschoote devient un monopole de plus en plus exclusif ; une région très étendue collabore à la production et fournit des travailleurs à la sayetterie. Au xv^e siècle, tous les travailleurs de la draperie sont réunis en un seul corps, ce qui tient au caractère encore rudimentaire de cette industrie rurale, mais les ouvriers de la laine n'en font pas partie. D'ailleurs, les sayetteurs n'ont jamais formé une corporation vraiment autonome, car leur corps se confond avec la communauté d'Hondschoote.

Toute une série de fonctionnaires sont préposés à l'administration du métier : le fermier du sceau, qui perçoit les droits de sceau ; les *warandeurs*, qui inspectent la qualité des sayes et font observer les règlements, mais dont l'autorité est de plus en plus soumise au pouvoir du *magistrat* ; les emballeurs, etc. Quant aux statuts et ordonnances du métier, nés de la coutume, ils ne forment pas un code complet et systématique ; c'est une législation simple et tolérante, mais tout ce qu'il y a de moins libéral. La justice du métier est aussi essentiellement municipale.

1. Disons, pour les profanes, que les sayes étaient des étoffes de laine légère, ce qui ne veut pas dire de qualité inférieure.

Des pages extrêmement instructives sont consacrées à la production. Tout le processus de la fabrication nous est décrit, depuis l'ourdissage et le filage jusqu'aux travaux d'apprêt et de finissage. On voit que, malgré certaines modifications, aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, la technique n'a pas très sensiblement varié pendant un long espace de temps. Suit une étude très précise des principaux produits de la sayetterie d'Hondschoote. Les sayes servent aux usages les plus divers : doublures de vêtements ordinaires et de vêtements de luxe, rideaux de lits, tentures, etc. C'est de la petite draperie, ce sont des étoffes légères, des tissus à bon marché, mais qu'on ne peut nullement taxer de camelote, du moins au sens moderne du mot. Les *anacostes* sont recherchées en bien des pays.

La vente purement locale a toujours été peu importante. On a affaire à une industrie d'exportation, qui a eu pour principaux marchés les foires de Flandre, Bruges, Anvers, Lille. Les débouchés en sont lointains et nombreux ; les plus essentiels paraissent être l'Espagne, le Portugal et aussi, dans une moindre mesure, l'Italie.

Non moins intéressant est l'exposé de l'organisation industrielle et commerciale. Si trente métiers collaborent à la fabrication, les drapiers constituent le centre de la fabrication, son moteur principal. Ils concentrent sous leur direction la majeure partie du travail industriel, car les tisserands ne sont que leurs ouvriers, et ils sont, en même temps, marchands. Mais jamais leurs entreprises ne nous apparaissent comme très considérables : les plus importantes ne font travailler environ que trente tisserands et au total deux cents ouvriers de divers métiers. Les marchands proprement dits sont avant tout des commissionnaires, travaillant pour les négociants des grands centres d'exportation. Quant aux finisseurs, jamais ils ne sont parvenus à concentrer entre leurs mains tout l'ensemble de la fabrication, comme ce fut le cas à certaines époques et en certains pays.

L'action du capitalisme ne s'est développée que fort lentement. Il est vrai que, dans la deuxième moitié du *xvi^e* siècle, la sayetterie d'Hondschoote fut sollicitée brusquement à une production en masse. Mais l'effort capitaliste fut longtemps brisé par l'hostilité des métiers. Toutefois, pendant la restauration qui s'opère à la fin du *xvi^e* siècle et au *xvii^e*, on voit se produire une forte différenciation parmi les drapiers et les marchands. Un groupe restreint domine alors toute l'activité économique : ce sont les *marchands-fabricants* ; mais le capitalisme qui est en voie de l'emporter a un caractère essentiellement commercial. Aussi les ateliers des métiers — à l'exception de ceux de finissage — conservent-ils toujours leur caractère de dispersion ; ils ne cessent pas d'être des ateliers familiaux. La discipline n'y est pas très pénible et une large place est réservée à l'initiative individuelle.

Les procédés commerciaux se sont davantage modifiés. La vente aux halles est d'abord prédominante, puis on expédie surtout les sayes sur les grands marchés d'exportation ; les relations deviennent de plus en plus étroites avec les négociants d'Anvers, Lille, etc. Au *xvii^e* siècle, les affaires se traitent surtout par correspondance. Les méthodes de comptabilité et de paiements, d'abord purement empiriques, se perfectionnent peu à peu. Le crédit fait de notables progrès, aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles ; cependant, à ce point de vue, Hondschoote est bien en retard sur les grands marchés internationaux.

Dans une dernière partie, M. Coornaert étudie les producteurs eux-mêmes, et tout d'abord leurs conditions économiques. Il montre qu'à l'origine la sayetterie était une occupation d'appoint dans un centre agricole ; au *xvi^e* siècle, elle était

devenue presque tout, mais elle était toujours associée aux autres professions, en particulier à l'agriculture ; même au *xvii^e* siècle, malgré une délimitation plus nette du métier, les drapiers peuvent encore le cumuler avec l'agriculture ou un commerce quelconque. On lira avec le plus grand intérêt ce que l'auteur dit des apprentis, des maîtres, dont on n'exige pas l'épreuve du chef-d'œuvre, des drapiers, et surtout des marchands, qui ne se distinguent que peu à peu des fabricants, et parmi lesquels on trouve une si grande variété de conditions. Quelques-uns, au *xvi^e* siècle, ont des moyens financiers fort importants et réalisent des bénéfices très considérables, mais, en même temps, leur situation est devenue plus instable ; M. Coornaert cite quelques chutes retentissantes d'hommes qui sont déjà de véritables capitalistes. Les métiers de la laine — métiers préparatoires — n'ont jamais eu à Hondschoote qu'un caractère accessoire. Au contraire, parmi les maîtres des métiers d'apprêt, il en est qui, au *xvi^e* siècle, jouent un rôle de premier plan, notamment les foulons et plus encore les corroyeurs et les teinturiers, les uns et les autres restant d'ailleurs subordonnés aux grands marchands et drapiers.

Avec non moins de force, l'auteur nous expose la condition des ouvriers, nettement distincts des patrons, mais sans avoir jamais eu d'organisation propre. Il nous en décrit les diverses catégories et donne une étude précise sur les salaires (aussi précise que le permet une question de cet ordre). Il conclut que la situation des ouvriers a été sans cesse en déclinant au *xvi^e* siècle. La crise des prix n'en est-elle pas, dans une forte mesure, responsable ? On ne nous en dit rien ; il eût été intéressant de poser au moins la question.

Enfin, dans la deuxième partie de son livre IV, M. Coornaert étudie les « situations sociales et morales ». Comme il estime, avec raison, qu'il n'existe pas à Hondschoote de classes sociales nettement déterminées, il distingue les « humbles », les travailleurs de condition moyenne et enfin les notables. Il aperçoit les origines d'un prolétariat et d'une classe bourgeoise, qui commencent à se dessiner sous l'influence du capitalisme naissant. Il décrit aussi le rôle de ces diverses catégories dans les troubles religieux du siècle de la Réforme. Il y a là des aperçus d'un grand intérêt ; cependant, on peut se demander si ces chapitres n'auraient pu être, en partie du moins, fondus avec ceux de la première partie du livre IV ; on pourrait relever, çà et là, quelques répétitions.

Nous n'avons pu que bien imparfaitement rendre compte de cet ouvrage, si riche de substance, d'une valeur vraiment exceptionnelle ; il fait grand honneur à la science française et aussi à la science belge, car l'auteur est un disciple authentique de M. Henri Pirenne, dont il se réclame avec raison. On devra lire aussi avec la plus grande attention la conclusion, d'une pensée si ferme. L'histoire générale aura à tenir grand compte de ces pages pénétrantes. C'est à bon droit que l'auteur montre la faible influence de la technique sur l'évolution industrielle jusqu'au *xviii^e* siècle, l'influence prépondérante, au contraire, des transformations commerciales et du capitalisme commercial. Ce qui est d'une portée encore plus grande, ce sont ses remarques sur l'entremêlement des phénomènes économiques et politiques et aussi sur la précarité des cadres que l'esprit humain, forcément plus simpliste que la réalité, s'est plu à tracer. Preuve nouvelle que l'histoire ne saurait se confondre avec la sociologie et que, se mouvant dans le temps et dans l'espace, elle ne doit négliger aucune « contingence », se délier de toutes les abstractions, s'attacher à la description de toutes les manifestations si complexes de la vie.

La place nous manque pour rendre compte avec la précision qui conviendrait

de la thèse complémentaire de M. Coornaert sur l'industrie de la laine à Bergues, non moins soignée et instructive que la thèse principale. Cette industrie, exclusivement urbaine, nous fait mieux comprendre, par contraste, l'évolution de l'industrie rurale d'Hondschoote. Elle n'a jamais été une industrie de premier plan, bien qu'elle se soit maintenue fort longtemps, et elle se distingue surtout par « ses échecs répétés ». L'auteur montre que les causes de ces échecs sont fort malaisées à démêler. L'industrie de Bergues a joué un rôle qui a dépassé le cadre local et même régional, mais elle a été sans doute en partie paralysée par le fait que la ville était un centre de fonctionnaires et de gens aisés, retirés et vivant dans l'oisiveté. Puis, elle est restée trop longtemps fidèle aux conceptions du Moyen Age ou tout au moins de la fin du Moyen Age. Au xvi^e siècle, Bergues essaie bien d'organiser son commerce par ses propres moyens, mais elle doit souvent recourir à des financiers et capitalistes du dehors. C'est seulement dans la seconde moitié du xvi^e siècle qu'on voit s'ébaucher certaines concentrations industrielles. Maîtres et travailleurs, en cette ville, n'occupent qu'un rang secondaire, par rapport aux *otiosi*. Entre ces deux groupes s'insèrent les marchands, qui tendent à renverser les anciennes cloisons économiques et sociales, mais qui contribuent encore à abaisser la condition des « gens mécaniques ».

Henri SÉE.

Elizabeth DONNAN, professor of political Economy in Wellesley College.
Documents illustrative of the History of the Slave Trade to America.
 Vol. I : 1441-1700. Published by Carnegie Institution of Washington
 1930. In-8°, x-495 pages.

Cet ouvrage, avant même d'être achevé, se classera au premier rang parmi les si nombreuses publications d'histoire négrière parues aux États-Unis depuis le dernier quart du xix^e siècle et surtout depuis une huitaine d'années, et dont plusieurs sont de grand mérite par leur effort documentaire comme par les vues qu'elles exposent. L'ouvrage de M^{me} Donnan, en l'état actuel de cette portion de l'histoire économique et sociale aux États-Unis, se trouve être mieux qu'une étude ajoutée à tant d'autres, il est une indication et un modèle de méthode à suivre. Il y avait lieu, en effet, de signaler une certaine tendance à des généralisations prématurées, reposant sur un nombre trop réduit d'études détaillées et précises ; ces études elles-mêmes basées sur une documentation relativement étroite, les sources autres qu'américaines n'y étant pas suffisamment utilisées, et la méthode comparative n'était pas assez employée. D'autre part, malgré un louable effort d'objectivité en plusieurs œuvres de la dernière décade, on pouvait encore y relever d'ambitieuses vues générales ou systématiques qui, inconsciemment ou non, étaient des plaidoyers au service de thèses préconçues. Enfin, la surabondance de production n'allait pas sans une fâcheuse dispersion du travail. — On est en droit d'espérer que l'exemple de M^{me} Donnan atténuera fortement ces divers défauts.

Le tome I de l'ouvrage contient deux séries de documents, précédées chacune d'une substantielle Introduction. La première série, assez restreinte, puisque le trafic négrier était alors comparativement peu de chose, nous offre un choix de dix-huit textes, depuis 1441-1448 (longs extraits d'Azurara) jusqu'en 1569 ; mais les dix-sept pages de l'Introduction à cette série exposent l'histoire du commerce

noir jusqu'à la fin du siècle. Les cent soixante et une pièces de la deuxième série (1606-1700), avec leurs cinquante pages d'introduction, occupent presque tout le reste du volume, que termine un précieux Index de vingt-neuf pages en petit texte. La documentation, bien choisie, très variée, est empruntée à des ouvrages de première main, à des recueils de textes, quelquefois à l'inédit. En raison des époques ici visées, on y rencontre un certain nombre de pièces d'origine portugaise, espagnole, mais la masse est naturellement d'origine anglaise ou anglo-américaine. Leur annotation, toujours judicieuse, montre déjà chez l'auteur des dons remarquables d'historien.

Mais il va de soi que ceux-ci se manifestent incomparablement davantage dans les Introductions¹. Il y faut signaler d'abord une connaissance étendue de l'histoire de la traite négrière du x^ve siècle à la fin du xvi^e, où sont utilisées de nombreuses publications espagnoles, portugaises, hollandaises, en sus des anglo-saxonnes, et sans oublier de nombreux ouvrages français. Ces derniers, notamment, sont la plupart heureusement choisis ; tels celui de Cultru sur l'histoire du Sénégal, et les deux volumes classiques (au meilleur sens du terme) de Georges Scelle, qui lui ont été un guide précieux en tout ce qui concerne la traite négrière espagnole — et tous ses alentours, si importants — depuis les origines. Cependant, sur l'inefficacité des ordres du gouvernement de Madrid à l'égard de la contrebande étrangère, sur les causes de cette impuissance, l'auteur trouvera une intéressante moisson de documents complémentaires au livre I du savant ouvrage de Dahlgren, *Le commerce français à la mer du Sud jusqu'à la paix d'Utrecht*². D'autre part, à propos de ses bonnes références « normandes » (p. 13, n. 57), indiquons à M^{me} Donnan qu'elle fera bien d'y ajouter la mention du gros travail érudit de Ph. Barrey, *Le Havre transatlantique de 1571 à 1610*³. Par contre, et de même que l'observation critique de G. Scelle a dû la mettre en garde en ce qui concerne l'emploi de la compilation de Saco, je crois devoir lui conseiller d'utiliser avec précaution le livre de Pierre Bonnassieux, livre qui autrefois, et faute de mieux, rendit de très réels services, mais qui est depuis longtemps périmé.

M^{me} Donnan a tiré de sa documentation un excellent parti, exposant avec une objectivité et une clarté toujours soutenues, et pour chacune des nations en cause, les phases du trafic négrier depuis ses origines jusqu'en 1700. A bientôt, nous le souhaitons, la publication de ses deux autres volumes. Le tome II comprendra le xviii^e siècle et ira jusqu'en 1807, année où l'Angleterre et les États-Unis interdirent le recrutement d'esclaves en Afrique (la suppression de l'énorme trafic négrier intérieur et de l'esclavage lui-même devant venir dans les colonies anglaises vers 1831 et suiv., aux États-Unis en 1860). Le tome III étudiera spécialement l'attitude « des Treize Colonies » ou ex-colonies anglaises de l'Amérique du Nord, à l'égard du commerce négrier.

L. VIGNOLS.

1. Il est regrettable que M^{me} Donnan n'ait pas dressé un tableau raisonné de sa nombreuse Bibliographie ainsi que des sources manuscrites, en y joignant l'explication des abréviations conventionnelles.

2. Paris, Champion, 1909, in-8°, xvi-740 p.

3. P. 47 à 209 de la 5^e série (Hachette, 1917, in-8°) des *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, recueil publié sous la direction de M. J. Hayem.

Corrado BARBAGALLO. *Le origini della grande industria contemporanea (1750-1850)*, vol. II. Perugia-Venezia, « La Nuova Italia » editrice, 1930. In-8°, 411 pages. Prix : 35 lire.

Ce second volume suit de près le premier, que nous signalions l'an dernier ; il se distingue par les mêmes qualités : une très sérieuse documentation, même de première main, dont témoignent les bonnes bibliographies choisies qui accompagnent chaque chapitre ; une interprétation judicieuse des faits ; le goût des idées générales ; enfin, une exposition alerte et vivante. Cet ouvrage constitue une tentative heureuse d'histoire économique comparée.

Dans les deux premiers chapitres, M. Barbagallo achève d'étudier la période 1750-1814, en examinant les origines de la grande industrie aux États-Unis et en Italie. En ce qui concerne les anciennes colonies anglaises de l'Amérique, il montre bien comment leur indépendance, conquise en 1783, puis les longues guerres maritimes des périodes révolutionnaire et napoléonienne ont contribué au développement de leur industrie. Son chapitre sur l'Italie est encore plus précieux pour nous. Il prouve que l'une des causes essentielles de la faiblesse de l'industrie italienne, vers 1789, n'était autre que le morcellement territorial de la péninsule, qui empêchait la formation d'un grand marché intérieur. Abordant la période napoléonienne, il montre, avec M. Eugène Tarlé, que l'Empereur a sacrifié les intérêts économiques de l'Italie à ceux de la France, surtout à l'époque du Blocus continental. Mais, d'autre part, la domination française a eu certaines conséquences favorables, notamment la diminution du morcellement territorial, l'extension du marché intérieur, l'abolition des corporations, sans compter le réveil du sentiment national italien.

M. Barbagallo considère à bon droit que la période de 1815 à 1850 a été décisive pour le triomphe de la grande industrie. Il s'efforce d'abord de dégager les causes essentielles de ses progrès, et il a raison d'affirmer que ces causes ne sont pas toutes d'ordre économique, comme le développement technique des transports ; qu'il faut tenir grand compte des causes politiques, comme le maintien de la paix internationale, qui a contribué à l'accroissement de la population ; les applications de la science à l'industrie ont joué aussi un très grand rôle.

De bons chapitres ont été consacrés à l'industrie anglaise et à l'industrie française de 1815 à 1850. Pour ce qui est de la France, l'auteur conteste que les progrès industriels aient été plus rapides sous la monarchie de Juillet que pendant la Restauration ; il s'efforce de prouver que le rythme s'en est plutôt ralenti. Ainsi, il déclare que la quantité de coton employée de 1815 à 1830 a triplé, tandis qu'elle n'a fait que doubler de 1830 à 1848. La question mériterait d'être reprise d'une façon approfondie. En tout cas, il nous semble difficile de nier que la concentration industrielle se soit surtout manifestée sous la monarchie de Juillet et que, d'une façon générale, la vie économique de la France soit devenue beaucoup plus intense à partir de 1830 et surtout de 1840¹.

En ce qui concerne l'Allemagne, M. Barbagallo marque fortement les effets bienfaisants du *Zollverein* sur l'industrie allemande, dont les progrès sont déjà très

1. M. Barbagallo s'appuie, en grande partie, sur le témoignage de Ch. Dupin, dont un peu plus loin (p. 199) il constate la « vanité nationale » excessive.

apparents dans la première moitié du XIX^e siècle. On s'y préoccupe vivement du développement des voies de communication, et c'est un fait significatif que le réseau ferré y soit notablement plus développé qu'en France vers 1850.

Cependant, le chapitre le plus instructif est, comme il est naturel, celui qui est consacré à l'Italie de 1815 à 1850. Sa vie économique a souffert du retour au morcellement, marqué par la réaction qui a suivi la chute de Napoléon. Dans le royaume lombard-vénitien, l'Autriche a eu une politique économique vraiment néfaste, dont cependant les effets commencent à s'atténuer à la fin de la période. Les réformes économiques du Piémont, à partir de 1830, annoncent, par contre, l'œuvre future de Cavour. La Toscane est peut-être la région la plus prospère de la péninsule, surtout à cause du libéralisme économique de ses gouvernants. Quant au royaume des Deux-Siciles, il a fait, quoi qu'on en dise souvent, d'assez notables progrès économiques et la grande industrie commence à s'y développer. Mais l'Italie, même pour des raisons économiques, a besoin de l'indépendance et de l'unité. Voilà, affirme justement l'auteur, l'une des causes profondes du *Risorgimento*.

Dans un dernier chapitre, M. Barbagallo traite de la question sociale. Il montre avec raison que la misère des travailleurs ne date pas de l'avènement de la grande industrie et que les classes ouvrières ont souffert surtout du déséquilibre qu'il a provoqué ; ainsi, il y a eu un surpeuplement trop brusque des nouveaux centres industriels. Elles ont beaucoup souffert aussi des crises, mais celles-ci ont été provoquées moins par la surproduction que par le « surcrédit » : idée suggestive, que l'on pourrait même pousser plus loin. L'auteur considère que le chômage causé par le machinisme n'a été que momentané, car la main-d'œuvre ne cesse de trouver de nouveaux emplois, grâce précisément à l'énorme développement industriel. La nouvelle organisation diminue aussi les prix, permet la hausse des salaires ; finalement, le niveau de vie de la classe ouvrière s'élève. Il y a beaucoup de vrai dans ces vues, cependant par trop optimistes. M. Barbagallo a bien compris aussi que les progrès mêmes de la grande industrie appelaient l'intervention de l'État, mais il passe trop rapidement sur l'action du mouvement ouvrier.

Henri SÉE.

The Hon. J. W. FORTESCUE. *A history of the British army*. Vol. XIII : 1852-1870. Londres, Macmillan, 1930, xxv-598 pages, atlas de 14 cartes et plans. Prix : 40 s.

Ce tome XIII termine un ouvrage considérable autant par ses éminentes qualités que par ses dimensions. C'est une œuvre de trente années pendant lesquelles l'auteur n'a cessé d'amasser de nouveaux matériaux : documents d'archives, mémoires, souvenirs personnels. La bibliographie est sobre : peu de notes au bas des pages ; les ouvrages essentiels sont marqués après l'histoire de chacune des opérations militaires entreprises par l'Angleterre en dehors de son île. Souvent il faut croire l'auteur sur parole, mais il mérite qu'on lui fasse confiance.

On connaît déjà l'ordonnance générale du livre et le reproche qu'on a pu lui faire : c'est son manque de proportion. Au Moyen Âge et aux temps modernes sont consacrés les tomes I et II : on arrive d'un bond à la fin de la guerre de Sept ans. Les onze volumes suivants occupent le siècle, siècle il est vrai surchargé d'his-

toire, qui s'étend de 1763 à 1878. Le tome XIII, enfin, remplit la période contemporaine de 1852 à 1870 ; il comprend sept opérations militaires inégales d'importance et de durée : la guerre de Crimée (1854-1856, qui occupe six chapitres) ; le soulèvement de l'Inde (1856-1859, six chapitres) ; le conflit avec la Perse au sujet de Hérat (1856, pages 234-237) ; la guerre avec la Chine (ch. LV, 1856-1860) ; la campagne d'Abéla dans le Pendjab (1863, ch. LVI) ; les deux très dures expéditions en Abyssinie contre le roi Théodore (1868, ch. LVII) et contre les Maoris de la Nouvelle-Zélande (1868, ch. LVIII). Le ch. LIX traite des affaires intérieures de 1856 à 1870 et surtout de la réforme de l'armée. L'abolition de la pratique, plusieurs fois séculaire, qui autorisait et réglementait l'achat des régiments par des particuliers, et l'institution du service à temps très limité aux lieu et place du service à temps très long ont, en dix ou quinze ans, détruit la vieille armée de métier et fait place à la nouvelle armée de citoyens, avec ses territoriaux, ses réservistes ; ce fut finalement la grande œuvre opérée par Lord Haldane. Lord Haigh considérait ce secrétaire d'État comme le plus grand ministre de la Guerre que l'Angleterre ait connu. « C'est exagéré », dit M. Fortescue (p. 517) : « Haldane ne fut pas plus grand que Castlereagh ; mais il fut au moins le seul homme qu'on puisse lui comparer. » Nous touchons ainsi au seuil de la Grande Guerre qui a mis la nouvelle armée à une rude épreuve et qui la subit vaillamment.

Dans les vingt-cinq années traitées à fond dans le t. XIII, les deux morceaux les plus considérables et qui solliciteront le plus l'attention sont la guerre de Crimée et l'insurrection des cipayes dans l'Inde. Ils sont traités de main de maître. Les Français ne manqueront pas de porter toute leur attention sur la première, où les Anglais et les Français combattirent côte à côte, non sans des accès de mécontentement et de jalousie, l'institution d'un commandement unique n'ayant pas été même envisagée sérieusement. Il est assez naturel que l'historien anglais insiste particulièrement sur l'armée anglaise. Il fait le plus grand éloge de Lord Raglan¹, que l'opinion publique, généralement mal informée et jugeant les choses avec passion, a rendu, bien à tort, responsable des nombreux mécomptes éprouvés par une si longue et coûteuse guerre, « guerre absurde », dit à plusieurs reprises M. Fortescue. Parmi les généraux français, il n'a tracé qu'un seul portrait, celui du maréchal Saint-Arnaud, et il est d'une truculence remarquable.

La guerre de Chine lui a fourni une nouvelle occasion de comparer les deux armées et le caractère des deux peuples ; on ne s'étonnera pas si son jugement peut paraître plutôt favorable aux siens², bien qu'il ne cache pas les fautes commises, non seulement par les civils (hommes politiques ou diplomates), qui prétendent imposer leurs opinions aux gens du métier, et pour lesquels M. Fortescue ne dissi-

1. Kinglake, dans son *The invasion of the Crimea* (6 vol., 1863-1880), a utilisé les papiers de Lord Raglan. M. Fortescue fait remarquer qu'il les a lus avec une remarquable absence d'esprit critique. En les utilisant à son tour, il en a puisé des considérations toutes différentes.

2. Voir ce qu'il dit du pillage du Palais d'été par les Français. Les Anglais considéraient leur conduite comme un acte de barbarie. Il est vrai que des officiers anglais arrivèrent dans le palais après les Français et y firent à leur tour un riche butin. Mais le général Hope Grant ordonna que tout le butin serait mis en vente aux enchères. Les officiers supérieurs reçurent leur part ; chaque troupière y gagna environ 4 £. Ces braves tommies « supportèrent alors plus facilement de voir les Français avec leurs poches pleines d'argent et leurs épaules chargées de soieries magnifiques » (p. 421).

mule pas son aversion, puis par certains corps, pourtant essentiels, par exemple le service du Commissariat, chargé des approvisionnements, et celui du Train, chargé des transports par terre et sur mer, dont le conflit a contribué à faire durer la guerre plus qu'il n'était nécessaire.

Si le fond de l'ouvrage est solidement bâti, la lecture en est très intéressante. M. Fortescue a l'art de présenter les choses militaires avec beaucoup de clarté et d'élégante simplicité. Il fait comprendre les causes, les péripéties, les résultats des guerres qui ont fondé la grandeur de l'Empire. Il sait peindre les hommes, critiquer ou glorifier les grands chefs¹, faire ressortir les vertus propres au soldat anglais, au Tommy, dont il parle çà et là dans des termes d'une touchante sympathie².

Il est un point sur lequel M. Fortescue, dans son Introduction, appelle l'attention du lecteur. On sait que chaque volume de la *History of the British army* est accompagné d'un atlas. Cela est l'œuvre de M. Herbert Cribb, qui est mort peu avant l'apparition du t. XIII. M. Fortescue insiste avec une grande énergie sur les mérites de ce géographe aussi éminent que modeste, et sur les soins que son collaborateur et lui-même ont pris pour s'acquitter de leur tâche avec le plus grand souci possible d'exactitude. M. Fortescue s'est imposé la tâche de voir de très près les champs de bataille les plus importants ; il a fourni les renseignements les plus minutieux et les mieux contrôlés à M. Cribb, qui, à son tour, les a reportés sur la carte et, plus d'une fois, il a réussi à prouver que les cartographes ou les historiens militaires se sont trompés. Un contrôle aussi minutieux assure aux principales cartes des atlas une réelle importance scientifique³.

Ch. BÉMONT.

1. De Wellington (mort le 14 septembre 1852), il dit : « Comme chef politique, il a certainement échoué. » Il fut pendant plusieurs années très impopulaire ; la populace brisa les fenêtres de sa maison à Londres en 1831, quand la duchesse, sa femme, venait d'y mourir ; puis la virulence des factions s'apaisa et, pendant ses dernières années, l'homme de la rue « le saluait du titre de *Sir*, comme s'il appartenait à la famille royale ». Comme administrateur, il se place au premier rang : « Il avait l'esprit vif, un bon sens peu commun, la décision rapide ; ses ordres étaient nets et clairs. Les contemporains ont peut-être exalté à l'excès ses mérites ; mais le temps ne les a pas abaissés. Son nom mérite de rester dans nos annales militaires à côté de Marlborough. Grand soldat, il fut aussi un grand homme » (t. XIII, p. 26-29). — On a vu plus haut en quelle estime M. Fortescue tient Lord Raglan.

2. Le nouveau soldat, dit l'auteur, p. 567, vaut l'ancien. Il peut être terrible au combat, mais ce n'est pas dans sa nature de haïr son ennemi sur le champ de bataille. Page 402, M. Fortescue parle de « l'esprit chevaleresque du troupier anglais ». Après Waterloo, Wellington remercia ses troupes « du bon exemple qu'elles avaient donné aux autres ». Les innombrables lecteurs de Rudyard Kipling ont partagé pour le simple soldat les sentiments de tendresse qu'il a exprimés lui-même. — Quant au sobriquet de Tommy, une note de la p. 568 nous apprend que c'est le nom par lequel on désigna le livret militaire institué en 1829 ; c'est ce livret, et non l'homme, qui fut d'abord appelé Thomas (Tommy) Atkins.

3. Le volume se termine par des pièces justificatives qui occupent une cinquantaine de pages.

Richard LEWINSOHN. **Zaharof, l'Européen mystérieux.** Paris, Payot, 1929, 190 pages et 16 gravures hors texte. [Collection d'études, de documents et de témoignages pour servir à l'histoire de notre temps.]

C'est l'histoire d'un des plus grands hommes d'affaires de notre temps. Misérable petit Grec né en 1849 dans un village obscur des montagnes d'Asie Mineure, Zaharof a connu des débuts pénibles ; il a dû répondre à une accusation de vol que son biographe — qui est d'ailleurs loin d'être un biographe complaisant — explique de son mieux à son honneur, mais qui reste bien mystérieux. Cependant il a pu devenir un des hommes les plus riches du monde et jouer pendant les quarante dernières années un rôle qu'on ne saurait exagérer dans la politique européenne. A partir du jour où, en 1877, il entre dans la maison d'armements Nordenfeldt, son activité et sa fortune sont étroitement liées à la course aux armements. Toutes les catastrophes qui désolent l'Europe et le monde, les diverses guerres balkaniques, guerres sud-africaine, hispano-américaine, russo-japonaise... et enfin la Grande Guerre marquent les étapes des progrès de sa fortune. Maître de la maison Maxim-Vickers, contrôlant en tous pays des usines d'armes, des compagnies de navigation, des champs de pétrole, des banques, propriétaire même du casino de Monte-Carlo, il dispose de moyens d'action tout-puissants pour peser sur la politique des États, grands et petits, et c'est lui qui, grand conseiller de Lloyd George, poussera la Grèce dans la désastreuse expédition de 1920. Sans illusions, M. Lewinsohn nous montre ici l'action des grandes maisons d'armements sur la vie des États européens, les moyens dont elles disposèrent : presse et politiciens pour entretenir l'inquiétude et les craintes et « faire croire (en 1914) aux hommes d'État et aux peuples que le recours aux armes était la seule issue possible » (p. 95).

M. CROUZET.

I. Firmin ROZ. **Histoire des États-Unis.** Paris, Arthème Fayard, [s. d.]. In-12, 475 pages. Prix : 16 fr. 5).

II. Emil LUDWIG. **Lincoln.** Berlin, Rowolt, 1930. In-8°, 587 pages.

III. Ralph Clipman MAC DANIEL. **The Virginia constitutional Convention of 1901-1902.** Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1928. In-8°, 166 pages.

IV. Dorothy LAMPEN. **Economic and social aspects of Federal reclamation.** Ibid., 1930. In-8°, II-124 pages.

I. — « L'auteur du livre que voici a essayé d'écrire une *Histoire des États-Unis* destinée à éclairer le présent par la connaissance du passé... Son dessein ne consistait donc ni à élaborer une œuvre d'érudition et de recherches, ni à composer un récit plus ou moins pittoresque, plus ou moins orné » (page 7). C'est en ces termes fort judicieux que M. F. Roz caractérise son ouvrage. Il a évoqué de façon vivante la figure des grands Américains : Washington, Jefferson (p. 122), Marshall (p. 147), Jackson (p. 163), Lincoln (p. 230), Roosevelt et Wilson. Tout au plus regretterons-nous l'absence d'un court portrait d'Alexandre Hamilton. En termes précis et

heureux, l'auteur dégage les étapes successives de la colonisation américaine et caractérise les progrès de l'industrie. L'histoire des États-Unis depuis 1919 est clairement et judicieusement exposée dans ses grandes lignes. Citons quelques pages particulièrement intéressantes : l'évocation de la vie du peuple américain vers 1789 (p. 97-100), l'histoire du cas Dred Scott (p. 217), du débat Douglas-Lincoln (p. 221), le récit de la bataille de Vicksbourg (p. 245-247).

L'information paraît large et sûre. Nous regrettons que M. F. Roz n'ait pas assez insisté sur l'importance des forces spirituelles (sauf aux p. 176-184). Pour la période contemporaine, le récit paraît trop favorable aux États-Unis. Signalons quelques rectifications de détail, d'ailleurs peu nombreuses : p. 60, l'expression : « la retraite de Pitt », est peu claire. P. 155, le Congrès de Panama eut réellement lieu. P. 174, peut-être eût-il été intéressant de dire dans quelles circonstances Robert Lee devint général en chef des Sudistes. P. 326, il n'y a pas et il n'y a jamais eu d'archevêque de Londres.

Le fort intéressant ouvrage de M. F. Roz rendra des services au grand public cultivé, aux étudiants en anglais et en histoire, ainsi qu'aux professeurs d'histoire non spécialistes. Sa place me paraît marquée dans les bibliothèques de l'enseignement secondaire.

II. — Le gros ouvrage de M. Ludwig est divisé en cinq livres : le Journalier, le Citoyen, le Lutteur, le Libérateur, le Père ; c'est une biographie détaillée du président Lincoln, faite selon la méthode psychologique et intuitive chère à l'auteur. Les douze portraits de Lincoln, les nombreux sous-titres qui se succèdent de page en page, éveillent et retiennent l'attention du lecteur le plus distrait. Comment ne serait-il pas tenu en haleine par des paragraphes ainsi libellés : la fuite du fiancé, le duel comique à la cognée et au sabre, Coriolan, le sang d'Abel, le cœur tremblant, Brutus au théâtre ? C'est avec son talent habituel d'écrivain que M. Ludwig évoque le « saint » de la démocratie américaine, le bûcheron devenu président, l'orateur éloquent et le conteur familial, le doctrinaire idéaliste et le politicien réaliste associés en l'attachante personnalité d'un grand homme d'État. Le livre, qui se lit avec beaucoup d'intérêt, est de nature à plaire au grand public allemand, en attendant qu'il enchante le grand public anglais et français.

Mais deux objections maîtresses peuvent être opposées au livre de M. Ludwig : objections psychologiques et historiques.

Sans discuter ici la légitimité de la méthode de l'auteur, il nous paraît tirer des conséquences exagérées du fait certain que Lincoln fut le défenseur résolu des pauvres blancs (p. 230). Il affirme trop, sans assez le prouver, le déisme de Lincoln (p. 212). Pour mieux définir les idées religieuses du président, M. Ludwig aurait pu dégager les rapports entre le puritanisme et la pensée de son héros, utiliser quelques faits cités dans l'ouvrage apologetique de John Wesley Hill : *The Man of God, Lincoln*.

Au point de vue historique, l'ouvrage de M. Ludwig n'apporte rien de nouveau : 1^o la chronologie de la vie de Lincoln reste vague, nonobstant la liste de dates qui figure aux pages 579-580. 2^o L'étude des conditions de la vie politique américaine de 1854 à 1860 manque de précision, au point de ne pas expliquer les raisons profondes du succès de Lincoln à l'élection présidentielle de 1860. M. Ludwig n'a pas assez caractérisé l'histoire des progrès du parti républicain. Il semble ignorer les travaux modernes qui montrent l'évolution de la politique locale dans le centre et

le nord des États-Unis. Il sous-estime l'action des forces morales et religieuses. Il ne dit mot de l'influence des Universités. Il ne commente pas l'adhésion au parti républicain d'Emerson, de Motley, de Longfellow. Il n'évoque pas l'histoire du grand réveil religieux de New-York (1857-1859), l'activité de Jeremiah Lamphier et le « revival » des « Noonday Prayer Meetings » de Fulton Street. 3^e Dans son désir d'exalter Lincoln, M. Ludwig rabaisse trop ses contemporains et les adversaires du grand homme. Citons pourtant les portraits bienveillants et nuancés de Robert Lee, de Stonewall Jackson. D'autre part, il est trop sévère pour Douglas, ne dégage pas assez les mérites militaires et personnels de Mac Clellan. Il donne une idée incomplète de la carrière et du caractère de Jefferson Davis. Par contre, il excuse souvent les choix militaires malencontreux du président, les fautes de Halleck. Il caractérise mieux l'activité de Lincoln pendant la guerre de Sécession, encore qu'à notre avis il se soit trompé sur un point : Lincoln considère la guerre de Sécession comme une simple révolte, ce qui le met dans l'embarras pour justifier le blocus du Sud, mais explique sa politique de reconstruction, ses actes principaux dans les États sudistes reconquis.

Dans l'ensemble, le livre de M. Ludwig est une biographie, parfois romancée, faite pour plaire au public européen ; mais elle n'est pas assez critique et témoigne d'une connaissance insuffisante des travaux modernes.

III. — L'intérêt du livre de M. Mac Danel est d'attirer l'attention sur l'évolution constitutionnelle d'un des plus anciens États de l'Union : la Virginie, entre la fin de la guerre de Sécession et les premières années du xx^e siècle. Avec finesse, l'auteur montre les caractères propres à la reconstruction en Virginie. Grâce à la prédilection de Lincoln pour l'État loyaliste de Virginie occidentale, grâce à l'amitié qui unissait Alexander Stuart et le président Grant, les blancs sécessionnistes conservèrent leurs droits politiques, purent neutraliser l'action des « carpet baggers », inventer les stratagèmes les plus ingénieux (bien décrits p. 27-34) propres à éloigner les nègres des urnes. Mais, si M. Mac Danel expose d'excellente façon les fraudes des démocrates blancs sudistes, il néglige d'expliquer les causes profondes de la réunion du Parlement-Convention virginien de 1901-1902. Il ne dit mot de la réaction massive du Sud qui, avec l'appui d'une majorité démocrate à la Chambre des représentants (1875-1889, 1891-1895), peut interpréter à son gré le XV^e amendement. Avec beaucoup de précision, l'auteur évoque l'histoire du Parlement-Convention, élu par un corps électoral peu nombreux, mais agissant. La nouvelle loi impose à l'électeur des conditions de résidence (à la fois deux ans dans l'État, un an dans le comté et trente jours dans la localité), de cens (paiement d'un « poll tax » de un dollar et demi six mois avant l'élection), d'instruction. Ces dernières, interprétées dans un sens défavorable aux gens de couleur (on exige de celui qui demande son inscription de rédiger lui-même sa demande devant le commissaire et d'expliquer la Constitution), vont puissamment contribuer à la déchéance électorale des nègres, souvent sans domicile fixe, négligents dans le paiement de leurs impôts, généralement illettrés. La loi qui prive de l'électorat les neuf dixièmes des noirs n'est pas soumise au referendum : elle eût été rejetée par les électeurs anciens. En même temps qu'elle réduit à rien le rôle des peuples de couleur, la Convention s'attaque aux pouvoirs discrétionnaires des compagnies de chemins de fer et de travaux publics. Elle décide qu'elles seront soumises à une commission de trois membres nommés par le gouvernement et confirmés par les Assemblées,

commission autonome dotée de pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires. M. Mac Danel, qui expose ces faits, ne les explique guère. Il ne dit pas pourquoi la Convention a pu exercer une influence dominante sur les compagnies de chemins de fer, et cela en contradiction apparente avec la décision de la Cour suprême de 1877 et l'« Interstate Commerce Act » de 1887, qui organisent l'autorité fédérale.

Dans l'ensemble, les détails sont intéressants, instructifs et la documentation sûre. M. Mac Danel montre bien le caractère conservateur de la Convention, sans l'expliquer assez, tant au point de vue géographique qu'historique et fédéral.

IV. — En dépit de son titre, la thèse de Miss Lampen est une histoire de la politique d'irrigation aux États-Unis depuis 1870. Les projets d'ensemble conçus par l'ambassadeur George P. Marsh conduisent à la loi de 1873, qui accorde à tout particulier le droit d'acheter des terres arides, au prix de un dollar un quart l'acre. Ces dispositions n'encourageant guère l'initiative privée, la loi Carey de 1894 donne sans plus de succès à chacun des dix États désertiques la disposition d'un million d'acres, à diviser en lots de 160 acres. Alors, la loi fédérale du 17 juin 1902 donne au service d'irrigation le produit de la vente des terres dans seize États. Trente projets sont en voie de réalisation. Les ingénieurs font merveille ; le lecteur désirerait sur ce point d'autres détails que ceux de la page 55 (notes 8 à 11). Mais, les colons ne venant pas en nombre suffisant, le gouvernement fédéral accorde une aide financière sans cesse plus grande (prêt de 3,000 dollars par ferme remboursable en vingt-trois ans). Actuellement, grâce à ces lois, 1,900,000 acres sont prêts à être mis en culture et 1,400,000 le sont effectivement. Mais la plupart des Sociétés coopératives de production organisées par les colons (p. 91-113) ont échoué. Seules sont vivantes les Sociétés de caractère mondain.

Le livre de Miss Lampen pose de nombreux problèmes. Il ne les résout pas assez souvent. La documentation, trop livresque, est presque exclusivement constituée par des rapports administratifs et des lettres particulières. L'auteur ne semble pas avoir visité les centres d'irrigation. Aussi n'a-t-elle pu étudier les conditions géographiques propres à chaque projet, les difficultés que rencontrent les colons. Nous souhaitons qu'elle puisse reprendre ce sujet, en montrer tout l'intérêt géographique, sociologique et économique.

E. PRÉCLIN.

I. *Annuaire de la Fédération historique lorraine*. T. II. Nancy, Berger-Levrault, 1929. In-8°, 112 p. (Collection des *Annales de l'Est*.)

II. *Bibliographie lorraine*. T. IX : janvier 1926-31 décembre 1927. Publiée avec le concours de l'Académie nationale de Metz. Ibid., 1930, 621 pages. (Même collection.) Prix : 50 fr.

I. — La Fédération historique lorraine comprend les Sociétés savantes des départements de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse, des Vosges, de la Moselle et la Société des amis des pays de la Sarre, dont M. de Sainte-Claire-Deville est le président et le commandant Lanrezac le vice-président (sur cette société, voir *infra*, p. 386). Des membres de ces Sociétés se sont réunis en congrès le 30 juin et le 1^{er} juillet 1929 dans la ville de Verdun, et l'on trouvera dans ce volume les communications faites à ce congrès : R. PARISOT. C'est à Verdun-sur-Meuse et non à

Verdun-sur-Doubs, comme M. Funck-Brentano l'a suggéré, que les fils de Louis le Pieux se sont partagé les États de leur père. La démonstration me paraît lumineuse. — Pierre MAROT. Notes sur l'intrusion bourguignonne en Lorraine au ^{xv}^e siècle (épisodes de la lutte du maréchal de Bourgogne Thiébaud IX de Neufchâtel contre les ducs lorrains, 1451-1470). — Abbé A. HUMBERT. La neutralité lorraine en 1564 (Catherine de Médicis essaya de déterminer son gendre le duc Charles III de renoncer à la neutralité du duché; très curieux détails sur le séjour de Catherine et de Charles IX à Bar-le-Duc, 1^{er}-6 mai 1564). — L. DAVILLÉ. Origine du titre d'« Altesse » chez les ducs lorrains (le duc Charles III a pris ce titre en 1580, à l'imitation de sa mère Christine de Danemark; en 1700, Léopold le renforça par l'épithète de « royale »). — Lucien BRAYE. Une lettre inédite de M^{me} de Saint-Balmon (17 février 1655; réquisitoire énergique contre le marquis La Ferté-Senectère). — André GAIN. Autour du « milliard des émigrés » (les rachats des biens des émigrés et l'indemnité accordée en 1825 pour ces rachats; exemples pris dans le département de la Moselle). — Henry CONTAMINE. Les plaintes contre le clergé rural en Moselle sous le Consulat et l'Empire (d'après la série V des archives de la Moselle; querelles entre les maires et les curés; ces querelles ont été surtout très vives dans les localités du département de langue allemande).

II. — La Faculté des lettres de l'Université de Nancy continue de diriger l'importante *Bibliographie lorraine*, où sont signalés tous les ouvrages et articles parus sur la région qui jadis formait les deux provinces de Lorraine et des Trois-Évêchés. M. Robert Parisot en assume la direction, distribue les fiches entre les collaborateurs, se réserve à lui-même un certain nombre d'importants chapitres, rédige cet excellent index alphabétique des noms d'auteurs, de personnes et de lieux qui permet aux chercheurs de trouver immédiatement dans ce volume compact le renseignement dont ils ont besoin; nous espérons que longtemps encore M. Parisot, qui, atteint par la limite d'âge, quitte son enseignement à la Faculté de Nancy, restera à la tête de cette entreprise¹. Nous indiquons sommairement les douze chapitres qui composent le présent volume: I : CAPOT-REY. Géographie (région lorraine et région de la Sarre). — II. R. PARISOT. Généralités historiques et travaux se rapportant à plusieurs périodes (sources, histoires générales, histoires des diocèses de Metz, de Toul et Nancy, de Saint-Dié et Langres; institutions; histoire des localités; comptes-rendus spéciaux des histoires de Lorraine de G. Morizet et d'Ed. Gérardin). — III. A. GRENIER. Archéologie préhistorique et gallo-romaine (M. Grenier signale les ouvrages parus en 1928 et même certains articles parus en 1930). — IV. R. PARISOT. Moyen Age. — R. PARISOT. Période moderne jusqu'en 1766 (compte spécial des deux volumes de G. Zeller, La réunion de Metz à la France; de Ritter, Lettres et poésies de Catherine de Bourbon, 1570-1603, par L. Davillé). — VI. F. BRAESCH. La Lorraine française, 1766 à nos jours (l'Ancien régime, Révolution et Empire, ^{xix}^e siècle, l'Alsace-Lorraine, l'heure présente; comptes-rendus spéciaux. J. Munier-Jolain. Le cardinal Collier et Marie-Antoinette (l'auteur s'est trop fié aux assertions du Lorrain Georgel); R. Merlin. Merlin de Thionville (collection de documents plutôt qu'histoire véritable). — VII. Ch. BRUNEAU et commandant KLIPFFEL. La guerre de 1914-1918 (les documents, les opérations mili-

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Robert Parisot est mort. Nous renvoyons à sa notice nécrologique à la fin du présent fascicule.

taires, la bataille autour de Verdun). — VIII. G. HOTTENGER. Le mouvement économique en Lorraine (généralités, l'agriculture, l'industrie : fer, salines, brasseries, forêts, verreries, transports. Dans le chapitre sont intercalés des comptes-rendus des ouvrages suivants : *Hottenger*. L'ancienne industrie du fer en Lorraine, par L. Brocard ; *R. Herly*. Les conditions de la production de la métallurgie sarroise depuis 1815 ; *R. Hugon*. L'évolution économique de la brasserie française). — IX. Henri BUSSON. Histoire et mouvement littéraire (ouvrages sur le voyage de Ronsard à Bar-le-Duc, sur le séjour de Bossuet à Metz et en Lorraine, sur l'Académie de Stanislas, sur le poète Gilbert ; la vie de François de Pange par la comtesse *Jean de Pange* ; les ouvrages de *Fernand Baldensperger* ; études sur Maurice Barrès ; compte-rendu détaillé de Paul DIMOFF sur les princes lorrains d'*Albert Thibaudet*). — X. Ch. BRUNEAU. Les parlers et la littérature populaire de la Lorraine (production littéraire, dialecte lorrain, textes patois ; travaux d'ensemble sur les patois, littérature et coutumes populaires. Comptes-rendus spéciaux : *E. Mathis*. Fiauves et contes du pays vosgien (fort gai et précieux au point de vue scientifique) ; *F. Rousselot*. Du sel de nos salines. Nouveaux couarails (petits tableaux d'une extraordinaire vérité) ; *F. Brunot*. Histoire de la langue française, t. IX (intéresse directement la Lorraine ; développements du français dans les contrées de langue germanique) ; *F. Piquet*. Le patois de Dombras (meilleur lexique meusien). — XI. M. BULARD. Archéologie et histoire de l'art. Ce chapitre porte sur une période de huit années, 1919-1927. Généralités ; architecture religieuse, architecture civile, sculpture, peintures et miniatures ; ouvrages sur Claude Lorrain ; gravure, Jacques Callot, émaux, vitraux ; iconographie religieuse ; art au XIX^e siècle et art contemporain ; école de Nancy. Comptes-rendus spéciaux : *H. Reiners* et *W. Ewald*. *Kunst-Denkmäler zwischen Maus und Mosel* (remarquable ; les auteurs ont puisé aux meilleures sources ; illustrations magnifiques ; ont voulu montrer que les Allemands ont respecté les monuments des territoires envahis) ; *L. Braye*. René de Chalon et le Mausolée du Cœur (estimable) ; *Jeanne Lejeaux*. La place d'Armes de Metz (remarquable biographie de Jacques-François Blondel et bonne histoire de la place) ; *Ch. Sadoul*. La Lorraine, dans la collection de De Las Cases. L'art rustique en France (excellent texte avec une illustration copieuse et variée). — XII. L'activité scientifique des Facultés de l'Université de Nancy (on passe en revue les ouvrages et les articles des professeurs des cinq Facultés, soit qu'ils concernent la Lorraine, soit qu'ils se rapportent exclusivement à la discipline enseignée par chacun d'eux. Ces bibliographies figurent d'ordinaire après le compte-rendu de la séance de rentrée de l'Université).

Chr. PFISTER.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire générale. — Franz MEFFERT. *Caritas und Krankenwesen bis zum Ausgang des Mittelalters* (Fribourg-en-Brisgau, Caritas Verlag, 1927, in-8°, xvii-443 p.). — Fait visiblement de seconde main, mais à l'aide de lectures étendues et soigneuses, cet ouvrage donne une synthèse commode de l'histoire de la charité, appliquée au soulagement des malades, pendant l'antiquité chrétienne et le Moyen Age. Il tourne parfois au panégyrique ; mais l'auteur, qui est un prêtre catholique, reconnaît très loyalement l'importance de l'intervention des autorités urbaines, vers la fin du Moyen Age, à côté du clergé, dans la fondation et la gestion des établissements de bienfaisance. On ne lui marchandera certes pas l'admiration qu'à juste titre il nous convie d'accorder à l'œuvre aumônière des Sociétés médiévales, digne de tout respect en son principe, encore que peut-être — l'histoire des « grandes mortalités » suffit à le prouver — moins efficace que le Dr Meffert ne se plaît à le croire.

Marc Bloch.

— W. E. BROWN. *The achievement of the middle ages* (Londres, Sands and Co., 1928, in-12, 240 p.). — Ce petit livre où, en quatre « essais », M. Brown s'est appliqué à décrire, dans ses traits fondamentaux, l'œuvre du Moyen Age, n'est ni sans agrément ni sans finesse ; mais je ne sais au juste à quel public il pourra s'adresser. Le lecteur profane sera sans doute gêné par l'imprécision de certaines allusions ; aucune date, je crois bien, n'est citée, et les Francs, par exemple, entrent brusquement en scène avec Charlemagne. Quant aux historiens de métier, l'ouvrage, évidemment, n'est pas fait pour eux. Ils le feuilletent pourtant sans ennui. On retire toujours quelque profit dans la société d'un causeur intelligent. Marc Bloch.

— *L'année sociologique*. Nouvelle série, t. II, 1924-1925, fascicule 1 (Paris, Félix Alcan, 1927, in-8°, 192 p.). — Ce n'est pas sans regret que je me décide à signaler aux lecteurs de la *Revue* ce fascicule isolé, au lieu, comme je l'avais espéré, de leur présenter, d'un trait, le volume une fois achevé. Mais il n'est guère possible de différer davantage. Nous n'avons donc ici que la première partie de *L'année*, constituée comme d'habitude — après quelques pieuses « notes » sur divers amis disparus — par les « Mémoires originaux », auxquels viennent s'ajouter seulement — interrompues d'ailleurs au milieu même d'une phrase — les toutes premières pages des comptes-rendus. Deux mémoires. M. René MAUNIER, prenant la suite de l'important travail sur « le don, forme archaïque de l'échange », publié, dans le tome précédent, par M. Mauss, nous entretient des « échanges rituels dans l'Afrique du Nord ». J'ai déjà eu l'occasion d'indiquer naguère, à propos de l'étude de M. Mauss, combien le phénomène qui fait l'objet de ces recherches importe à l'intelligence de toutes les économies médiocrement évoluées, de celles du haut Moyen Age notamment. On recueillera, dans le mémoire de M. Maunier, un grand nombre de faits

curieux et suggestifs ; l'exposé, qui ne va pas sans quelque diffusion, les notes surtout, avec leur abondance de rapprochements, rappellent, par moments, la manière de Sir James Frazer, dans ses éditions les plus gonflées. Suit un très intéressant essai méthodologique au cours duquel M. MAUSS, examinant les « divisions » et « proportions » de la sociologie, nous donne à la fois une sorte de bilan du travail accompli par le groupe de l'*Année*, l'indication des lignes directrices proposées à l'œuvre future et, par endroits, au sens le plus élevé du mot, comme examen de conscience scientifique. Impossible d'analyser ici, moins encore de discuter, ces quelques pages, que devront lire et méditer toutes les personnes curieuses des sciences de l'homme ; ce serait poser tout le problème de la sociologie durkheimienne. Notons seulement, au passage, deux idées fondamentales, qui rejoignent les préoccupations de beaucoup d'historiens et dont la seconde, au moins, n'avait, semble-t-il, jamais été aussi clairement mise en relief dans l'*Année* : unité profonde de chaque société en tant que telle — d'où le caractère fragmentaire de toute étude qui, par une abstraction souvent nécessaire, mais dont il convient de souligner les dangers, se borne de parti pris à un seul ordre de phénomène (religieux, économique, etc.), arbitrairement distingué des autres faits sociaux — spécificité des différentes sociétés les unes par rapport aux autres et, par suite, obligation, pour la science, de chercher à déterminer les traits significatifs de chacune d'entre elles. Nous retrouvons ici cette notion de civilisation qu'avec l'aide de M. Mauss lui-même, les discussions du *Centre de synthèse historique* se sont dernièrement efforcées, avec tant de raison, d'élucider¹. Mais n'y a-t-il pas quelque mélancolie à songer que ces réflexions, suggérées à M. Mauss, pour beaucoup, par les classifications de l'*Année* elle-même et destinées, pouvait-on croire, à en amener, peu à peu, la mise au point, précèdent un volume qui — depuis si longtemps — demeure interrompu ?

Marc BLOCH.

— ALAN F. HATTERSLEY. *A short History of Democracy* (Cambridge, University Press, 1930, in-16, ix-274 p. ; prix : 6 s.). — L'auteur donne de la démocratie cette définition générale : « c'est un gouvernement sous lequel la volonté populaire prévaut, en fin de compte ». Mais il y a tant de sortes de démocraties que c'est une besogne difficile d'en exposer l'histoire générale. M. Hattersley l'a tenté et, servi par des connaissances étendues (sa bibliographie est cependant par trop exclusivement composée d'ouvrages écrits en anglais), il a écrit un petit volume intéressant, nourri de faits et qui rendra de sérieux services.

En ce qui concerne l'antiquité grecque, il s'est à peu près borné à décrire la démocratie athénienne et il montre nettement en quoi elle se distingue des démocraties modernes : elle ignore le régime représentatif ; c'est le gouvernement direct par les citoyens, qui sont loin de comprendre tous les habitants, puisque les esclaves et les métèques n'y ont aucune part. Il indique le fort et le faible de ce régime et, d'une façon générale, de la *πολις* grecque. Quant à Rome, elle n'a jamais été une pure démocratie, et les éléments démocratiques de sa constitution ont fini par se résorber peu à peu pour aboutir à l'autocratie impériale.

L'auteur s'est efforcé de dégager les origines médiévales de la démocratie représentative, de montrer dans quelle mesure les institutions féodales ont pu favoriser

1. *Le Centre international de synthèse. Première semaine internationale. Deuxième fascicule : Civilisation ; le mot et l'idée*, par MM. L. Febvre, E. Tonnellat, M. Mauss, A. Niceforo, L. Weber.

l'éclosion du régime parlementaire ou des assemblées d'États qui se sont constituées dans la plupart des pays de l'Europe. C'est au Moyen Âge que la théorie démocratique moderne a été formulée pour la première fois ; cependant, la fin de cette période marque, dans l'Europe continentale, le triomphe du régime monarchique. D'autre part, la Réforme religieuse a, indirectement au moins, favorisé, en certaines contrées, l'éclosion des idées démocratiques, de sorte que, même dans la période absolutiste des XVII^e et XVIII^e siècles, il subsiste encore des noyaux de régimes plus ou moins démocratiques.

L'évolution de la pensée politique française, qui aboutit à la Révolution, a été traitée d'une façon beaucoup plus superficielle ; l'auteur, en effet, ne connaît qu'assez médiocrement la littérature du sujet. Le chapitre consacré au XIX^e siècle est plus substantiel et plus instructif ; il marque d'une façon heureuse le progrès, en ce siècle, des institutions constitutionnelles et parlementaires. On lira aussi quelques bonnes pages sur les éléments de démocratie directe (referendum et initiative) que l'on trouve en quelques pays, notamment en Suisse et aux États-Unis. Enfin, l'auteur montre qu'à la suite de la guerre mondiale la démocratie a fait en Europe de sensibles progrès, bien que, d'autre part, le régime fasciste, qui a triomphé en Italie, et le bolchevisme russe constituent un danger sérieux pour la démocratie. Mais il a tort de considérer que le socialisme — celui de la II^e Internationale — est hostile à la démocratie ; il s'appuie sur elle, au contraire, et c'est ce qui le distingue essentiellement du communisme, inspiré par Moscou.

Henri SÉE.

— Émile LALOY. *La guerre mondiale ; ses origines et l'après-guerre, d'après leurs principaux historiens* (Paris, Klincksieck, 1930, 702 p.). — Deux lignes au bas de l'Avis au lecteur disent exactement la nature de cette importante compilation : « Les comptes-rendus composant le présent volume sont des extraits, parfois très augmentés, du *Mercure de France*, des années 1919 à 1929 ». On y trouvera donc, soit annoncés brièvement, soit copieusement analysés suivant les cas, les principaux ouvrages parus en France ou à l'étranger sur la Grande Guerre. La connaissance que M. Laloy possède de la plupart des langues européennes lui a permis de faire connaître aux lecteurs français des livres qui n'étaient pas encore traduits, et au fur et à mesure qu'ils paraissaient en librairie. C'est dire qu'on ne trouvera dans son livre autre chose qu'une sorte d'histoire à bâtons rompus de la guerre considérée du point de vue exclusivement politique, diplomatique et militaire. La plupart des Mémoires et Souvenirs écrits par les militaires et ministres allemands : Hindenburg, Liman von Sanders, Schoen, le Kronprinz, Ludendorff, Tirpitz, Waldersee, le prince de Bade, y occupent une place considérable, ainsi que les principaux tomes de la *Grosse Politik*. Peu de jugements personnels, ni polémique, ni parti pris de dénigrement ou d'apologie. C'est de très bon journalisme. Le sens critique de l'auteur se manifeste surtout par le choix des livres dont il parle. La liste qu'il en donne à la table est impressionnante ; on voudrait y trouver plus de précision dans les dates de publication et même l'indication exacte des livraisons du *Mercure de France*, où ces études ont paru tout d'abord dans leur forme originale.

— Juan B. TERAN. *Lo gotico, signo de Europa* (Buenos-Aires, Cabaut y C^{ia}, [1930], in-16, 195 p.). — En cet agréable petit volume, qui est présenté comme un « livre de voyage », l'auteur de *El nacimiento de la América española* nous décrit ses impressions de voyage en Europe : il a visité surtout l'Italie et la France. Il

fait un vif éloge de la France et de son aimable civilisation, ouverte à tous les courants de la pensée. Il ne lui semble pas non plus que, malgré les apparences, l'Europe occidentale soit près d'être « américanisée ». Pour lui, le gothique est le symbole de cette Europe et, en particulier, de la France. Cela ne veut pas dire que nous vivons encore en plein Moyen Age ; par gothique, M. Teran entend « l'activité pure de l'esprit : religion, science, art, philosophie ». Notre civilisation n'est pas purement matérielle et *quantitative*, les valeurs spirituelles et la *qualité* sont encore en honneur. H. S.

Antiquité. — De l'*Histoire générale*, publiée sous la direction de M. Gustave GLOTZ (librairie des Presses universitaires de France), ont paru trois nouveaux fascicules : 1^o *Histoire ancienne* ; 1^{re} partie : *Histoire de l'Orient*, par M. Alexandre MORET, 2^e fasc. ; 2^o *Histoire romaine* ; t. II : *La République romaine, de 133 av. J.-C. à la mort de César*, par M. Jérôme CARCOPINO, 2^e fasc. ; 3^o *Histoire grecque* ; t. II : *La Grèce au V^e siècle*, par M. Gustave GLOTZ, 3^e fascicule, avec la collaboration de M. Robert CAHEN.

— Maurice DUNAND. *La voie romaine du Ledjâ* (t. XIII, 2^e partie, des « Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions ». Paris, Impr. nationale, 1930, in-4^o, 37 p.), dans la région qui s'étend au sud de Damas, de Mismyé (l'ancien *Phaena*) à Ahiré, vient d'être reconstituée avec une rigoureuse exactitude à l'aide des observations par avion, sous la direction du P. Poidebard, et par les vestiges de milliaires romains relevés par M. Dunand. Les plus anciennes inscriptions ne remontent pas plus haut que le règne de Commode ; les plus récentes sont du temps de Constance-Chlore et de Galère.

France. — Trois volumes nouveaux ont paru dans la collection des « Classiques français du Moyen Age, publiés sous la direction de M. Mario Roques » (Champion). Le n^o 38 : *Le bel inconnu*, est un roman d'aventures composé par RENAUD DE BEAUJEU en Beaujolais au début du XIII^e siècle, édité par G. Perrie WILLIAMS (xii-213 p. ; prix : 17 fr.). Il ne présente guère d'intérêt que pour l'étude de la langue ; le texte lui-même est d'une élégante banalité. L'historien n'en retiendra rien. — Il en va autrement pour *Énéas*, roman du XII^e siècle édité par M. J.-J. SALVERDA DE GRAVE, t. II et dernier (n^o 62, 260 p. ; prix : 15 fr.). Ce roman est, comme on sait, une adaptation fantaisiste de l'*Énéide*, dont les livres XI et XII sont représentés dans le présent volume. En tout, plus de 10,000 vers qui ont au moins ce mérite de populariser la légende troyenne de la future nation française. Les « notes sur les sources » (p. 130-137) seront consultées avec fruit. L'index des noms propres et le glossaire faciliteront les recherches. — Le n^o 63, enfin, est une nouvelle édition cette fois vraiment critique, du roman de *Fouke fitz Warin*, par M. Louis BRANDIN (1930, xi-115 p. ; prix : 10 fr.). Ici les principaux personnages sont bien connus ; ils appartiennent à l'entourage du roi Henri II et de ses fils Richard et Jean ; leurs actes s'accomplissent en des endroits connus : Angleterre, France, Espagne, etc., mais ils sont le produit de la fantaisie pure. Ch. B.

— Henri HAUSER. *De quelques points de la bibliographie et de la chronologie de Jean Bodin, 1568-1578* (extrait du volume de *Mélanges* offert à Giuseppe Prato. Turin, Istituto superiore di scienze economiche e commerciali, [s. d.], 9 p.). — Le célèbre traité de Bodin « touchant l'échérissement de toutes choses et le moyen d'y remédier » est une réponse aux *Paradoxes* de Malestroit ; il est daté de 1568 ;

la *Réponse* est de cette même année. Il faut écarter les prétendues éditions de 1566, 1574 (admise par Cunningham) et de 1578. Cette dernière date est celle d'une seconde édition, d'ailleurs la plus connue. Cette rectification permet de déterminer les idées de Bodin et leur priorité parmi les écrits contemporains sur la crise des prix qui s'est produite au xvi^e siècle et qui sévit en France à partir de 1560.

— Tout le monde, depuis deux siècles et demi, attribuait la fameuse *Histoire des Flibustiers* (j'abrège le titre) à un nommé *Exquemeling*, alias « *Exmelin* », dont le nom figure sur les multiples éditions, hollandaises et autres, parues depuis l'originale (Amsterdam, 1678). Le prétendu *Exmelin*, explique M. le Dr HOOGWERFF en un récent article, curieux et intéressant (*Tijdschrift voor Geschiedenis*, 1930, p. 225-236), était un certain *Henrik Smeeks*, qui crut devoir user d'un pseudonyme. *Smeeks* mena aux Indes hollandaises dix années d'une existence aventureuse, d'abord comme simple mousse ; puis, en 1666, il eut la fantaisie d'embarquer sous le pavillon de la Compagnie française des Indes occidentales et, arrivé à La Tortue, ne tarda guère à être enrôlé dans la Flibuste. — M. Hoogewerff nous rappelle que *Smeeks* est aussi l'auteur d'un singulier petit livre, de la catégorie des « utopies », intitulé *Description du puissant royaume Krinke Kesmes*, publié en 1708 à Amsterdam, et qui est une source néerlandaise de *Robinson Crusé*. A en juger par le titre de l'article du Dr Hoogewerff, je vois que, comme les Anglais depuis un grand nombre d'années, les Hollandais ont l'habitude regrettable de confondre Boucaniers et Flibustiers. J'ai eu soin, dans *Flibuste et Boucane, XVI^e-XVIII^e siècles* (*Revue d'histoire économique et sociale*, n° 2 de 1928), de les montrer nettement différents quant au recrutement, davantage quant au mode de vie, davantage aussi quant à leur rôle dans l'histoire coloniale, et — sans m'arrêter aux sempiternelles anecdotes pittoresco-horribles (d'ailleurs assez médiocrement contrôlables) du *Smeeks-Exmelin* — de démêler le rôle respectif des uns et des autres du point de vue histoire économique et sociale de la colonisation. Notons, à ce propos, que M. Hoogewerff, qui a oublié de mentionner la thèse de Paul Dottin sur Daniel Defoe, devra supprimer sa référence à l'histoire des « Frères de la Coste » de Besson, volume joliment présenté, mais qui est simplement une lecture divertissante à l'usage du « grand public ».

L. VIGNOLS.

— La librairie H. Champion a mis en vente en 1930 deux nouveaux tomes des *Mémoires de la Société d'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* : 1^o le tome I, par Robert DE COURCEL, contient une étude historique sur *La forêt de Sénart*, ix-439 p., avec vingt-neuf planches et une table alphabétique très détaillée. Elle comprend quinze chapitres sur la situation géographique ; l'origine du nom de Sénart (qu'on trouve depuis le début du xiii^e siècle, mais dont l'origine reste obscure) ; les possesseurs de la forêt depuis le xii^e siècle ; la gruerie et la capitainerie des chasses de Corbeil et de Sénart ; les chasses royales dans la forêt jusqu'en 1789 et depuis ; les coupes de bois ; les routes, carrefours et eaux ; l'organisation de la forêt depuis 1789 ; la forêt de Sénart dans la littérature et les arts. — 2^o T. II : Albert MOUSSET. *Les Francine, créateurs des eaux de Versailles, intendants des eaux et fontaines de France, de 1623 à 1784*, xiii-209 p. et XVII planches. Les Francine étaient une famille italienne, les Francini, originaire de Florence. Le premier des Francini venu en France est Horace, cousin issu de germain de Tommaso, qu'Henri IV prit dans sa maison comme écuyer de la Grande Écurie. Tommaso, ou mieux, désormais, Thomas, intendant ou « conducteur des fontaines et grottes du roy », aux appoin-

tements de 1,800 l. par an, fut en 1623 promu à l'intendance générale des eaux et fontaines de Paris, Saint-Germain-en-Laye, Fontainebleau, etc. Ils eurent une longue postérité qui remplit à peu près le même emploi, successivement agrandi, pendant un siècle et demi. Le dernier d'entre eux, mort en 1784, était, en effet, intendant général des eaux et fontaines de France. Ils travaillèrent à Saint-Germain-en-Laye, à Fontainebleau, aux aqueducs de Rungis et d'Arcueil, à Versailles. Un grand tableau généalogique de la famille termine le volume.

— Comte SAINTÉ-CROIX DE LA RONCIÈRE. *Dans le sillage des caravelles de Colomb* (Paris, les éditions « la Caravelle », 1930, 257 p.). — Ce livre est une œuvre de vulgarisation, d'ailleurs bien illustrée par des reproductions de cartes anciennes de l'Amérique, par onze planches hors texte bien choisies : quelques-unes sont des photographies d'instruments caraïbes. Le texte comprend trois parties : un résumé élémentaire et trop favorable de la vie de C. Colomb, un bon chapitre sur le genre de vie des peuplades caraïbes, une chronologie de l'histoire de la Guadeloupe. Cette dernière partie est longue d'une centaine de pages, parfois curieuses et intéressantes. Mais elle est confuse et nombreuses y sont les erreurs de détail. P. 151, M^{me} de Maintenon ne fut pas reine de France. P. 154, Guillaume d'Orange fut le genre et non le beau-frère de Jacques II. P. 164, le traité de Vervins fut signé en 1598 (et non en 1600), celui de Ryswick date de 1697, non de 1700 (p. 157). Une maladresse de style laisse supposer que Bougainville « était fils d'un notaire du Châtelet, anobli par Napoléon I^{er} » (p. 173) ! Nombreuses sont les erreurs chronologiques pour la période 1792-1793. La bibliographie, très complète, n'est ni systématique, ni critique. Elle met sur le même plan les livres de vulgarisation et les sources originales.

E. PRÉCLIN.

— Albert LANTOINE. *La franc-maçonnerie écossaise en France* (Paris, Émile Nourry, 1930, in-8°, xiii-332 p. ; prix : 40 fr.). — On sait que la franc-maçonnerie française comprend deux rites : le Grand Orient de France et le rite écossais. M. Albert Lantoine, connu par de bons travaux sur la franc-maçonnerie, consacre cette nouvelle étude à l'*écossisme* français : étude très fortement documentée, mais parfois un peu difficile à suivre, du moins pour des « profanes ».

Il étudie d'abord le fameux *Discours* sur la franc-maçonnerie, qui souvent a été attribué au chevalier Ramsay, l'auteur bien connu de la *Vie de Fénelon*. Cette attribution, à plusieurs reprises contestée, M. Lantoine la croit bien fondée et, entre autres arguments, il produit un document très intéressant, conservé aux archives des Affaires étrangères : une lettre de Ramsay au cardinal Fleury, du 20 mars 1737 ; il est y question d'un discours sur la maçonnerie, dont il déclare être l'auteur. Ramsay, nous dit M. Lantoine, est un mystique, mais qui, dans la pratique, est loin d'être dépourvu de bon sens ; il a voulu orienter la maçonnerie vers la fraternité des peuples. M. Lantoine croit pouvoir affirmer que l'*écossisme* a d'abord été importé d'Écosse par les partisans des Stuarts ; ayant primitivement de fortes accointances avec le catholicisme, il s'orienta peu à peu vers la libre pensée. Il conclut encore que la maçonnerie écossaise tenait en France une place plus considérable que la maçonnerie anglaise et qu'elle lui fut antérieure. L'*écossisme*, notamment grâce à Morin, se développa aux États-Unis au cours du XVIII^e siècle, et c'est en Amérique que fut créé le premier « Conseil suprême ».

M. Lantoine nous raconte ensuite l'union avec le Grand Orient, décidée, en 1804, sous l'influence de Napoléon I^{er}, qui voulait la fusion, et d'autant plus que

le Grand Orient se trouvait sous la tutelle de l'État impérial. Mais le « concordat », fut rompu par le Grand Orient. Sous le Second Empire, il y eut un épisode plus intéressant encore, que l'auteur nous décrit dans le détail. Le maréchal Magnan, imposé par Napoléon III comme Grand Maître de la maçonnerie française, prétendit réunir les deux rites, en quelque sorte, *manu militari*. Mais il se heurta à l'énergie de l'académicien Viennet, « grand commandeur grand maître », assez médiocre écrivain sans doute, mais caractère indépendant (on a pu s'en rendre compte par ses *Souvenirs* publiés dans le *Carnet de la Sabretache* en 1929) ; sa réponse, à la fois vigoureuse et spirituelle, que l'on nous donne *in extenso*, fit reculer le maréchal, qui n'eut pas le beau rôle. Sous la Troisième République, le Grand Orient caresse de nouveau l'espoir d'une union, mais obtenue sans violence. En tout cas, on ne peut constater que des relations fraternelles entre les deux grands rites. Le rite écossais lui-même comprenait, d'ailleurs, deux rites : le « Suprême Conseil » et la « Grande Loge de France » ; ils ont fini par s'unir. M. Lantoin marque enfin le rôle international du Suprême Conseil : au Congrès de 1929 figuraient trente Conseils Suprêmes, et l'on y préconisa une fois de plus la fraternité humaine.

Henri SÉR.

— Le premier fascicule du *Vocabulaire juridique*, dirigé par M. Capitant, vient de paraître aux Presses universitaires. Il va d'*Abandon* à *Ayant-droit* (80 p. ; prix : 20 fr.).

— La « Collection de bibliographie classique », patronnée par l'Association Guillaume Budé, s'est enrichie d'une *Bibliographie des travaux de droit romain en langue française* ; elle va jusqu'à la fin de 1928 et comprend 1,324 numéros (librairie du Recueil Sirey, 1930, 41 p.).

— Dans les pays de la Sarre qui continuent d'être occupés par les troupes françaises, les érudits français ont fondé deux revues pour en faire connaître la géographie, l'histoire et les conditions économiques. Ce sont d'abord les *Cahiers sarrois*, qui sont publiés depuis 1926 à Nancy, chez Berger-Levrault. Ils comprennent les études suivantes : J. FLORANGE. *Hombourg-la-Forteresse* (à deux lieues de Deux-Ponts dans le Palatinat, avec un tableau généalogique des comtes de cette ville). — Robert HERLY. *L'introduction du franc dans la Sarre*. — DU MÊME. *Les conditions de production de la métallurgie sarroise depuis 1815*. — Jacques GAYOT et Robert HERLY. *La métallurgie des pays de la Sarre moyenne jusqu'en 1815*. — Paul SAINTE-CLAIRE DEVILLE. *Le charbon d'affouage à prix de faveur sous la Révolution et le Premier Empire*. — Abbé J. P. KIRCH. *La collégiale de Saint-Arnoul* (la localité de Saint-Arnoul tend de plus en plus à devenir un faubourg de Sarrebruck ; histoire de la collégiale, le passage de Louis VII, organisation intérieure ; la collégiale disparut en 1569, lorsque les Nassau-Sarrebruck se furent convertis à la Réforme).

Parallèlement aux *Cahiers sarrois* est publié, sous l'impulsion du commandant LANREZAC, le *Bulletin de la Société des amis de la Sarre*, où l'on retrouve les deux études de MM. Florange et P. Sainte-Claire Deville citées plus haut. Six fascicules ont paru. N° I (1923). Analyse de conférences faites aux réunions de la Société. — Pasteur SCHNEEGANS. Traduction en français d'une partie de son ouvrage : *Kreuznach et ses environs*. — LANREZAC. *Une famille d'industriels français en Sarre* (la famille des Gouvy). — Renseignements économiques sur le territoire de la Sarre.

— II (1924). CAPOT-REY. *Cahiers de doléances du tiers état de Sarrelouis et de la ville de Sarrelouis*. — E. DUVERNOY. *Les documents sur les pays de la Sarre aux archives de Meurthe-et-Moselle*. Suite aux nos III et IV. — GAYOT. *Histoire de la seigneurie de Bliescastel* (étude très poussée, puisée aux sources, avec une excellente bibliographie). — III (1926). P. BRAZIER. *Le château de Carlsberg près Hombourg* (histoire de ce château que construisit le duc Charles II Auguste de Deux-Ponts et qui fut une véritable « folie » ; récit fait surtout d'après les Mémoires de Mannlich, dont le texte original français est encore inédit). — J. TOUBA. *La « dime lorraine »* (que des villages lorrains payaient à la collégiale de Saint-Arnoul). — IV (1927). R. HERLY. *Fêtes et cérémonies dans le département de la Sarre* (de l'an VI à 1814, après que le pays de la Sarre fut devenu, à la suite du traité de Campo-Formio, un département français : installation des municipalités ; plantation des arbres de la Liberté ; fêtes commémoratives du 18 fructidor, de la fondation de la République, de la Jeunesse, des Époux, de l'Agriculture, de la Vieillesse ; réception de l'Empereur à Trèves le 6 octobre 1804). — DU MÊME. *Documents inédits tirés des archives municipales de Sarrelouis* (correspondance du lieutenant général du bailliage de Sarrelouis, Lasalle, député à l'Assemblée nationale ; 104 lettres allant du 9 juin 1789 au 31 juillet 1790). — V (1928). A. GAIN. *Un émigré de la région sarroise : le constituant Lasalle, de Berweiler* (détails généalogiques ; parenté du député avec le général Lasalle ; il émigra en l'an II, mais reçut l'autorisation de rentrer en France ; il mourut le 4 mars 1803). — E. DUVERNOY. *La Sarre navigable sous l'ancien régime* (travaux faits au début du XVII^e siècle et à la fin du XVIII^e, et dont profite encore la navigation de la Sarre). — G. HOTTENGER. *Les anciennes mines domaniales de l'Est* (histoire des salines de Dieuze, Château-Salins et Moyenvic). — P. SAINTE-CLAIRE DEVILLE. *Les Français à Sarrebruck, 1792-1794* (d'après des notes prises chaque jour par un avocat de Sarrebruck, Horstmann, depuis le 31 octobre 1792, jour de l'entrée des Français à Sarrebruck, jusqu'à février 1794, où il gagna la rive droite du Rhin). — L. KLIPFELL. *Les Messins sous les armes* (à la fin de septembre 1796, comme les Autrichiens menaçaient Sarrelibre, une colonne mobile, prélevée sur la garde nationale sédentaire de Metz, vint occuper Sarrelibre, ci-devant Sarrelouis). — Paul BRAZIER. *La fin du Carlsberg et les premières années de la Révolution dans le duché de Deux-Ponts* (séditions qui éclatent dans le duché au moment de la Révolution ; rôle du duc Charles-Auguste ; les émigrés). — A. LORION. *Une correspondante de Diderot et de Grimm : la princesse de Nassau-Sarrebruck* (Diderot lui dédia le *Père de famille* ; étude faite à l'aide de la correspondance inédite, conservée à la Bibliothèque nationale, entre ces trois personnages). — E. LINCENHELD. *Les symboles astraux sur la céramique à la molette de l'époque galloromaine*. — G. ZELLER. *Note sur le rôle ancien de la Sarre comme frontière* (jamais frontière politique, mais par moments frontière juridique). — VI (1929). J. TROUBA. *Des biens de Zetting possédés par la collégiale de Saint-Arnoul* (Zetting, qui se trouve aujourd'hui dans le canton de Sarreguemines, relevait au Moyen Age en partie des comtes de Sarrebruck ; la collégiale de Saint-Arnoul y avait des biens nombreux ; en 1576, les habitants embrassèrent le protestantisme, pour revenir au catholicisme quand Louis XIV eut créé « la province de la Sarre », 1684). — R. HERLY. *Le pays de la Sarre moyenne de la fin de l'ancien régime à 1797* (géographie physique, économique et politique ; électorat de Trèves, comté de Nassau-Sarrebruck, seigneurie de Bliescastel, duché de Deux-Ponts, margraviat de Bade, les rhingraves ; frontière franco-allemande ; influence française. La Révolution ; occupation du pays

par les Français jusqu'au moment où Rudler forma les quatre départements : Roër, Rhin-et-Moselle, Mont-Tonnerre et Sarre). — *Le siège de Bitch en 1815* (documents). — *Sarrelouis et Ney*. — *Traité entre le duc de Lorraine Charles III et le duc de Bavière Jean (12 avril 1601)*. — Commandant LANREZAC. *L'organisation défensive et la constitution de la frontière avant la Révolution dans la région du nord de la Lorraine* (d'après le volume de Gaston Zeller).

À côté de ces deux revues, il est publié depuis janvier 1929 un *Journal des Français de la Sarre*, paraissant tous les trois mois. Nous avons sous les yeux la collection jusqu'en avril 1930. À côté des informations courantes, elle contient aussi des études historiques. Nous signalons : *Hommage des habitants de Sarrelouis à la mémoire du maréchal Ney*; *Les abbayes de la Sarre : Tholey et Mettlach*; *La basilique de Saint-Wendel*; *Le comte Jean-Louis de Sarrebruck et son pèlerinage en Palestine en l'an 1495*, etc.; on reproduit aussi toute une série d'articles parus dans la presse, qui se rapportent aux questions de la Sarre et des mines domaniales. C. PF.

Amérique du Sud. — J. T. MEDINA. *Bibliografía de la lengua guarani* (Publ. del Instituto de Investigaciones históricas. Buenos-Aires, J. Peuser, 1930, gr. in-8, 93 p.). — La langue guarani est une langue parlée par les indigènes d'une partie du Brésil et aussi par ceux du Paraguay; on la considère comme la plus parfaite des langues indigènes de l'Amérique du Sud. M. Medina dresse une bibliographie complète des ouvrages consacrés à cette langue, depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours (144 articles). Dans son Introduction, il analyse les plus importants et intéressants de ces ouvrages. H. S.

— Ricardo R. CAILLET-BOIS. *Nuestros corsarios. I : Brown y Bouchard en el Pacífico* (Buenos-Aires, 1930, imprenta de la Universidad, in-8°, 69-xiv p. Publicaciones del Instituto de Investigaciones históricas, n° LII). — Cette étude décrit de la façon la plus minutieuse la grande expédition entreprise par les corsaires argentins, Brown et Bouchard, sur les côtes américaines du Pacifique, en 1815 et 1816. Malgré quelques revers, elle inquiéta très sérieusement la domination espagnole au Chili et au Pérou; elle porta vraiment atteinte au commerce des côtes du Pacifique, bien que les chefs de l'expédition en aient un peu exagéré la portée. Les résultats de cette guerre de course ne semblent pas avoir été bien lucratifs pour les armateurs, comme le montrent les chiffres donnés par M. Caillet-Bois. En tout cas, l'expédition de Brown et Bouchard constitue un événement notable dans l'histoire de l'indépendance des colonies espagnoles de l'Amérique. H. S.

Belgique. — DOM HADELIN DE MOREAU. *Dom Hildebrand de Hemptinne, 1849-1913* (Paris, Desclée, de Brouwer et Lethielleux : ou Abbaye de Maredsous, 1930, in-12, 395 p. et 3 pl.; prix : 15 fr. Collection *Pax*, vol. XXXI). — Cette « esquisse biographique », comme la définit l'auteur, intéresse l'historien par le rôle important que dom de Hemptinne a joué dans le développement et les récentes transformations de l'Ordre bénédictin. L'un des fondateurs et bientôt abbé du monastère de Maredsous, constructeur, puis abbé du monastère de Saint-Anselme à Rome, il fut, par la confiance de Léon XIII, investi de la dignité d'abbé-primat, quand le pape, faisant pour les Bénédictins ce qu'il a fait aussi pour d'autres ordres, entreprit d'organiser en une espèce de fédération les diverses congrégations bénédic-

tines jusqu'alors entièrement séparées. On n'oubliera pas dans cette *Revue* de rappeler que dom de Hemptinne s'est intéressé aussi au progrès des études dans son Ordre, et spécialement des études historiques, pour lesquelles Maredsous, avec des hommes comme Dom Berlière et Dom Morin, avec un organe comme la *Revue bénédictine*, est devenu un centre important. Il a été mêlé également à la fondation de l'Institut historique belge à Rome.

E. JORDAN.

— MAX FRIEDLÄNDER. *Quentin Metsys* (Berlin, P. Cassirer, 1929). — Cette monographie est la septième d'une série consacrée à l'histoire de la peinture dans les anciens Pays-Bas au xv^e et au xvi^e siècle; elle a les qualités habituelles des ouvrages de l'auteur, un des meilleurs connaisseurs de l'art néerlandais à cette époque, à laquelle il avait déjà consacré une étude synthétique dans son ouvrage intitulé : *De van Eyck à Breugel* (2^e édit., 1921) : clarté, exactitude, sobriété dans l'exposition des documents et des faits, donnés de façon à fournir tous les éléments du problème et sans dissimuler les incertitudes ou les doutes qui subsistent. Des listes d'œuvres, dressées de façon très exacte et très détaillée, forment une partie essentielle du texte; une centaine de planches très bien choisies complètent la documentation d'un livre auquel il ne manque qu'une bibliographie générale pour être un excellent instrument de travail sur Quentin Metsys.

L'auteur cherche à caractériser l'œuvre de Quentin Metsys; pour lui, c'est un maître de transition, chez qui les éléments traditionnels l'emportent encore sur les éléments nouveaux. Il considère Quentin Metsys comme originaire de Louvain, ainsi que paraissent le démontrer à la fois les documents connus et le caractère de ses œuvres de jeunesse. Sa peinture dériverait de la miniature, et c'est seulement peu à peu, sous l'influence des maîtres de la Renaissance et particulièrement de Léonard de Vinci, que la figure prit une importance de plus en plus prépondérante dans ses compositions et des dimensions de plus en plus considérables. Mais, comme tous les artistes septentrionaux, Quentin Metsys commença par voir dans l'art de la Renaissance l'ornement et non la structure. Ses groupes de figures gardent l'aspect des bas-reliefs et manquent de masse en profondeur. Bien que l'auteur, dans ses considérations générales, tende à diminuer l'importance de l'art italien dans le changement d'orientation qui se produisit dans l'art néerlandais au commencement du xvi^e siècle, il reconnaît l'influence considérable exercée par Léonard de Vinci sur l'art de Metsys, non seulement dans les proportions et le mouvement des figures, mais dans le choix même des motifs, empruntés plus d'une fois directement à des peintures ou à des dessins de Léonard. Mais M. Friedländer n'a pas fait une étude approfondie de la perspective chez Metsys, étude qui seule aurait pu fournir une mesure assez précise de l'influence que la peinture italienne exerça sur lui.

Outre l'œuvre de Quentin Metsys, l'auteur étudie celle de quatre peintres qui ont subi son emprise, et il en dresse le catalogue : ce sont les anonymes connus sous les noms de *Maitre du triptyque Morrison*, *Maitre de la Madeleine de la collection Mansi*, *Maitre de Francfort* et *Maitre de Hoogstraeten*. Laissant temporairement de côté d'autres peintres influencés par Metsys, comme le *Maitre du Saint-Sang*, qui paraît avoir travaillé surtout à Bruges, il s'efforce d'apporter quelque clarté dans l'étude si complexe du milieu artistique anversois du commencement du

xvi^e siècle, milieu en pleine fermentation où affluaient des artistes de différents points des Pays-Bas, notamment de Bruges en décadence et de Hollande.

Jacques MESNIL.

— *La province de Namur, 1830-1930* (Namur, Ad. Wesmael-Charlier, 1930, in-8°, 367 p.). — Pour célébrer le centenaire de l'Indépendance de la Belgique, la Députation permanente du Conseil provincial de Namur et, en particulier, un de ses membres, M. Max de Wasseige, ont eu l'heureuse idée de décrire, en ce bel ouvrage, l'évolution administrative et économique de la province depuis 1830, en faisant appel aux collaborateurs les plus compétents, comme MM. D. Brouwers, E. Finet, A. Gaussin, Georges Éverard, A. Delos, Maurice Masoin, etc., etc. En une très intéressante Introduction, plusieurs collaborateurs ont exposé la formation territoriale de la province de Namur, sa vie et son aspect en 1830, les principaux incidents de la Révolution de 1830, les événements dont cette région a été le théâtre pendant la Grande Guerre. Un premier livre est consacré à la vie administrative, ainsi qu'aux finances provinciales pendant le dernier siècle. Mais on a insisté surtout sur la vie économique, qui s'est transformée de la façon la plus remarquable au cours de cette période. En 1830, l'agriculture était encore très arriérée, malgré la prédominance de l'économie rurale ; l'industrie était encore bien primitive, malgré les ressources naturelles d'une partie du Namurois. Dès 1830 et surtout après 1840, on s'emploie à développer les voies de communication, les routes, encore très insuffisantes, les voies navigables ; ensuite, la construction des chemins de fer, puis plus récemment l'électrification ont véritablement transformé le pays. M. A. Delos, en un excellent chapitre, a montré comment on a peu à peu renoncé à la pratique de la jachère, universellement employée pendant les premières décades du xix^e siècle ; les prairies artificielles se développent ; les applications des sciences à l'agriculture transforment profondément toute l'économie rurale. En un dernier chapitre, M. Maurice Masoin nous fait assister aux progrès, de plus en plus accélérés, de la vie industrielle, notamment des charbonnages et de la métallurgie ; la grande industrie concentrée joue un rôle de plus en plus considérable.

Sans doute, l'évolution économique du Namurois correspond à l'évolution générale de l'Europe occidentale ; mais on ne peut s'empêcher de penser que l'indépendance de la Belgique a exercé une réelle influence sur le développement d'une de ses provinces, qui n'était pas particulièrement avantagée par la nature. Ajoutons que d'intéressantes illustrations embellissent encore cet ouvrage, dont on nous promet pour bientôt le second volume.

Henri SÉE.

Canada. — R. P. FOUQUERAY, S. J. *Martyrs du Canada*. Terminé par le R. P. Alain de BECELIÈVRE (Paris, Téqui, 1930, in-12, ix-354 p.). — Cet ouvrage du regretté Père Fouqueray est une biographie des jésuites martyrs au Canada qui ont été proclamés Bienheureux le 21 juin 1925. Il comprend deux parties. La première évoque brièvement la jeunesse des héroïques missionnaires : Jean de Brébeuf ; le Normand Antoine Daniel, d'abord étudiant en droit ; Ch. Garnier, zélé de l'Immaculée-Conception et petit-fils d'un confesseur de la foi ; l'Orléanais Isaac Jogues, fils de négociant et affamé de martyre ; Noël Chabanel, fils de notaire royal, devenu missionnaire alors que tout lui déplait dans les missions ; Gabriel Lalemant, « âme de feu dans un corps fragile ». La seconde partie, de beaucoup la plus longue, retrace l'histoire et les progrès de la mission huronne et, après

la défaite des Hurons par les Iroquois, le massacre des Pères de la Compagnie de Jésus. Plusieurs fois captif et plusieurs fois relâché, le Père Jogues est tué par trahison, puis brûlé. Les Iroquois exécutent les Pères Brébeuf, Lalemant et Ch. Garnier. Un renégat huron assassine le Père Chabanel dans le silence des forêts (1648-1649).

Ce livre du Père Fouqueray, composé d'après les documents de la Compagnie, c'est à savoir : la Relation abrégée, dix-huit lettres manuscrites du Père Ch. Garnier et les Mémoires des martyrs jésuites canadiens, ajoute des détails à l'ouvrage de M. G. Goyau : *Les origines religieuses du Canada*. Encore que de caractère essentiellement hagiographique, il présente un réel intérêt psychologique et historique ; mais le lecteur y cherchera vainement ce qu'il trouverait dans les livres en anglais du R. P. Steck ou de Sir C. Lucas, c'est-à-dire un exposé de la politique missionnaire au Canada de la Compagnie de Jésus. Après avoir caractérisé la vie intérieure des Pères Daniel et Jogues, après avoir reproduit plusieurs textes fort intéressants de caractère mystique : l'*Avertissement d'importance* du Père de Brébeuf (p. 283), les *Notes* de C. Garnier (p. 317), l'*Engagement* du Père Chabanel, les auteurs du livre auraient dû se poser la question suivante, à savoir « dans quelle mesure les jésuites martyrs sont-ils, dans leur pratique journalière, les disciples de leur ancien maître, le Père Louis Lallemant, mystique expérimental, un peu en marge de l'école ignatienne » ? Fort intéressant dans le détail, l'ouvrage des RR. PP. Fouqueray et de Beodelièvre ne se rattache pas assez à l'histoire générale.

E. PRÉCLIN.

Espagne. — L'Espagne prépare une Histoire générale du genre monographique, rédigée par des érudits, des universitaires et des académiciens, chacun d'eux s'occupant d'une question particulière. La direction en est confiée au président de l'Académie royale, M. Méndez Pidal, qui fait autorité en matière d'histoire du Moyen Age. Cette Histoire sera éditée par la maison Calpe de Madrid et, bien que son principal objet soit de présenter au grand public un tableau d'ensemble de l'histoire nationale, on aura soin de faire profiter chaque période des résultats obtenus par les plus récents travaux de l'érudition. On sait, en effet, que dans ces dernières années l'Espagne a publié une grande abondance de documents et d'études critiques ; elle peut donc se permettre maintenant de réaliser la synthèse de son passé historique. Le plan en est très vaste ; dix-sept volumes de mille pages chacun seront exécutés par une centaine de collaborateurs traitant tous les aspects de la civilisation espagnole.

Grande-Bretagne. — *Notes of the debates in the House of Lords, officially taken by Robert BOWER and Henry ELSING, clerks of the Parliaments A. D. 1621, 1625, 1628.* Publié par Francis Helen RELF (Londres, aux Bureaux de la R. historical Society, 1929. Collection de la « Camden Society », xxxii-239 p.). — Auprès de chaque Parlement, le roi employait, comme on sait, des scribes ou « clerks » plus ou moins semblables aux sténographes-rédacteurs d'aujourd'hui. Les notes qu'ils prenaient pendant les séances de la Chambre des Lords servirent peut-être tout d'abord à la rédaction des Rôles du Parlement ; mais, pendant toute la durée du Moyen Age, ils furent anonymes et sans caractère officiel. A partir de Jacques 1^{er}, ces clerks deviennent des personnages : Bower, son gendre Henry Elsing, John, le fils de Henry, se sont fait dans cet emploi une situation particulièrement importante. Leurs

notes, d'autres documents qui leur étaient communiqués étaient ensuite rédigés sous forme d'un journal qui était ensuite examiné dans un Comité des Lords, puis recopié avec soin sur papier parchemin. C'est cette rédaction définitive qui a été imprimée dans les *Lords Journals*, qui commencent en 1578 ; mais les notes primitives elles-mêmes, ces brouillons ou « scribbled books », dans leur intégrité de premier jet, constituent un témoignage d'une qualité rare. Déjà S. R. Gardiner avait publié en deux volumes plusieurs des « brouillons » d'Elsing. D'autres ont été retrouvés, qui complètent la collection inaugurée par Gardiner ; Miss Relf a rendu un véritable service en les éditant à son tour, en un tome III, qui ne sera peut-être pas le dernier. Dans son introduction, elle étudie un problème aussi intéressant qu'obscur, celui de savoir comment et pourquoi, dans les années 1620-1628, les Lords prétendirent agir comme une cour supérieure, indépendante à la fois du roi et des Communes ; pourquoi et jusque dans quelles limites les Communes autorisèrent cette nouveauté ? Dissertation très érudite, qui permet de préciser la nature exacte des relations entre les deux Chambres avant le conflit entre le roi et son Parlement que souleva la politique arbitraire de Charles I^{er}. Ch. B.

— BROCKBANK. *The diary and letter book of the Rev. Thomas Brockbank, 1671-1709*. Edited by Richard TRAPPES-LOMAX (Printed for the Chetham Society, 1930, ix-417 p.). — Brockbank (ou Brookbank), né en 1672, appartenait à une famille de clergymen. Lui-même, après avoir fait ses études à Quen's College Oxford et acquis le grade de M. A. (ou A. M., comme le dit le titre courant du livre), entra dans les ordres et fut successivement « curate », « vicar », « minister » en diverses paroisses de l'Eglise anglicane dans les comtés du Nord. Il mourut en 1732 vicaire de Cartmel (Yorks). Son journal est composé en partie des notes journalières prises notamment pendant ses voyages en Angleterre et des lettres nombreuses qu'il échangea avec ses parents et ses amis. Elles contiennent nombre de menus faits sur les occupations de chaque jour dans les sphères les plus étroites. A parcourir du doigt les pages du volume, à consulter l'annotation très minutieuse, très précise, on est tenté tout d'abord d'en abandonner la lecture, si terne et si terre à terre ; puis on se ravise en constatant que le journal de Brockbank, les détails qu'il contient sur le prix de la vie, les frais de route, les modes de transport sont bons à recueillir, ainsi que les descriptions qu'il fait des lieux où il passe, des monuments qu'il visite (Winchester et le Stonehenge, Southampton, Londres et Westminster, etc.). Son horizon est des plus limités : peu de chose pour l'histoire politique (Guillaume d'Orange est mentionné une fois) et même cléricale ; mais je ne sais pas si l'on n'en retient pas encore plus de faits utiles ou d'impressions édifiantes que du Journal du Rév. James Woodforde, dont le tome III et dernier a paru il y a peu de temps (sur les deux premiers, voir *Rev. histor.*, CXLVIII, 128, et CLIII, 122).

— Signalons plusieurs tirages à part du *Bulletin* de la bibliothèque de John Ryland à Manchester : *Handlist of the collections of french and italian manuscripts in the John Rylands library*, par M. MOSES TYSON (Manchester University Press, 1930, 68 p. ; prix : 2 s.) ; *The fifteenth century ; some recent interpretations*, par M. E. F. JACOB (*Ibid.*, 28 p. ; prix : 18 d.) ; *Romanticism in Shakesperian comedy*, par M. H. B. CHARLTON (*Ibid.*, 23 p. ; prix : 18 d.), et *William Caxton, writer and critic*, par M. W. WRIGHT ROBERTS (*Ibid.*, 13 p. ; prix : 1 s.).

— André ANDRÉADÈS. *Philippe Snowden ; l'homme et sa politique financière* (Paris, Félix Alcan, 1930, in-16, viii-124 p. ; prix : 12 fr.). — Bonne étude, bien documentée et très objective. M. Andréadès nous donne un aperçu très clair de la carrière de Ph. Snowden. Fils d'ouvrier, M. Snowden est vraiment un *self made man*, mais dans le meilleur sens ; tenace, comme ses compatriotes du Yorkshire, doué d'une volonté à toute épreuve, il a acquis les plus solides connaissances, notamment dans les questions économiques ; puritain, ce sont ses idées religieuses qui l'ont acheminé vers le socialisme. Il a suivi les destinées du *Labour Party*, qui, n'ayant aucune influence parlementaire en 1905, occupe la place que l'on sait dans la politique anglaise d'aujourd'hui. Mais, désintéressé et d'une extrême sincérité, il n'a jamais hésité à compromettre sa carrière, quand il s'agissait de défendre ses idées.

M. Andréadès insiste surtout sur la politique financière de l'actuel chancelier de l'Échiquier. Une première fois ministre en 1924, il s'acquitta de sa tâche d'une façon qui lui valut l'estime même d'adversaires du gouvernement travailliste. Il est vrai qu'à cette date les finances anglaises étaient florissantes. Mais Snowden n'en eut pas moins le mérite d'éviter toute « démagogie ». « Il n'a, dit M. Andréadès, ni augmenté les dépenses sociales, ni diminué le fonds d'amortissement ; il a affecté ses excédents, pour ainsi dire, uniquement à la diminution des impôts ». Avec un grand courage, il s'est refusé à sacrifier les intérêts du pays à ceux de son parti. En 1930, la situation financière de l'Angleterre est beaucoup moins favorable qu'en 1924. M. Snowden s'est donc heurté à de grandes difficultés. Hostile aux impôts indirects et au protectionnisme, il a dû augmenter le taux de l'*income tax* et des droits de succession, mais en s'efforçant de n'atteindre que les grosses fortunes. Il a donc été combattu très âprement par les conservateurs et il a trouvé des adversaires dans la partie gauche du *Labour Party*, la « Montagne ». Par contre, son attitude à la Conférence de La Haye, durement appréciée en France, lui a valu l'approbation, pour ainsi dire, unanime de ses compatriotes. Henri SÉE.

— Dans *La paix par le droit* (septembre 1930), on lit avec un vif intérêt, de M^{me} Andrée KARPELÈS-HOGMAN, une *Lettre sur l'Inde*, où elle signale un certain nombre de travaux récents relatifs au soulèvement actuel des Hindous contre le gouvernement britannique, « cette machine inhumaine », « ses fautes, ses injustices et ses cruautés ».

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances. 1930. Bulletin d'avril-juillet. — J. PAPADOPOULOS. Fresques de l'église des Saints-Apôtres à Salonique. — Joseph LOTH. Un exemple de l'importance des noms de lieux, au point de vue linguistique et ethnographique ; la rivière Frome en Dorset, Wilt-, Somerset, Gloucester-, Herefordshire. — Franz CUMONT. Esséniens et Pythagoriciens, d'après un passage de Josèphe. — Abbé G. DRIoux. « Omphalos » celtique et Mediolanum (à propos de cette communication, M. Joseph LOR parle de la destruction des reptiles venimeux en Irlande et dans le pays des Celtes Lingons : « la croyance que la terre prise dans un cimetière, dans un ancien « mediolanum », centre de région où le serpent était inoffensif, est sans doute une survivance de la croyance que le serpent ne pouvait nuire qu'aux étrangers »). — FABIA et Germain DE MONTAUZAN. Note sur un nouveau milliaire du compendium de Lyon à Vienne. — Alfred COVILLE. Rapport sur le concours des Antiquités de la France en 1930. — Scarlat LAMBRINO. Un nouveau diplôme de l'empereur Claude (texte, lecture du document et commentaire ; il est daté de l'année 54, celle des deux consuls M. Asinius Marcellus et M. Acilius Aviola). — Léon LEVILLAIN. La formule *Bene val.* et le sceau dans les diplômes mérovingiens. — A. MEILLET. La chronologie des langues indo-européennes et le développement du genre féminin. — ROSTOVITZEFF. Un contrat de prêt de l'an 121 ap. J.-C. trouvé à Doura (texte, traduction et commentaire). — Le P. POIDEBARD. Texte d'une inscription découverte en Syrie. — Edmond POTTIER. Rapport sur les travaux exécutés dans la onzième session de l'Union académique internationale, 1930.

Bibliothèque de l'École des chartes. 1930, janvier-juin. — Léon LEVILLAIN. Études sur l'abbaye de Saint-Denis à l'époque mérovingienne. IV : Les documents d'histoire économique ; suite (la foire de Saint-Denis, celle qui se tenait en octobre et qui, seule, appartient à l'époque mérovingienne. Elle fut fondée par Dagobert I^{er} en 634 ou 635 ; mais le diplôme qui la concerne et qui est transcrit dans les cartulaires de l'abbaye est un faux. Importance considérable du privilège d'immunité accordé alors à Saint-Denis au point de vue fiscal et monétaire). — Pierre-Fr. FOURNIER. Le nom du troubadour Dauphin d'Auvergne et l'évolution du mot *Dauphin* en Auvergne au Moyen Age (d'abord nom propre de personne, *dauphin* est devenu un nom commun de dignité féodale, et c'est sur ce nom qu'a été fondé plus tard celui de *delphinatus*, d'où Dauphiné, comme comté dérive de *comitatus*). — Léon MIROT. Études lucquoises ; suite et fin (ch. IV : les Cename, famille lucquoise de financiers qui, aux xv^e et xvi^e siècles, se mirent au service de la royauté et entrèrent dans les rangs de la noblesse française, comme seigneurs de Luzarches. Elle paraît, après de mauvaises affaires, avoir abandonné la France au temps de

Colbert et être retournée à Lucques, où elle est encore représentée. Une planche reproduit les marques de commerçants lucquois trafiquant en France, en Flandre et en Angleterre. Une autre donne le plan de l'hôtel possédé à Paris par un de ces Lucquois, Dine Raponde. En appendice : inventaire mobilier chez un marchand lucquois, André Simonetti, à Paris, en 1362 ; enfin un tableau généalogique des Genami établis en France).

Bulletin de la Société de l'histoire de Paris. 1930, fasc. 1-2. — Dans le discours d'usage, le président, M. G. DUPONT-FERRIER, a retracé la vie et les ouvrages de Fustel de Coulanges. — Maurice DUMOLIN. La première édition des *Antiques érections des Gaules*, de Gilles Corrozet (elle date certainement de 1535). — Dr. H. M. FAY et Paul JARRY. Le Grand Jeûneur et les échoppes du parvis Notre-Dame (le Grand Jeûneur était une statue de pierre qui décorait jadis la place du Parvis ; elle disparut dans le cours du XVII^e siècle, quand le chapitre de Notre-Dame autorisa l'établissement d'échoppes, où l'on vendait des livres et des images de piété). — Maurice DUMOLIN. La maladerie et le fief du Roule (histoire de cette maladerie, qui fut fondée au XIII^e siècle par la confrérie des Monnayeurs, d'après les titres de cette corporation, qui sont aux Archives nationales. La maladerie, forme ancienne du mot maladrerie, recevait les malades de la corporation atteints de la lèpre. Histoire du fief du Roule, depuis le milieu du XIV^e siècle ; l'origine même du nom est inconnue).

Bulletin hispanique. 1930, juillet-septembre. — Hayward KENISTON. A fifteenth century treatise on education, by bishop Rodericus Zamorensis (Rodrigo Sánchez de Arévalo, né à Santa María de Nieva, près de Ségovie, en 1404, évêque d'Oviedo en 1457, puis de Zamora, de Calahorra et enfin de Palencia ; mort le 4 octobre 1470. Ce fut un humaniste notable. Son *De arte, disciplina et modo alendi et erudiendi filios, pueros et juvenes*, fut composé à Rome vers la fin de sa vie. Suit le texte latin de ce traité). — Eugenio MELE. In margine alle poesie di Garcilaso. — Marcel CARAYON. Le monde affectif de Garcilaso. — J. A. VAN PRAAG. Les ediciones holandesas de *Mémoires de la cour d'Espagne y Relation du voyage d'Espagne* de M^{me} d'Aulnoy.

Le Correspondant. 1930, 10 septembre. — Pierre DE PRESSAC. L'échiquier politique et parlementaire. II. — Roger LABONNE. L'évolution de la Turquie. II. — Aug. AUDOLLENT. Souvenirs sur le congrès [eucharistique] de Carthage. — Jacques D'ESPAGNAT. Un escadron français à travers l'Ukraine. I (en janvier-février 1919, fin le 10 octobre). = 25 septembre. Wladimir d'ORMESSON. L'avenir des relations franco-allemandes. — Cécile GAZIER. Les dernières années de M^{me} de Lafayette (utilise la correspondance qu'elle eut avec la duchesse régente de Savoie et son secrétaire Lescheraine. Même après la mort de La Rochefoucauld, elle continua son œuvre utile, s'employant à contrecarrer l'influence qu'auraient pu prendre en France les envoyés du duc de Savoie. Sentant sa mort prochaine, elle se convertit). — Charles BAUSSAN. Les amitiés de Bossuet. — DE LANZAC DE LABORIE. Autour de Louis XIV (à propos de plusieurs publications récentes). = 10 octobre. Georges GOYAU. Les missionnaires et la crise familiale chez les noirs. — Jean DE POUYDRAGUIN. Après les élections allemandes. — François BOUCHER. L'exposition de Stockholm et l'art décoratif en Suède. = 25 octobre. Jean MARCHANT. Journal d'exil du duc de Liancourt (ce Journal, inédit, tout à fait intime,

comprend la période du 1^{er} octobre 1794 au 18 avril 1795. On donne ici seulement l'introduction). — A. DE LA VALETTE-MONBRUN. L'évolution religieuse de Maine de Biran ; suite le 10 novembre. — Marie-Thérèse LATZARUS. La mesure scientifique de l'intelligence infantine. — J. BÉNÉTRUY. Le serf du mont Jura (biographie d'un paysan franc-comtois de Montfleur. Né en 1669, Jean Jacob vivait encore sous Louis XVI. On a voulu faire de lui un serf, alors que dans son village il n'y avait plus ni serfs ni mainmortables ; mais il habitait près de la baronnie de Mont-Saint-Sorlin, où se trouvait l'abbaye de Saint-Claude, dont les habitants, au contraire, étaient « des esclaves attachés à la glèbe ». Après l'abolition des privilèges féodaux, 4 août 1789, un médecin de village organisa une exhibition du centenaire devenu, sans le savoir, le témoin encore vivant de l'esclavage. Jean Jacob fut, en effet, présenté à la Constituante, le 23 octobre 1789, comme représentant « les ci-devant serfs » du Jura. Il mourut à Paris le 29 janvier 1790 et fut inhumé dans l'église de Saint-Eustache). — DE LANZAC DE LABORIE. L'Église de France au crépuscule du XIX^e siècle et à l'aube du XX^e (d'après les ouvrages du R. P. Lecanuet). = 10 novembre. Général Gabriel ROUQUEROL. La bataille de Guise. I (récit d'un témoin, d'ailleurs corrigé par l'étude du maréchal de Bulow et du général Lanrezac. Journées des 28-30 août 1914). — Robert d'HARCOURT. Les heures troubles d'Allemagne (à la suite des dernières élections allemandes). — René RICHARD. Rénovation politique en Argentine. — O. d'ETCHEGOYEN. L'agonie de Wrangel. I (son conflit avec Denikine qui obtint d'abord son renvoi à la suite d'un rapport très sévère, où sa conduite était sévèrement jugée, 9 décembre 1919). — André BELLESSORT. Littérature étrangère : Espagne et Amérique espagnole.

Journal des Savants. 1930, juin. — E. POTTIER. La céramique de l'Asie occidentale. III (comparaison avec les vases de l'Amérique du Nord. Avec une carte de l'Europe orientale). — L. BRÉHIER. L'église abbatiale de Fécamp. I (avec une planche ; suite et fin en juillet). — P. DHORME. Byblos et l'Égypte (expose les résultats des quatre fouilles exécutées par Pierre Montet à Gebell). — L. LESCHI. Le cinquième congrès international d'archéologie. Alger, 1930. = Juillet. E. PORTIER. La céramique de l'Asie occidentale. 4^e article (en Anatolie ; les Phrygiens en Asie Mineure ; négligeant la Troade, ils tournèrent court et descendirent dans la vallée du Sangarios, où ils établirent leur puissante civilisation). — Étienne DRUOTON. Les grands prêtres d'Amon de Karnak.

Mercur de France. N^o 773, 1930, 1^{er} septembre. — Vicomte P. FLEURIOT DE LANGLE. Pavillon blanc et flamme tricolore, 1830 (analyse le Journal de bord, inédit, du chevalier de Parsceau, commandant du *Marengo* en 1830 ; le chevalier s'empessa de donner sa démission dès qu'il apprit le renversement de Charles X et fut aussitôt mis d'office à la retraite). = N^o 774, 15 septembre. STENDHAL. *Filosofia nova* (on commence ici la publication, qui est terminée dans la livraison suivante, des réflexions suggérées à Henry Beyle par ses lectures et le spectacle du monde en 1804. Beyle était âgé alors de vingt et un ans). — André DUBOIS LA CHARTRE. Un duel en Italie (épisode de la guerre d'avion en 1918, pour repérer les groupes d'artillerie ennemis sur la Piave). — Charles TERRIN. Frédéric Mistral et l'Académie de Nîmes. — John CHARPENTIER. « Figures » : Alphonse de Chateaubriand (il s'agit de l'auteur de *La Brière*). — Chronique de Glozel. Dr. A. MORLET. Réfutation du rapport des experts policiers (longue protestation de vingt-huit pages). = N^o 775, 1^{er} octobre. Marcel COULON. L'originalité de Mistral. — Ferdi-

nand BOYER. Giulia ou le mariage manqué de Stendhal. — Charles BARZEL. Lettres inédites de Frédéric Mistral au poète Louis Funel. = N° 776, 15 octobre. MONY SABIN. La pacification du Maroc (résume l'œuvre accomplie par le maréchal Lyauté et par le résident général Théodore Steeg : « La France, au Maroc, a été bien servie par le civil comme par le militaire »). — Jean-Paul VAILLANT. Michelet et le Peuple ; correspondance inédite de Michelet avec sa famille. — Chronique de Glozel. Le visage sans bouche dans l'ancienne Babylonie, par Léon LEGRAIN. Rapport de l'ingénieur Édouard Harlé sur les peintures d'Altamira en 1881. = 1^{er} novembre. HENRI DE MONTFORT. Le peuple de Finlande contre le communisme. — Chronique de Glozel. Encore le problème du Masque sans bouche, par A. VAN GENNEP.

La Révolution de 1848 et les révolutions du XIX^e siècle, 1930, juin-août. — Georges RENARD. Un collège sous le Second Empire ; suite : Au lycée Napoléon [Henri IV] de 1864 à 1867. — Robert SCHNERB. Le département du Puy-de-Dôme d'avril à septembre 1848. Le recul du républicanisme. — H. RIEMENS. Notes sur l'histoire financière des Pays-Bas sous le roi Guillaume I^{er}, 1813-1839. — Gabriel VAUTHIER. Le professeur Jacques-François Denis disgracié (professeur de logique au lycée de Strasbourg, fut disgracié à propos d'un mémoire couronné par l'Académie des sciences morales sous le titre : *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, en 1856 ; ce mémoire fut publié ensuite avec des additions qui paraissent suspectes et condamnables. On publie ici le rapport dont il fut l'objet de la part du recteur Delcasso, 1^{er} octobre 1856. Denis fut envoyé à Pau, puis à Dijon. Après un congé de disponibilité, il reprit du service comme professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Caen ; mort en 1897. On aurait pu ajouter que le mémoire incriminé devint plus tard un ouvrage considérable, fort apprécié surtout par les libres penseurs).

Revue archéologique, 1930, mai-juin. — FURDONJEE D. J. PARUCK. Nouvelles monnaies sassanides (2 pl.). — ÉLISE MAILLARD. La nouvelle crose romane du musée de Cluny. — PIERRE-MAXIME SCHUHL. Un mécanisme astronomique dans la 4^e églogue de Virgile (commentaire du vers 50, où Virgile paraît représenter le monde sous l'aspect qu'on s'en faisait depuis Archimède). — HUGO OBERMAIER. Le paléolithique de l'Afrique Mineure. — W. DEONNA. Le groupe des trois Grâces nues et sa descendance (abondante bibliographie qui épuise le sujet). — CHARLES BOREUX. Les fouilles de Méhamoud en Haute-Égypte. — CH. VIROLLEAUD. Les fouilles de Byblos. — GEORGES PAULHAC. Le costume et l'armure de Jeanne d'Arc (l'ouvrage d'Adrien Harmand « est le premier ouvrage français sur le costume qui soit complet, pratique et utilisable »). — Les vestiges d'une villa romaine découverts boulevard Foch, à Reims.

Revue de l'histoire des religions, 1929, juillet-août. — JEAN PRZYLUCKI. La croyance au Messie dans l'Inde et l'Iran (à propos du livre d'Emil Abegg : *Der Messiasglaube in Indien und Iran*, 1928). — MUSTAPHA ABD-EL-RAZIK. La révélation dans l'Islam. I : Lexicographie et étymologie du mot *Ouahi* = révélation (abondante bibliographie). — CH. PICARD. L'élusinisme et la disgrâce des Danaïdes (mémoire abondamment documenté). = Septembre-décembre. A. BARBEDETTE. A propos de Malebranche (et sur la nature de ce que les Jésuites appelaient son « hérésie en puissance »). — R. DUSSAUD. Les trois premiers versets de la Genèse

(« il y a plus d'ordre qu'on ne pense dans le chaos biblique, dont la conception, tout au moins à partir de l'exil, a été empruntée à la littérature babylonienne »). — A. SIOUVILLE. Introduction aux homélies clémentines (les clémentines « ne sont pas l'expression autorisée du christianisme primitif ; leur véritable importance, c'est d'être les seuls témoins de ce christianisme très particulier qui a traversé plusieurs siècles pour aboutir au Coran »). — P. ALPHANDÉRY. A propos du récent Congrès d'histoire des religions (qui vient de se tenir à Lund). = Analyses et comptes-rendus ; Chronique.

Revue de Paris. 1930, 1^{er} septembre. — Pierre FRANCASTEL. Le château de Versailles sous Louis-Philippe (raconte les dévastations opérées sous la surveillance et aux frais du roi, dans le château, pour le transformer en un musée). — Marcel DUNAN. La consolidation de l'Autriche. — Lieutenant-colonel DE THOMASSON. Les variations de Schlieffen (ses plans d'offensive contre la France en 1905 et en 1912). — Maurice CAULLERY. Réaumur à travers ses papiers inédits (ingénieur et physicien remarquable, Réaumur a fait aussi d'admirables études sur les insectes. On se propose de les publier). — Claude GEVEL. Une héroïne du XVII^e siècle : M^{me} de Saint-Balmont (qui sut défendre avec succès le pays situé entre Saint-Mihiel, Bar et Verdun, 1636-1659. Elle s'appliqua surtout à faciliter les pèlerinages qu'attirait le sanctuaire de Benoite-Vaux, où se trouvait une image miraculeuse de Notre-Dame). — Pierre BERNUS. Le projet d'Union européenne. = 15 septembre. Winston CHURCHILL. Le « Tout ou rien » de Ludendorff (expose pourquoi le grand chef d'état-major allemand empêcha toute tentative de négociation pour la paix en 1918. Il voulait la victoire à tout prix et pouvoir se dire, si la défaite était certaine, qu'il aurait brûlé tous ses vaisseaux. C'est pourquoi, le 11 novembre 1917, à Mons, il fit décider l'attaque massive du printemps). — René MARTEL et Élie BORSCHAK. Vie de Mazeppa ; suite le 1^{er} octobre ; fin le 15 octobre (où l'histoire remplace la légende). — Fernand BALDENSPERGER. Une grande Anglaise de France : Lady Bolingbroke (il s'agit de Marie-Claire de Marsilly, une des « filles » de M^{me} de Maintenon à Saint-Cyr, qui fut plus tard marquise de Villette ; veuve à quarante ans, elle épousa secrètement, à Montfermeil, Bolingbroke, exilé d'Angleterre. Leur séjour à la Source en Sologne ; puis, quand Bolingbroke put rentrer dans son pays, à Londres. Leurs rapports avec la haute société anglaise. Ils reçoivent Voltaire et s'efforcent d'attirer Swift, l'auteur de *Gulliver*. Lady Bolingbroke mourut à Londres, le 18 mars 1750, après avoir, à plusieurs reprises, « mis son double nom et sa double nationalité au service des tractations financières nécessitées par la bizarre situation de son mari »). — Amiral CASTEX. La guerre sous-marine allemande. — C.-J. GIGNOUX. La 14^e Conférence du Travail. — Constantin PHOTIADÈS. Bayreuth en 1930 (au moment où venait de mourir Siegfried Wagner). — A. ALBERT-PETIT. Les livres d'histoire. = 1^{er} octobre. André SIEGFRIED. La politique intérieure de la France. — Louis HOURTICQ. La légende de Giorgione (redresse de nombreuses erreurs, commises, à la suite de Vasari, sur la vie et l'œuvre, assez mal connues, de ce grand peintre). — Joseph BRUGERETTE. M. Briand chez Mgr Lacroix (curieux et instructif récit des propos échangés chez Mgr Lacroix, évêque démissionnaire de Tarentaise et professeur à l'École pratique des hautes études, avec M. Aristide Briand, rapporteur de la loi sur la Séparation). — René JOHANNET. Aspects récents de Joseph de Maistre (d'après les derniers travaux parus). = 15 octobre. Alexandre MILLERAND. En attendant une

constitution. — Louis BATIFFOL. La vie de Henri IV au Louvre (d'après le cérémonial de France). — William Graves SHARP. Souvenirs de mon ambassade (ambassadeur des États-Unis à Paris pendant la guerre. Ses souvenirs ont été complétés par M. Dawson, attaché spécial à l'ambassade, qui, en outre, a utilisé le journal tenu par le fils de l'ambassadeur, George Sharp. Les extraits ici publiés se rapportent à la bataille de la Marne). — Abel BONNARD. La peinture flamande à l'exposition d'Anvers. — Wladimir D'ORMESSON. Au lendemain des élections allemandes. = 1^{er} novembre. Pierre BERNUS. France et Italie. — Général A. DE CHAMBRUN. La première exploration de Pierre Savorgnan de Brazza (dans la région de l'Ogooué, en 1875 ; l'expédition comprenait au début quatre blancs : Brazza, Marche, Ballay et le quartier-maître Hamon, armés de carabines Winchester à répétition. L'expédition dura trois ans ; à la fin, elle avait été accomplie par Brazza seul, accompagné de six Sénégalais). — Jean MARCHAND. Un émigré en Espagne : le marquis de Franclieu, 1793-1796 (d'après ses *Souvenirs inédits*). — William G. SHARP. Souvenirs de mon ambassade. II (l'affaire du *Sussex*, paquebot torpillé par les Allemands le 24 mars 1916. En Allemagne, on s'efforça de faire croire que l'explosion était due à une mine ; les témoignages recueillis et les constatations faites par les experts prouvèrent que l'opération était l'œuvre d'un sous-marin ennemi. La destruction du *Sussex*, après celle du *Lusitania* et de l'*Arabic*, décida le président Wilson à déclarer la guerre à l'Allemagne).

Revue des Deux Mondes. 1930, 1^{er} septembre. — NAPOLÉON III. Lettres à l'impératrice Eugénie, 1870-1871 (écrites à la veille et au lendemain de Sedan. Il écrit de Bouillon, le 3 septembre : « Notre marche était le comble de l'imprudence et, pardessus le marché, elle a été très mal dirigée »). — Albert PINGAUD. Études diplomatiques. Les projets d'intervention japonaise, 1914-1917. — Georges GOYAU. La charité française dans l'Algérie conquise (Augustin Vialar ; son activité sociale et philanthropique. Émilie, sœur d'Augustin, fondatrice des sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition, va le rejoindre et propage son institution, destinée uniquement à soigner les malades, sans aucune intention de propagande religieuse. Un conflit avec l'évêque d'Alger la contraint d'abandonner son œuvre et de se réfugier à Tunis). — Émile RIPERT. La correspondance de Mistral. — Maurice LEWANDOWSKI. Deux rois de l'industrie aux États-Unis. II : John D. Rockefeller. — Robert D'HARCOURT. La jeunesse de Goethe. III : Le premier amour, Gretchen. — P. SONNIÉ-MORET. Les tribulations médicales d'une grande dame au XVII^e siècle (M^{me} de Sablé, qui fut en son temps une autorité gastronomique et qui mit à la mode un agent thérapeutique à base de vipère). — Lucien PLANTEFOL. Le riz, principal aliment humain (son histoire ; production mondiale du riz). = 15 septembre. J.-J. JUSSEURAND. Le sentiment américain pendant la guerre. I : Avant la rupture (témoignage d'une valeur particulière, l'auteur étant alors ambassadeur de France à Washington). — Jacques LAFFITTE. Souvenirs de la Révolution et de l'Empire, 1793-1815 (amusantes anecdotes ; sa dernière entrevue avec Napoléon au moment de son départ pour Sainte-Hélène). — ***. Comment se pose aujourd'hui la question d'Égypte. — Djejhoun Bey HADJIBEYLI. Les Soviets contre l'Islam. — André DEMAISON. Visites à la presse de province. IX : La presse de l'Est (en particulier celle de la Lorraine). — Victor FORBIN. La gendarmerie du Pôle nord (organisée par le Canada pour administrer les vastes territoires occupés par les Indiens et les Esquimaux). — Maurice LEVAILLANT. Avant les *Harmonies*.

Lettres [de Lamartine] au vicomte de Fontenay, 1820-1830. — Louis GILLET. M. Benedetto Croce et l'Italie « baroque » (étude et critique de son beau *Cours d'esthétique*. Origine et sens du mot « baroque ». La Rome baroque désigne la ville du XVII^e siècle, celle d'Urbain VIII et d'Innocent X, opposée à celle du Moyen Age, de la Renaissance et de l'Antiquité). = 1^{er} octobre. J.-J. JUSSERAND. Le sentiment américain pendant la guerre. II : Après la rupture (très instructif). — Pierre DE NOLHAC. Virgile chez Pétrarque. — Paul TIRARD. En Rhénanie. Les derniers jours de l'occupation (l'auteur expose, avec toute l'autorité due à sa situation, pourquoi la France a consenti à évacuer ce territoire cinq ans avant le terme fixé par le traité de Versailles). — VERAX. Mustapha Kemal (biographie de l'homme qui accomplit le « miracle turc »). — P.-A. MUENIER. Henner et l'Italie (suivi d'un récit du voyage fait par Henner en Italie en 1860). — Jacques LAFFITTE. Mes deux ministères, 1830 et 1831. = 15 octobre. ***. Le problème allemand après l'évacuation de la Rhénanie. — Ernest d'HAUTERIVE. Correspondance du prince Napoléon et d'Émile Ollivier. Lettres échangées de 1871 à 1873 (le 18 juillet 1871, l'ancien ministre se justifie des accusations portées contre lui, rejetant toute responsabilité sur l'empereur, l'impératrice et sa cour, sur Lebœuf, etc... « On veut me sacrifier. Eh bien ! je rugirai et l'on m'entendra de loin »). — François DE WITT-GUIZOT. L'Alsace dans le roman français. — Jacques KULP. La pénétration des États-Unis en Amérique latine. — Gérard d'HOUILLE. Victor Hugo raconté par l'image. — Robert DEMANGEL. Sur la danse grecque. — Victor GIRAUD. La vie énigmatique de M^{me} de Maintenon. — Duc DE LA FORCE. Chateaubriand à Combourg. = 1^{er} novembre. Marcel DUPONT. Nos grandes écoles : Saumur. — Youri DANILOV. La décomposition de l'armée russe au début de la Révolution. — Paul TIRARD. Comment nous avons occupé la Ruhr. I : Janvier-mai 1923. — Antoine REDIER. L'impératrice Zita et l'offre de paix séparée (récit détaillé des négociations dont l'impératrice, d'accord avec l'empereur d'Autriche, son mari, désirait ardemment le succès ; elle eût voulu que la guerre cessât dès 1917 ; elle souhaitait « que l'Allemagne orgueilleuse, restée à la fin seule contre tous, fût écrasée et punie »). — Paul GAULOT. Dans les coulisses de la vie parisienne, 1871-1895. — Maurice PERNOT. Où en est l'Allemagne. I : A Berlin ; le nouveau Reichstag. — Général GOURAUD. Au congrès de l'American legion (discours prononcé par le général, qui représentait le Gouvernement).

Revue des Études anciennes. 1930, juillet-septembre. — Fernand CHAPOUTHIER. A propos des découvertes de Byblos (Montet a parfaitement montré l'influence égyptienne sur Byblos ; mais il aurait dû faire, en outre, une place à celle de l'Égée, de la Crète). — A. I. TRANNY. Les variantes incorporées au texte des *Pensées* de Marc-Aurèle. — E. CAVAIGNAC. Les annales de Subbiluliuma (essai de traduction intégrale de ce document fort endommagé ; à la suite, un document, également traduit, du roi Hattusil, qui complète les Annales). — Albert GRENIER. Notes d'archéologie rhénane (une de ces notes permet d'expliquer un passage de Bède, *De temp. rat.*, XV, où il est question de la nuit de Noël « tunc gentili vocabulo *Modranicht*, id est Matrum noctem... » ; en effet, cette nuit-là on célébrait en Germanie la fête des Déeses mères, les *Matres*, connues de tous les peuples indo-européens. Une autre note concerne les travaux de Valentinien exécutés en 368 sur la rive du Rhin, à l'embouchure du Neckar). — Victor MAGNIEN. Les mystères d'Eleusis (réponse à des critiques de P. Roussel). — Marcel BULARD. La statuaire archaïque

grecque (à propos de l'ouvrage de W. Deonna : *Dédale ou La statue de la Grèce archaïque*). = Bibliographie. = Chronique des études anciennes.

Revue des Études historiques. 1930, juillet-septembre. — A.-P. PERROUD. Sur la fondation de San Miguel de Piura (cette ville péruvienne a été fondée en juillet 1532). — B. COMBES DE PATRIS. L'abbé de Labro et ses correspondants (biographie de François de Patris, dit de Labro, nom d'une localité de l'Aveyron ; né en 1657, il fut grand vicaire de l'évêque de Montauban, abbé d'Uzerche et grand vicaire de l'évêque de Limoges ; mort en 1737. Nombreux extraits inédits de sa correspondance conservée au château de Cougousse). — M.-D. CONSTANT O. P. Un dominicain curé de Paris : le Père Laurent Fernbach, 1755-1832 (ce religieux, né à Bitche, fut un de ceux qui, en 1791, prêtèrent le serment constitutionnel ; il fut nommé vicaire à Saint-Philippe-du-Roule en 1791, puis curé de cette paroisse quand elle eut été rétablie en 1795, enfin de Notre-Dame-des-Victoires en février 1814. Mort en 1832). — Henri MALO. La Bédoyère et Napoléon (publie deux lettres inédites de La Bédoyère à Napoléon aussitôt après l'abdication ; il explique pourquoi il l'a prié d'accepter sa démission et lui soumet ses idées sur la politique nécessaire à suivre dans ces circonstances. En 1815, au retour de l'Empereur, il n'hésite pas à lui dire : « Vous ne pouvez plus régner en France que par les idées libérales »). — J. FAUREY. Les journées de Juillet 1830 (publie une lettre adressée de Paris, le 27 août, par un certain Vivez, à son frère Georges, industriel à Bordeaux). — P. BRINQUANT. A propos des « Lettres du R. P. Didon » (proteste contre les insinuations du R. P. Roure qui représente le P. Didon, exilé à Corbara, comme se posant en martyr, et regrettant l'offre de l'épiscopat faite par M^{me} Adam). = Comptes-rendus critiques. = Chronique et dépouillement des revues.

Revue d'histoire économique et sociale. 1930, n° 1. — G.-H. BOUSQUET. Histoire économique ou économie pure? (considérations sur la méthode à suivre dans la science économique). — Paul RAVEAU. Essai sur la situation économique et l'état social en Poitou au xvi^e siècle ; suite au n° 2. — Gaston MARTIN. Capital et travail à Nantes au cours du xviii^e siècle ; suite et fin au n° 2. — Charles FOURIER. Demande de collaboration adressée, le 14 octobre 1823, au journal le *Drapeau blanc*. — Georges GUY-GRAND. La philosophie populaire selon Proudhon. = N° 2. Roger DOUCET. Les finances de la France en 1614, d'après le *Traicté du revenu et despesne des finances* (édition critique du texte, avec commentaire, bibliographie et notes. Important). — Léon DUBREUIL. Paul Bert et l'enseignement secondaire féminin.

Revue historique de Bordeaux. 1930, n° 1. — Madeleine BRUN. Les théâtres à Bordeaux de 1800 à 1830 ; suite (les spectacles, de 1789 à 1830) ; suite aux n°s 2 et 3. — Paule CHAUVREAU. La formation du quartier des Chartrons ; fin. — Xavier VÉDÈRE. Les allées de Tourny ; suite (le Moyen Âge ; les couvents : Jacobins, Frères prêcheurs, Frères mineurs, Frères de l'Observance ou Récollets. Suite au n° 2 : L'hôpital-prieuré du Saint-Esprit et les religieuses de Notre-Dame. Suite au n° 3 : La troisième enceinte et la porte Saint-Germain, avec une planche montrant les transformations du quartier du xvi^e au xx^e siècle). = N° 2. J.-M. CHARTRON. Les entrées solennelles à Bordeaux au xvi^e siècle ; suite au n° 3 (à noter celle de Charles IX en 1565, où l'on vit figurer des « Indiens, Canadiens, Sauvages, Bre-

sellans »). — P. C. Du nouveau sur Goya à Bordeaux (d'après plusieurs articles publiés par Manuel Nuñez de Arenas dans la *Voz* de Madrid).

Revue historique de droit français et étranger. 1930, avril-juin. — A. FLINIAUX. Contribution à l'histoire des modes de citation au Bas-Empire : la « postulatio simplex ». — Émile BRIDREY. Les dernières années de l'ancienne Faculté des droits de Caen. 3^e art. — Ferdinand BOMERSON. La « mainplévie » dans le droit coutumier liégeois. — Raymond DUBOIS. La coutume locale inédite de Couin, Pas-de-Calais, 1507. = Juillet-septembre. Édouard CUQ. Un rescrit d'Auguste sur la protection des « res religiosas » dans les provinces (commentaire juridique de l'inscription publiée par M. Franz Cumont dans la *Revue historique*, t. CLXIII, p. 241 et suiv. Énumère les points sur lesquels il aboutit à des conclusions différentes). — Fernand DE VISSCHER. La nature juridique de l'abandon noxal. — R. GÉNÉSTAL. La femme mariée dans l'ancien droit normand. — Gabriel LE BRAS. Notes pour servir à l'histoire des collections canoniques (III : La renaissance gélasienne : la *Quesnelliana*, les collections de Freising, de Saint-Blaise, du *Vaticanus*, 1342, de Chieti, de Justel. IV : A propos de la *Dacheriana*, qui est une forme systématique très brève de l'*Hispana*). = Compte-rendu des journées d'histoire du droit tenues à Bruxelles les 5-7 juin 1930 : Les privilèges commerciaux des Pays-Bas dans la Russie du XVII^e siècle, par Alexandre ECK ; Les fondements doctrinaux et jurisprudentiels du refus des tribunaux belges, sous Joseph II, de coopérer à l'application des édits contraires aux constitutions nationales, par René WARLOMONT ; Les débuts du Mont-de-Piété de Paris, 1777-1789, par Robert BIGO ; L'opposition du clergé de France à l'édit d'août 1749 sur les établissements et les acquisitions des gens de mainmorte, par Lucien GUENOUN ; Conflits de juridiction entre évêque et chapitre de Chartres, 1507-1517, par Léon-E. HALKIN ; Le chien de Montargis ; étude de folklore juridique, par René MAUNIER ; etc.

Revue maritime. 1927, janvier. — Médecin principal CHARPENTIER. Les jardins botaniques de la marine (renseignements sur l'importation des plantes exotiques en France depuis la fin du XVIII^e siècle). — Lieutenants de vaisseau DU JONCHAY et LAFOSSE. La marine française dans le Yang-Tsé (elle y parut pour la première fois en 1901 avec le lieutenant de vaisseau Hourst, déjà célèbre pour avoir descendu le Niger en 1896 de Koulikoro à la côte). = Février. Ingénieur hydrographe général ROLLET DE L'ISLE. Les cartes de la côte de France et les ingénieurs hydrographes de la marine (raconte au prix de quelles difficultés furent dressées les cartes des côtes W. et N. de la France entre 1814 et 1838. Certaines cartes anciennes « étaient vraiment d'une inexactitude effrayante ». Cette œuvre a fait la gloire de l'ingénieur Beauteemps-Beaupré, qui la dirigea pendant vingt-cinq ans, presque toujours sur le terrain). — Capitaine de frégate DE PEYTES DE MONTCA-BRIER. Napoléon à l'île d'Elbe (d'après des papiers de famille, notamment le journal du brick *Inconstant*, commandé par le capitaine de vaisseau de Charrier-Moisard. L'*Inconstant* et la frégate la *Dryade* avaient été mis à la disposition de Napoléon par le gouvernement de la Restauration pour le transporter de Saint-Tropez à l'île d'Elbe ; mais l'Empereur, qui l'ignora jusqu'au dernier moment, avait pris des engagements antérieurs avec le commandant de la frégate anglaise *Undaunted* et préféra les tenir). = Mars. G. DE RAULIN. Départ des souverains pour le Mexique, mission de la *Thémis* (cette frégate escorta jusqu'à la Vera-Cruz la *Novara* qui

transportait l'empereur Maximilien). = Avril. H. DUPEYROUX. L'arrêt de marchandises (inauguré au cours de la guerre de 1914-1918, l'arrêt de marchandises s'est montré presque aussi efficace et d'une application plus aisée que le blocus. Il n'en doit pas moins être considéré comme une mesure anormale, que seule la violation du droit des gens par l'Allemagne a pu justifier). — Lieutenant de vaisseau JOUAN. Les attaques de torpilleurs à la bataille du Jutland. — J. TRAMOND. La marine à l'exposition du siècle de Louis XIV. — E. DELAGE. Le port du Havre. = Mai. Capitaine de corvette PÉROT. Une page d'histoire maritime dans notre histoire coloniale. Vers Tombouctou, à la conquête du Niger et du Soudan (analyse la correspondance du commandant de la marine à Dakar avec le préfet maritime de Brest entre 1880 et 1890 ; missions Davoust, Caron et Hourst sur le Niger). — Lieutenant de vaisseau JOUAN. Les attaques de torpilleurs à la bataille du Jutland ; suite et fin (les torpilleurs n'ont coulé ou avarié qu'un petit nombre de bâtiments ; mais ceux de l'amiral Scheer, en particulier, ont remporté un succès moral considérable en facilitant la retraite de la Hochseeflotte à la tombée de la nuit. D'une manière générale, les flottilles allemandes, très fortement encadrées et admirablement exercées à l'offensive par le capitaine de vaisseau Michelsen, manœuvraient mieux que les flottilles britanniques, dont l'organisation était plus lâche et où la routine des escortes avait en partie oblitéré le sens de la bataille). = Juin. Capitaine de vaisseau LAURENT. La surprise du 8 février 1904 (d'après le compte-rendu officiel de la marine russe, dont la publication a commencé en 1914. Le commandant Laurent renvoie dos à dos les défenseurs du vice-roi Alexieff et ceux de l'amiral Stark : insouciance coupable et erreurs de jugement chez le premier, négligences et ignorance professionnelle chez le second, les fautes de l'un et de l'autre se valent) ; suite en juillet. = Août. Commandant RONDELEUX. Les derniers jours de la marine à voiles ; suite en septembre et en novembre ; fin en novembre 1928. = Septembre ; HENDLÉ. La représentation des navires sur les anciennes cartes géographiques. = Octobre. J. TRAMOND. Un centenaire, les préludes de Navarin (Navarin ne fut, quoi qu'on en ait dit, ni un événement fortuit ni l'œuvre du machiavélisme de l'amiral de Rigny : les imprécisions du traité de Londres et l'inégal traitement accordé par le protocole du 4 septembre aux Grecs et aux Turcs rendaient une bataille inévitable. En fin de compte, c'est Codrington qui, en plein accord avec ses collègues français et russe, décida de recourir à la force). = Novembre. P. LE CONTE. Napoléon et les appellations des bâtiments de guerre. = Décembre. J. TRAMOND. A propos du centenaire de Navarin (publie une lettre du lieutenant de vaisseau Rolland qui combattit à Navarin sur la frégate *la Sirène* ; elle nous fait vivre en pleine bataille). = 1928, janvier. Capitaine de vaisseau CASTEX. La modernisation de l'éperon ; fin en février. = Février. Enseigne de vaisseau MOULLEC. Quelques à-côtés de Trafalgar, du point de vue espagnol (la marine espagnole avait des officiers instruits, bien qu'un peu rouillés par l'inaction, des vaisseaux bien construits et d'un échantillon en général plus fort que ceux des autres nations ; mais la détresse financière avait vidé les arsenaux : ils ne fournissaient que de mauvais mâts, de mauvais cordages, de mauvaises voiles et ne faisaient plus les réparations nécessaires. Les équipages demeuraient déficitaires en dépit de l'incorporation d'un grand nombre de paysans, de vagabonds, de condamnés). = Mars. B. DE PIREY. La bataille de galères de Gênes, 1^{er} septembre 1638. = Avril. Amiral PERRIN. La mort de Francis Garnier (on publie la relation de l'amiral Perrin, qui

fut témoin oculaire de l'expédition. La sortie de la citadelle de Hanoï, le 21 décembre 1873, ne paraît pas avoir été exécutée avec toute la prudence convenable : Garnier dispersa trop les faibles effectifs dont il disposait et poursuivit lui-même les Hékis avec une fougue qui lui fut fatale). — Commandant DE COURTOIS. La brillante conduite du chalutier *Albatros II* (combat contre un sous-marin allemand au large de Bizerte, le 23 mars 1918). — Olivier GUIHÉNEUC. Les origines du premier cuirassé de haute mer à vapeur (les premiers cuirassés français furent les batteries flottantes construites par l'ingénieur Guyesse en 1854-1855 ; mais, dès 1845, Dupuy de Lôme avait présenté un projet de frégate à vapeur à coque blindée : le ministre, amiral de Mackau, le rejeta sans raisons sérieuses). = Juin. E. DELAGE. Le port de Bordeaux. = Juillet. L. LANDRY. L'histoire métallique de la marine française (la figuration des navires, batailles, ports, etc..., sur les monnaies et médailles depuis le XVII^e siècle). — J. TRAMOND. Duquesne le Normand (esquisse le caractère et la carrière du célèbre amiral). — A. DRANNOM. Un grand chantier havrais (notice historique sur les chantiers Augustin Normand qui, depuis deux cents ans, construisent des bâtiments pour la marine de guerre française). = Septembre. Lieutenant de vaisseau ADAM. Les origines de la navigation transatlantique à vapeur, 1819-1889 (raconte sèchement, mais avec précision et, en général, beaucoup d'exactitude, l'histoire des flottes de paquebots transatlantiques, depuis le *Savannah*, qui mit vingt-sept jours en 1819 à aller des États-Unis en Irlande, jusqu'au *City of Paris*, qui fit le même trajet en moins de six jours en 1889). = Octobre. Lieutenant de vaisseau JOUAN. La bataille du Skagerrak ; suite en novembre et en décembre 1929. — P.-A. NORMAND. Les origines des chaudières à circulation accélérée (1825-1885) ; à suivre en décembre 1928 et 1929. = Décembre. P. APPELL. La naissance d'un grand port moderne (notice historique sur le port de Cherbourg, particulièrement sur l'exécution du programme d'agrandissements de 1920). = 1929, février. P. CHACK. L'histoire de la balistique. — A. LESMARIES et P.-J. CHARLIAT. Jean Bart en Norvège, 1691-1696 (étudient d'après les documents originaux : archives des Affaires étrangères, comptes de la douane du Sund, archives d'État à Copenhague et Stockholm, les relations économiques de la France avec la Norvège, le Danemark et la Suède, particulièrement entre les années 1691 et 1696, au cours desquelles Jean Bart fit cinq voyages à Bergen, Christiansand et Flekkerö, tant pour y remplir des missions politiques que pour interrompre le commerce ennemi ou ramener en France, où sévissait la disette, les convois de vivres sortis de la Baltique). = Mars. P.-A. NORMAND. L'origine des chaudières à circulation accélérée ; suite et fin (si les cinq articles de M. Normand se proposent surtout de rendre justice aux précurseurs du célèbre constructeur Thornycroft, Gurney, Dance, Rowan, du Temple, etc., ils constituent aussi un excellent exemple de l'influence que la connaissance de l'histoire d'une technique peut exercer sur les progrès de cette technique). = Avril. Ingénieur hydrographe Florian LA PORTE. La guerre de Crimée vue par un officier de marine. — Aug. DUPUY. Au temps de la marine royale. Une lettre inédite de Kerguelen à Sartine, datée du 1^{er} juillet 1778 (Kerguelen, détenu au château de Saumur, supplie le ministre de l'employer dans la guerre qui vient de commencer ; lui conseille, sous le prétexte que nous manquons de vaisseaux et de bons officiers, de ne point faire la guerre d'escadres, mais de détruire par la course le commerce ennemi. La lettre porte la mention « sans réponse »). = Mai. Florian LA PORTE. La guerre de Crimée vue par un officier de marine ; suite (on publie les lettres adressées par le

lieutenant de vaisseau La Porte à sa femme en 1854. Le lieutenant de vaisseau La Porte était embarqué sur le *Jean-Bart*. Bien que ses lettres aient surtout un caractère anecdotique, elles contiennent des renseignements précieux pour la grande histoire sur la piraterie grecque dans l'Archipel, sur l'opinion qui régnait dans l'escadre, bien antérieurement à la décision des généraux, que seule une action contre Sébastopol pouvait être décisive ; sur la prudence excessive dont fit preuve l'amiral Hamelin lors du bombardement du 17 octobre, etc.). — Lieutenant de vaisseau MOUCHEZ. Les signaux dans la marine française de 1690 à 1900. = Juillet. Commissaire principal DELAHAYE. Une campagne de l'armée navale sous Louis XIII (la reprise des îles de Lérins aux Espagnols en 1636-1637). = Août. G. LEYGUES. L'hommage de la marine à Suffren. — G. LACOUR-GAYET. La gloire de Suffren. — J. TRAMOND. Suffren, l'homme et l'œuvre. — Lieutenant de vaisseau CAMPARDON. L'escadrille 5 B. 2 au Maroc (elle collabora à la victoire remportée sur Abd-el-Krim en 1925-1926 par des missions photographiques et le bombardement des points stratégiques les plus éloignés du front, Ajdjr, Chechaouen, Targuist, etc., que l'aéronautique du Maroc n'était pas équipée pour attaquer avec succès). = Septembre. B. DE PIREY. Vagues sanglantes. Victoires navales d'autrefois. I : D'Algésiras à Cadix (1801). — DE PRADEL DE LAMASE. L'ordre de Malte (brèves indications sur l'abandon de Malte par le grand maître Hompesch et sur l'histoire ultérieure de l'ordre. Hompesch, le premier grand maître de langue germanique, avait la conviction que plusieurs de ses chevaliers étaient prêts à le trahir ; faute de pouvoir compter davantage sur ses miliciens et ses mercenaires, parmi lesquels se trouvaient d'assez nombreux Français, il se hâta d'adhérer aux conditions fort douces que lui faisait Bonaparte). — Lieutenant de vaisseau JOUAN. La bataille du Skagerrak ; suite et fin (l'éloge n'est plus à faire du récit allemand de la bataille du Skagerrak, ou du Jutland, publié en 1925 dans le tome V de *Der Krieg in der Nordsee*, et dont le lieutenant de vaisseau Jouan nous présente aujourd'hui la traduction dans une série de douze articles. On sait qu'en dépit des louanges prodiguées au personnel de la Hochseeflotte et surtout à son chef l'amiral Scheer, « le vainqueur du Skagerrak », l'ouvrage du commandant Groos constitue une synthèse monumentale d'innombrables télégrammes, rapports et journaux de bord, sans parler de l'abondante littérature déjà publiée tant en Angleterre qu'en Allemagne. On saura gré à M. Jouan d'avoir conservé les cartes si suggestives de l'édition allemande qui, en figurant ou mentionnant les sillages des torpilles, les impacts de grosse artillerie, la vitesse des navires, l'état du ciel et de la mer, etc., ressuscitent littéralement les phases successives de la bataille). = Octobre. B. DE PIREY. Vagues sanglantes. Victoires navales d'autrefois. I : D'Algésiras à Cadix. — Capitaine de frégate MARIE. Le raid des Allemands sur Hartlepool et Scarborough, 16 décembre 1914 (résumé d'après Corbett et Filson Young. Peut-être la discussion des faits du point de vue militaire aurait-elle pu être plus poussée). — P.-J. CHARLIAT. Jean Bart à Elsenour (selon deux lettres de l'ambassadeur Bonrepas, l'une à Louis XIV, l'autre restée inédite à Pontchartrain, le passage à Elsenour de l'escadre de Jean Bart, qui transportait en Pologne le prince de Conti, suscita un vif enthousiasme parmi les Danois). = Novembre. B. DE PIREY. Vagues sanglantes. Victoires navales d'autrefois. II : Dans la rivière Min, 1884. — Lieutenant de vaisseau COSTET. Une erreur historique. La destination de l'escadre de Toulon en 1759 (démontre, d'après les dépêches du ministre contenues dans le registre B ⁿ 363 des archives de la Marine, que l'escadre de Toulon n'avait pas pour

destination de rallier celle de Brest en vue d'un débarquement en Angleterre, mais de secourir les Antilles, ce qui était du reste beaucoup plus conforme à la pensée militaire du temps). = Décembre. Commandant DE COURTOIS. Du *Périclès* à l'*Éridan* (histoire du matériel flottant de la Compagnie des Messageries maritimes entre 1852 et 1929). — Louis GUICHARD. Les chalutiers de la guerre. = 1930, janvier. Cecil KING. Art maritime et archéologie navale (si la crainte d'être traités de « photographes » conduit aujourd'hui les artistes maritimes à prendre des libertés excessives avec la vérité, il n'en a pas toujours été ainsi : les marines des Van de Velde, par exemple, sont d'excellents documents archéologiques par leur respect scrupuleux des détails de la construction navale). — Pierre APPELL. Le capitaine de vaisseau de La Coudre de La Bretonnière, inventeur du port de Cherbourg (la marine de l'Ancien régime souffrit toujours de l'absence d'un grand port en eau profonde sur la Manche. Nul ne s'employa plus activement à lui en donner un que La Bretonnière, par ses campagnes hydrographiques et ses mémoires. Ses idées finirent par triompher : la digue commencée en 1784 à Cherbourg, sur sa proposition, entre la pointe de Querqueville et l'île Pelée, fut achevée « à blocs perdus », comme il l'avait demandé, après la destruction par la mer des premiers caissons bourrés de pierres qu'avait imaginés l'ingénieur de Cessart). — Comte FLEURY. A la suite de Marmont sur les côtes dalmates (détails sur l'occupation française entre 1806 et 1813, d'après une correspondance inédite du colonel Martel, chef d'état-major du général Lauriston, et des lettres personnelles du général). = Février. DE PRADEL DE LAMASE. Le chevalier de Malte (étude un peu confuse parfois, mais minutieusement documentée, sur l'organisation de l'Ordre à la fin du XVIII^e siècle. La marine de Malte, « toujours sur le pied de guerre », rendit les plus grands services à la marine royale en entretenant les connaissances professionnelles des officiers qui appartenaient à l'une et à l'autre : ils obtenaient facilement en temps de paix des congés du roi pour faire leurs caravanes sur les galères de la Religion). — J. TRAMOND. La marine à l'exposition des colonies françaises de l'Amérique. = Mars. F.-P. RENAULT D'OUTRESEILLE. 1778-1783 : en chasse dans l'Atlantique nord. — R. NEPVEU. La fin d'un navire : l'*Iéna* (mars 1907). = Avril. Capitaine de vaisseau BERTRAND. La marine et l'expédition d'Alger (étude de seconde main sans caractère original, d'après Esquer et le prince Sixte de Bourbon). = Mai. Commandants DE BALINCOURT et VINCENT-BRÉCHIGNAC. La marine française d'hier. Les cuirassés. I : Batteries flottantes (énumération très complète des bâtiments de ce type construits en France, depuis les batteries du chevalier d'Arçon, que l'artillerie anglaise détruisit à Gibraltar le 12 septembre 1782, jusqu'aux cuirassés de 1866). = Juin. Comte DE LAPPARENT. A propos de sainte Barbe (essai d'archéologie navale). — R. ANTRAYGUES. Le passé commercial d'Agadir. = Juillet. Commandant RONDELEUX. Dans les glaces du Pôle sud avec Dumont d'Urville (résumé panégyrique des campagnes antarctiques de l'illustre navigateur, d'après les dix volumes de la relation publiée à Paris en 1847. On est en droit de s'étonner que ce résumé ne fasse pas allusion à la malencontreuse terre Clarie, que Dumont d'Urville crut fermement avoir découverte et qui, comme on sait, n'existe pas). = Août. Ingénieur général CRÉMIEUX. La commission de Gâvre (esquisse historique des services rendus à l'artillerie navale par cette fameuse institution, depuis sa création par le ministre Hyde de Neuville, le 22 juin 1829). — Florian LA PORTE. La guerre de Crimée vue par un officier de marine. II : Le siège (suite de la publication, commencée en 1929, des lettres écrites de Crimée par le

lieutenant de vaisseau La Porte à sa femme. La Porte était embarqué sur le *Jean-Bart*. Sa correspondance abonde en renseignements précieux sur la physionomie du siège de Sébastopol, l'appui que la marine fournit à l'armée, les souffrances endurées pendant l'hiver de 1854-1855, le moral des combattants. Elle émane d'un esprit critique qui ne se dissimule aucune des difficultés de l'entreprise et se gausse même parfois de l'optimisme officiel ; fin en septembre. III : Kinbourn. L'hivernage dans les glaces (détails curieux sur les dangers que l'emprisonnement dans les glaces fit courir à l'escadre demeurée devant Kinbourn après la prise de cette forteresse en octobre 1855 : il fallut construire des parapets de neige, creuser des fossés dans la glace autour des navires pour les mettre à l'abri d'un coup de main des Russes d'Otchakoff). = Septembre. M. ADAM. Les opérations des sous-marins allemands en liaison avec la flotte de haute mer (le haut commandement allemand confia à plusieurs reprises à ses sous-marins des missions de surveillance ou d'attaque des ports anglais, en « liaison indirecte » avec des sorties de la flotte de haute mer : les résultats furent médiocres ou nuls, faute surtout d'une concentration suffisante des forces. Mais jamais on n'osa employer les sous-marins en « liaison directe » avec la flotte sur le champ de bataille. On aurait peut-être eu avantage à le faire : la prudence sans doute excessive manifestée par l'amiral Jellicoe au Jutland s'explique en partie par la crainte qu'il n'y eût des sous-marins allemands dans ses eaux).

REUSSNER.

Scientia. 1930, n° 5. — Charles ELLWOOD. Recent american sociology (revue des ouvrages récents sur la sociologie, telle qu'elle est étudiée aux États-Unis). = N° 6. G. E. SMITH. Le berceau de l'humanité (« tout concourt à confirmer la prédiction de Darwin annonçant la découverte en Afrique des débris d'un singe disparu qui différerait du gorille et du chimpanzé ; cette découverte fortifierait l'hypothèse suivant laquelle l'Afrique aurait été le berceau de la famille humaine »). = N° 7. W. D. MATTHEW. La dispersion des animaux terrestres. = N° 8. Paul RIVET. L'anthropologie (principes généraux ; l'anthropologie physique). — Alberto PINCHERLE. Les encyclopédies et la culture. = 1930, nos 1-9. Paul RIVET. L'anthropologie. 2^e partie : L'ethnographie, la linguistique et les sciences auxiliaires (aucune bibliographie. Rien que des généralités). — Carlo FORMICHI. Valeur des études indologiques (ces études n'ont pas seulement une valeur historique ; elles sont susceptibles de donner des « joies esthétiques et des clartés de sagesse, même à l'Européen le plus cultivé et le plus avancé du xx^e siècle »). = N° 10. Paul MOUTY. L'influence de Descartes sur le développement de la physique. — H. RUDY. Essence et fonction de la maternité. — A. M. PIZZAGELLI. La question de l'origine des Indo-Européens et les découvertes récentes de la linguistique (avec quelques indications bibliographiques).

L'Esprit international. The international mind. 1930, octobre. — Henry DE JOUVENEL. Le projet de fédération européenne. — Otto HERTZSCH. Les relations germano-polonaises (« puisque l'État polonais existe, c'est un des devoirs de la politique allemande de trouver un *modus vivendi* avec la Pologne, sans abandonner nos prétentions à une revision de la frontière », d'ailleurs « par des moyens pacifiques »). Exacte situation ethnique du « corridor », où les Allemands sont encore très nombreux). — Elemer HANTOS. L'organisation économique de la nouvelle Europe centrale. — TSEN TSON MING. La situation politique en Chine. — Samuel

McCUNE LINDSAY. Le chômage, problème international. — Boris MIRKINE-GUETZEVITCH. La renonciation à la guerre et le droit interne.

ALLEMAGNE

Historisches Jahrbuch. Bd. L, Heft 2, 1930. — F.-W. OEDIGER. Um die Klerusbildung im Spätmittelalter : ein Beitrag zur Geschichte der innerkirchlichen Reformbewegung vor Luther. — Ph. FUNK. Der geistesgeschichtliche Ort Friedrich Karl von Savignys. — L. PFLEGER. Nikolaus Paulus : 1853-1930 (courte biographie de l'historien de la pénitence, qui, né en Alsace, passa à Munich la plus grande partie de sa vie de prêtre et de savant ; surtout analyse de ses œuvres principales ; en appendice, bibliographie sommaire, qui sera complétée dans un ouvrage biographique plus étendu). — H. OTTO. Zum Streite um die « visio beatifica ». — H. CHR. SCHEEBEN. Jakob von Goest und seine Chronik des Predigerordens. — C. FINK. Die Utopie Thomas Morus und die Klosterrepublik auf dem Berge Athos (quoi qu'en ait dit H. Brockhaus, l'Utopie ne doit rien à la « République » monastique de la sainte montagne). — J. SCHNITZER. Um den Tod Alexanders VI : eine Erwiderung (réponse détaillée à un compte-rendu de P. M. Baumgarten).

BELGIQUE

Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques. 1930, n° 4. — Léon LECLÈRE. Trois recueils de documents diplomatiques, 1871-1914 (ceux qui ont été publiés par les gouvernements allemand, anglais et français ; on annonce seulement le recueil des documents autrichiens). — H. VANDER LINDEN. Histoire de notre nom national (le souvenir de la Gaule Belgique, bien connue des Romains, s'est conservé jusqu'au temps d'Otton de Freising, puis s'effaça devant le nom des Pays-Bas, pour renaître au xvi^e siècle et l'emporter, enfin, au xviii^e, surtout depuis la révolution brabançonne. La révolution de 1830 assura définitivement le triomphe du nom de Belgique). = Nos 5-7. E. DUPRÉL. Y a-t-il une nouvelle morale ? — Henri PIRENNE. Le « Cellarium fisci » ; une institution économique des temps mérovingiens (des diplômes provenant de Saint-Denis et de Corbie nous apprennent que les rois mérovingiens avaient autorisé ces deux grandes abbayes à s'approvisionner d'huile, d'épices, de papyrus aux celliers de Marseille et de Fos, et à transporter ces marchandises en franchise à travers le royaume. L'invasion islamique mit fin brusquement à ces échanges commerciaux. Nouvelle preuve de l'influence considérable exercée dans la Méditerranée occidentale par les conquêtes des Arabes). — Le P. DELEHAYE. La méthode historique et l'hagiographie (examine, avec des exemples à l'appui, les résultats incertains obtenus par l'école conservatrice et l'école hypercritique ; montre qu'en matière d'hagiographie, la méthode critique sévèrement appliquée peut aboutir à l'exacte vérité. La légende elle-même ne doit pas être repoussée en principe ; elle peut avoir « gardé, sous une grossière enveloppe, quelques paillettes d'or »). — Louis WODON. Considérations sociologiques sur le mécanisme des institutions. — Baron DESCAMPS. Les trois âges de la science (1^o la technique de la connaissance chez les grands novateurs modernes ; 2^o l'évolution scientifique selon la doctrine des trois états successifs ; 3^o les trois âges de la science : hégémonique, philosophique et chrétienne). — Sylvain LÉVI. Manimekalā, divi

nité de la mer. — Paul HYMANS. La vie intellectuelle de 1830 à 1930. = Comptendu de la onzième session annuelle du Comité de l'Union académique internationale (catalogue des mss. alchimiques; œuvres de Grotius; dictionnaires du droit coutumier indonésien et du latin médiéval; « *Forma orbis romani* » et compléments aux *Corpus* d'inscriptions grecques et latines; documents historiques concernant le Japon; *Corpus* des mosaïques helléniques, des philosophes du Moyen Age, des anciens mss. latins; unification des signes conventionnels à employer dans les éditions savantes).

ÉTATS-UNIS

The American historical Review. 1930, octobre. — Edith PHILIPS. *Pensylvanie: l'âge d'or* (c'est Voltaire qui mit en circulation cette expression: « l'âge d'or », pour caractériser l'esprit quaker dans la « République » de Pensylvanie. Cette admiration pour le peuple et pour le fondateur de cet État, W. Penn, fut grande en France au XVIII^e siècle; mais elle souleva aussi des contestations. Le type de l'« incorruptible quaker » eut beaucoup de succès au théâtre à la veille de la Révolution). — Charles Roy KELLER et George Wilson PIERSON. *A new Madison mss. relating to the Federal Convention of 1787.* — Kent Roberts GREENFIELD. *Economic ideas and facts in the early period of the Risorgimento, 1815-1848* (utilise surtout les *Annali universali di statistica, economica*, etc., fondés à Milan en 1824). — R. D. W. CONNOR. *The rehabilitation of a rural commonwealth* (conférence sur la reconstruction économique et morale de la Caroline du Nord après la guerre civile. Luttres des « Républicains » et des « Bourbons »). — John Martin VINCENT. *The Battle Abbey records in the Huntingdon library* (ces archives, dispersées après la dissolution des monastères, entrèrent dans la collection de Sir Thomas Phillips et passèrent ensuite en Amérique. Elles sont actuellement à la bibliothèque Huntingdon à San Martino, Californie. Elles contiennent des documents allant du Conquérant au XVIII^e siècle). — Samuel Flagg BEMIS. *Filed for research in the diplomatic history of the United States to 1900* (montre ce qui a déjà été publié et ce qui reste à faire). — Documents: A. T. VOLWILLER. *Tariff strategy and propaganda in the United States, 1887-1888.* = Bibliographie et Chronique.

Journal of Economic and Business History. 1930, août. — George M. CALHOUN. *Risk in sea loans in Ancient Athens.* — Carl BRINKMANN. *The Hanseatic League* (importantes données bibliographiques sur l'histoire de la Hanse). — Elizabeth Waterman GILBOY. *Wages in eighteenth-century England* (l'évolution des salaires varie suivant les diverses régions). — Marcus L. HANSEN. *Revolution of 1848 and German emigration* (l'émigration allemande a dépendu surtout de facteurs économiques et sociaux). — Paul H. DOUGLAS. *Growth of capital in the United Kingdom* (dans la période de 1865 à 1914). — Bertha Monica STEARNS. *Early Factory Magazines in New England.* — Harvey E. FISK. *Fisk and Hatch, bankers and dealers in Government securities, 1862-1885.* — Louis PELZER. *Financial managements of the cattle ranges.* H. S.

Speculum. 1930, octobre. — Henry LUCAS. *The Great european famine of 1315, 1316 and 1317.* — Josiah Cox RUSSELL. *The many-sided career of Master Elias of Dercham* (notes biographiques sur ce personnage, qui mourut en 1245 chanoine de Salisbury. Architecte et décorateur célèbre, il fut chargé par Étienne

Langton d'ériger le monument élevé à Thomas Becket dans la cathédrale de Cantorbéry; c'est lui qui construisit la cathédrale de Salisbury. Il fut à la fois administrateur, légiste, chanoine, ami fidèle d'illustres patrons tels que Langton, artiste et poète. On peut le comparer à frère Élie, l'ami et successeur de saint François, qui construisit la grande église d'Assise). — Emma Gurney SALTER. Sources for the biography of St. Francis of Assisi (étude critique sur Thomas de Celano, la *Legenda trium Sociorum*, le *Speculum Perfectionis*, la Vie de saint Bonaventure, la lettre d'indulgence pour la Portioncule, etc.). — Ch. H. HASKINS. Orleanese formularies in a manuscript at Tarragona. — J. Horace NUNEMAKER. Some mediaeval terms of writing and illumination. — John J. PARRY. The welsh texts of Geoffrey of Monmouth's historia (essaie d'expliquer pourquoi ces textes gallois diffèrent tellement qu'il paraît impossible de les ramener à un archétype. Il est fort possible que certains d'entre eux aient été rédigés, non sur un ms. ancien, mais d'après la tradition orale). — Hans SPANKE. Ein unveröffentlichtes lateinisches Liebeslied.

GRANDE-BRETAGNE

The Cambridge historical Journal. Vol. III, n° 2, 1930. — Frances M. PAGE. The customary poor law of three Cambridgeshire manors (plusieurs chartes des XIV^e et XV^e siècles montrent l'extrême variété des tenures féodales et surtout que les usages coutumiers étaient plus efficaces pour venir en aide aux pauvres que la charité aveugle distribuée dans les monastères et que l'assistance moderne; ils tendaient à faire disparaître la cause même de la pauvreté et à stimuler les efforts individuels). — H. J. PYBUS. The emperor Frederick II and the Sicilian Church (les persécutions dirigées par l'empereur contre des membres du clergé s'expliquent par des raisons non pas d'anticléricalisme, mais de politique: il frappa ceux qu'il soupçonnait de connivence avec ses ennemis). — Ernest BARKER. The authorship of the *Vindiciae contra tyrannos* (ce pamphlet a pour auteur non pas Mornay, mais H. Languet). — R. E. BALFOUR. The *Action française* movement (expose les idées et l'action de Maurras; le « succès de scandale » obtenu ne durera pas et l'*Action française* « touche à son déclin »). — John SALTmarsh. The office of receiver-general on the estates of King's College (milieu du XV^e siècle). — Henry MARCZALI. A Hungarian magnate at Cambridge in 1787 (extrait du journal tenu par le comte François Szécheny, lors de son séjour à Cambridge). — Liste des thèses présentées par les étudiants de l'Université de Cambridge pour l'obtention du diplôme de « M. litt. » en histoire.

The English historical Review. 1930, octobre. — Prof. James TAIT. The borough community in England (étude sur les communautés urbaines et les guildes des marchands avant l'ère des maires et des « fee-farms »; début des corporations municipales dès la fin du XII^e siècle et sens d'expressions telles que « *communitas burgensium* » au XV^e siècle). — M. Dorothy GEORGE. Elections and electioneering, 1679-1681 (montre le conflit qui s'exerça lors de ces élections entre les lords, gros propriétaires fonciers, et les partis politiques). — Sir Richard LODGE. Russia, Prussia and Great Britain, 1742-1744. — Igor VINOGRADOFF. *Miscellanea romana* (publie des documents, non encore utilisés, concernant les troubles qui précéderent et suivirent le tribunat de Cola di Rienzo. L'auteur est le fils du regretté Sir Paul). — Josiah C. WEDGWOOD, M. P. John of Gaunt and the packing of Parliament (montre, contre Armitage Smith, que le parti lancastrien représenté au « mauvais »

Parlement de 1377 ne différait pas notablement de ce qu'il était au « bon » Parlement; Jean de Gand n'a pas frelaté les élections). — D. B. HORN. An early seventeenth century bill for « extraordinaries » (relevé des sommes extraordinaires payées à Sir George Douglas lors de son ambassade en Pologne et en Suède en 1634). — Prof. Frederick S. RODKEY. The views of Palmerston and Metternich on the eastern question in 1834. = Comptes-rendus.

The Quarterly Review. 1930, octobre. — Edward CADOGAN. The report of the Indian statutory Commission and its critics. — Sidney DARK. The Jesuits (le jésuite « est toujours moderne »; il a toujours su s'adapter aux circonstances). — Geoffrey POPHAM. The Soviet Union and the peace (examen des documents recueillis par Henri Barbusse; ils montrent à quel point les actes du gouvernement soviétique sont en désaccord avec ses déclarations officielles). — James WILSON. « Malbrook » (à propos de deux nouveaux livres sur Marlborough: ceux de G. M. Trevelyan et de Donald B. Chidsey). — Prof. Sir Arthur THOMSON. The evolution of sex (à propos d'une série de travaux récents sur la formation et la nature des sexes).

ITALIE

Archivio storico italiano. Série VII, vol. XIII, 1930, 2^e livr. — Pio RAJNA. « Signori e collegi », « Senato » (histoire de ces expressions employées à Florence depuis le XIV^e siècle). — Luigi Foscolo BENEDETTO. Di una pretesa riduzione latina che Marco Polo avrebbe fatta del suo libro. — Aurelio PERETTI. Per la storia del testo di Marco Polo (examen minutieux des différents exemplaires manuscrits du *Milione*). — Paola GUIDOTTI. Un amico del Petrarca e del Boccaccio: Zanobi da Strada, poeta laureato (Zanobi fut couronné par l'empereur Charles IV devant le dôme de Pise, le 14 mai 1355, et mourut en 1361). — Enrico CARUSI. Il significato del termine « Bonello » in una nota del cod. cap. Veronese 89 (commentaire d'une phrase ainsi conçue: « Maurezo canevarius fidi iocor [= fidei-jessor?] de anfora vino de Bonello, in anno XX Liutprandi regis ». *L'anfora di vino* indique un paiement en nature; *vino bonello*, désigne une couleur de vin, opposée à rose ou clair). = Nécrologie: Abij Warburg (auteur très apprécié de nombreux ouvrages sur l'histoire de la culture florentine pendant la Renaissance. Né à Hambourg, il est mort subitement fin novembre 1929).

Archivio storico siciliano. Nuova serie, anno L, 1930. — V. E. ORLANDO. Michele Amari e la Storia del regno di Sicilia (analyse minutieuse de cette œuvre considérable, 68 pages). — Alfonso SANSONE. Una lotta undicenne. La Sicilia dal 1849 al 1860 (mémoire de 180 pages). — Enrico MAUCERI. Umili artefici Siciliani (les industries de Messine; le trésor de sainte Lucie à Syracuse). — G. B. FERRIGNO. L'arte di fondere le campane in Sicilia (avec des documents inédits des XVI^e et XVII^e siècles et une bibliographie générale du sujet). — Giuseppe NUZZO. Una lettera inedita del marchese di Gallo, concernente il viceregno di Sicilia (adressée à la reine, 4 mars 1795). — Eugenio DI CARLO. Una raccolta di lettere inedite di F. D. Guerrazzi a F. P. Sardofontana, 1861-1865. — Elvira MISTRETTA BUTTITA. La vita e le opere di Francesco Saverio Cavallari (né à Palerme le 3 mars 1809, Cavallari a publié de nombreux travaux sur l'archéologie sicilienne, la topographie de Syracuse et de Mégare Hyblaea, les *Città e monumenti preellenici in*

Sicilia, etc. Il est mort le 1^{er} octobre 1896, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Bibliographie de 80 numéros). — Giuseppe ARBADESSA. Giuseppe Paolucci (1851-1927; auteur de travaux estimés sur l'empereur Frédéric II, sans compter des poésies patriotiques). — E. PATERNO DI SESSA. Ultimi episodi della rivoluzione Siciliana del 1848, ricordi e documenti familiari. = Bulletin bibliographique.

Archivio veneto. 5^e série, nos 13-14, 1930. — G. BISCARO. Il dissidio tra Gerolamo Contarini, podestà, et Bernardo de Rossi, vescovo di Treviso, e la congiura contro la vita del vescovo (1499-1503). — Marcello FORSELLINI. L'organizzazione economica dell' Arsenal di Venezia nella prima metà del seicento. — Vittorio LAZZARINI. Un maestro di scrittura nella cancelleria Veneziana (ce maître d'écriture s'appelait Giovanni Antonio Taglianente, qui fut appointé en 1492 pour enseigner en peu de temps et à peu de frais « la vraie manière d'écrire toute sorte de lettres » et de l'enseigner aux jeunes clercs de la chancellerie). — Nicolò SPADA. Leggi Veneziane sulle industrie chimiche a tutela della salute pubblica dal secolo XIII al XVIII (longue liste de documents publiés ou mentionnés de 1294 à 1790). — Vittorio MISTRUZZI. Giambattista Spolverini e Venezia (biographie d'un poète et fonctionnaire modèle de Venise, mort en 1762). — Iginio Tiozzo. Alcune lettere di Baldassare Longhena (1631-1670. Il avait été chargé de reconstruire la cathédrale de Chioggia, incendiée le 25 décembre 1623). — N. CONIGLIANI. Un ambasciatore Veneto alla corte di Leopoldo I (on publie le mémoire que Giovanni Sagredo adressa à l'Empereur pour l'inviter à prendre les armes contre les Turcs qui venaient d'envahir la Transylvanie, 1663). = C.-rendus. = Nécrologie (Antonio Medin, 1857-1930; et Antonio Pilot, 1880-1930, auteurs de nombreux ouvrages sur l'histoire vénitienne). = Actes de la « R. Deputazione di storia patria ». A noter : Pietro ORSI. Nel terzo centenario di Carlo Emanuele I (mort le 26 juillet 1630, à l'âge de soixante-huit ans).

Notizie degli scavi di antichità. Rome, 1928. — Rome. R. PARIBENI. Roma (inscription honorifique d'un haut fonctionnaire découverte au grand marché situé à l'est du forum de Trajan; couvercle de sarcophage en marbre, découvert *via Labicana*; scènes de la vie d'un gouverneur de province (?). = *Latium et Campanie*. Guido CALZA. Ostia. Rinvenimenti nell' Isola Sacra (découverte de tombeaux dans l'île située entre la mer et le Tibre; décors en stucs à la voûte de l'un des columbaires, du III^e siècle av. J.-C. : Laodamie, guidée par Hercule, rejoint son époux, Protésilas, aux enfers; Deucalion et Pyrrha; Danaïdes; Oknos et son âne; scène d'initiation aux mystères de Bacchus où le dieu apparaît entre un satyre et un silène, avec l'inscription : *Liber Pater Consacratus*; dans un petit tombeau, arcosolia avec décoration peinte représentant un oiseau sur un sol semé de fleurs ou de fruits; nombreux sarcophages à représentations figurées, buste de femme de l'époque des Sévères, amours, putti, griffons, masques de Pan). — Orazio MARUCCI. Palestrina. Nuovi lavori e nuovi studi sopra un antichissimo orologio solare (dégagement et restauration de l'antique cadran solaire sur la façade de la cathédrale). — Amadeo MAIURI. Cuma. Nuovi tratti messi in luce della « Via Domitiana » (le long de la rive occidentale de l'ancien *Lüernum*, dans la région du Pantano de Varcature, tronçon reconnu sur 350 mètres de longueur et une largeur de 4^m50; *gomphi* de neuf en neuf mètres; la voie surélevée au-dessus de la zone marécageuse était pavée de larges dalles). — Paolino MINGAZZINI. Minturno. Iscrizione latina (fragment d'un texte funéraire, avec l'emploi de la forme archaïque

cevit pour vivit). — DU MÊME. Misene. Colombari, iscrizioni e sarcofago rinvenuti presso Maremorto (sur la place du marché, découverte de deux colombaires mi-toyens et à commune façade; sur les parois latérales, feuillages stylisés, décor plus soigné sur le mur du fond, mêmes rameaux, oiseau dans une niche, dauphins, au plafond un aigle; parmi les mobiliers funéraires, un beau masque de terre cuite). — DU MÊME. Pozzuoli. Frammento di un calendario perpetuo (découvert près de la chapelle S. Gennaro : *CXII Delphin[us] Occid[it] Ves[per] [tempe]tas*). — DU MÊME. Sorrento. Necropoli romana in località Sottomonte (cippes en forme de têtes sans visages, où la chevelure seule est indiquée au revers; découverte, sur l'emplacement de l'actuelle Porta di Parsano Nuovo, d'une porte de l'enceinte murée de la fin du v^e ou du commencement du iv^e siècle av. J.-C.). — R. PARIBENI. Castel-Gandolfo. Sculture scoperte sull' Appia antica (cariatide et Bacchus barbu). — DU MÊME. Tivoli. Iscrizione funeraria (épitaphe d'un soldat de la X^e Gemina). — A. BARTOLI. Ferentino. Teatro (description de l'état du monument; murs en tuf chaînés de briques). — M. DELLA CORTE. Arpino. Pavimento di epoca romana. — DU MÊME. Teano. Muro preromano (colonnes soutenant le chemin de ronde; tombes d'époque hellénistique au nord de la ville, d'une vigne). — DU MÊME. Pompei. Borgo marinaro (ruines d'entrepôts pour le vin et l'huile). — DU MÊME. Valle di Pompei (à 150 mètres de la porte de Stabies, tombe samnite renfermant un stamnos avec tête de femme et un lécythe avec représentation d'un tigre se jetant sur un taureau; tombes romaines à inhumation; villa rustique à Crapolla). — DU MÊME. Scafati. Contrada Acquavitrara. Villa rustica (sol en terre battue, four, puits). — DU MÊME. Nola. Sopraluogo di ricognizione (état actuel des ruines). — DU MÊME. Atripalda. Recenti scoperte nell' area dell' antica Abellinum (inscriptions et grand relief funéraire à quatre personnages de face). — DU MÊME. Avella. Ricognizione, scoperte epigrafiche. = *Lucanie et Bruttium*. Pasquale TORALDO. Hipponium. Scoperte elleniche (à Imparaviglia, découverte d'un petit trésor de monnaies d'argent de Velia, Locres, Turium, Métaponte, et de tessons de poterie décorée du iii^e siècle av. J.-C.). — Silvio FERRI. Nicotera. Scoperta di antichità in predio « Pirarelli » (lévrier en terre cuite monté sur roues, fibules à arc, pointes de lances, fragment d'une tête en terre cuite, v^e siècle av. J.-C.). = *Sabine et Samnium*. V. MARIANI. Amiterno (S. Vittorino). Resti di edifici romani (à 200 mètres des ruines de l'amphithéâtre romain, à gauche de la route provinciale, ruines d'un balnéaire, d'une rue, tombes de basse époque). — A. VENE. Preturo. Rinvenimenti vari (cippe funéraire et lion en pierre). — M. DELLA CORTE. Alife. Esplorazioni archeologiche (tombes à Croce S. Maria, appartenant surtout au Samnite B.; découverte des fondations d'une maison romaine de la fin de l'époque républicaine ou du début de l'époque impériale). — R. PARIBENI. Passo Corose. Fistula aquaria iscritta (au nom de Sextus Bainus Pudens, gouverneur de la Maurétanie Césarienne vers 167 ap. J.-C.; le nouveau texte signale que ce personnage a également rempli les fonctions de préfet du prétoire). — DU MÊME. Monteleone Sabino. Iscrizione di un santuario di Silvano (règlement d'une *Familia Silvani* et liste de ses membres). — M. DELLA CORTE. Ielsi. Rinvenimenti vari (notes sur les découvertes d'objets faites dans la région). — G. MORETTI. Campi. Indizi di antichità barbariche presso il castello di Arnaro (fibule et boucle à plaque carrée ornée de gemmes). — DU MÊME. Torricella-Peligna. Elmo barbarico in rame dorato (casque conique à garde-joues, orné d'un décor d'imbrications et de motifs géométriques, époque des Goths). = *Étrurie*. A. CUSTER. Rinvenimenti archeologici

a Ponte a Moriano (bronzes étrusques des VII^e-VI^e siècles, guerriers avec casque et cuirasse, hommes nus et femmes enroulées dans un manteau collant ; découvertes antérieures de poteries romaines d'époque républicaine, peut-être un village ou un fortin). — A. MINTO. Scoperta di una tomba etrusca a Castelfalfi in località Rignano (tombe à chambre creusée dans le tuf, urnes cinéraires de calcaire du type de Volterra, avec couvercle au gisant. Sur les faces de l'une, scène d'adieu funèbre ; sur une autre, cavalier prenant congé de deux femmes, datées approximativement par un as de 194 av. J.-C.). — D. LEVI. Volterra. L'inizio degli scavi sul Piano di Castello (fouilles sur la terrasse qui descend de la forteresse, ancien emplacement de l'acropole ; découverte de la muraille d'enceinte d'un sanctuaire orienté N.-S.-S.-O. ; fragment de décoration architecturale en terre cuite, palmettes et volutes avec peinture rouge et noire, IV^e-III^e siècles av. J.-C. ; statuettes de femmes mitrées, figurines de bronze, hommes, type de kouros du VI^e siècle ayant servi de figure supérieure à un candélabre ; au musée de Florence, urnes cinéraires au III^e siècle, femme couchée avec bijoux sur un couvercle d'urne ; sur une face, le mari revient de l'Hadès chercher sa femme). — DU MÊME. Pomarance. Tombe étrusque scoperte in vocabolo « Poggetto del Seccatoio » (la mieux conservée, construite en blocs de tuf parallépipédiques). — DU MÊME. Vetulonia (découvertes au Poggio alla Guardia, sur l'emplacement de la nécropole villanovienne : mors de cheval, extrémité de timons avec petit cheval, lance, etc. ; tombe à cercle, près de Caldana. Parmi le mobilier, semblable à celui des nécropoles de Villanova, partie supérieure d'un candélabre avec personnage debout, mors de chevaux, pointes de lances, fibule à arc, clochettes, ambre, fibule serpentiforme). — DU MÊME. Chiusi. Tombe a loculi delle « Tassiniaie » e delle Palazze (deux tombes à niches ont fourni un très riche mobilier, principalement la première : miroir en bronze gravé représentant la théophanie du troisième Cabire ; tombe de la famille Rusina, fin du II^e siècle av. J.-C. ; caractère artistique des figures de gisants sur les couvercles d'urne, une des images d'homme rappelle l'Arringatore ; mélange d'art grec et de l'art étrusque le plus pur ; belle tête de femme). — S. L. CESANO. Santa Marinella (Civita-Vecchia). Ripostiglio di « aes signatum » e di « aes grave » (au droit, un rameau vertical ; au revers, un rameau feuillu onduleux ; au droit, R O M, et motif nouveau emprunté au monde végétal). — E. STEFANI. Veio. Scoperta di antichi sepolcri nella tenuta di Monte Oliviero, presso Prima-Porta (quatre chambres à inhumation, VII^e-VI^e siècles ; deux autres à ciel ouvert, du III^e siècle ; canthares en bucchero à décor gravé, carnassier androphage. Motifs orientaux, sphinx, cenochos, bombylios). — F. MAGI. Fiesole. Nuova tomba a camera nel sepolcreto di via del Bargellino (propriété Coselschi ; forme carrée, porte à l'ouest, quatre rangées de banquettes à l'intérieur, fin du IV^e ou début du III^e siècle av. J.-C.). — A. MINTO. Civitella in val di Chiana (Arezzo). Tesoretto monetale scoperto a Spoiano (250 deniers d'époque républicaine, que l'on peut dater de 35 av. J.-C.). — ENRICO STEFANI. Campagnano di Roma. Scoperte varie nella contrada « Monte Razzano » (restes d'une ancienne villa recouverte par des sépultures des IV^e-V^e siècles). — R. PARIBENI. Bolsena. Ritrovamento di bronzi (petit chariot de transport, votif, à roues pleines, timon et joug, caisse rectangulaire ; hache ; couteau de fer). — A. MINTO. Certaldo. Scoperte archeologiche in località Poggio alle Fate (sorte de grenier souterrain dans une grotte creusée en plein tuf, silos en forme de dolia). — DU MÊME. Cortona. Tomba detta del Calcinaio (cella latérale ou terminale d'une tombe nouvelle à chambre). — F. MAGI. Gaiole in Chianti. Tombe étrusques a S.

Giusto alle Monache (à 13 kil. au nord-est de Sienne ; chambre dans le tuf ; banquette à l'est ; poteries et urnes en terre cuite à décor en relief ; Charron étreignant un serpent et deux Lases). — Umberto CALZONI. Piegara-Cinta preistorica di « Città di Fallera » (enceinte d'un castelliere de l'Ombrie avec murailles en pierres sèches). — R. PARIBENI. Capodimonte. Ritrovamento di tombe archaiche (sur les rives du lac de Bolsano ; mélanges des deux rites de l'incinération et de l'inhumation ; tombes à fosses et à puits ; mobiliers très riches, fibules en bronze, grands boucliers de bronze repoussé, situle en bronze, brûle-parfums sur pied orné de statuettes de personnages ; céramique peinte ; influences de la Méditerranée orientale). — *Cispadane*. A. NEGRIOLI. Bertinorio. Pozzo d'età romana per acqua minerale, in località « La Fratta » (puits cylindrique irrégulier avec entourage en pierre). — Salvatore AURIGEMMA. Faenza. Incrementi epigrafici del Museo Civico. = *Vénétie et Istrie*. A. CALLEGARI. Este. Trovamenti nelle trincee per l'acquedotto (tombes de la quatrième période Prodocimi ; tombe romaine à incinération ; tessons avec graffites ; mosaïques avec canthare et rinceaux terminés par des cordiformes ; aux environs, découverte de mosaïques à médaillons, canthare, feuille de vigne, daniers). — DU MÊME. Lozzo Atestino. Ceramiche preistoriche (époque énéolithique). — DU MÊME. Monselice. Tombe romane (époque augustéenne). — J. BRUSIN. Aquileia. Ripostiglio di denari della repubblica e de l'epoca augustea. — DU MÊME. Nuove epigrafi romane e cristiane (inscriptions se rapportant à la réfection des thermes publics d'Altino, dans la première moitié du II^e siècle av. J.-C. ; fouilles dans l'église de S. Maria : découverte d'un ancien pavage en mosaïque à décor géométrique, portant dans des cadres les noms des donateurs). — E. GHISLANZONI. Collalbo. Stazione preistorica (au nord-est de Bolsano, sur le mont Renon, et au nord-ouest de Collalbo ; restes de deux gabions en poutres ayant appartenu à une importante construction palafittique ; important mobilier, parmi lequel une petite pièce de bois portant des signes alphabétiques. La station est une des ces castellieri qui furent occupées depuis la fin du bronze jusqu'au II^e siècle av. J.-C.). — B. TAMARO. Fianona. Edificio romano e iscrizioni varie (sans doute une habitation privée). — DU MÊME. Pola. Iscrizioni romane (funéraires). — DU MÊME. Dignano. Trovamenti vari (inscriptions). — DU MÊME. Buie. Stele funerarie romane. — DU MÊME. Parenzo. Mosaichi presso la basilica Eufrasiana (ruines d'une église avec pavements en mosaïques à décors géométriques, sans doute contemporaine de Constantin). — DU MÊME. Isola. Costruzione romana (à S. Simona, villa rustique à plan rectangulaire et bâtiments ouvrant sur une cour intérieure). = *Sicile*. Guido LIBERTINI. Catania. Basilichette bizantina nel territorio di Catania (sur la colline de Monte Po, église des IV^e-VI^e siècles divisée en trois parties : à l'est, une petite abside, en avant de laquelle trois pilastres équidistants séparent cette partie du monument en trois nefs pavées d'une mosaïque géométrique ; à l'ouest, le ciborium est séparé de ces nefs par un passage longitudinal avec deux ouvertures aux extrémités. L'église est en partie souterraine. Chapiteaux à inscriptions ou ornés de croix ou de feuillages). — Pirro MARCONI. Palermo. Tombe puniche a camera in via Calatafimi (mobiliers semblables à ceux de Lilybée, Motyé et Solonte). — DU MÊME. Boccadifalco. Tombe preistoriche (vases à décor incisé dans des tombes à puits circulaire se rattachant à la civilisation de Carini, début de la civilisation du métal). — DU MÊME. Agrigento. Documenti della vita preistorica (capanna du Sicule I, à l'angle sud-est de l'Olympeion ; tombes sicules en forme de four sur le versant méridional du Rupe Atena). — DU MÊME. Ravanusa. Borgo

siculo-greco (au mont Saraceno, dans l'intérieur de l'île, objets grecs dès le ^{vi}^e siècle, occupation sans interruption aux époques romaine et chrétienne). = *Sardaigne*. A. TARAMELLI. Gonnoscodina (Cagliari). Ripostiglio di grandi bronzi imperiali scoperto in regione Saleris (de Trajan à Commode, dans une région occupée par les Romains). — DU MÊME. Capoterra (Cagliari). Due ripostigli di grandi bronze imperiali rinvenuti in regione Santa Lucia (d'Hadrien à Gallien; prouve la longue existence du vicus romain). — DU MÊME. Sarroch. Iscrizione romana del antica Nora, ricordante l'oracolo di Apollo Clario. — DU MÊME. Porto-Torres. Iscrizione bizantina rinvenuta presso i ruderi delle antiche terme di Turres Libissonis, proveniente da una chiesa distrutta (inscription commémorant une victoire de Constantin IV Pogonat sur les Lombards). — DU MÊME. Giane. Tomba a cremazione con iscrizione di età imperiale presso nuraghe Santu Sistu. — DU MÊME. Ripostiglio di bronzi nuraghi (près de la nuraghe Sisine, à Iscalas, dépôts de haches en bronze). = *Rhétie*. Carlo M. MAYR. Vipiteno. Scoperta di un cippo miliare sulla via Aguntum-Vipitenum (à Hinterbiche, près Casteldarne, dans le Val Pusteria, en 201 ap. J.-C., restauration de milliaires de la voie).

R. LANTIER.

Nuova Rivista storica. Anno XIV, fasc. 1-3, 1930, janvier-avril. — Rodolfo MONDOLFO. Razionalità e irrazionalità della storia (étude sur le problème du progrès, à propos de l'ouvrage de C. Barbagallo : *Economia antica e moderna*). — Giuseppe RENSI. Le illusioni del progresso (réplique à l'article précédent). — Ettore CICCOTTI. Motivi demografici e biologici nella rovina della civiltà antica (étude les solutions présentées par Seeck, Tenney Frank, L. Gordon, P. Nilsson, etc.). — Angelina LUCCHINI. Memoriale del maresciallo Radetzky sulle condizioni d'Italia al principio del 1848 (traduction italienne de ces intéressants mémoires). — Francesco LANZISERA. La questione Irlandese attraverso i secoli. — H. Elmer BARNES. Nuovi indirizzi nella storiografia Nord-Americana. — Giuseppe LETI. Enrico Cernuschi avanti il consiglio di guerra francese a Roma, 1850 (condanné une première fois, Cernuschi fut acquitté après renvoi devant un autre Conseil de guerre pour vice de forme; il avait en tout fait douze mois de prison pour des crimes dont il était innocent). — Enrico CARRARA. Studi ispanisti. — Omero MASNOVO. Parma e la Francia nella seconda metà del secolo XVIII. — Augusto TORRE. La formazione dell' intesa Anglo-francese (d'après les *Documents diplomatiques*; longue analyse de 23 pages). — M. CLAAR. L'arciduca Francesco Ferdinando. = Fasc. 3. Domenico SPADONI. La conversione italiana del Murat (Napoléon pensait faire de Murat, devenu roi de Naples, un préfet, un gouverneur militaire. Murat se rapprochait, au contraire, de plus en plus des patriotes italiens, qui aspiraient à l'indépendance et à l'unité italienne. Il fut le premier à prononcer « la grande parole qui restera le programme de notre Risorgimento »). — Ferdinando D'ANTONIO. L'estetica di Carlo Cattaneo. — G. A. BELLONI. Una teoria biologica dello sviluppo storico (examine la théorie de Cattaneo sur la science de l'histoire). = *Bulletins d'histoire*. Piero PIERI. Bulletin d'histoire militaire (annonce des ouvrages récents sur l'histoire militaire du Moyen Age et sur la crise italienne en octobre-novembre 1917). — Gino LUZZATTO. Bulletin d'histoire du droit (la città et le contado aux ^{xi}^e et ^{xiii}^e siècles; le droit commercial au ^{xiii}^e; le droit public et l'organisation judiciaire dans l'Italie méridionale; la politique de Victor-Amédée II de Savoie à l'égard des Vaudois). = *Bibliographie*.

Rendiconti della r. Accademia nazionale dei Lincei. Classe des sciences morales,

historiques et philologiques. 6^e série, t. V, fasc. 7-10, 1929, juillet-décembre. — F. CHIESI. Entella, il Crimiso e la battaglia di Timoleone (Entella était une cité de Sicile, plusieurs fois mentionnée par les auteurs classiques latins; Crimiso ou Crimisos était un cours d'eau voisin de cette localité, aujourd'hui Belice; c'est dans cette région que Timoléon, chef des Syracusains, vainquit les Carthaginois. Étude à la fois historique et topographique). — V. MONNERET DE VILLARD. Note storica sulle chiese di Al-Fustât (Al-Fustât est un autre nom de la Babylone d'Égypte, aujourd'hui Le Caire; étude fondée sur des documents coptes).

PAYS-BAS

Tijdschrift voor Geschiedenis. 1929, 4^e livraison. — A. G. ROOS. Het ontstaan van het Romeinsche principaat, staatsrechtelijk beschouwd (étude sur les origines du principat romain, considérées au point de vue du droit public). — P. GEYL. Het archief van de Raad van Vlaanderen (sur les Archives du Conseil de Flandre). — H. BRUGMANS. Het ontstaan van den wereldoorlog (très bref aperçu en deux pages sur les origines de la guerre mondiale). = 1930, 1^{re} livraison. O. OPPERMAN. Problem van kritiek op middeleeuwsche geschiedbronnen (à propos de l'ouvrage de Max Buchner, *Quellenfälschungen aus dem Gebiete der Geschichte*). — Leonie VAN NIEROP. De zijdenijverheid van Amsterdam; historisch geschetst (la fabrication de la soie à Amsterdam; 1^{er} article sur la période de 1584 à 1648; suite dans la 2^e livraison, 1584-1648). — J. A. VAN ARKEL. Onderzoek naar de geheime betrekkingen, door klerken van Aitzema ook na diens dood met het buitenland onderhouden (enquête sur les relations secrètes entretenues avec l'étranger par les commis d'Aitzema). — J. C. VAN DER DOES. Een eigenaardige assurantie (sur les assurances maritimes). = 2^e livraison. H. A. ENNO VAN GELDER. De Hollandsche adel in de tijd van de opstand (la noblesse hollandaise à l'époque du soulèvement du xvi^e siècle). — Ch. F. HAJE. Ter Herinnering aan Henri Dunant. = 3^e livraison. G. J. HOOGWERFF. Hendrik Smeeks, geschiedschrijver der beekaniërs (H. Smeeks, historien des boucaniers). — Z. W. SNELLER. De tijdkwæverij te Rotterdam en te Schiedam in de eerste helft der 17^e eeuw (la fabrication des outils à Rotterdam et à Schiedam dans la première moitié du xvii^e siècle). — R. DUFOUR. Von Aehrenthal en Izwolsky durende de Bosnische crisis (Aehrenthal et Izwolsky pendant la crise bosniaque). — E. BOEKMAN. De bevolking van Amsterdam in 1795 (la population d'Amsterdam en 1795).

PAYS-BAS

Mededeelingen... Journal of the Netherland Commission for the investigation of the causes of the World War. 6^e année, 1929-1930. — R. DUFOUR. Van crisis tot oorlog (examen de l'ouvrage du général Van Oordt sur les origines de la guerre). — J. J. BRUNA. Practisch Pacifisme (réflexions sur l'exposition de la Paix et de la Société des Nations à Amsterdam).

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS¹

- Abb (Gustav) et Wentz (Gottfried).* Das Bistum Brandenburg. *A. st. it.*, 1930, 319 (fait partie de la « Germania sacra », publ. par l'Institut Empereur Guillaume pour l'histoire d'Allemagne).
- Abbott (Wilbur Cortez).* A bibliography of Oliver Cromwell. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (ouvrage considérable, qui est en réalité une bibliographie de l'histoire d'Angleterre au temps de Cromwell. Note un certain nombre d'omissions).
- Abernon (Lord d').* An ambassador of peace. *T.*, n° 1495 (t. III et dernier du Journal tenu par Lord d'Abernon pendant les années 1924-1926, c'est-à-dire au moment de la ruine de l'Allemagne et de son prodigieux redressement).
- Aegidius Romanus.* De ecclesiastica potestate; publ. par Richard Scholz. *A. st. it.*, 1930, 325.
- Ahmed Emin.* Turkey in the world war. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (importante contribution à l'étude du nationalisme turc).
- Alquier (Jeanne et Prosper).* Le Chettaba et les grottes à inscriptions latines du Chettaba et du Taya. *J. S.*, 1930, 278.
- Ancei (J.), Cahen (L.), Guyot (R.), Lajusan (A.), Renouvin (P.) et Salomon (H.).* Histoire diplomatique de l'Europe, 1871-1914. *T. G.*, 1930 (important compte-rendu par J.-B. Manger).
- Anderson (Eugène N.).* The first Moroccan crisis, 1904-1906. *T.*, n° 1496 (d'après les documents diplomatiques déjà publiés).
- Andrews (C. F.).* India and the Simon Report. *T.*, n° 1496.
- Arcy (M. C. d', S. J.).* Thomas Aquinas. *T.*, n° 1495.
- Ashmead-Bartlett (E.).* La vérité sur les Dardanelles; trad. par Thomazi. *R. M.*, I, 417 (souvenirs personnels, très vivants, d'un représentant de la grande presse; « réquisitoire implacable » contre l'organisation et la direction de l'expédition).
- Aspinall-Oglander (général C. F.).* Military operations. Gallipoli, t. I. *R. M.*, I, 562 (aurait dû insister sur la participation de la marine).
- Audin (A.).* La légende des origines de l'humanité, précédée des onze premiers chapitres de la Genèse. *R. A.*, 1930, 373 (apporte du nouveau).
- Baer (Fritz).* Die Juden in christlichem Spanien. I. Aragonien und Navarra. *B. hisp.*, 1930, 281 (contribution décisive à l'histoire sociale, économique et morale des Juifs espagnols).
- Bagnani (Gilbert).* Rome and the Papacy; essay on the relations between Church and State. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Baikie (James).* Ancient Jerusalem. *T.*, n° 1497 (remarquable).
- Balfour (Arthur James, first earl of Balfour).* Chapters of autobiography; publ. par Mrs. Edgar Dugdale. *T.*, n° 1497.
- Barbey (M.), Decollogny (L.) et Poget (S. W.).* Urba; mosaïques et vestiges romains de Boscéaz, près Orbe. *J. S.*, 1930, 278 (Urba, bourg ou villa romaine, dans le comté de Vaud; actuellement hameau appelé Boscéaz).
- Barini (Concetta).* Monumentum Ancyranum. Res gestae divi Augusti. Testo e commento storico. *R. C.*, 1930, 304 (ajoute peu de nouveau et un certain nombre d'illustrations inutiles).
- Baumgarten (Otto).* Meine Lebensgeschichte.

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

A. H. R. = American historical Review. — *A. st. it.* = Archivio storico italiano. — *B. Éc. ch.* = Bibliothèque de l'École des chartes. — *B. hisp.* = Bulletin hispanique. — *B. H. prot.* = Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. — *Corr.* = Correspondant. — *E. H. R.* = English historical Review. — *Espr. int.* = L'esprit international. — *H. J.* = Historisches Jahrbuch. — *J. S.* = Journal des savants. — *M. Fr.* = Mercure de France. — *Pol.* = Polybiblion. — *Q. R.* = Quarterly Review. — *R. A.* = Revue archéologique. — *R. C.* = Revue critique d'histoire et de littérature. — *R. Ét. H.* = Revue des études historiques. — *R. H. Dr.* = Revue de l'histoire du droit. — *R. H. Égl.* = Revue d'histoire de l'Église de France. — *R. H. éc.n.* = Revue d'histoire économique et sociale. — *R. H. mod.* = Revue d'histoire moderne. — *R. H. rel.* = Revue d'histoire des religions. — *R. M.* = Revue maritime. — *Sc.* = Scientia. — *Spec.* = Speculum. — *T.* = The Times, Literary supplement. — *T. G.* = Tidskrift voor Geschiedenis.

- R. C., 1930, 367 (curieux compte-rendu par Charles Andler).
- Beale (Howard K.). The critical year. A study of Andrew Johnson, and reconstruction. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Beaufort (J. A. H. de). Vijftig jaren uit onze geschiedenis, 1868-1918. *T. G.*, 1930.
- Becker (Bruno). Bronnen tot de kennis van het leven en de werken van D. V. Coornhert. *T. G.*, 1930.
- (Willy). Fürst Bülow und England, 1897-1909. *E. H. R.*, 1930, 665 (très important).
- Berlière (dom Ursmer). Les collectories pontificales dans les anciens diocèses de Cambrai, Thérouanne et Tournai au XIV^e siècle. *B. Éc. ch.*, 1930, 183.
- Vener. Ludovicus Blossius, abbas Laetensis. Statuta monastica. *R. H. Égl.*, 1930, 283 (bonne édition des statuts rédigés pour l'abbaye de Liessies en Hainaut par son abbé Louis de Blois, qui vécut de 1506 à 1566).
- Bernard of Morval. De contemptu mundi; publ. par H. C. Hoskier. *Spec.*, 1930, 451 (bonne édition avec une utile traduction).
- Bidez (J.). La vie de l'empereur Julien. La tradition manuscrite et les éditions de ses discours. *R. A.*, 1930, 383.
- Bigard (Louis). L'office claustral de trésorier de l'abbaye de Saint-Denis. *R. H. Égl.*, 1930, 269 (beaucoup de documents utilisés pour la première fois. Léon Levillain relève un assez grand nombre d'erreurs de faits ou de méthode). — *B. Éc. ch.*, 1930, 186.
- Billen (A. V.). The old latin texts of the Heptateuch. *Spec.*, 1930, 435.
- Bishop (Joseph Bucklin) et Farnham. Goethals, genius of the Panama canal. *T.*, n° 1498 (émouvante biographie).
- Boas (Frederick S.). Marlowe and his circle; a biographical survey. *Q. R.*, 1930.
- Boutaric (A.). Marcellin Berthelot, 1827-1907. *Sc.*, 1930, 264.
- Bouteville. Correspondance; publ. par E. Hubert. Vol. I. *E. H. R.*, 1930, 655 (cette correspondance s'étend depuis l'arrivée de Bouteville à Bruxelles, 5 déc. 1795, jusqu'au 20 sept. 1796. Intéressant recueil publié avec grand soin).
- Bowley (A. L.). Some economic consequences of the Great War. *T.*, n° 1498 (simple esquisse).
- Boxer (C. R.). Voir Tromp.
- Brailsford (Miss Mabel Richmond). The making of William Penn. *T.*, n° 1500 (portrait intéressant, mais incomplet).
- Brehier (Louis). L'art en France, des invasions barbares à l'époque romaine. *R. A.*, 1930, 388 (compte-rendu très élogieux par S. R.).
- Bremond (abbé Henri). Histoire littéraire du sentiment religieux en France. T. VII et VIII : La métaphysique des saints. *R. H. Égl.*, 1930, 273.
- Buckle (George Earle). The letters of Queen Victoria. 3^e série, t. I : 1886-1890. *T.*, n° 1499.
- Butterfield (H.). The peace tactics of Napoleon, 1806-1808. *E. H. R.*, 1930, 658.
- Calendar of Persian correspondence. Vol. V : 1776-1780. *T.*, n° 1497 (très important pour l'histoire de Warren Hastings).
- Cam (Miss Helen M.). The hundred and the hundred rolls. *T.*, n° 1494 (importante étude sur l'organisation administrative d'Édouard I^{er}).
- Cambridge (the) medieval history. Vol. VI. *R. C.*, 1930, 30 (art. par E. Jordan).
- Carreyre (J.). Le jansénisme durant la Régence. I : 1715-1717. *R. H. Égl.*, 1930, 276 (ouvrage consciencieux; mais la documentation est tout à fait insuffisante).
- Carswell (Donald). Sir Walter. *T.*, n° 1494 (le portrait que l'auteur donne de Walter Scott est une caricature aussi injuste au fond que déplaisante dans la forme).
- Carusi (E.) et Lindsay (W. M.). Monumenti paleografici Veronesi. I : Semionciale di Ursicino. *A. st. it.*, 1930, 304.
- Cary (M.) et Warrington (E. H.). The ancient explorers. *T.*, n° 1491 (un intéressant chapitre est consacré à la circumnavigation de l'Afrique par les marins phéniciens).
- Cassirer (E.). Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance. *H. J.*, 1930, 243.
- Cavaignac (E.). Histoire du monde. Vol. XIII : La civilisation européenne moderne. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Caviglia (Alberto). Claudio di Seyssel. *Pol.*, 1930, 41 (important pour l'histoire du premier quart du XVI^e siècle).
- Celier (Léonce). Les Filles de la Charité. *B. Éc. ch.*, 1930, 188.
- Chambers (E. K.). William Shakespeare; a study of facts and problems. *T.*, n° 1499 (fin de cet admirable ouvrage).
- Chesterfield. The letters of Philip Stanhope, second earl of Chesterfield. *T.*, n° 1494 (remarquable édition).
- Chesterton (G. K.). The resurrection of Rome. *T.*, n° 1497.
- Churchill (the R. Hon. Winston S.). My early life; a roving commission. *T.*, n° 1499 (très intéressant).
- Cicero (Emanuele). Cicerone e i suoi tempi. Vol. II. *R. C.*, 1930, 347 (remarquable).

- Cobbett (William). Rural rides, together with tours in Scotland and letters from Ireland; publ. par G. D. H. et Margaret Cole, 3 vol. T., n° 1497.
- Colin (Jean). Les antiquités romaines de la Rhénanie. *Pol.*, 1930, 37.
- Combes de Patris (B.). Des gardes-françaises à la Convention. Volady. *R. C.*, 1930, 332 (curieuse biographie, d'après des papiers de famille).
- Constant (abbé G.). La Réforme en Angleterre; le schisme anglican, 1509-1547. *R. C.*, 1930, 319 (E. Jordan : ouvrage « presque de tous points excellent »).
- Coomaraswamy (Ananda K.). Catalogue of the Indian collection in the Museum of fine arts, Boston. 6^e partie. T., n° 1495.
- Corbin (John). The unknown Washington. Biographic origins of the Republic. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (conscientieux, mais apprend peu de nouveau).
- Coulbeaux (le Père J. B.). Histoire politique et religieuse d'Abyssinie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement de Ménélik II. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (fait connaître les traditions et la politique de l'Abyssinie).
- Couleon (major Thomas). Mata Hari, courtesan and spy. *M. Fr.*, n° 773 (Charles S. Heyman : « livre qui n'apporte rien d'original que des mensonges »).
- Courteault (Henri). La Fronde à Paris, premières et dernières journées. *R. H. mod.*, 1930, 312.
- Coville (Alfred). Recherches sur l'histoire de Lyon, 450-800. *R. H. Égl.*, 1930, 267 (remarquable).
- Cowan (James). The Maori yesterday and to-day. T., n° 1491.
- Croce (Benedetto). Le déclin d'une civilisation, ou La fin de la Grèce antique; trad. par G. Bourgin. *M. Fr.*, n° 776, 441.
- Dawkins (R. M.). The sanctuary of Artemis Orthia at Sparta. Londres, Macmillan, 1929; prix : 8 s. 6 d.
- Delaporte (chanoine V.). Les manuscrits enluminés de la bibliothèque de Chartres. *R. H. Égl.*, 1930, 278 (très belle publication).
- Delatre (Floris). L'Angleterre d'après-guerre, et le conflit houiller, 1919-1926. T., n° 1493 (remarquable).
- Desnoyers (abbé L.). Histoire du peuple hébreu, des Juges à la Captivité, t. II et III. *R. C.*, 1930, 290 (brillant exposé, accompagné de considérations philosophiques; mais la critique des sources en est totalement absente).
- Douin (Georges). Mohamed Ali et l'expédition d'Alger, 1829-1830. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Douin (Georges) et Fautier Jones (M^{me}). L'Angleterre et l'Égypte. La politique mamelouke, 1801-1803. *R. M.*, I, 274 (précieux ensemble de documents).
- Driault (Édouard). L'expédition de Crète et de Morée, 1823-1828. Correspondance des consuls de France en Égypte et en Crète. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Dupouy (Auguste). Le Breton Yves de Kerguelen. *R. M.*, I, 559 (analyse les théories de cet « infatigable faiseur de projets, qui marque une période dans la pensée militaire de notre pays »).
- Duriau (lieutenant E.). Voir *Frédéric III*.
- Edib (Halidé). Turkey faces West : a turkish view of recent change and their origin. T., n° 1492 (très intéressant).
- Edinger (George) et Neep (E. J. C.). Horatio Nelson. Y., n° 1499.
- Ellwood (H. A.). Cultural evolution; a study of social origins and development. *Sc.*, 1930, 196 (louable essai de synthèse « inspiré par une bonne méthode : étudier les faits humains d'un point de vue humain »).
- Elson (Henry William). Histoire des États-Unis; trad. par P. Cestre et Morris Le Bourhis. *Corr.*, 10 oct. 1930.
- Exultet (an) roll illuminated in the xth century at the abbey of Monte Cassino. *Spec.*, 1930, 440 (reproduction photographique de ce beau ms.).
- Farinelli (Arturo). Italia e Spagna. T., n° 1496 (étude de l'influence exercée par l'Espagne sur l'Italie).
- Farmer (H. G.). Historical facts for the Arabian musical influence. T., n° 1492 (contient beaucoup d'utiles renseignements).
- Fay (Bernard). Franklin, the apostle of modern times. T., n° 1496.
- Feenstra (P.). De Godsdienst en de Fransche Revolutie, 1789-1794. T. G., 1930.
- Feiling (Keith). Sketch in nineteenth-century biography. T., n° 1495 (considérations sur les principes et les actes, chez les coryphées du parti conservateur).
- Félix (M.). Congrégations religieuses. T. III : Congrégations non autorisées; leur illégalité et leur incapacité civile. *R. H. Égl.*, 1930, 297.
- Ficker (Johannes). Anfänge reformatischer Bibelauslegung. II : Luther's Vorlesung über den Hebräerbrief, 1517-1518. *R. C.*, 1930, 314 (publication modèle).
- Fischer (Louis). The Soviets in world affairs; a history of relations between the Soviet Union and the rest of the world. T., n° 1495.

- Fleming (Denna Frank).** The treaty veto of the american Senate. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (bonne étude de droit constitutionnel).
- Flick (Alexander Clarence).** The decline of the medieval Church. *T.*, n° 1485 (long et insuffisant).
- Foligno (Cesare).** Latin thought during the Middle ages. *Spec.*, 1930, 443 (remarquable).
- Foreman (Grant).** Indians and pioneers. *T.*, n° 1493 (exposé des luttes entre Cherokees et Osages sur les frontières des établissements américains).
- Frankfort (H.).** Studies in early pottery of the Near-East. Sumerians, Semites and the origine of copper-working. *J. S.*, 1930, 289 (puissante synthèse).
- Frazer (Sir J.-G.).** Myths of the origin of fire. *R. A.*, 1930, 370 (S. Reinach complète et corrige certains passages de cet ample recueil de mythes sur l'origine du feu).
- Frédéric III,** empereur d'Allemagne. Journal de guerre, 1870-1871; trad. fr. par E. Duriau. *Pol.*, 1930, 53 (titre trompeur, puisqu'il s'agit du « prince royal » de Prusse. Journal écrit entre le 11 juillet 1870 et le 6 mars 1871; sans haine apparente à l'égard des vaincus).
- Friis (Aage), Linwald (Axel), Mackeprang (M.).** Det danske folks historie. Vol. IV-VIII. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (cette histoire, aujourd'hui terminée, est un monument remarquable).
- Fülöp-Müller (R.).** Macht und Geheimnis der Jesuiten. *H. J.*, 1930, 250. *Q. R.*, 1930, 281.
- Gabory (Émile).** L'Angleterre et la Vendée. *T.*, n° 1495.
- Gal (Ladislav).** L'architecture religieuse en Hongrie, du XI^e au XIII^e siècle. *R. H. rel.*, 1929, 250.
- García Gómez (Emilio).** Un texto arabe occidental de la leyenda de Alejandro. *B. hisp.*, 1930, 272 (texte et traduction en espagnol d'après un ms. de la Biblioteca de la junta para ampliación de estudios).
- Gardiner (E. Norman).** Athletics of the ancient world. *T.*, n° 1500 (très intéressant).
- Gasc-Desfontaines (Ed.).** La Révolution française. T. III : La Convention. *R. H. mod.*, 1930, 309 (résumé sans aucune critique).
- Gasser (Adolf).** Entstehung und Ausbildung der Landeshoheit im Gebiete der Schweizerischen Eidgenossenschaft. *A. st. it.*, 1930, 328.
- Gay (George I.).** Public relations of the Commission for relief in Belgium. Documents. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (important recueil de documents).
- Geoffrey of Monmouth.** The « Historia regum Britanniae »; publ. par Acton Griscom et Robert Ellis Jones. *B. Éc. ch.*, 1930, 189 (important; mais l'éditeur n'a pas réussi à nous donner le vrai texte de Geoffroi).
- Gewehr (Wesley M.).** The great awakening in Virginia, 1740-1790. *T.*, n° 1492.
- Geyl (P.).** De groot Nederlandsche gedachte. *T. G.*, 1930.
- Giffen (Morrison Beall).** Fashoda; the incident and its diplomatic setting. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Ginsburg (Michel S.).** Rome et la Judée. *R. H. dr.*, 1930, 532 (bonne étude sur la politique romaine à l'égard des Juifs; il est regrettable qu'elle soit si mal présentée).
- Glaize-Horstenau (E.).** Franz Joseph Weggefährt : graf Beck. *T.*, n° 1494 (bonne biographie d'un ministre et ami de l'empereur François-Joseph).
- Gomes da Rocha Mahadil (Antonio).** Tratado de vida e martirio dos cinco mártires de Marrocos. *B. hisp.*, 1930, 275 (martyre des cinq Frères mineurs envoyés par saint François chez les Musulmans d'Occident. L'introduction et les notes ont une réelle valeur historique).
- Grabar (André).** Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique. *R. H. rel.*, 1929, 246 (importante contribution à la connaissance du roman d'Alexandre).
- Grousset (René).** Histoire de l'Extrême-Orient. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (très instructif).
- Guazzo (Brother Francesco Maria,** de l'ordre de St Ambroise ad Nemos). Compendium maleficarum. *T.*, n° 1499.
- Guerrini (Paolo).** Le cronache Bresciane inedite dei secoli XV-XVI, t. III. *A. st. it.*, 1930, 312.
- Hallendorff (Carl) et Schück (Adolf).** History of Sweden. *E. H. R.*, 1930, 690 (bon).
- Hammond (J. L. et Barbara).** The age of the Chartist, 1832-1854. *T.*, n° 1499 (remarquable).
- Hancock (W. R.).** Australia. *T.*, n° 1499 (remarquable).
- Harington (Sir John).** The letters and epigrams, together with the Prayer of private life. *T.*, n° 1492 (insuffisante édition de lettres et œuvres poétiques de ce littérateur, filleul de la reine Elisabeth, et qui nous a laissé des souvenirs intéressants sur les derniers jours de la souveraine).
- Harris (S. E.).** The assignats. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.

- Headlam-Morley* (Sir James). Studies in diplomatic history. *Espr. int.*, 1930, 613 (beau livre qui invite à de nouvelles recherches).
- Hill* (George Francis). A corpus of italian medals of the Renaissance before Cellini. *T.*, n° 1494 (très remarquable).
- Hilpisch* (Stephanus. O. S. B. in Maria Laach). Geschichte des benediktinischen Mönchtums in ihren Grundzügen dargestellt. *R. H. Égl.*, 1930, 293 (bon guide d'histoire bénédictine au Moyen Age).
- Histoire religieuse du diocèse de Valence, des origines jusqu'à nos jours. *B. H. prot.*, 1930, 505 (intéresse l'histoire du protestantisme).
- History (the) of christianity in the light of modern knowledge. *Q. R.*, 1930, octobre (recueil de vingt-deux érudits qualifiés, qui ont contribué « à fortifier l'influence et l'autorité de l'Eglise chrétienne »).
- Hitti* (Philip K.). An arab-syrian gentleman and warrior in the period of the Crusades. Memoirs of Usamah ibn-Munquidh. *Spec.*, 1930, 448 (W. Thomson signale de nombreuses corrections à la traduction).
- Hobbs* (Samuel Huntington). North Carolina, economic and social. *T.*, n° 1498.
- Hohenzollern* (prince François-Joseph de). L'Emden; trad. par Schricke. *R. M.*, I, 419 (apprend peu de chose).
- Holcombe* (Arthur N.). The Chinese revolution. A phase of the regeneration of a world power. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Housman* (Laurence). War letters of fallen Englishmen. *T.*, n° 1492.
- Huard* (G.). L'art royal; essai sur l'histoire de la franc-maçonnerie. *R. H. mod.*, 1930, 310 (gros volume qui n'apprend rien de neuf).
- Hughes* (Charles Evans). Our relations to the nations of the Western hemisphere. *Esp. int.*, 1930, 620 (recueil de conférences sur les rapports actuels entre les États-Unis et les autres États américains).
- Hull* (William J.). India's political crisis. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Hurd* (Archibald). Official history of the war : the merchant navy. *R. M.*, I, 419 (on attendait une œuvre plus critique).
- Husain* (Jusuf). L'Inde mystique au Moyen Age : Hindous et Musulmans. *R. C.*, 1930, 314 (bref, mais instructif).
- Inge* (W. R.). Christian ethics and modern problems. *T.*, n° 1493.
- Jacquemyns* (G.). Histoire de la crise économique des Flandres, 1845-1850. *T. G.*, 1930 (important compte-rendu).
- Jacquin* (R. P. A.-M. O. P.). Histoire de l'Eglise. *T. I* : L'antiquité chrétienne. *R. H. Égl.*, 1930, 265 (fort estimable manuel; critique avisée, mais timide, des sources légendaires).
- Jalabert* (Louis) et *Mouterde* (René). Inscriptions grecques et latines de la Syrie, t. I. *R. H. Dr.*, 1930, 625.
- Jane* (Cecil). Liberty and despotism in Spanish America. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (livre sans valeur et qui offense le bon sens).
- Jenkins* (Claude). Episcopacy ancient and modern. *T.*, n° 1492 (livre qui mérite d'être lu avec attention).
- Jessup* (R. F.). The archaeology of Kent. *T.*, n° 1498.
- Jordan* (G. J.). The inner history of the Great Schism of the West. *T.*, n° 1496.
- Jouan* (lieutenant). La bataille du Skagerrack. *R. M.*, I, 272 (traduction du récit établi par le Service historique de la Marine allemande).
- Journal* (the) of Marteen Harpertsz von Tromp, anno 1639; trad. anglaise par C. R. Boxer. *T. G.*, 1930.
- Jusserand* (J.-J.). Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France en Angleterre. *E. H. R.*, 1930, 651 (très important).
- Kelso* (Ruth). The doctrine of the English gentleman in the xvth century. *T.*, n° 1493 (remarquable étude sur l'idée que l'on se faisait du gentilhomme dans l'Angleterre au xvi^e s.).
- Kennedy* (Louise Venable). The negro peasant turns cityward. *T.*, n° 1495 (les Nègres ont pris conscience de leur qualité d'hommes depuis qu'ils ont combattu pendant la Grande Guerre à côté des Blancs; ils aspirent maintenant à devenir des citoyens).
- Kilpin* (Ralph). The romance of a colonial Parliament, being a narrative of the Parliaments and Councils of the Cape of Good Hope, 1652-1910. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Kirchsen* (Friedrich M.). Fürstenbriefe an Napoleon I. Vol. I-II. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Kittredge* (George Lyman). Witchcraft in old and new England. *T.*, n° 1499 (très intéressant).
- Konetske* (Richard). Die Politik des Grafen Aranda. *B. hisp.*, 1930, 288 (belle étude sur un réformateur passionné qui, en politique étrangère, a voulu suivre seulement le calcul et la raison d'État).
- La Brousse* (Jules de). Histoire d'un capitaine bourbonnais au xvi^e siècle; Jacques

- de La Brosse, 1485-1562. *B. Éc. ch.*, 1930, 199.
- La nouvellle (E. de)*. Le bienheureux Urbain V et la chrétienté du XIV^e siècle. *R. H. Égl.*, 1930, 271 (L.-H. Labande : ouvrage plein de bonnes intentions, mais défiguré par un trop grand nombre d'erreurs).
- Lecanuet (le R. P.)*. L'Église de France sous la III^e République. *R. C.*, 1930, 371 (histoire très partielle du ralliement et de son échec).
- Lefebvre (G.)*. Histoire des grands prêtres d'Amon de Karnak jusqu'à la XXI^e dynastie. *J. S.*, 1930, 316.
- Lehmann (P.)*. Mittelalterliche Bibliothekscataloge Deutschlands und der Schweiz. *Spec.*, 1930, 453.
- Léonard (E. G.)*. Gallicarum militiae Templi domorum, earumque praeceptorum seriem, secundum Albionensia apographa... evoluit. *B. Éc. ch.*, 1930, 180 (classement et dépouillement des documents concernant les biens des Templiers, qui ont été réunis par le marquis d'Albon et qui sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque nationale).
- Leroux (André-Paul)*. L'abbatiale de Fécamp, vue par un artisan. *J. S.*, 1930, 252.
- (*L. et D.*). Lavoisier. *Sc.*, 1930, 265.
- Letcher (Owen)*. Cohort of the tropics. A story of the Great war in Central Africa. *T.*, n° 1497.
- Leutwein (Paul)*. Afrikanerschicksal : Gouverneur Leutwein und seine Zeit. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (apologie du gouverneur de l'Afrique allemande du Sud-Ouest, par son fils ; plaidoyer contre le « mensonge colonial du traité de Versailles »).
- Lévy (Paul)*. Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine. *B. Éc. ch.*, 1930, 208 (important. R. Marichal indique plusieurs séries de documents que l'auteur aurait pu utiliser).
- L'Hôpital (Joseph) et Saint-Blancard (Louis de)*. Correspondance inédite de l'amiral La Roncière le Noury. II : 28 août 1863-27 janvier 1872. *R. M.*, II, 273 (jette un jour cru sur l'incohérence du régime impérial : personne ne préparait la guerre).
- Lipman (commandant Armand)*. Authenticité du Pentateuque, ou la critique devant la tradition. *R. H. rel.*, 1929, 88 (sans valeur critique).
- Lowie (E. A.)*. The unique ms. of Tacitus' histories. *A. st. it.*, 1930, 308 (écrit au Mont-Cassin vers le milieu du XI^e siècle, au temps des abbés Richier et Frédéric de Lorraine ; peut-être copié d'après un ms. venu d'Allemagne).
- Lucas (Henry Stephen)*. The Low countries and the Hundred years' war, 1326-1347. *F. H. R.*, 1930, 648 (beaucoup de recherches approfondies sur la politique du duc Jean de Brabant. Observations à retenir par Ch. Johnson). *B. Éc. ch.*, 1930, 195 (important). — *Spec.*, 1930, 454.
- Macchioro (V. D.)*. From Orpheus to Paul. *T.*, n° 1497 (contestable ; beaucoup de négligences dans les citations).
- Macdonald (A. J.)*. Berenger and the reform of sacramental doctrine. *T.*, n° 1491 (très remarquable).
- Macmillan (W. Miller)*. Bantu, Boer and Briton. The making of the South Africa native problem. *E. H. R.*, 1930, 667.
- Magnan de Bornier (J.)*. L'Empire britannique ; son évolution politique et constitutionnelle. *R. H. mod.*, 1930, 313 (très bon résumé).
- Magnien (Victor)*. Les mystères d'Éleusis ; leurs origines, le rituel de leurs initiations. *R. H. rel.*, 1929, 224 (André Boulanger : cet ouvrage « révèle une méconnaissance totale de l'histoire de la religion, de la pensée et même de la civilisation helléniques. C'est, de bout en bout, une erreur »).
- Mantey (vice-amiral con)*. Histoire de la Marine allemande ; trad. par Cogniet. *R. M.*, II, 273 (écrit à la gloire de la seule marine prussienne. L'auteur est directeur du Reichs Marine Archiv).
- Marshall (C. F. Dendy)*. Centenary history of the Liverpool and Manchester railway. *T.*, n° 1497.
- Maunier (R.)*. Introduction à la sociologie. *Sc.*, 1930, 274 (petit livre, mais riche de matières).
- May (Louis-Philippe)*. Histoire économique de la Martinique, 1635-1763. *R. H. écon.*, 1930, 258.
- Maybon (Ch.-B.) et Fredet (J.)*. Histoire de la concession française de Chang-Hai. *R. M.*, I, 272.
- McLean (W. H.)*. Regional and town planning in principle and practice. *T.*, n° 1495.
- Menéndez-Pidal (Ramón)*. La España del Cid. *T.*, n° 1498 (très important). — *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (étude critique très pénétrante, que ne trouble pas l'enthousiasme de l'auteur pour son héros).
- Orígenes del Español. Estado lingüístico de la península ibérica hasta el siglo XI. *B. hisp.*, 1930, 268.

- Merlier (O.)*. Athènes moderne. *R. C.*, 1930, 300 (remarquable).
- Millares Carlo (Agustin)*. Paleografía española. *Spec.*, 1930, 451.
- Mingana (A.) et Harris (Rendel)*. Woodbrooke studies. *R. H. rel.*, 1929, 237 (bon mélange de textes intéressants).
- Mirot (L.) et Lazzareschi (E.)*. Lettere di mercanti Lucchesi da Bruges e da Parigi, 1407-1421. *B. Ec. ch.*, 1930, 184.
- Mohs (général Hans)*. General-feldmarshall Alfred Graf von Waldersee in seinem militärischen Wirken. *M. Fr.*, n° 777.
- Montefiore (C. G.)*. Rabbinic literature and Gospel teachings. *T.*, n° 1495 (très instructif).
- Montet (Pierre)*. Quatre campagnes de fouilles à Gebeil, 1921-1924. *J. S.*, 1930, 260 (résumé par le P. Dhorme).
- Montoliu (Manuel)*. Literatura castellana. *B. hisp.*, 1930, 289 (remarquable).
- Moore (W. G.)*. La réforme allemande et la littérature française. Recherches sur la notoriété de Luther en France. *R. C.*, 1930, 315 (apprend beaucoup de nouveau et qui oblige à réfléchir).
- Moreau (E. de S. J.)*. Saint Ansbair; un missionnaire en Scandinavie au ix^e siècle. *R. C.*, 1930, 308 (intéressant, mais incomplet; trop peu de choses sur la civilisation scandinave et le paganisme nordique).
- Muir (Ramsay)*. The political consequences of the Great War. *T.*, n° 1498.
- Naber (S. P. L'Honoré)*. Reisebeschreibungen von deutschen Beamten und Kriegsteilnehmern im Dienst der niederländischen West- und Ost indischen Kompanien, 1609-1797. Vol. I et II. *T.*, n° 1499 (important).
- O'Brien (Louis)*. Innocent XI and the revocation of the edict of Nantes. *B. H. prot.*, 1930, 504 (prétend prouver que le pape n'a pas participé aux préliminaires de la révocation et qu'il l'a condamnée après qu'il en eut appris les violences).
- O'Neill (J. G.)*. Ancient Corinth. Vol. I, from the earliest times to 404 B. C. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (peu de nouveau, mais bonne étude critique).
- O'Sheridan (Paul)*. La doctrine Vauvertine sur le communisme ecclésiastique. *B. Ec. ch.*, 1930, 184 (Jean de Ruysbrock, Jean de Leeuw et Jean de Schoonhoven ont constitué une école mystique et ascétique touchant au communisme. Vauvert est une abbaye augustinienne du Brabant).
- Oursel (Charles)*. L'art roman en Bourgogne. *B. Ec. ch.*, 1930, 204 (remarquable compte-rendu par L. Labande).
- Palencia (Angel González)*. Los Mozárabes de Toledo en los siglos XII y XIII. *A. H. R.*, XXXV, n° 1 (important recueil de documents en quatre volumes).
- Palmer (Liddesdale)*. English monasteries in the middle ages. *T.*, n° 1492 (utile compilation).
- Peers (E. Allison)*. Ramon Lull. *B. hisp.*, 1930, 277 (important compte-rendu par G. Cirot).
- Perceval (Émile de)*. Dans les archives du vicomte Lainé, ministre et pair de France, 1765-1835. *Pol.*, 1930, 48 (pêle-mêle où l'on peut trouver d'utiles renseignements). — Le comte de Peyronnet, 1776-1854. *R. Ét. H.*, 1930, 313.
- Périnelle (J.)*. L'attrition, d'après le Concile de Trente et d'après saint Thomas d'Aquin. *Pol.*, 1930, 27.
- Perrot (Maurice)*. Surprise de Jersey en 1781; prise de Capri en 1808. *R. M.*, I, 561 (deux exemples excellents de stratégie insulaire: enseigne comment il ne faut pas faire, comment il faut faire).
- Petit-Dutaillis (Ch.) et Lefebvre (Georges)*. Studies and notes supplementary to Stubbs's constitutional history. Vol. III. *E. H. R.*, 1930, 677 (compte-rendu à noter par A. B. S.).
- Pfandl (L.)*. Geschichte der spanischen Nationallitteratur in ihrer Blütezeit. *H. J.*, 1930, 248.
- Philip (André)*. L'Inde moderne; le problème social et politique. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Philippoteaux (A.)*. Recherches sur la vie et l'œuvre de M. Aurelio de Pasino, 1533-1585, architecte italien de La Marck. *R. Ét. H.*, 1930, 306.
- Phipps (colonel Ramsay Weston)*. The armies of the first French republic, and the rise of the Marshals of Napoléon I. *E. H. R.*, 1930, 656.
- Picavet (C. G.)*. La diplomatie française au temps de Louis XIV, 1661-1715. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Poëte (Marcel)*. Introduction à l'urbanisme. La leçon de l'Antiquité. *T.*, n° 1493.
- Pomfret (John E.)*. The struggle for land in Ireland. *T.*, n° 1497.
- Poniatowski*. Correspondance du prince Joseph Poniatowski avec la France. Vol. III-V: 1810-1813. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Ponsonby (Sir Frederick)*. Sidelights on Queen Victoria. *T.*, n° 1499.
- Powell (commander J. W. Damer)*. Bristol privateers and ships of war. *T.*, n° 1495 (importante histoire de la course pratiquée par les marins de Bristol aux xvii^e et xviii^e siècles).
- Praga (Giuseppe)*. Lo « scriptorium » nell'

- abbazia benedettina di San Grisogono di Zara. *A. st. it.*, 1930, 306.
- Préclîn (E.)*. L'union des Églises gallicane et anglicane. Les Jansénistes du XVIII^e s. et la constitution civile du clergé. *R. H. rel.*, 1929, 98 (deux thèses de réelle valeur).
- Primicerio (Elena)*. La historia del Abencerraje y los romanes de Granada. *B. hisp.*, 1930, 282.
- Pringle-Pattison (A. Seth)*. Studies in the philosophy of religion. *T.*, n° 1492.
- Pullan (Leighton)*. From Justinian to Luther. *T.*, n° 1496 (remarquable tableau de la civilisation médiévale de 518 à 1517).
- Questione (la) romana negli anni 1861-1862. Vol. I. *T.*, n° 1498 (important recueil de documents).
- Regnault (Henri)*. Les ordonnances civiles du chancelier Daguesseau. Les donations et l'ordonnance de 1731. *R. H. Dr.*, 1930, 549.
- Reviron (abbé Jean)*. Les idées politico-religieuses d'un évêque du 1^{er} siècle : Jonas d'Orléans et son *De institutione regia*. *B. Éc. ch.*, 1930, 175 (important compte-rendu par L. Levillain). *R. H. Dr.*, 1930, 539 (remarquable).
- Reynier (Gustave)*. La femme au XVIII^e siècle. *R. Ét. H.*, 1930, 307.
- Richards (R. D.)*. The early history of banking in England. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (important).
- Rigné (Raymond de)*. La vraie Istoire de Jehanne la Pucelle. *M. Fr.*, n° 775 (M. de Rigné est « le premier historien sérieux et vraiment consciencieux de Jeanne d'Arc ». Signé : Geneviève Thirouin).
- Robertson (William Spence)*. The life of Miranda. *T.*, n° 1500 (très intéressant).
- Robinson (Th.)*. Introduction à l'histoire des religions ; trad. par G. Roth. *Sc.*, 1930, 198 (livre à la fois superficiel et partial, inaccessible à tout lecteur qui ne possède pas déjà de solides notions d'histoire générale des religions).
- Rosebroek (Robert van)*. De kroniek van Godevaert van Hecht over de troebelen, 1565-1574 te Antwerpen en elders. *T. G.*, 1930.
- Roussel (P.), Cloché (P.) et Grousset (R.)*. La Grèce et l'Orient. *R. H. rel.*, 1929, 270 (compte-rendu par Ch. Picard : « œuvre utile et durable »).
- Rutter (Frank)*. El Greco, 1541-1614. *T.*, n° 1499 (bon résumé de ce qu'on savait déjà sur ce grand artiste).
- Saint-Priest (comte de)*. Mémoires : règnes de Louis XV et de Louis XVI ; la Révolution et l'Empire ; publ. par le baron de Barante. *R. H. mod.*, 1930, 309.
- Salata (Francesco)*. Per la storia diplomatica della questione romana. *T.*, n° 1498 (introduction à un recueil de documents sur la question romaine, depuis Cavour jusqu'à Léon XIII).
- Salten (Emma Gurney)*. Tudor England through venetian eyes. *T.*, n° 1500 (bon ; mais la chronologie est défectueuse).
- Saunders (H. W.)*. An introduction to the rolls of Norwich cathedral priory. *T.*, n° 1495.
- Scheel (Otto)*. Dokumente zu Luther's Entwicklung. *R. C.*, 1930, 318 (instrument de travail de premier ordre).
- Schermerhorn (E. W.)*. Malta of the knights. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Schiaparelli (G.)*. Scritti sulla storia dell'antica astronomia. 2^e partie : Scritti inediti. *Sc.*, 1930, 255.
- Schmidt (Max)*. Kunst und Kultur von Peru. *T.*, n° 1500 (un des meilleurs livres qui aient été écrits sur les antiquités péruviennes).
- Schnürer (Franz)*. Briefe Kaiser Franz Josephs I an seine Mutter, 1838-1872. *T.*, n° 1500.
- Schütte (Gudmund)*. Our forefathers : the Gothic nations. Vol. I ; trad. par Miss Jean Young. *E. H. R.*, 1930, 641 (excellent).
- Scot (Reginald)*. The discoverie of witchcraft. *T.*, n° 1499.
- Scott (G. B.)*. Religion and short history of the Sikhs. *T.*, n° 1491.
- Séjourné (dom Paul)*. Le dernier Père de l'Église : saint Isidore de Séville ; son rôle dans l'histoire du droit canonique. *B. Éc. ch.*, 1930, 174.
- Sérent (le P. Antoine de)*. Les Frères mineurs français en face du protestantisme au XVI^e siècle. *R. H. Égl.*, 1930, 296 (bon chapitre consacré aux martyrs, les annalistes de l'Ordre ayant dénommé 220 religieux massacrés par les Huguenots).
- Sforza (count Carlo)*. Makers of modern Europe. *T.*, n° 1498 (très curieux portraits des principaux hommes d'État de notre temps. Très hostile au fascisme, l'auteur manque parfois d'équité dans ses jugements).
- Shetrone (H. C.)*. The mound-builders. *T.*, n° 1499 (bonne étude archéologique sur les constructeurs de monuments préhistoriques en Amérique du Nord).
- Siebens (Arthur Robert)*. L'origine du code deutéronomique. *R. H. Rel.*, 1929, 229 (A. Lods : il se peut que les lois civiles du Deutéronome reflètent en général le droit

- tel qu'il était pratiqué au VII^e siècle ; « il est moins évident qu'elles eussent été déjà mises par écrit indépendamment des lois religieuses »).
- Smith* (Miss *L. M.*). Cluny in the eleventh and twelfth centuries. *T.*, n° 1499 (c'est la plus scientifique étude sur Cluny qu'on possède en anglais).
- (*Preserved*). A history of modern culture. *I. T.*, n° 1498.
- (*Vincent A.*). A history of the fine arts in India and Ceylon. *T.*, n° 1493 (nouvelle édition par M. Codrington).
- Steinitz* (*Eduard Ritter von*). Erienerungen an Franz Joseph I. *T.*, n° 1500.
- Stuart-Watt* (*Eva*). Africa's dome of mystery. *T.*, n° 1491 (curieuses observations sur les croyances des peuplades de l'Afrique centrale par un missionnaire qui les connaît bien).
- Takekoshi* (*Yasaburo*). The economic aspects of the history of the civilization of Japan. *T.*, n° 1492 (trois importants volumes).
- Thomé de Maisonneuve* (*P.*). L'invasion du Dauphiné en 1692. *B. Éc. ch.*, 1930, 202 (étude fondée sur de nombreuses pièces d'archives).
- Thompson* (Miss *E. M.*). The Carthusian Order in England. *T.*, n° 1499 (remarquable).
- (*Edward*). The reconstruction of India. *T.*, n° 1491.
- Thomson* (Miss *G. Scott*). The Twysden lieutenancy papers 1583-1668. *E. H. R.*, 1930, 650.
- (*W. G.*). A history of tapestry. *T.*, n° 1500 (bon livre, mal illustré).
- Thorndike* (*Lynn*). Science and thought in the fifteenth century. *E. H. R.*, 1930, 680 (recueil de travaux précédemment publiés dans diverses revues).
- Thurston*. S. J. (*Herbert*). No popery ; chapters on anti-papal prejudice. *T.*, n° 1496.
- Tilby* (*A. Wyau*). Lord John Russell. *T.*, n° 1497.
- Titus* (*Murray T.*). Indian islam. *T.*, n° 1499 (donne une idée précise d'une des plus considérables religions du monde).
- Tonelli* (*Luigi*). Petrarca. *R. C.*, 1930, 310 (facile et brillant, mais trop rapidement écrit).
- Townsend* (*Mary Evelyn*). The rise and fall of Germany's colonial empire, 1884-1918. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1 (instructif ; avec de bonnes cartes).
- Toynbee* (*Arnold J.*). Survey of international affairs. *Espr. int.*, 1930, 617 (excellente introduction à l'histoire internationale).
- Trevelyan* (*Mary Caroline*). William III and the defence of Holland. *T.*, n° 1500 (instructif).
- Turner* (*Edward Raymond*). The Cabinet council of England in the XVII^e and XVIII^e cent. *T.*, n° 1494 (vaste érudition qui n'apprend rien de très nouveau). *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Vallery-Radot* (*Jean*). L'église de la Trinité de Fécamp. *J. S.*, 1930, 252 (elle fut consacrée le 15 juin de l'année 1099. Incendiée en 1168, elle fut reconstruite assez lentement dans la seconde moitié du XII^e siècle).
- Vanden Driesche* (*J. E.*). Histoire de Tourcoing. *R. H. mod.*, 1930, 304.
- Van Dillen* (*J. G.*). Bronnen tot de Geschiedenis van het bedrijven en het gildewesen van Amsterdam. *T. I* : 1512-1611. *T. G.*, 1930.
- Veitch* (*George S.*). The struggle for the Liverpool and Manchester railway. *T.*, n° 1497.
- Venturini* (*Maria*). Vita ed attività dello « Scriptorium » Veronese nel secolo XI. *A. st. it.*, 1930, 306.
- Vulliaud* (*Paul*). Les Rose-Croix lyonnais au XVIII^e siècle. *R. H. Égl.*, 1930, 299.
- Vis* (*Henri de*). Homélies coptes de la Vaticane, t. II. *R. C.*, 1930, 300 (précieux recueil de sermonnaires coptes).
- Wadia* (*A. S.*). The message of Moses. *Q. R.*, octobre 1930 (paraît admettre les miracles de Moïse relatés dans l'Exode).
- Wagner* (*Donald O.*). The Church of England since 1854. *T.*, n° 1499 (bonne étude sur les réformes sociales tentées par l'Église anglicane).
- Wahrmund* (*Ludwig*). Quellen der Geschichte des romanisch-kanonischen Prozess im Mittelalter. *R. H. Dr.*, 1930, 542 (t. IV, fasc. 1-2, contenant les « Excerpta legum edita » du docteur bolonais Bulgarus et la « Summa Quicumque vult » de Jean Bassien).
- Wake* (Miss *Joan*). A copy of papers relating to musters, bacons, subsidies, etc., in the county of Northampton, 1586-1623. *E. H. R.*, 1930, 650.
- Warner* (*Wellman J.*). The Wesleyan movement in the industrial Revolution. *A. H. R.*, XXXVI, n° 1.
- Webb* (*Sidney et Beatrice*). English local government : English poor law history. The last hundred years. *E. H. R.*, 1930, 660 (fin de cet admirable ouvrage).
- Weill* (*Raymond*). Bases, méthodes et résul-

- tats de la chronologie égyptienne. Compléments. *R. C.*, 1930, 337.
- Weinbaum (Martin)*. Verfassungsgeschichte Londons 1066-1263. *E. H. R.*, 1930, 674 (conscientieux et instructif).
- Wellesley (Hon. F. A.)*. The diary and correspondence of Henry Wellesley, first Lord Cowley, 1790-1846. *T.*, n° 1496 (important).
- Wermeer (H. B. C. W.)*. Het traktaat « Ortus et decursus ordinis Cartusiensis van Hendrik Egger van Kalkar ». *T. G.*, 1930.
- Wilamowitz* Bibliographie, 1868-1929. *R. C.*, 1930, 292 (très utile instrument de travail).
- Wingfield-Stratford (Esmé)*. The Victorian tragedy. *T.*, n° 1499.
- Woodruff (Helen)*. The illustrated mss. of Prudentius. *T.*, n° 1497.
- Wright (C. J.)*. Miracle in history and in modern thought. *Q. R.*, 1930, octobre (ouvrage courageux).
- (Miss J. A.). Spanish documents concerning english voyages to the Caribbean, 1527-1568. *E. H. R.*, 1930, 683.
- Zatschek (Heinz)*. Studien zur mittelalterlichen Urkundenlehre. *B. Éc. ch.*, 1930, 172 (dur à lire, mais substantiel).
-

CHRONIQUE

France. — Le 3 juin 1929 est mort à Paris M. Raymond FOULCHÉ-DELBOSC, à l'âge de soixante-cinq ans. Il avait fondé en 1894 la *Revue hispanique*, qu'il dirigea sans défaillance jusqu'à sa mort. On lui doit *Une étude bibliographique sur Fernan Perez de Gusman* (1907), une édition des *Gestas del rey don Jaime de Aragón* (1909), un mémoire sur *L'authenticité de la « Guerra de Grenada contra los Moriscos »*, attribuée à don Diego de Mendoça (1915), accompagné de *Documents sur la guerre de Grenada*, etc. Sa contribution à la *Revue hispanique* a été considérable.

— Le pasteur Mathieu LELIÈVRE est mort le 9 août 1930, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On lui doit une *Vie de John Wesley* (1868), plusieurs fois rééditée et chaque fois plus ou moins refondue ; une *Histoire de méthodisme dans les îles de la Manche* (1885) ; des *Portraits et récits huguenots* (2^e édit., 1903) ; il avait commencé une *Étude sur l'histoire morale et religieuse du protestantisme français*, de la Révocation à la Révolution, dont la première partie seule, jusqu'en 1715, a paru en feuilleton dans l'*Évangéliste*.

— M. Jean BRUNHES, qui est mort le 25 août 1930 (né à Toulouse le 26 octobre 1869), après avoir débuté par des études de géographie physique ou physico-économique, s'était franchement tourné vers la géographie humaine. Il lui avait consacré d'abord un ouvrage de doctrine et de méthode (*La géographie humaine, essai de classification positive, principes et exemples*), dont le succès en a rendu nécessaire une troisième édition considérablement augmentée, puis les deux volumes de la *Géographie humaine de la France*, qui forment l'introduction de l'*Histoire de la Nation française* de M. Hanotaux, et enfin, en collaboration avec M. C. Vallaux, *La géographie de l'histoire, géographie de la paix et de la guerre sur terre et sur mer*, dont la première partie est de théorie, la seconde d'application à la Grande Guerre et à ses résultats. Parmi les disciples de Vidal de La Blache, qui fut le véritable créateur de l'école géographique française, l'incomparable éveillé et semeur d'idées, il avait choisi le domaine le plus voisin de l'histoire. Ses dons naturels d'éloquence et de séduction personnelle ont beaucoup contribué, d'une part à faire pénétrer jusque dans le grand public les idées qu'il avait reçues de son maître et développées suivant la pente de son esprit et d'autre part à maintenir entre la géographie et l'histoire l'intime collaboration, l'union dont est inspirée et pénétrée toute l'œuvre de Vidal de La Blache.

— La *Revue historique* a compté parmi ses collaborateurs Maurice PROU, décédé le 6 octobre 1930, et doit un hommage ému à cet érudit excellent, qui, dans presque tous les domaines de la science médiévale, laisse des œuvres remarquables par leur nouveauté, leur rigueur, leur minutieuse précision. Né le 28 décembre 1861 à Sens, où il a voulu être enterré, il a consacré une partie de son travail scientifique

à son pays natal et a été le principal animateur de la Société archéologique de Sens, dont le *Bulletin* contient beaucoup de mémoires signés de lui. Mais il a passé la plus grande partie de sa vie à Paris, tout en déplorant amèrement l'existence agitée qu'on y mène et dont souffrait sa frêle santé. Au sortir de l'École des chartes et de l'École française de Rome, il entra au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale et s'y révéla un numismate de première valeur. Il remplaça Giry en 1900, comme professeur de diplomatique, et Paul Meyer, en 1916, comme directeur, à l'École des chartes. Bien qu'il se plaignît fort de ne pouvoir consacrer tout ou presque tout son temps à la recherche historique, il aimait agir, diriger, créer, encourager les œuvres et les hommes. Il a organisé des musées ; il a dirigé pendant vingt-cinq ans le *Bulletin de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques* ; il a contribué à fonder la revue *le Moyen Age* ; une fois élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1910, il a fait partie d'un grand nombre de commissions de l'Institut, notamment de celle qui est chargée de publier la collection des Chartes et diplômes. Mais c'est surtout à l'École des chartes qu'il a donné la mesure de son ardente activité. Il avait une affection filiale pour l'École ; il en connaissait parfaitement le passé, les traditions, les gloires, et il l'a bien prouvé quand il a organisé, au prix de beaucoup de peine et avec plein succès, le centenaire de cet établissement en 1921 ; le *Livre du Centenaire*, qui contient une histoire de l'École des chartes et un exposé très intéressant des services qu'elle a rendus pour la connaissance du Moyen Age, est son œuvre. Il avait des idées essentiellement conservatrices, dont rien ne put le faire démoder, sur la mission de l'École, qui était « de restaurer la méthode des Bénédictins et de ne fonder l'histoire que sur l'étude directe des documents ». Certes, il se préoccupait de trouver des emplois pour ses élèves, mais son principal désir était d'en faire des savants. Au-dessus de toutes les contingences, il plaçait « la science », et ses amis savent avec quel accent sincère et émouvant de respect et de pitié il prononçait ce beau mot. Il ne voulait pas que l'École des chartes devint un Institut technique, où les futurs archivistes et bibliothécaires seraient surtout dressés à faire, en n'importe quelle discipline, les inventaires et les fiches que demande (à bon droit, du reste) le public. Il voyait les étudiants et anciens étudiants en histoire de nos Facultés des lettres s'adonner de plus en plus aux recherches relativement aisées qu'on peut faire dans les archives modernes, et il n'était pas seul à penser que l'étude difficile du Moyen Age serait à peu près abandonnée, si les impatientes et les imprudents réussissaient un jour à modifier la destination première de l'École des chartes. — Malgré tant d'heures consacrées à la défense de l'établissement qu'il dirigeait et à des tâches collectives, Maurice Prou a laissé des publications considérables, dont la variété atteste une culture très étendue, et une possession complète des moyens dont un médiéviste doit disposer. Au début de sa carrière, il a été surtout un numismate ; mais son *Catalogue des Monnaies mérovingiennes* (1892) et des *Monnaies carolingiennes* (1896) de la Bibliothèque nationale, les mémoires divers qu'il a publiés sur les monnaies communales, seigneuriales et royales, montrent qu'il voyait dans la numismatique une source de l'histoire générale, et non un passe-temps de collectionneur ou d'artiste. Archéologue, épigraphiste, il était versé dans les antiquités de la période gallo-romaine comme dans celles du Moyen Age ; il a étudié notamment les monuments de Sens et de la région. Paléographe, il a fait un *Manuel de paléographie latine et française* et un choix de fac-similés que tous les érudits connaissent. Diplomatiste et éditeur de textes, il a donné un véritable modèle de publication de chartes dans

son beau *Recueil des actes de Philippe I^{er}* ; avec Vidier, il a recueilli les *Chartes de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire* ; avec Julliot, il a publié le *Livre des reliques de Saint-Pierre-le-Vif* de Geoffroi de Courlon ; il a édité les *Registres du pape Honorius IV*, en un volume qui mérite une mention particulière parce qu'il est complet, c'est-à-dire avec son Index. On lui doit encore le *De Ordine Palatii* de Hincmar, la *Chronique* de Raoul Glaber. Historien du droit et des institutions de la France, historien de la papauté, il a abordé avec le même succès toutes les périodes du Moyen Âge. Son petit livre sur la *Gaule mérovingienne* est un guide précieux pour l'étudiant. Sa thèse sur les *Coutumes de Lorris et leur propagation aux XII^e et XIII^e siècles*, qui lui valut le diplôme d'archiviste paléographe en 1884 et fut publiée la même année, témoignait déjà d'une parfaite sûreté de critique et fixait exactement l'aire d'extension de ce privilège fameux. Il laisse des travaux à peu près achevés sur les institutions de Provins, de Fleurance (Gers). Dans son mémoire sur la *Nature du service militaire dû par les roturiers aux XI^e et XII^e siècles* (*Revue historique*, t. XLIV, 1890), il a très bien montré, par l'étude de l'amende frappant les défaillants, que le principe de ce service était carolingien ; il s'est toutefois trompé, quand il a émis l'avis que la charge militaire ne pesait que sur les hommes libres, comme à l'époque carolingienne. Il reconnaissait très volontiers ses erreurs ; il avait l'habitude de dire : « Tout le monde fait des gaffes » et haussait les épaules en parlant des pontifes de la science, qui déclarent une fois pour toutes leur infaillibilité. Enfin, dans son étude sur les *Relations du pape Urbain V avec les rois Jean II et Charles V*, il a abordé l'histoire du XIV^e siècle et de la papauté d'Avignon, ajouté à nos connaissances sur les Grandes Compagnies, sur les préludes du retour à Rome et du Grand Schisme. Il ne pouvait pas comprendre qu'un érudit ne s'intéressât point à toutes les manifestations de la vie dans la période qui fait l'objet de ses études. La variété et la valeur de ses travaux le rattachent à la lignée des grands médiévistes du XIX^e siècle. Son œuvre est un des boucliers que ces bons ouvriers ont ciselés pour la « défense et illustration » de l'École des chartes.

PETIT-DUTAILLIS.

— Nous avons appris avec un vif chagrin la mort de M. Robert PARISOT. Il était né à Nancy le 23 février 1860 et il se destina d'abord à la carrière militaire. Il passa par l'École Saint-Cyr de 1879 à 1881 et fut nommé sous-lieutenant au 79^e régiment d'infanterie, en garnison à Nancy ; mais, là, il fut saisi par une véritable vocation historique et démissionna de l'armée pour se consacrer, en suivant les cours de la Faculté des lettres, à l'étude de l'histoire. Il conquist bien vite ses grades universitaires, passa son examen de licence et fut reçu dans un excellent rang au concours d'agrégation en 1888 ; puis, aussitôt, il se mit à la rédaction de ses thèses de doctorat qu'il soutint en Sorbonne le 8 février 1898. Elles sont consacrées à la Lorraine, et M. Parisot s'y annonça comme un remarquable « lotharingiste ». La thèse française : *Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens (843-923)*, est un véritable modèle de critique historique ; tous les textes de l'histoire lorraine aux IX^e et X^e siècles sont passés en revue et commentés avec une grande sagacité ; rejetant le détail légendaire, il expliqua comment la légende a pu se former, comment s'est fondée la vérité historique sur des bases solides ; puis, franchissant l'intervalle entre les années 923 et 959, il a réuni dans une excellente thèse latine tous les documents que nous possédons sur la première dynastie des ducs de Haute-Lorraine (959-1033). M. Parisot fut déclaré digne du grade de docteur avec

la mention *très honorable* par un jury où figuraient MM. Luchaire, Bayet, Seignobos, Ch.-V. Langlois ; peu après, l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui décernait le grand prix Gobert, sur un rapport d'Arthur Giry.

Cependant, M. Parisot avait été nommé professeur au lycée de Bar-le-Duc ; puis, le 24 juillet 1902, il était appelé à la chaire d'histoire de l'Est de la France qu'avait précédemment créée la ville de Nancy. Il continua d'abord ses études d'érudition, traduisit en français sa thèse latine, en y ajoutant des développements nouveaux et assura, pendant un certain temps, la publication des *Annales de l'Est*, puis, à partir de 1905, la partie relative à la Lorraine dans les *Annales de l'Est et du Nord*. Quand cette publication disparut, il présida à la publication de la *Bibliographie lorraine*, dont nous avons ici rendu compte à diverses reprises. Avec quel soin il analysait les moindres articles sur sa province natale et en indiquait la valeur ; avec quels scrupules il établissait les tables qui permettent de se retrouver dans un tel répertoire ! Mais M. Parisot a fait mieux. Il a écrit une grande histoire de Lorraine depuis les origines jusqu'à nos jours, en comprenant sous ce nom de Lorraine le duché de Lorraine, le duché de Barr et les Trois-Évêchés¹. Le tome I, des origines à 1552, parut en 1919 et a été écrit alors que Nancy était exposée aux bombardements des Allemands ; le tome II, de 1552 à 1789, porte le millésime de 1922 ; le dernier, de 1789 à 1919, celui de 1924 (on y trouvera un résumé des opérations militaires dans la Lorraine pendant la Grande Guerre et un récit des bombardements que subit la ville de Nancy). A cette œuvre, l'Académie française a accordé le grand prix Gobert. M. Parisot a obtenu ainsi deux fois ce prix, la première fois, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui a reçu la mission de récompenser chaque année « le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France » ; la deuxième fois, de l'Académie française, qui doit couronner « le morceau le plus éloquent d'histoire de France ». Les deux grands ouvrages qui encadrent la vie scientifique et littéraire de Parisot répondent bien à cette double définition.

Robert Parisot venait d'atteindre sa soixante-dixième année et avait obtenu sa retraite, quand il fut atteint par un mal cruel qui vient de l'emporter, le 2 novembre 1930.

Chr. PFISTER.

— L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Thorel à M. Étienne FONDÈRE : *Nécessité de l'histoire et, en particulier, de l'histoire nationale, dans l'enseignement*. Elle a récompensé les livres de M. André ALLIX, *L'Oisans* ; du capitaine de régates LAURENS, *Précis d'histoire de la guerre navale, 1914-1918*, et de M. Albert MATHIEZ, *La réaction thermidorienne*.

— L'Académie des beaux-arts a partagé le prix Thorlet entre M^{lle} DUFOUR : *Catalogue manuscrit des gravures de la bibliothèque de l'Institut* ; MM. Hubert PERQUIN : *Études poétiques sur l'art français et sur l'art étranger* ; Émile MAGNE : *Nicolas Poussin*, et le président de la Société d'iconographie parisienne ; — le prix Bordin entre MM. Louis GODEFROY : *L'œuvre gravé d'Adriaen Van Ostade*, et Gabriel ESQUER : *Iconographie historique de l'Algérie* ; — le prix Bernier entre MM. Raymond ESCHOLIER : *Delacroix* ; A. FONTAINE : *Les collections de l'Académie royale*

1. M. Parisot a fondé en 1926 une Fédération historique lorraine groupant les Sociétés savantes des quatre départements lorrains, auxquelles viennent s'adjoindre chaque année en un Congrès les savants français établis dans le pays de la Sarre.

de peinture et de sculpture ; HÉROLD et VUAFLART : *Jean de Julienne et les graveurs de Watteau* ; GIACOMETTI : *La vie et l'œuvre de Houdon* ; MAUMENÉ et d'HARCOURT : *Iconographie des rois de France* ; PAUL JARRY : *Les hôtels du faubourg Saint-Antoine*.

— Le prix littéraire de 8,000 francs, fondé par le Comité de l'Afrique du Nord en vue de récompenser « les écrivains français qui auront le mieux contribué à faire connaître et apprécier l'œuvre accomplie par la France dans l'Afrique du Nord », vient d'être attribué pour l'année 1930 : M. E. F. GAUTIER a reçu un prix de 6,000 francs pour son ouvrage *Un siècle de colonisation* et pour l'ensemble de son œuvre nord-africaine ; M. Gabriel ESQUER, une récompense de 2,000 francs pour son *Iconographie historique en Algérie* et son ouvrage *La prise d'Alger en 1830*.

— Le prix de l'*Europe nouvelle*, destiné à récompenser le meilleur ouvrage politique de l'année, a été décerné à M. Salvador DE MADARIAGA pour son ouvrage : *Anglais, Français, Espagnols*. L'auteur, né à la Corogne (Espagne), ancien directeur de la Section du désarmement au secrétariat de la Société des nations, est actuellement professeur de littérature espagnole à l'Université d'Oxford.

— « JOURNÉES HISTORIQUES » de 1830 (30, 31 oct., 1^{er} nov. 1930). — Le Comité français des sciences historiques et la Société d'histoire moderne avaient eu l'excellente idée de réunir leurs adhérents français et étrangers pour commémorer les mouvements libéraux et nationaux de 1830. Les séances de travail (au nombre de quatre) avaient attiré à la Sorbonne, en dehors de nos compatriotes, de nombreux historiens belges, des Polonais, un Italien, un Grec, c'est-à-dire des représentants des peuples qui ont été le plus directement secoués par les révolutions de l'époque romantique. Dans ces très fécondes réunions, on a étudié notamment les sources de l'histoire de 1830 en Pologne (M. Handelsman), en France (MM. Ch. Schmidt et A. Rigault), en Belgique (commandant Lasseray), l'état des esprits en Belgique aux environs de 1830 (le R. P. Léopold Willaert), sans oublier l'« idée favorite » de Talleyrand, c'est à savoir le singulier projet de partage très « ancien régime » que le vieux renard gardait en réserve dans l'hypothèse, qui lui paraissait certaine, où l'indépendance belge ne serait pas viable. M. le chanoine de Lannoy, rompant avec les traditions de l'histoire bénisseuse et académique, nous a donné là une excellente leçon de critique et démontré, comme l'a souligné M. Charléty, qu'une fois de plus l'illustre diplomate s'était lourdement trompé. M. Gallavresi a rappelé la participation des exilés italiens aux journées révolutionnaires, M. Tokarz celle des officiers français à cette guerre polono-russe qui fut le salut des révolutions française et belge. Une série de communications ont permis de saisir les répercussions des Trois Glorieuses en province (MM. Prentout sur Caen, Contamine sur Metz, Louis Villat sur Besançon), etc., etc. Dans le grand amphithéâtre, une soirée artistique nous fit entendre, avec d'admirables études de Chopin, des morceaux qui, en dépit de leur médiocrité musicale, ont tenu leur place dans l'histoire de la révolution. Mais auparavant, un vrai régal attendait les auditeurs : une causerie de M. van Kalcken, dont l'humour charmant laissait transparaître une connaissance intime du mouvement bruxellois, « révolution légale » et sagement bourgeoise, que les circonstances — à l'insu, contre le vœu, parfois en l'absence de ses chefs — transformèrent en une révolution pour de bon, nationale et populaire. Enfin, le 1^{er} novembre, sous la très érudite et très aimable direction de M. Vitry, les membres de ce petit Congrès eurent la surprise de découvrir, aux portes de Paris, un véritable joyau, chef-d'œuvre de Mansart. Devant la noblesse d'une architecture qui annonce le grand

siècle avec quelque chose de plus souple et de plus aisé, en contemplant une décoration sculpturale qui s'apparente aux plus belles œuvres du temps de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV, même en évoquant le souvenir de Voltaire dans un coin du palais où triomphe l'art de Clodion et de ses émules, ils se sentaient d'abord très loin de 1830. Mais le château du président de Maisons s'appelle aujourd'hui Maisons-Laffite, ayant appartenu au banquier qui joua un si grand rôle dans les événements de Juillet. L'exposition, ingénieusement constituée par M. Vitry, nous replongeait dans cette révolution bourgeoise d'où un ingénieux escamotage fit sortir « la meilleure des républiques ». Portraits de personnages solennels, dont la vanité semble poser pour la postérité un « Lafayette en cheveux blancs », dont la rudesse auvergnate rappelle fort mal le charmant écervelé de 1776 — des assemblées de politiciens qui n'ont pas eu, hélas ! l'heur d'être groupés par le pinceau d'un Franz Hals, des images populaires et caricatures, ce fut une vraie promenade à travers le Paris d'il y a cent ans, du Palais-Royal au pont d'Arcole. Il convient donc de féliciter hautement M. Charléty de s'être souvenu à point que le recteur de l'Université était un historien, MM. Coville et Camille Bloch d'avoir si bien, avec lui, organisé ces « journées ». Rendons également hommage à leurs excellents auxiliaires, MM. Pierre Renouvin et Léon Cahen.

Henri HAUSER.

— Les changements que la Commission internationale de coopération intellectuelle, dans sa session de juillet, et le Conseil de la Société des Nations, dans celle de septembre, ont décidé d'apporter dans le personnel et l'organisation de l'Institut international de coopération intellectuelle de Paris sont propres à suggérer quelques réflexions qui ne manquent pas d'intérêt historique. N'est-il pas frappant, tout d'abord, d'observer avec quel scepticisme ironique et quelle indifférence profonde l'immense majorité des intellectuels français ont accueilli cet Institut dès ses débuts et en suivent les évolutions ? M. Paul Valéry, intellectuel irrécusable, a donné dans un récent discours les raisons de cette attitude, qui, au fond, se ramènent à une : c'est que l'intelligence ne veut pas se laisser embrigader et bureaucratiser. Or — ni la personne ni le mérite du nouveau directeur n'étant en cause ici — voici que le choix, pour la direction de l'Institut, d'un fonctionnaire du secrétariat général de la Société des Nations, éprouvé depuis dix ans dans d'autres besognes toutes politiques, semble marquer un nouveau progrès de cette tendance à la bureaucratisation, et montrer en même temps que, dans le monde officiel, la coopération intellectuelle est tenue avant tout pour affaire politique. La direction des relations intellectuelles universelles paraît être désormais regardée comme un poste d'avancement pour fonctionnaires de la *S. D. N.* N'est-il pas curieux, alors, de constater que toute l'organisation internationale, que ses créateurs et ses panégyristes déclaraient appelée à assurer dans le monde le triomphe de la démocratie, tend de plus en plus à concentrer les fils des plus grandes affaires de l'univers aux mains d'un groupe de fonctionnaires internationaux, plus liés par l'esprit de corps, plus absolus dans l'exercice de leur mission, plus soustraits à tout contrôle sérieux et efficace qui n'étaient et que ne sont les gouvernements nationaux, si souvent accusés de n'être pas démocratiques ? Qu'un de ceux-là présente comme le texte authentique d'un rapport d'enquête un papier « remanié », il sera au moins interpellé ; or, la chose a eu lieu à Genève, pour la Coopération intellectuelle, et nul n'a soufflé mot. Les intellectuels français, spécialement l'Université, sentiront, certes, tout le prix du *testimonium paupertatis* que leur a décerné la représentation de la

France à Genève en écartant, en jugeant presque indignes d'examen, deux ou trois candidatures qui, si elles ne se posaient pas elles-mêmes, s'imposaient ; et — toute fausse pudeur serait ici hypocrisie — ils noteront que la direction d'un Institut international, qui est encore à la recherche des moyens de justifier son existence, est mieux dotée que le plus haut des postes universitaires français. Mais surtout ils ne songeront ni sans regrets ni sans amertume à tout ce qu'avec les quelque quinze millions qui ont été jusqu'ici pris aux contribuables français pour assurer le fonctionnement de cet Institut international, dont la France alimente le budget à concurrence des neuf dixièmes, on aurait pu faire d'efficace pour aider la production intellectuelle française, si cruellement menacée et, par là même, servir de la seule manière qui soit réelle et féconde la cause de l'intellectualité internationale.

— Donation Carnegie pour la paix internationale. Le Bulletin n° 6 (Paris, boulevard Saint-Germain, 173 ; prix : 4 fr.) contient les trois conférences suivantes, lues et discutées en 1930 à la Hochschule für Politik de Berlin : 1° *La guerre d'agression comme problème de droit international*, par M. Oesten UNDEN, professeur de droit à l'Université d'Upsal, ancien ministre et membre du Conseil de la Société des Nations ; 2° *L'Espagne, l'homme et le peuple*, par M. Karl VOSSLER, professeur de philologie romane à l'Université de Munich et ancien recteur de cette Université ; 3° *Démocratie française et démocratie allemande*, par M. Edmond VERRET, professeur de langue et littérature allemandes à l'Université de Strasbourg.

A ce même ordre d'idées se rattache la création, par la Faculté des lettres de l'Université de Paris, d'un Institut d'études germaniques, dont le directeur sera M. Henri Lichtenberger ; ce sera un atelier de rapprochement et de travail en commun pour les hommes de bonne volonté des deux côtés du Rhin.

— La librairie Rieder inaugure une réédition mise à jour de la « Collection des états contemporains », dirigée par MM. Pierre Caron et Michel Lhéritier. Le premier volume, par M. Louis PERRET, est consacré à la *Finlande* ; le second, par M. Marcel SEGRESTE, à la *Lettonie* (avec une préface de M. Henri Hauser). Le prochain volume sera consacré à la *Roumanie* ; puis viendront l'*Autriche*, par M. DUNAN ; la *Tchécoslovaquie*, par M. EISENMANN ; la *Grèce*, par M. LHÉRITIER ; la *Bulgarie*, par M. LANOUCHE ; la *Pologne*, par M. MANSUY, etc.

— La librairie H. Champion a mis en vente les fascicules 13 et 14 du *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle*, par M. Edmond HUGUET ; ils vont de *terrier* à *clou*.

— Nous avons reçu de M. Jean RÉGNÉ, archiviste de l'Ardèche, un *Répertoire des plus anciennes délibérations municipales conservées dans les communes ou déposées aux archives de l'Ardèche*. Une introduction indique les nouvelles acquisitions faites par les archives et par la bibliothèque du département jusqu'au 1^{er} juillet 1930 (Annonay, impr. Décombre, 25 p.).

Belgique. — Le premier Congrès international de géographie historique s'est tenu à Bruxelles, Liège et Anvers du 11 au 14 août 1930, sous le patronage de M. Henri Pirenne, président, du ministre des Sciences et des Arts (M. Vauthier), des recteurs des Universités de Bruxelles, de Gand, de Liège, de Louvain, du président de la Commission royale d'histoire. Le travail fut réparti en sept sections : géographie politique, géographie rurale et urbaine, géographie ecclésiastique,

moyens de communication, géographie linguistique, géographie physique, topographie historique. On a formé le vœu que le remarquable *Atlas historique de la France* de Longnon fût poursuivi.

Égypte. — Par décret du 7 mai 1930, le roi d'Égypte a créé au Caire et pris sous son patronage une Société qui se propose « de subventionner la recherche, l'étude et la publication de papyrus grecs, latins, coptes et, éventuellement, démotiques et arabes, d'encourager toutes initiatives se rapportant à l'enseignement de la papyrologie et aux recherches papyrologiques en Égypte ». M. Pierre Jouguet a été, par le même décret, nommé président de la Société.

Empire byzantin. — Le troisième Congrès international des études byzantines s'est tenu à Athènes du 12 au 18 octobre 1930. Il avait été admirablement organisé, grâce aux efforts du comité préparatoire, de son président Simos Ménardos, de son secrétaire général Anastase Orlandos. Des délégations nombreuses des gouvernements et des Académies ou Universités avaient répondu à leur appel. La plupart des historiens, des philologues, des juristes, des archéologues, dont les travaux sur Byzance sont connus de tous, étaient présents. Quatre sections avaient été formées : *philologique, historique, droit et médecine, archéologique*. Les séances avaient lieu le matin dans les locaux de l'Université ; le programme était, en général, très chargé, ce qui empêchait parfois de donner aux discussions le développement désirable. Dans les séances des sections réunies, on a entendu Ch. Diehl parler de la légende de l'empereur Théophile, A. Heisenberg de l'état de la science byzantine depuis la guerre, Iorga des grandes familles byzantines en Roumanie, G. Millet du psautier byzantin à illustrations marginales, le poète Palamas des hérédités byzantines dans la poésie néo-hellénique, H. Grégoire des sources de Digénis Acritas. L'après-midi était consacré à des visites de monuments ou à d'agréables et brillantes réceptions. Le professeur Sotiriou fit les honneurs du nouveau Musée d'art byzantin, construit rue de Kephissia, et où les vestiges intéressants de l'Athènes byzantine sont présentés dans un cadre vraiment artistique. La visite des églises byzantines d'Athènes, celle de l'Acropole, celle de l'admirable collection d'icônes de M. Loverdo, une audition de musique byzantine à la cathédrale, un défilé pittoresque des costumes grecs de tous les âges dans le cadre grandiose du Stade Panathénaique, remplirent les autres journées. Par une délicate attention, le maire d'Athènes avait offert aux membres du Congrès un déjeuner en plein air dans les bois de pins qui entourent les restes du monastère de Daphni. Enfin, les séances terminées, le Comité organisa un admirable voyage d'études : le 20 octobre, les congressistes s'embarquèrent sur un somptueux navire de la Compagnie hellénique et, le jour suivant, ils visitèrent le site pittoresque de Monemvasia avec ses murailles vénitiennes, ses églises byzantines et son château français. Le 22 octobre, des automobiles les transportaient à Mistra. La visite de ce prodigieux ensemble de monuments byzantins clôtura magnifiquement les travaux du Congrès. A la demande du gouvernement bulgare, il a été décidé que le prochain Congrès se tiendrait à Sofia.

Louis BRÉNIER.

— Le 14 décembre 1930, les anciens élèves, confrères et amis de M. Charles DIEHL lui ont remis, au cours d'une réception intime, deux volumes de *Mélanges*, composés en l'honneur du soixante-dixième anniversaire de sa naissance et qui sont un juste hommage dû non seulement aux admirables travaux par lesquels il a

renouvelé en France l'histoire du Moyen Age byzantin, mais aussi, comme on le lui a dit très justement, à l'intérêt qu'il a su exciter chez de nombreuses générations d'étudiants, ainsi que dans le grand public du monde entier, pour cette civilisation byzantine, dont l'étude avait gardé un caractère hermétique et dont la réputation ne s'était guère améliorée depuis les anathèmes des philosophes du XVIII^e siècle. L'œuvre admirable de Charles Diehl a consisté à remettre Byzance à sa place dans l'histoire du Moyen Age, et tous ceux qui étaient réunis autour de lui, et dont quelques-uns étaient venus de loin, lui ont souhaité la longue continuité d'une activité qui honore la science et la France.

Les deux volumes de *Mélanges* sont dus aux soins de MM. Ebersolt et Guillard ; ils ont paru à la librairie Ernest Leroux sous le titre : *Mélanges Charles Diehl ; études sur l'histoire et l'art de Byzance* (gr. in-4^e, xxxi-308 et 227 p., XIX planches et 238 illustrations). Le tome I est consacré à l'histoire et le tome II à l'art ; le tome I est précédé d'une bibliographie complète des publications de M. Diehl. Nous ne saurions donner à cette place une analyse complète des quarante-six articles qui composent ce bel ouvrage, et qui sont dus aux principaux byzantinistes de France et d'Europe. Nous y reviendrons en un moment plus propice.

Louis BRÉHIER.

— Nous apprenons avec un vif regret la nouvelle du décès subit du professeur Auguste HEISENBERG, de l'Université de Munich, à l'âge de soixante et un ans. Quelques jours auparavant, nous l'avions rencontré au Congrès des Études byzantines d'Athènes et il y avait montré une activité qui était loin de laisser prévoir cette fin prématurée. La disparition d'Heisenberg est une grosse perte pour les études byzantines, dont il était un des plus brillants représentants en Europe. Collaborateur et disciple de Krumbacher, il s'orienta vers la philologie et la littérature byzantines. Pourvu en 1900 d'une mission dans les bibliothèques d'Italie, il en rapporta un volume d'*Analecta* (Wurzbourg, 1901), où il traçait les plans de ses futures éditions de chronographes byzantins. Dès 1903, il publiait celle de Georges Acropolita, en utilisant pour la première fois la rédaction plus étendue de sa chronique contenue dans le Cod. Ambros. A 202. Il avait déjà en 1896 donné la première édition de l'autobiographie et des vers de Nicéphore Blemmydès (1197-1272). Il entreprit ensuite des travaux sur Nicolas Mesarites, auteur fécond et intéressant du début du XIII^e siècle, resté entièrement inédit. Heisenberg n'a pu en publier que des fragments (Wurzbourg, 1907), ainsi que sa description des mosaïques des Saints-Apôtres, dans son ouvrage capital : *Grabeskirche und Apostelkirche* (2 vol. Leipzig, 1908), où il essaye de restituer, à l'aide des textes, les basiliques constantiniennes du Saint-Sépulcre à Jérusalem et des Saints-Apôtres à Constantinople. A la mort de Krumbacher, en 1910, Heisenberg lui succéda comme directeur de la *Byzantinische Zeitschrift*, à laquelle il sut conserver la méthode d'exposition si remarquable imaginée par son fondateur, d'abord avec la collaboration de Paul Marc et, plus récemment, de Franz Dölger. Heisenberg avait pris une part très active aux Congrès des Études byzantines de Belgrade en 1927 et d'Athènes en 1930. A l'occasion de ses soixante ans, ses anciens élèves, ses confrères, non seulement d'Allemagne, mais de toute l'Europe, lui avaient offert un volume de *Mélanges* (t. XXX de la *Byzantinische Zeitschrift*), juste hommage rendu au savant dont la carrière scientifique a eu une si grande unité et dont les magnifiques travaux ont rendu de si grands services aux études historiques. Voici le titre de ce volume : *Festgabe A. Heisenberg zum 60. Geburtstage gewidmet* (Byzantinische

Zeitschrift, t. XXX, xiv-681 p. in-8°, 16 pl. et 40 fig. Leipzig, Teubner, 1929-1930). Il comprend 111 articles originaux dus aux principaux spécialistes en études byzantines et groupés sous les chefs suivants : Littérature profane érudite. — Littérature profane populaire. — Sciences auxiliaires (papyrus, paléographie, diplômes). — Folklore. — Histoire des érudits. — Langue et étymologie. — Théologie. — Apocryphes. — Hagiographie. — Dogmatique et liturgie. — Histoire politique. — Institutions et histoire économique. — Histoire de l'Église. — Géographie et topographie. — Histoire de l'art. — Monnaies et sceaux. — Inscriptions. — Droit civil et ecclésiastique. — Histoire naturelle. L. B.

— *L'art byzantin chez les Slaves. Les Balkans*. Premier recueil dédié à la mémoire de Théodore Uspenskij (1 vol. en 2 fasc. de xv-503 p. in-4°, 307 fig. et LII planches. Paris, Geuthner, 1930 ; t. IV de la collection « Orient et Byzance »). — Ce premier recueil, destiné à honorer la mémoire de Th. Uspenskij, est précédé d'une préface de G. Millet et d'une notice de Ch. Diehl sur l'œuvre du grand byzantiniste russe. Il se termine par une bibliographie de l'art byzantin chez les Bulgares, les Serbes et les Roumains, énumérant non seulement les livres, mais les musées, les trésors, les champs de fouilles, etc..., et de répertoires tout à fait utiles. En dépit de son titre, il contient plusieurs articles purement historiques sur les rapports entre Byzance et les Slaves, dus à des maîtres comme Vasiljev, Haumant, Anastasievic, Iorga, etc... Par la beauté de sa présentation et le luxe de ses planches, ce livre fait grand honneur à l'édition française. L. B.

Grande-Bretagne. — Une nouvelle chaire d'histoire moderne a été fondée à l'Université de Cambridge, à côté de la « Regius chair » occupée par N. G. M. Trevlyan. Le premier titulaire en est M. Harold TEMPERLEY, directeur de l'*Annual Bulletin of historical literature*. — M. I. A. RICHMOND, de Queen's University à Belfast, succède à M. A. Hamilton Smith comme directeur de l'École britannique à Rome. — M. Alfred ZIMMERN a été appelé à la nouvelle chaire de relations internationales créée à l'Université de Oxford.

Italie. — L'éminent philologue Pio RAJNA est mort en novembre 1930. Il était né en 1849 à Sondrio (Valtellina) ; il était professeur à l'Institut des études supérieures à Florence. Son œuvre sur l'histoire littéraire et la philologie du Moyen Age est considérable ; nous ne pouvons ici que mentionner ceux de ses travaux qui se rapportent à nos études : *Ricerche sotto i reali di Francia* (1872) ; *Le origini dell'epopea francese* (1884) ; *Le corti d'amore* (1890) ; *A Roncisvalle ; alcune osservazioni topografiche in servizio della Chanson de Roland* (1899) ; *Un eccidio sotto Dagoberto e la legenda epica di Roncisvalle* (1901) ; *Il Rabelais giudicato da un Italiano del secolo XVI* (1904 ; extrait de la *Revue des études rabelaisiennes*) ; *Osservazioni e dubbi concernente la storia delle romanze spagnole* (1915) ; *Hugues Capet dans la « Divine Comédie »* (1924) ; *Le denominazioni trivium e quadrivium con singolare accessorio* (1928). Ses relations avec les savants français ont toujours été cordiales autant qu'étroites ; notamment avec Gaston Paris, dont il prononça l'oraison funèbre à l'Académie de la Crusca en 1904.

— Le 18^e Congrès de la Société nationale pour l'histoire du « Risorgimento italiano » a eu lieu à Palerme les 7-9 mai 1930. En avril s'est tenu à Rome le 2^e Congrès des études romaines. Dans son rapport général, le secrétaire, Carlo Galassi Paluzzi, a exposé le plan des travaux que se propose d'exécuter son promoteur : l'« Istituto di studi romani » : fondation du musée de Rome, agrandissement et

réorganisation du « Museo dell' Impero », création d'une Société pour les fouilles d'Aquilée, publication d'un volume de statuts de la région romaine et d'un volume de chants populaires du Latium, etc.

— Albano SORBELLI. *Comune di Bologna. La biblioteca comunale dell' archiginasio, nell' anno 1929* (Bologne, impr. Azzoguidi, 1930, 39 p.). — C'est le rapport adressé par le bibliothécaire au Podestà de Bologne. On y trouvera toutes indications utiles sur les acquisitions de la bibliothèque, les travaux d'agrandissement de l'édifice lui-même, dont certaines parties menaçaient ruine.

— On lit avec intérêt dans *L'Avvenire d'Italia* (5 novembre 1930) un article où M. Emilio NASALLI ROCCA annonce un livre de P. Castagnoli sur *Il cardinale Giulio Alberoni*. Le t. I est consacré au « ministre des Farnèse ». L'auteur a fait de fructueuses recherches dans les archives italiennes, surtout parmi les papiers des Farnèse conservés à Naples.

Irlande. — Le P. GROSJEAN annonce, dans les *Analecta Bollandiana* (1930, p. 361), la création, dans l'État libre d'Irlande, d'une Commission des manuscrits irlandais (10 octobre 1928). Elle est présidée par M. Eoin Mac Neill. Elle se propose de signaler, de cataloguer et, au besoin, de publier tous les textes manuscrits se rapportant à l'Irlande qui se trouvent dans les collections publiques ou privées. En attendant, elle a commencé la publication d'un recueil d'*Analecta Hibernica*, dont le premier numéro a paru en mars 1930. Les *Analecta* contiendront, en outre, les *Reports of the Irish mss. Commission*.

Saint-Siège. — Un Institut historique dominicain vient de se fonder au couvent de Sainte-Sabine à Rome ; il a pour directeur le R. P. Théry, archiviste de l'Ordre, professeur à Rome et à Paris. Nous empruntons à la *Revue des questions historiques*, 1930, p. 231, une note consacrée à ce sujet par le Fr. A. Laurent. Une œuvre s'imposait : celle de continuer le grand ouvrage de Quétif et Échard. Déjà l'archiviste de l'Ordre avait publié à Paris (1910-1914) huit fascicules concernant les auteurs dominicains morts entre 1719 et 1734. Ce travail va être continué ; la publication des *Scriptores* sera reprise sans retard et menée sans arrêt. Le R. P. Canal, sous-archiviste de l'Ordre, a entrepris une refonte complète du Bullaire. En ce qui concerne le mouvement doctrinal, on va publier les œuvres complètes du bienheureux Albert le Grand. La collection des *Monumenta* va être reprise incessamment. Une section spéciale est chargée d'étudier l'histoire de l'apostolat des Frères Prêcheurs dans les pays infidèles. L'Institut a créé, sous la direction du P. Laurent, un office bibliographique et une librairie où l'on pourra se procurer les publications des Dominicains et celles qui concernent l'Ordre. Enfin, vient de paraître la première livraison d'un *Archivum fratrum Praedicatorum*.

ERRATUM

M. Albert Meynier nous prie de rectifier l'analyse d'un article publié par lui dans la *Revue des études napoléoniennes*, n° 1 de 1930, et indiqué dans la *Revue historique*, t. CLXIV, p. 437. Il faut donc lire : « Aux chiffres de 1,700,000 Français et de 2,000,000 d'étrangers morts pour ou contre Napoléon, de 1805 à 1815, généralement adoptés par les historiens, M. A. Meynier substitue, par l'emploi de diverses méthodes concordantes, le total d'un million de morts, dont seulement 350,000 Français. D'autre part, les années 1800 à 1812 furent, en France, la période de la plus forte natalité. »

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Aakjaer (Svend)*. Villages, cadastres et plans parcellaires au Danemark, 122.
- Abercrombie (Lascelles)*. A plea for the liberty of interpreting, 204.
- Acuerdos del extinguido Cabildo de Buenos Aires*. Série II, tomes I à VII ; série III, t. I à VII ; série IV, t. I à VI, 188.
- Adamantou (Ad.)*. 'Αί γεογραφικαὶ περιπετεῖαι τοῦ ὀνομάτου, Θράκη, 326.
- Albertini (Eugène)*. L'Empire romain, 164.
- Albertoni (Aldo)*. Per una esposizione del diritto bizantino con riguardo all' Italia, 319.
- Allemagne (Henry-René d')*. Les Saint-simoniens, 1827-1837, 180.
- Allix (André)*. L'Oisans au Moyen Age ; étude de géographie historique en haute montagne, 119.
- Amos (Sir Maurice)*. The English Constitution, 209.
- Andréadès (André)*. Philippe Snowden ; l'homme et sa politique financière, 392.
- Année sociologique (l')*. Nouvelle série, t. II, 1924-1925, fasc. 1, 380.
- Annuaire de la Fédération historique lorraine*, t. II, 377.
- Athenay (Jean-Benoist d')*. Le premier administrateur de l'Alsace française, Jacques de La Grange, intendant de l'Alsace de 1673 à 1698, 1^{er} 6.
- Anthologie grecque*. I : Anthologie palatine. Texte établi et traduit par *Pierre Walz*, 303.
- Ashton (Thomas Southcliffe) et Sykes (Joseph)*. The Coal Industry in the XVIII century, 138.
- Audigier (Pierre-Jacques)*. William Pitt et la politique financière de l'Angleterre de 1782 à 1792, 144.
- Austey (Vera)*. The economic development of India, 117.
- Badey (Lucien)*. Buffon précurseur de la science démographique, 147.
- Bals (G.)*. Bisericile si mănăstirile moldovenesti din veacul al XVI lea, 1527-1582, 337.
- Bănescu (N.)*. La domination byzantine sur les régions du Bas-Danube, 326.
- Chipiru si scene din Bizant, 307.
- Barbagallo (Corrado)*. La origini della grande industria contemporanea, 1750-1850, t. II, 135, 370.
- Barbour (Violet)*. Dutch and English Merchant Shipping in the XVII century, 133.
- Bataillon (Marcel)*. Sur André de Gouvea, principal du collège de Guyenne, 210.
- Batiffol (Pierre)*. Saint Grégoire le Grand, 321.
- L'empereur Justinien et le siège apostolique. Recherches de science religieuse, 321.
- Bayet (Jean)*. Herclé. Étude critique des principaux monuments relatifs à l'Hercule étrusque, 338.
- Baynes (Norman H.)*. A bibliography of the Works of J. B. Bury, 306.
- Beardwood (Alice)*. Alien Merchants and the English Crown in the later XIV century, 133.
- Beaujeu (Renaut de)*. Le bel inconnu ; édité par G. Perrie Williams, 383.
- Beer (Max)*. Histoire générale du socialisme et des luttes sociales. T. I : L'antiquité ; trad. par *Marcel Ollivier*, 155.
- Beeson (Charles Henry)*. Lupus of Ferrieres as scribe, and text, 354.
- Benson (E. F.)*. Ferdinand Magellan, 206.
- The life of Alcibiades, 350.
- Bertram (Sir Anton)*. The colonial service, 206.
- Bibliographie lorraine*. T. IX : Janvier 1926-31 décembre 1927, 377.
- Bibliographie des travaux de droit romain en langue française*, 386.
- Bigwood (Georges)*. Un marché de matières premières : laines d'Angleterre et marchands italiens vers la fin du XIII^e siècle, 133.
- Boissonnade (P.) et Charliat (P.)*. Colbert et la Compagnie de commerce du Nord, 1661-1689, 130.
- Bondoïs (Paul-M.)*. Colbert et la fabrication du bas, 137.
- Bonnet (Pierre)*. La commercialisation de la vie française, du Premier Empire à nos jours, 114.
- Bordas (Henri)*. Tarare, 119.
- Bousquet (G.-H.)*. Institutes de science éco-

- nomique. T. I : Introduction à la science économique, 181.
- Bozer (C. R.)**. The Journal of Marten Harpertssoon Tromp., anno 1639, 205.
- Brandi (Karl)**. Gegenreformation und Religionskriege, 172.
- Bratianu (G. I.)**. Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e siècle, 330.
- Brissaud (J.)**. Le régime de la terre dans la société étatiste du Bas-Empire, 330.
- Brockbank**. The diary and letter book of the Reverend Thomas Brockbank, 1671-1709; edited by **Richard Trappes-Lomax**, 392.
- Brown (W. E.)**. The achievement of the Middle Ages, 380.
- Brunot (Ferdinand)**. Histoire de la langue française, des origines à 1900. T. VI : Le XVIII^e siècle; 1^{re} partie : Le mouvement des idées et les vocabulaires techniques, 120.
- Buchan (John)**. Lord Rosebery, 1847-1930, 205.
- Buchholz (Franz)**. Die Lehr- und Wanderjahre des Ermlandischen Domkustos Eustachius von Knobelsdorf. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des jüngeren Humanismus und der Reformation, 359.
- Buckler (Georgina)**. Anna Comnena. A study, 314.
- Buisson (comte du Mesnil du)**. L'ancienne Gatna ou les ruines d'El-Mishrifé, au nord-est de Homs (Emesa). Deuxième campagne de fouilles (1927), 159.
- Burgess (W. Randolph)**. Les banques de réserve fédérale et le marché monétaire de New-York, 143.
- Burkitt (M. C.)**. South Africa's past in stone and art, 338.
- Bury (J. B.)**. Selected Essays; publ. p. **H. Temperley**, 306.
- Caillet-Bois (Ricardo R.)**. Nuestros corsarios. I : Brown y Bouchard en e Pacífico, 388.
- Ensayo sobre El Rio de la Plata y la Revolución Francesa, 211.
- Cambridge medieval history (the)**. Vol. VI : Victory of the Papacy, 203.
- Cardenal (L. de)**. Les subsistances dans le département de la Dordogne, 132.
- Cardiff, S. J. (P. Guillermo Furlong)**. La personalidad y la obra de Tomas Falkner, 185.
- Casanova (Giacomo)**. Patrizi e avventurieri, dame e ballerine, in cento lettere inedite o poco note, a cura di **Carlo L. Curjel, Gustavo Gugitz, Aldo Ravà**, 178.
- Casewitz (Jean)**. Voir **Joze (Roger)**.
- Cavaignac (E.)**. Le monde méditerranéen jusqu'au IV^e siècle av. J.-C., 201.
- Césalpin**. Questions péripatéticiennes; trad. par **Maurice Dorolle**, 167.
- Champlly (Louis Henry)**. Histoire de l'abbaye de Cluny, 167.
- Charliat (P.)**. Voir **Boissonnade (P.)**.
- Charlton (M. H. B.)**. Romanticism in Shakesperian comedy, 392.
- Cimetier (F.)**. Les sources du droit ecclésiastique, 167.
- Clapham (J. H.)**. The Study of economical History; an inaugural Lecture, 111.
- Cochrane (Ch. Norris)**. Thucydides and the science of history, 350.
- Colin (Elicio)**. 38^e Bibliographie géographique (année 1928), 109.
- Coornaert (E.)**. L'industrie rurale en Flandre, 135.
- Une industrie urbaine du XIV^e au XVII^e siècle : l'industrie de la laine à Bergues-Saint-Winoc, 364.
- Un centre industriel d'autrefois : la draperie-sayetterie d'Hondschoote (XIV^e-XVIII^e siècle), 364.
- Cormack (Alexander A.)**. Teinds and Agriculture, an historical Survey, 125.
- Correspondance de Nicéphore Grégoras. Texte établi et traduit par **R. Guiland**, 302.
- Courcel (Robert de)**. La forêt de Sénart, 384.
- Croiset (Alfred et Maurice)**. Histoire de la littérature grecque, t. V, 350.
- Cusa (Nicolas de)**. De la docte ignorance; trad. par **L. Moulinier**, 167.
- Dalton (O. M.)**. Sir Hercules Read, 1857-1929, 204.
- Dauphin (V.)**. Les anciennes corporations d'Angers. Les métiers de l'alimentation, 135.
- Dawkins (R. M.)**. The Sanctuary of Artemis Orthia at Sparta excavated and described by Members of the British School at Athens, 1906-1910, 344.
- Dean (Irene F.)**. Scottish Spinning Schools, 154.
- Deffontaines (P.)**. Montauban, étude de géographie urbaine, 119.
- Delaisi (Francis)**. Les deux Europes, 195.
- Delevsky (J.)**. Les antinomies socialistes et l'évolution du socialisme français, 156.
- Demangeon (A.)**. Le rail et la route, 133.
- Diehl**. Byzantine Portraits, 306.
- (**Charles**). Choses et gens de Byzance, 305.
- La société byzantine à l'époque des Comnènes, 313.
- L'art chrétien primitif et l'art byzantin, 334.
- Documents diplomatiques français, 1871-1914. T. II de la 1^{re} série, 202.
- Donnan (Elizabeth)**. Documents illustrative of the History of the Slave Trade to America, 368.

- Dopsch (Alfons)*. Naturalwirtschaft und Geldwirtschaft der Weltgeschichte, 181.
- Dubreuil (Henri)*. Standards ; le travail américain vu par un ouvrier français, 151.
- (*Léon*). Histoire des insurrections de l'Ouest, t. I, 149.
- Dunand (Maurice)*. La voie romaine du Ledjâ, 383.
- Doornik (F.)*. Les Slaves, Byzance et Rome au ix^e siècle, 321.
- Ebersolt (Jean)*. Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant les Croisades, 332.
- Eck (Alexandre)*. Les non-libres dans la Russie du Moyen Age, 126.
- Écrits de saint Sava (les) ; publ. par *Vladimir Corović*, 358.
- Elzinga (S.)*. Le tarif de Colbert de 1664 et celui de 1667 et leur signification, 136.
- Enéas*, t. II ; édité par *M. J. J. Salverda de Grave*, 383.
- Epstein (M.)*. The annual Register. A review of public events at home and abroad for the year 1929, 208.
- Espinass (Georges)*. Une guerre sociale interurbaine dans la Flandre wallonne au xiii^e siècle, Douai et Lille, 1284-1285, 148.
- Un ouvrage récent sur l'origine des villes médiévales, 129.
- Evelpidi (G.)*. Les États balkaniques. Étude comparée, politique, sociale, économique et financière, 211.
- Ferençzi (Imre)*. Une étude historique des statistiques des migrations, 148.
- Fish (T.)*. Assyriologie in England during and since the war, 159.
- Fisher (Irving)*. The Money Illusion, 144.
- Fortescue (The Hon. J. W.)*. A history of the British army. Vol. XIII : 1852-1870, 371.
- Fouke fitz Warin* ; édité par *Louis Brandin*, 383.
- Fouqueray, S. J. (R. P.)*. Martyrs du Canada ; terminé par le R. P. *Alain de Becdelièvre*, 390.
- Fraikin*. Notice sur l'industrie des armes à feu au pays de Liège, 139.
- Frazer (Sir J. G.)*. Myths of the Origine of Fire, 200.
- Friedländer (Max)*. Quentin Metsys, 389.
- Fuchs (Friedrich)*. Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter, 320.
- Gain (André)*. La Restauration et les biens d'émigrés, 124.
- Garstang (J.)*. The Hittite Empire, 159.
- Ghike-Budesti (N.)*. Evolutia arhitecturii in Muntenia. I, 337.
- Girard (Albert)*. La répartition de la population en Espagne dans les temps modernes, 148.
- Grabar (André)*. La décoration byzantine, 334.
- La peinture religieuse en Bulgarie, 336.
- Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique, 336.
- Grande Enquête de 1389 en Brabant (la) ; textes publiés par *Jacques Bolsée*, 202.
- Grant (J. F.)*. The social and economic development of Scotland before 1603, 116.
- Gras (N. S. B.)*. Stages in economic History, 111.
- Greenwood (Alice Drayton)*. History of the People of England. T. IV : 1834-1910 : The Victorian Age, 206.
- Grégoire (Henri)*. Le véritable nom et la date de l'église de la Dormition à Nicée, 334.
- Groethuysen (Bernhard)*. Die Entstehung der bürgerlichen Welt und Lebensanschauung in Frankreich. II Bd : Die Soziallehren der Katolischen Kirche und das Bürgertum, 150.
- Grubb (Isabel)*. Quakerism and Industry before 1800, 153.
- Grünwald (Alois)*. Byzantinische Studien zur Entstehungsgeschichte des Pariser Psalters, 336.
- Guilland (R.)*. Essai sur Nicéphore Grégoras. L'homme et l'œuvre, 317.
- Guyot (R.)*. Voir *Lefebvre (G.)*.
- Haider (Carmen)*. Capital and Labor under Fascism, 153.
- Halgouët (Hervé du)*. Division de la propriété noble en Bretagne, 122.
- Hammond (J. L.)*. The industrial Revolution and Discontent, 151.
- Harris (S. E.)*. The Assignats, 141.
- Harsin (Paul)*. A propos du mot « industrie », 137.
- Hartsough (Mildred L.)*. Business Leaders in Cologne in the xix century, 142.
- Hattersley (Alan F.)*. A short History of Democracy, 381.
- Hauser (Henri)*. De quelques points de la bibliographie et de la chronologie de Jean Bodin, 1568-1578, 383.
- Les origines historiques des problèmes actuels, 112.
- Hayes (E. P.) et Heath (Charlotte)*. History of the Dennison Manufacturing Cy, 139.
- Heath (Charlotte)*. Voir *Hayes (E. P.)*.
- Henry (Paul)*. Folklore et iconographie religieuse, 338.
- L'arbre de Jessé dans les églises de Bukovine et notes sur l'hymne akathiste, 338.
- Hintze (Otto)*. Wirtschaft und Politik im Zeitalter des modernen Kapitalismus, 140.
- Hitti (Ph. K.)*. The origins of the Druze

- people and religion with extracts from their sacred writings, 159.
- Hottenger (Georges)*. L'agriculture et les forêts lorraines au lendemain de la Révolution, 124.
- Hubert (M.)*. Structure et condition juridique des compagnies de navigation sous l'ancien régime, 132.
- Inventory of the historical monuments in London Vol. V : East London, 206.
- Jacob (F.)*. The fifteenth century ; some recent interpretations, 392.
- Jaeger (Fritz)*. Afrika, 193.
- Jaffé (William)*. Voir *Ogburn (William F.)*.
- Jerphanion (G. de)*. Les églises rupestres de Cappadoce, 335.
- *Mélanges d'archéologie anatolienne*, 328.
- Jouanne (René)*. Cahiers de doléances des corps et corporations de la ville d'Alençon pour les États généraux de 1789, 110.
- Jozé (Roger)* et *Caseviùs (Jean)*. Nantes, la ville et l'industrie, 119.
- Julian (Camille)*. Au seuil de notre histoire. Leçons faites au Collège de France. T. I : 1905-1914, 200.
- Karpelès-Hogman (M^{re} André)*. Lettre sur l'Inde, 393.
- Kenney (James F.)*. The sources for the early history of Ireland. An introduction and guide. Vol. I : Ecclesiastical, 356.
- Kenyon (F. G.)*. Sir Edward Maunde Thompson, 1840-1929, 204.
- Knight (Melvin M.)*. Economic history of Europe to the end of the Middle Ages, 361.
- Kohf (Halodan)*. La lutte des paysans de Norvège du xvi^e au xix^e siècle, 150, 174.
- Korsch (Karl)*. Die materialistische Geschichtsauffassung. Eine Auseinandersetzung mit Karl Kautsky, 157.
- Kühn (Herbert)*. Kunst und Kultur der Vorzeit Europas. T. I : Das Paläolithikum, 338.
- La Chesnais (P.-G.)*. Johan Bojer ; sa vie et ses œuvres, 209.
- Laistner (M. L. W.)*. A Survey of ancient History, to the death of Constantine, 201.
- Laloy (Émile)*. La guerre mondiale ; ses origines et l'après-guerre, d'après leurs principaux historiens, 382.
- Lampen (Dorothy)*. Economic and social aspects of Federal reclamation, 374.
- Lantoiné (Albert)*. La franc-maçonnerie écossaise en France, 385.
- La Perrière (Henri de)*. Les Gouault. Une famille du grand commerce troyen pendant quatre siècles, 148.
- La Roncière (Charles de)*. La grande légende de la mer : une épopée canadienne, 202.
- La Roncière (comte Sainte-Croix de)*. Dans le sillage des caravelles de Colomb, 385.
- Lascaris (Michel)*. Vizantiske Printseva y Sredieevkovnoj Srbiji, 329.
- Laski (Harold J.)*. The socialist Tradition in the French Revolution, 155.
- Lassus (Jean)*. Les miniatures byzantines du Livre des Rois, 335.
- Laurat (Lucien)*. L'accumulation du capital d'après Rosa Luxembourg, 140.
- La Villetteux (général de)*. Deux corsaires malouins sous le règne de Louis XIV, 131.
- Leclercq (Dom Henri)*. L'ordre bénédictin, 167.
- Lefebvre (Georges)*. La place de la Révolution dans l'histoire agraire de la France, 123.
- *Guyot (R.) et Sagnac (Ph.)*. La Révolution française, 114.
- Lefranc (Georges)*. Die Begründung des französischen Eisenbahnnetzes ; eine Studie des Gesetzes vom 11 Juni 1842, 132.
- The French rail-roads, 1823-1842, 132.
- Le Parquier (E.)*. Cahiers de doléances du bailliage du Havre (secondaire de Caudebec) pour les États généraux de 1789, 109.
- Les origines et les débuts de la Société d'émulation de Rouen, 1792-1803, 137.
- Leuilliot (Paul)*. L'usure judaïque en Alsace sous l'Empire et la Restauration, 142.
- Levene (Ricardo)*. Investigaciones acerca de la historia economica del Virreinato del Plata, 113, 185.
- Lewinsohn (Richard)*. Zaharof, l'Européen mystérieux, 374.
- Lièvre (Louis)*. La monnaie et le change en Bourgogne sous les ducs Valois, 141.
- Lorey (E. de)*. Les mosaïques du viii^e siècle de la mosquée des Ommyades à Damas, 335.
- Lot (Ferdinand)*. L'état des papiruses et des feux de 1328, 146.
- Lowe (J. E.)*. Magic in greek and latin literature, 201.
- Lubimenko (Inna)*. Voir *Rojdentvinsky (Sergey)*.
- Ludwig (Emil)*. Lincoln, 374.
- Mac Danel (Ralph Clipman)*. The Virginian Constitutional Convention of 1901-1902, 374.
- Mac Iver (David Randall)*. Italy before the Romans, 338.
- Macri (Christo M.)*. Des Byzantins et des étrangers dans Constantinople au Moyen Age, 326.
- Maillet (Germaine)*. Les classes rurales dans la région marnaise au Moyen Age, 122.
- Mallet (Sir Charles)*. Richard Cobden, 181.
- Marinescu (Constantin)*. Mélanges d'histoire générale, 307.

- Martin (Gaston)*. Capital et travail à Nantes, 149.
- Mathieu (André)*. Les petites industries de la montagne dans le Jura français, 138.
- Mathiez (Albert)*. La política y los negocios durante el primer Directorio, 142.
- Un Enragé inconnu : Taboureau de Montigny, 156.
- Maurois (André)*. Byron, 207.
- Mawer (A.)*. Problems of place-name study, 203.
- Mechelen (P. A. A.)*. Zeevaart en Zeehandel van Rotterdam, 1813-1830, 134.
- Mecklenburg (Georg Herzog von)*. Richelieu als merkantilischer Wirtschaftspolitiker und der Begriff des Staatsmerkantilismus, 113.
- Medina (J. T.)*. Bibliografía de la lengua Guarani, 388.
- Meffert (Franz)*. Caritas und Krankenwesen bis zum Ausgang des Mittelalters, 380.
- Méquet (G.)*. Le problème agraire dans la Révolution russe, 126.
- Mercer (Samuel A. B.)*. Études sur les origines de la religion de l'Égypte, 201.
- Michel (Anton)*. Humbert und Kerularios. Quellen und Studien zum Schisma des XI Jahrhunderts. II, 324.
- Miller (William)*. The Ottoman Empire and its successors, 1801-1927, 239.
- Millet (G.)*. L'origine du logothète général, chef de l'administration financière à Byzance, 318.
- Monuments de l'Athos. I : Les peintures, 335.
- Milone (F.)*. Il grano. Le condizioni geografiche della produzione, 126.
- Mitchison (Naomi)*. Anna Comnena, 314.
- Monglond (André)*. La France révolutionnaire et impériale; annales de bibliographie méthodique et de description des livres illustrés. T. I : Années 1789-1790, 130.
- Monsabert (Dom Pierre de)*. Le monastère de Ligugé, étude historique, 123.
- Moore (W. G.)*. La Réforme allemande et la littérature française, 359.
- Moreau (Dom Hadelin de)*. Dom Hildebrand de Hemptinne (1849-1913), 388.
- Morini-Comby (J.)*. Mercantilisme et protectionnisme, 361.
- Morlet (Dr A.)*. Glozel, 200.
- Mousset (Albert)*. Les Francine, créateurs des eaux de Versailles, intendants des eaux et fontaines de France, de 1623 à 1784, 384.
- Muratoff (Paul)*. La peinture byzantine, 336.
- Nicolle (André)*. Comment la France a payé après Waterloo, 445.
- Nierop (Leonie Van)*. De zijdennijverheid; historisch geschilderd, 139.
- Notes on the debates in the House of Lords, officially taken by Robert Bower and Henry Elsing, clerks of the Parliaments A. D. 1621, 1625, 1628; publ. par *Frances Helen Relf*, 391.
- Ogburn (William F.) et Joffé (William)*. The economic Development of Post-War France. A Survey of production, 114.
- Okounov (N.)*. Monumenta arth. Serbica. I, 337.
- Oriental Institute of the University of Chicago (the). Communications, n° 2 à 6, 159.
- Orlandos (Anastase K.)*. Μοναστηριακή Ἀρχιτεκτονική, 322.
- Ostler (George)*. The little Oxford dictionary of current English, 208.
- Ostrogorski (Georges)*. Studien zur Geschichte des byzantinischen Bilderstreites, 311.
- Palladii dialogus de Vita S. Joannis Chrysostomi; edited by *P. R. Coleman Norton*, 304.
- Papy (Louis)*. L'île de Ré, étude de géographie humaine, 120.
- Pascaud (Christiane)*. L'évolution de la contribution mobilière et son organisation actuelle dans la ville de Nantes, 145.
- Paton (Henry)*. Supplementary Report on the mss. of the earl of Mar and Kellie, preserved at Alloa House, Clackmannanshire, 205.
- Pearson (A. F. Scott)*. Church and State. Political aspects of Sixteenth Century Puritanism, 172.
- Perilla (F.)*. Le Mont-Athos, 323.
- Petkovitch (V. R.)*. Monastir Kalenitch, 337.
- Petrushevski (D. M.)*. Die Entwicklung der Grundherrschaft in England, 125.
- Philipp (André)*. Une classe ouvrière en pays de capitalisme naissant : les ouvriers de l'Inde, 152.
- Phillipson (Coleman)*. The trial of Socrates, with chapters on his life, teaching and personality, 350.
- Picavet (L.-G.)*. La diplomatie française au temps de Louis XIV, 1661-1715. Institutions, mœurs et coutumes, 175.
- Piétresson de Saint-Aubin (P.)*. La juridiction consulaire de Troyes, 118.
- Piquet (Victor)*. L'Algérie française. Un siècle de colonisation, 115.
- Pirenne (Henri)*. La Belgique et la guerre mondiale, 115.
- Posse (Ernst H.)*. Der Marxismus in Frankreich, 1871-1905, 157.
- Powicke (F. M.)*. Robert Grosseteste and the Nicomachean ethics, 204.

- Pringle-Pattison (A. Seth)*. Richard Burdon Haldane, 1856-1928, 204.
- Protič (André)*. Denatsionalizirane i vizirane na Bulgarskoto izkustvo prez Turското roistvo ot 1393 do 1879 god, 336.
- Province de Namur (la), 1830-1930, 390.
- Psellos (Michel)*. Chronographie, t. II. Texte et trad. par *Émile Renauld*, 302.
- Ramon (Gabriel)*. Histoire de la Banque de France, 143.
- Rand (Edward Kennard)*. Studies on the script of Tours, a survey of the manuscripts of Tours, 354.
- Raphaël (Gaston)*. L'industrie allemande, sa récente évolution, 139.
- Raveau (Paul)*. La crise des prix au XVI^e siècle en Poitou, 120.
- Ravel (Pierre)*. La Chambre de Justice de 1716, 145.
- Rea (Leonard Owens)*. The Financial History of Baltimore, 1900-1926, 146.
- Rébillon (A.)*. La situation économique du clergé français à la fin de l'ancien régime, 149.
- Recueil des chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, des origines au début du XIII^e siècle; publ. par *René Poupardin*. T. II : 1183-1216; revu et corrigé par *A. Vidier et Léon Levillain*, 202.
- Régny (Jean)*. Répertoire des anciens cadastres de l'Ardeche, 122.
- Richard (Antoine)*. L'ancienne métallurgie landaise, 137.
- Riffaterre (G.)*. Le sentiment du tiers état sur les corporations en 1789, 136.
- Rio (Armand)*. La préhistoire, 200.
- Ritter (Kurt)*. Landwirtschaftliche Entwicklungstendenzen in der Welt, 127.
- Roberts (M. W. Wright)*. William Caxton, written and critic, 392.
- Robinson (David M.)*. Excavations at Olynthus. Part II : Architecture and Sculpture : houses and other buildings, 348.
- Rodocanachi (E.)*. Histoire de Rome. Le pontificat de Jules II, 1503-1513, 209.
- Rojdestvensky (Sergey) et Lubimenko (Inna)*. Contribution à l'histoire des relations commerciales franco-russes au XVIII^e siècle, 130.
- Romein (Door Dr Jan)*. Byzantium. Geschiedkundig overzicht van Staat en Beschaving het oost-romeinsche Rijk, 305.
- Rostand (A.)*. La Société d'agriculture de la généralité de Caen (1762-1790), 123.
- Rostovtseff (M.)*. The decay of the ancient World and its economic Explanations, 112.
- Rouillard (Germaine)*. L'administration civile de l'Égypte byzantine, 327.
- Roussel (Pierre)*. La Grèce et l'Orient, des guerres médiques à la conquête moderne, 162.
- Roz (Firmin)*. Histoire des États-Unis, 374.
- Runciman (Steven)*. The emperor Romanus Lecapenus and his reign, 312.
- Rutkowski (Jean)*. La genèse du régime de la corvée dans l'Europe centrale à la fin du Moyen Age, 126.
- Sagnac (Ph.)*. Voir *Lefebvre (G.)*.
- Sayous (André-E.)*. Le commerce de Marseille avec la Syrie au milieu du XIII^e siècle, 128.
- Le commerce des Européens à Tunis depuis le XII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e, 127.
- Le développement des transports par route en Angleterre, 133.
- Sbornik věnovany Jaroslavu Bildlovi k Šedesátým Narozeninám*, 306.
- Schlumberger (Gustave)*. Byzance et les Croisades, 305.
- Schmitt (Alphonse)*. La population du département de la Meuse depuis le début du XIX^e siècle; étude de géographie humaine, 147.
- Schulten (Adolf)*. Numantia, Die Ergebnisse der Ausgrabungen, 1905-1912. T. IV : Die Lager bei Renieblas, 353.
- Schwahn (Walther)*. Laurentii Vallae, De falso credita et ementita Constantini donatione declamatio, 167.
- Schwertfeger (Bernard)*. Les Carnets de Schwartzkoppen : la vérité sur Dreyfus; trad. par *A. Koyré*, 197.
- Sée (Henri)*. Geldwirtschaft, Kapitalismus und Landwirtschaft, 127.
- La misère et la mendicité dans le département du Finistère, d'après les réponses à l'enquête du Comité de mendicité de la Constituante, 154.
- Le commerce en France au XVI^e siècle, 130.
- L'enquête sur les clôtures en Bretagne, 1768, 123.
- Les essais de statistiques démographiques en Bretagne à la fin de l'ancien régime, 146.
- Molière, peintre des conditions sociales, 150.
- Stendhal et la vie économique et sociale de son temps, 150.
- et *Vignols (Léon)*. Quelques documents sur les relations commerciales entre la France et la Hollande au début du XVIII^e siècle, 130.
- Silbermann (Otto)*. Un continent perdu, l'Atlantide, 200.
- Simpson (Lesley Byrd)*. The Encomienda

- in the New Spain. Forced Native Labour in the Spanish Colonies, 1492-1550, 113, 185
- Smit (H. J.)*. Handel en scheepvaart in het Noordzeegebied gedurende de 13^e eeuw, 129
- Sneller (Z. W.) et Unger (W. S.)*. Bronnen tot de geschiedenis van den handel met Frankrijk. 1^{re} partie : 753-1585, 128, 361.
- Social Science Abstracts. A comprehensive Abstracting and Indexing Journal of the World's Periodical Literature in the Social Sciences, 109.
- Sombart (Werner)*. Die drei Nationalökonomien. Geschichte und System von der Wirtschaft, 181.
- Spiridovitch (général Alexandre)*. Les dernières années de la cour de Tsarskoïé-Selo, 1910-1914, t. II, 211.
- Stefanescu (I. D.)*. Contribution à l'étude des peintures murales valaques, 337.
- L'évolution de la peinture religieuse en Bukovine et en Moldavie, 338.
- Stein (Ernst)*. Geschichte des Spätromischen Reiches. I : Vom Römischen zum Byzantinischen Staate (284-476), 307.
- Strieder (Jacob)*. Origin and Evolution of early European Capitalism, 141.
- Švoboda (K.)*. La démonologie de Michel Psellos, 334.
- Sykes (Joseph)*. Voir *Ashton (Thomas Southcliffe)*.
- Tafraï (O.)*. Monuments byzantins de Curtea-de-Arges, 337.
- Tarn (W. W.)*. Seleucid-Parthian Studies, 204.
- Taylor (A. E.)*. John Burnet, 1863-1928, 204.
- Plato and the authorship of « Epinomis », 204
- Temperley (Harold)*. Voir *J. B. Bury*, 306.
- Teran (Juan B.)*. Lo gotico, signo de Europa, 382
- Toesca (Pietro)*. Storia dell' arte italiana. I : Il medioevo, 336.
- Torre Revello (José)*. El Archivo general de Indias de Sevilla. Historia y clasificación de sus fondos, 210.
- Trevelyan (Mrs G. M.)*. Wandering Englishmen in Italy, 204.
- Tyson (Moses)*. Handlist of the collections of french and italian manuscripts in the John Rylands library, 392.
- Unger (W. S.)*. De scheepvaart der Bretons naar de Walchersche reede in de xv^e en xvi^e eeuw, 128.
- Voir *Sneller (Z. W.)*
- Usher (Abbott Payson)*. A History of Mechanical Inventions, 134.
- La localisation industrielle aux États-Unis, 139.
- Valdenberg (W.)*. Rietch Ioustina II k Tiveriov, 309.
- Van Dillen (J. G.)*. Bronnen tot de geschiedenis van het bedrijfsleven en het gildewesen van Amsterdam. 1^{re} partie : 1512-1611, 110
- Vasiliev (A.)*. Gotui v' Kruiuou, 327.
- (*A. A.*). History of the Byzantine Empire, 305.
- Vassitch (M.)*. Zitcha i Lazaritsa, 337.
- Vignols (Léon)*. Voir *Sée (Henri)*.
- Villiers (Marc de)*. La Louisiane. Histoire de son nom et de ses frontières successives, 1681-1819, 193.
- Vincent (Dr J.)*. Les vicissitudes d'une léproserie poitevine du xv^e au xix^e siècle, 154.
- Vocabulaire juridique, dirigé par *M. Capitant*, fasc. I, 386.
- Friend, S. J. (J.)*. The blessed Virgin Mary in the mediaeval drama of England. With additional studies in middle english literature, 170
- Waldenberg*. Polititscheskaja filosofia Diona Chrysostoma, 239.
- Warner (Wollmann J.)*. The Wesleyan Movement in the Industrial Revolution, 152.
- Zammitt (Sir Themistocles)*. Prehistoric Malta. The Tarxien Temples, 338.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

	Pages
DELOCHE (Maximin). Le testament politique du cardinal de Richelieu	43
DODU (Gaston). Henri III	1
LEUILLIOT (Paul). L'émigration alsacienne sous l'Empire et au début de la Restauration.	254
LOT (Ferdinand). La conquête du pays d'entre Seine-et-Loire par les Francs. . . .	241

MÉLANGES

HART (Jacques). Le loyalisme des Alsaciens depuis le traité de Ryswick jusqu'à la Révolution	83
JOHNSEN (Oscar Albert). Les relations commerciales entre la Norvège et l'Espagne dans les temps modernes.	77
PAGÈS (Georges). Bismarck et les relations anglo-prussiennes (1866-1870). . .	293
WEIBULL (Lauritz). La mort de Charles XII	280

BULLETIN HISTORIQUE

Histoire économique et sociale, par Henri SÉE	109
Histoire byzantine. Publications des années 1926-1930, par Louis BRÉHIER. . .	302

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Acuerdos del extinguido cabildo de Buenos-Aires (E. Martin-Chabot)	188
ALBERTINI (Eugène). L'Empire romain (Marcel Durry)	164
ALLEMAGNE (Henry-René d'). Les Saint-Simoniens (S. Charléty)	180
BARBAGALLO (Corrado). Le origini della grande industria contemporanea (1750-1850) (Henri Sée)	370
BAYET (Jean). Hercle. Étude critique des principaux monuments relatifs à l'Hercule étrusque (R. Lantier)	341
BEESON (Charles Henry). Lupus of Ferrières as scribe, and text critic (Ph. Lauer)	356
BENOIST D'ANTHENAY (Jean). Le premier administrateur de l'Alsace française (Chr. Pfister)	176
BENSON (E. F.). The life of Alcibiades (Paul Cloché)	351
Bibliographie lorraine (Chr. Pfister)	378
BOUSQUET (G. H.). Institutes de science économique (H. Sée)	182
BRANDI (Karl). Gegenreformation und Religionskriege (H. Hauser)	172
BUCHHOLZ (Franz). Die Lehr- und Wanderjahre des Ermlandischen Domkustos Eustachius von Knobelsdorff (Aug. Renaudet)	360
BURKITT (M. C.). South Africa's past in stone and art (R. Lantier)	343
CARDIFF (P. Guillermo Furlong), S. J. La personalidad y la obra de Tomas Falkner (H. Sée)	188
CASANOVA (Giacomo). Patrizi e avventurieri (Ch. Samaran)	178
CÉSALPIN. Questions péripatéticiennes; trad. par Maurice DOROLLE (E. Jordan)	168
CHAMPLY. Histoire de l'abbaye de Cluny (Id.)	170
CIMETIER (F.). Les sources du droit ecclésiastique (Id.)	169
COCHRANE (Ch. Norris). Thucydides and the science of history (P. Cloché) . .	352
COORNAERT (E.). Un centre industriel d'autrefois : la draperie-sayetterie d'Hondschoote (xiv ^e -xviii ^e siècle) (H. Sée)	364
— Une industrie urbaine du xiv ^e au xvii ^e siècle : l'industrie de la laine à Bergues-Saint-Winoc (Id.)	364
COROVIC (Vladimir). Les écrits de saint Sava (Mlograd Al. Pourkovitch) . . .	358
CROISSET (Alfred et Maurice). Histoire de la littérature grecque (P. Cloché) . .	350
DAWKINS (R. M.). The sanctuary of Artemis Orthia at Sparta excavated and described by Members of the British School at Athens, 1906-1910 (R. Joly)	344
DELAISI (Francis). Les deux Europes (H. Hauser)	195

TABLE DES MATIÈRES

447

Pages

DONNAN (Elizabeth). Documents illustrative of the Slave Trade to America (L. Vignols)	368
DOPSCH (Alfons). Naturalwirtschaft und Geldwirtschaft der Weltgeschichte (H. Sée)	183
FISH. The Assyriologie in England during and since the war (G. Contenau)	162
FORTESCUE (J. W.). A history of the British Army (Ch. Bémont)	371
GARSTANG (J.). The Hittite Empire (G. Contenau)	161
HITTI. The origins of the Druze people and religion (Id.)	160
JÄGER. Afrika (M. Larnau)	193
KENNEY (James F.). The sources for the early history of Ireland (Ch. Bémont)	356
KNIGHT (Melvin M.). Economic history of Europe to the end of the Middle Ages (H. Hauser)	361
KOHT (Halvdan). Les luttes des paysans en Norvège du xvi ^e au xix ^e siècle (Id.)	174
KÜHN (Herbert). Kunst und Kultur der Vorzeit Europas (R. Lantier)	339
LAMPEN (Dorothy). Economic and social aspects of Federal reclamation (E. Préclin)	377
LAURANTH VALLAE. De falso credita et ementita Constantini donatione declamatio; publ. par Walter SCHWABN (E. Jordan)	167
LECLERCQ (Dom Henri). L'ordre bénédictin (Id.)	169
LEVENE (Ricardo). Investigaciones acerca de la historia economica del Virreinato del Plata (H. Sée)	186
LEWINSOHN (Richard). Zaharof, l'Européen mystérieux (M. Crouzet)	374
LUDWIG (Emil). Lincoln (E. Préclin)	375
MAC DANIEL (Ralph Clipman). The Virginia constitutional Convention of 1901-1902 (Id.)	376
MAC IVER (David Randall). Italy before the Romans (R. Lantier)	340
MALLET (Sir Charles). Richard Cobden (H. Sée)	183
MESNIL DU BUISSON (comte du). L'ancienne Qatna (G. Contenau)	159
MONGLOND (André). La France révolutionnaire et impériale, t. I (Aug. Renaudet)	190
MORINI-COMBY (J.). Mercantilisme et protectionnisme (H. Hauser)	363
MOORE (W. G.). La Réforme allemande et la littérature française (Aug. Renaudet)	359
NICOLAS DE CUSA. De la docte ignorance; trad. par L. MOULINIER (E. Jordan)	168
PHILLIPSON (Coleman). The trial of Socrates, with chapters on his life, teaching and personality (P. Cloché)	351
PICAVET (L.-G.). La diplomatie française au temps de Louis XIV (H. Hauser)	175
RAND (Edward Kennard). Studies on the script of Tours, a survey of the manuscripts of Tours (Ph. Lauer)	354
ROBINSON (David M.). Excavations at Olynthus (A. Merlin)	348
ROUSSEL (Pierre), CLOCHÉ (Paul) et GROUSSET (René). La Grèce et l'Orient des guerres médiques à la conquête romaine (A. Piganiol)	162
ROZ (F.). Histoire des États-Unis (E. Préclin)	374
SCHULTEN. Numantia. Die Ergebnisse der Ausgrabungen, 1905-1912 (R. Lantier)	353
SCHWERTFEGER (Bernard). Les carnets de Schwartzkoppen (Ch. Bémont)	197
SCOTT (A. F.). Church and State. Political aspects of the xvth century (H. Hauser)	172
SIMPSON (Lesley Byrd). The encomienda in the New Spain (H. Sée)	185
SNELLER (Z. W.) et UNGER (W. S.). Bronnen tot de geschiedenis van den Handel met Frankrijk (H. Hauser)	362
SOMBART (Werner). Die drei Nationalökonomien (H. Sée)	181
The Oriental Institute of the University of Chicago (G. Contenau)	160
VILLIERS (Marc de). La Louisiane (H. Hauser)	193
VRIEND. The blessed Virgin Mary in the mediaeval drama of England (Ch. Bémont)	170
ZAMMIT (Sir Themistocles). Prehistoric Malta. The Tarxien Temples (R. Lantier)	342

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Préhistoire, 200; Antiquité, 201, 383; Histoire générale, 380. — Amérique du Sud, 210, 388; Belgique, 202, 388; Canada, 390; France, 202, 383; Grande-Bretagne, 203, 391; Italie, 209; Norvège, 209; Pologne, 210; Portugal, 210; Russie et États balkaniques, 211.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

France. Académie des inscriptions et belles-lettres, 212, 394. Annales de Bourgogne, 212. Annales d'histoire économique et sociale, 212. Annales du Midi, 213. L'Année politique française et étrangère, 213. Bibliothèque de l'École des chartes, 394. Bulletin de la Société de l'histoire de Paris, 395. Bulletin hispanique, 395. Le Correspondant, 213, 395. La Grande Revue, 214. Le Journal des Savants, 214, 396. Mémoires de la Société éduenne, 215. Mercure de France, 215, 396. Le Moyen Age, 215. La Révolution de 1848, 216, 397. La Révolution française, 216. Revue archéologique, 216, 397. Revue de l'histoire des religions, 397. Revue de Paris, 217, 398. Revue des Deux Mondes, 218, 399. Revue des Études anciennes, 400. Revue des Études historiques, 401. Revue des Études napoléoniennes, 219. Revue d'histoire économique et sociale, 401. Revue d'histoire franciscaine, 219. Revue d'histoire moderne, 220. Revue historique de Bordeaux, 401. Revue historique du droit français et étranger, 402. Revue maritime, 402. Scientia, 407. Bulletin of the International Committee of historical sciences, 220. L'Esprit international. International mind, 221, 407.

Allemagne. Historisches Jahrbuch, 408.

Belgique. Académie royale de Belgique, 408.

États-Unis. The American historical Review, 221, 409. Journal of Economic and Business History, 409. Speculum, 221, 409.

Grande-Bretagne. Bulletin of the John library Manchester, 222. The Cambridge historical Journal, 410. The English historical Review, 222, 410. History, 223. The Quarterly Review, 223, 411. The Times. Litterary Supplement, 224.

Italie. Archivio storico italiano, 224, 411. Archivio storico lombardo, 224. Archivio storico siciliano, 411. Archivio veneto, 412. Notizie degli Scavi di antichità, 412. Nuova Rivista storica, 416. Rendiconti della r. Accademia nazionale dei Lincei, 416.

Pays-Bas. Tijdschrift voor Geschiedenis, 417. Mededeelingen, 417.

Pays scandinaves. Historisk Tidsskrift (København), 225. Historisk Tidsskrift (Oslo), 225.

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS, 225, 418.

CHRONIQUE : France, 236, 428; Belgique, 237, 434; Égypte, 435; Empire byzantin, 239, 435; États-Unis, 237; Grande-Bretagne, 238, 437; Italie, 239, 437; Irlande, 438; République argentine, 240; Saint-Siège, 438.

NÉCROLOGIE : France, 236, 428, 430; Allemagne, 436; États-Unis, 237; Italie, 239, 437; République argentine, 240.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE, 439.

TABLE DES MATIÈRES, 446.

ERRATUM, 240, 438.

Le gérant : R. LISBONNE.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas ajouté pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Aigrain* (abbé R.). Liturgia. Encyclopédie populaire des connaissances liturgiques. Bloud et Gay, 1930, xv-1,141 p.
- Allen* (Percy). The case for Edward de Vere 17th Earl of Oxford as « William Shakespeare ». Londres, Cecil Palmer, 42 p.; prix : 1 s.
- Annuaire de la Fédération historique lorraine; II : Année 1929. Berger-Levrault, 1930, 112 p.; : 10 fr. (Annales de l'Est, 44^e année).
- Barbagallo* (Corrado). Iulianus. Spolète, impr. dell'Umbria (extrait de la Diz. Epig. di antichità romane, vol. IV), 33 p. à 2 colonnes.
- Beer* (Max). Histoire générale du socialisme et des luttes sociales; II : Le Moyen Age; trad. par Marcel Ollivier. « Les Revues », 1930, 178 p.; prix : 12 fr.
- Beyerle* (Franz). Zu Typenfrage in der Stadtverfassung. Weimar, Böhlau, 1930, 114 p.; prix : 5 m. 60.
- Bibliographie lorraine; IX : 1^{er} janvier 1926-31 décembre 1927. Berger-Levrault, 1930, xii-624 p.; prix : 50 fr. (Annales de l'Est, 44^e année, 1930).
- Boitos* (Olimpiu). Paul Bataillard et la Révolution roumaine de 1848. Contribution à l'histoire des relations franco-roumaines (Mélanges de l'École roumaine en France, 1929, II).
- Borries* (Kurt). Grenzen und Aufgaben der Geschichte als Wissenschaft. Tübingue, Mohr, 1930, 400 p.; prix : 1 m. 80.
- British Diplomatic Instructions 1689-1789. Vol. VI : France, 1727-1744; édité par L. G. Wickham Legg. Londres, Royal Historical Society, 1930, xi-255 p.
- Bülou* (chancelier, prince de). Mémoires; t. I : 1897-1902; traduction de Henri Bloch. Plon, 1930, 494 p.; prix : 36 fr.
- Bumüller* (Johannes). Die Urzeit des Menschen. 4^e édit. Augsburg, Benno Fils, 1925, vii-353 p., 27 pl. et 100 figures.
- Bumüller* (Johannes). Leitfaden der Vorgeschichte Europas. Ibid., 302 p., 85 pl. et 8 figures; prix : 15 m.
- Chélar* (Raoul). Responsabilité de la Hongrie dans la guerre mondiale, 1914-1918. Éditions Bossard, 1930, xi-192 p.; prix : 30 fr.
- Daae* (Ludvig). Stortingserindringer. Oslo, Grøndahl et fils, 1930, 80 p.
- Dessing* (Chr. S.). Bescheiden aangaande de Hervorming der Tucht in de Abdij van Egmond in de 15^e Eeuw. Utrecht, Kemink et Zoon, 1930, 319 p.
- Deutsches Rechtswörterbuch. Band I, Heft 3: Quellenergänzungsheft. Weimar, Böhlau, 1930; prix : 15 et 5 m.
- Donnan* (Elizabeth). Documents illustrative of the history of the Slave trade to America; vol. I: 1441-1700. Washington, Carnegie institution, 1930, x-495 p., 1 carte.
- Driault* (Édouard). L'impératrice Joséphine. Éditions Albert Morancé, vi-322 p., 8 planches; prix : 25 fr.
- Devonshire* (Mrs R. L.). Eighty Mosques and other Islamic Monuments in Cairo. Maisonneuve, 1930, 64 p.; prix : 12 fr.
- Dunham* (Arthur Louis). The anglo-french treaty of commerce of 1860 and the progress of the industrial revolution in France. Ann Arbor, University of Michigan Press, 1930, xii-409 p.; prix : 3 doll.
- Evans* (Sir Arthur). The palace of Minos at Knossos. A comparative account of the successive stages of the early Cretan civilization, as illustrated by the discoveries at Knossos. Vol. III. Londres, Macmillan, 1930, xxiv-525 p., 20 planches, 367 figures dans le texte; prix : 5 £ 5 s.
- Falk* (Hans). Die Mainzer Behördenorganisation in Hessen und auf dem Eichsfelde bis zum Ende des 14 Jahrhunderts. Mar-

- burg, Elwert, 1930, 109 p., 1 carte ; prix : 8 m.
- Flournoy (Richard W.) et Hudson (Manley O.).* A collection of nationality laws of various countries, as contained in constitutions, statutes and treaties. New-York, Oxford University Press, 1929, xxiii-776 p.
- Frank (Tenney).* Life and Literature in the Roman Republic. Berkeley. University of California Press, 1930, 256 p. ; prix : 3 dollars 50 c.
- Fülöp-Miller (René).* The Power and Secret of the Jesuits. Londres, Putman's Sons, 1930, 523 p. ; prix : 21 s.
- Gardner-Smith (P.), Burkill (F. C.) et Raven (C. E.).* The church of to-day. Cambridge, at the University Press, 1930, 379 p. ; prix : 7 s. 6 d.
- Gradenwitz (Otto).* Die Regula Sancti Benedicti nach den Grundsätzen der Pandektenkritik. Weimar, Böhlau, 48 p. ; prix : 4 m.
- Gras (Norman S. B.) et (Ethel C.).* The economic and social History of an English village (Crawley, Hampshire) 909-1928. Cambridge, Harvard University Press, 1930, xv-729 p. ; prix : 34 s.
- Graux (Dr Lucien).* Boutier de Catus, commissaire des guerres aux armées de la Révolution, 1765-1829. G. Ficker, 1930, 127 p. ; prix : 20 fr.
- Green (Harry J.).* A study of the legislature of the State of Maryland. The Johns Hopkins Press, 1930, 110 p.
- Haas (Hans).* Bilderatlas zur Religionsgeschichte ; fasc. 8 : Die Aino und ihre Religion, 1925, xviii p., 103 figures ; prix : 10 m. — Fasc. 9-11 : Die Religionen in der Umwelt des Urchristentums, 1926, xxii p., 193 figures ; prix : 12 m. 80. — Fasc. 12 : Die Religion der Jaina's, 1928, xxv p. et 77 figures ; prix : 9 m. — Fasc. 13-14 : Die Religion der Griechen, 1928, xii p. 208 figures ; prix : 17 m. 50. Leipzig, Scholl.
- Hadengue (Antoine).* Les gardes rouges de l'an II. L'armée révolutionnaire et le parti hébertiste. Préface de Louis Madelin. Plon, ix-270 p. ; prix : 15 fr.
- Halecki (Oskar).* Un empereur de Byzance à Rome. Vingt ans de travail pour l'union des Églises et pour la défense de l'Empire d'Orient, 1355-1375. Varsovie (Rosprawy historyczne, t. VIII), 1930, 416 p.
- Heinze (Richard).* Die Augusteische Kultur. Leipzig, Teubner, 157 p. ; prix : 5 m.
- Humbert (Paul).* Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël. Neuchâtel, secrétariat de l'Université, 1929, 193 p.
- Jenkins (Claude) et Mackenzie (K. D.).* Episcopacy ancient and modern. Londres, Society for promoting christian Knowledge, 1930, 412 p. ; prix : 12 s. 6 d.
- Jerphanion, S. J. (G. de).* La voix des monuments. Notes et études d'archéologie chrétienne. Les éditions Van Oest, 1930, in-4, 330 p., 63 gravures dans le texte et 63 planches ; prix : 150 fr.
- Karwasinska (Jadwiga).* Sasiedztwo kujaŋsko-krzyzackie, 1235-1343. [Le voisinage de la Cujavie et l'Ordre teutonique.] Rosprawy historyczne, t. VII]. Varsovie, 1927.
- Kastein (Josef).* Sabbatai Zewi, der Messias von Ismir. Berlin, Ernst Rowohlt, 1930, 385 p. ; prix : 6 m. 50.
- Kaun (Alexander).* Tolstoy and Gorky (extrait de la University of California Chronicle, vol. 32, n° 3, juillet 1930), 25 p.
- Knopf (D. Rudolf).* Ausgewählte Martyrerakten ; 3^e édit. revue par Gustav Krüger. Tübingen, Mohr, xi-135 p. ; prix : 5 m. 60.
- Kornemann (Ernst).* Doppelprinzipat und Reichsteilung im Imperium romanum. Leipzig et Berlin, Teubner, 1930, 209 p. ; prix : 8 m.
- Lange (Ernst-Georg).* Frankreichs Preussenpolitik in den Jahren 1849-1850. Berlin, Zippl et C^{ie}, 1930 (Inaugural Dissertation), 50 p.
- Lannoy (Fl. de).* Histoire diplomatique de l'Indépendance belge. Bruxelles, Albert Dewitt, 1930, 395 p.
- Laurens (A.).* Histoire de la guerre sous-marine allemande, 1914-1918. Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1930, 461 p.
- Lécanuet (R. P.).* La vie de l'Église sous Léon XIII. Félix Alcan, 1930, 735 p. ; prix : 60 fr.
- Le Parquier (E.).* Cahier de doléances du bailliage du Havre pour les États-Généraux de 1789. Épinal, impr. Lorraine, 1929, xlv-292 p.
- Levi (Barone Giorgio Enrico).* Catalogo della Biblioteca del Duello. Florence, 1929, 38-xxxiv p.
- Ludwig (Emil).* Guillaume II. Payot, 1930, 445 p. ; prix : 30 fr.
- Mac Clark (Dora).* British opinion and the American Revolution. Yale University Press, 1930, viii-308 p. ; prix : 3 s. 6 d.
- Magne (Émile).* Voiture et l'hôtel de Rambouillet. Les années de gloire, 1635-1648. Emile-Paul, 1930, viii-403 p. ; prix : 18 fr.

- Martin (Olivier)*. Histoire de la coutume de la prévôté et vicomté de Paris. T. II, fasc. II. É. Leroux, 1930, viii-p. 303 à 655.
- Maspero (Georges)*. L'Indochine. T. II. Van Oest, 1930, 300 p. et 5 cartes hors texte.
- Melicher (Theophil)*. Der Kampf zwischen Gesetzes- und Gewohnheitsrecht im Westgotenreiche. Weimar, Böhlau, iv-287 p.; prix : 18 m.
- Michalowiczowa (Stanislawa)*. Program społeczno-polityczny kościoła frankonskiego w wieku VI. Varsovie, Rozprawy historyczne, t. VI, 1927, 150 p.
- Monti (Gennaro Maria)*. Il Mezzo giorno d'Italia nel medioevo. Bari, Laterza, 1930, 158 p.; prix : 12 livres.
- Monument (A)* to St Augustin to celebrate 15 centuries 430-1930. Londres, Sheed et Ward, 1930, 367 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Moule (A. C.)*. Christians in China before the year 1550. Londres, Society for promoting christian Knowledge, 1930, viii-293 p.; prix : 15 s.
- Mugartegui (Juan J. de)*. La colegiata de Santa Maria de Genarruza. Public. de la Junta de cultura Vasca, Bilbao, 1930, gr. in-4°, 189 p., nombreuses illustrations.
- Muirhead (John H.)*. Coleridge as philosopher. Londres, Allen et Unwin, 1930, 287 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Nicholson (T. C.) et Turberville (A. S.)*. Charles Talbot, duke of Shrewsbury. Cambridge, at the University Press, 1930, 250 p.; prix : 15 s.
- Nolasco (Filippo)*. Scritti vari. Savone, Tipografia Savonese, 1930, 68 p.
- Nottin (Louis)*. Le romantisme à Orléans, 1820-1843. Orléans, Impr. orléanaise, 1930, 60 p.
- Esterley (W. O. E.) et Robinson (Theodore)*. H. Robinson. Londres, S. P. C. K., xv-400 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Esterreich-Ungarns letzter Krieg*, 1914-1918; t. I : Das Kriegsjahr 1914. Livr. 4-6. Vienne, 1930, Verlag des Militärwissenschaftlichen Mitteilungen, p. 449-885, 27 appendices et 56 cartes.
- Ording (Arne)*. Le bureau de police du Comité de Salut public; étude sur la Terreur. Oslo, J. Dybwad, 1930, gr. in-8°, 195 p.
- Panaiteacu (Em.)*. Castrul roman dela Căsei din cercetările nouă (1929). Cluj, Cartea românească, 1930, 30 p.
- Piotrowicz (Louis)*. L'invasion des Scythes en Asie antérieure, au VII^e siècle av. J.-C. Léopol, 1929, et Paris, « Les Belles-Lettres » (extrait d'Eos, t. XXXII, 1929, p. 473-508).
- Poncetou (François)*. Monsieur Duguay-Trouin, corsaire du roi. Plon, 307 p.; prix : 16 fr.
- Przelaskowski (Ryszard)*. Sejm Warszawski roku 1825. Varsovie, 1929 (Rozprawy historyczne, vol. VII, 109 p.).
- Przybyłok (Erich)*. Unser Kalender in Vergangenheit und Zukunft. Leipzig, Hinrichs, 1930, 94 p.; prix : 3 m.
- Recouly (Raymond)*. Le Quatre septembre. Hachette (Récits d'autrefois), 1930, 122 p.
- Robin (Pierre)*. Le séquestre des biens ennemis sous la Révolution française. Éditions Spes, 1930, 382 p.
- Rothacker (Erich)*. Einleitung in die Geisteswissenschaften. Tübingue, Mohr, 1930, xxiii-288 p.; prix : 12 mk.
- Runciman (Steven)*. A history of the first Bulgarian empire. Londres, Bell et Sons, 1930, x-337 p., 1 carte; prix : 16 s.
- Saillard (Howard H.)*. Scipio Africanus in the Second Punic War. Cambridge, at the University Press, 1930, 331 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Saunders (A. C.)*. Jersey in the 18th and 19th Centuries. Jersey, Bigwood, 220 p.; prix : 8 s. 6 d.
- Schmitt (Bernadotte E.)*. The coming of the war 1912. Vol. I et II. New-York et Londres, Charles Scribner's sons, 1930, 539 et 515 p.; prix : 30 s.
- Scorazzi (I) et Noberasco (F.)*. La rivoluzione democratica e l'impero napoleonico a Savona secondo una cronica contemporanea. Savona, Tipografia savonese, 1929, 237 p.
- Storia di Savona. Vol. III. Savona, Tipografia italiana, 1928, 445 p.; prix : 15 livres.
- Siemieński (Joseph) et Wolff (Adam)*. Les livres de greffe du palatinat de Cracovie aux Archives centrales. Varsovie, Fondation J. Mianowski, 39 p. (en polonais).
- Smith (Arthur-H.)*. La vie des paysans chinois. Payot, 1930, 354 p.; prix : 32 fr.
- (L. M.). Cluny in the eleventh and twelfth centuries. Londres, Philip Allen, 1930, 348 p.; prix : 15 s.
- (Preserved). A history of modern Culture; vol. I : The great renewal, 1543-1687. New-York, Henry Holt and Co, 1930, xi-672 p.; prix : 5 dollars.
- Soltau (Roger H.)*. French parties and Politics 1871-1921. Londres, H. Milford, 1930, 88 p.; prix : 3 s. 6 d.
- Soranzo (Giovanni)*. Il papato, l'Europa cristiana e i Tartari. Un secolo di penetrazione occidentale in Asia. Milano, Società « Vita et Pensiero », 1930, 623 p.

IV LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- Spiridovič (général Alexandre)*. Histoire du terrorisme russe, 1886-1917; trad. par *Vladimir Lazarevski*. Payot, 1930, 668 p.; prix : 60 fr.
- Strieder (Jacob)*. Aus Antwerpener Notariatsarchiven. Quellen zur deutschen Wirtschaftsgeschichte des 16. Jahrhunderts. Berlin, Deutscher Verlag, 1930, 480 p.
- Strupp (Karl)*. La situation juridique des Macédoniens en Yougoslavie. Les Presses universitaires, [1930], 139 p.; prix : 50 fr.
- Tassier (Suzanne)*. Les démocrates belges de 1789. Étude sur le Vonckisme et la Révolution brabançonne. Bruxelles, Maurice Lamertin, 1930, 488 p.
- Thomas (Lowell)*. Les corsaires sous-marins. Payot, 1930, 322 p.; prix : 24 fr.
- Thompson (E. Margaret)*. The Carthusian Order in England. Londres, Society for promoting christian Knowledge, 1930, 550 p.; prix : 21 s.
- Trevelyan (George Macaulay)*. England under Queen Anne. Blenheim. Londres, Longmans, 1930, xii-477 p., 3 cartes; prix : 21 s.
- Tyler (J. E.)*. The Alpine Passes in the Midde Ages (962-1250). Oxford, Basil Blackwell, 188 p.; prix : 8 s. 6 d.
- Valckens (P. Em.)*. De Zuid nederlandsche Norbertijner Abdijen en de Opstand tegen Spanje maart 1576-1585. Leuven, Librairie universitaire, 1929, xxvii-287 p.
- Vie (la)* au XVIII^e siècle : I. Les gens de lettres, par *André Brulé*, 121 p.; II. Les salons, par *Carlos Fischer*, 121 p.; III. La maison, par *Charles Oulmont*, 94 p.; IV. Les comédiennes, par *Henry Lyonnet*, 129 p. Éditions Marcel Seheur, s. d. [1930].
- Viller (M., S. J.)*. Aux sources de la spiritualité de saint Maxime. Les œuvres d'Évagre le Pontique (extrait de la *Revue d'ascétique et de mystique* [1930]), 65 p.
- Vojtěšek (Václav)*. Exempla progressum librorum civitatum rei publicae Bohemae-Slovenicae illustrantia autotypice expressa. T. I, 1^{re} livraison : Libri civitatum Pragensium, planches I-XXX. Prague, 1928.
- Whitfield (Ernest A.)*. Gabriel Bonnot de Mably. Londres, Routledge, 1930, xiii-311 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Whyte (A. J.)*. The political life and letters of Cavour 1848-1861. Londres, Humphrey Milford, 478 p.; prix : 17 s. 6 d.
- Wolff (Adam)*. Les registres de la chancellerie ducale de Mazovie. Reconstruction de l'ordre primitif. Varsovie, Fondation J. Mianowski, 1929, 128 p. (en polonais).
- Wühr (Wilhelm)*. Studien zur Gregor VII. Kirchenreform und Weltpolitik. Munich et Freising, Datterer et Cie, 1930, xi-124 p.; prix : 8 m. 50.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8° ; le nom de Paris n'est pas ajouté pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Abbott (Wilbur Cortez).** A bibliography of Oliver Cromwell. Cambridge, Harvard University Press, 1929, xxviii-540 p.; prix : 12 s. 50.
- Adamson (John William).** English education 1789-1902. Cambridge, University Press, 1930, 519 p.; prix : 21 s.
- Akers (Charles Edmond).** A History of South America; new edition with additional chapters bringing the work up to 1930 by L. E. Elliott. Londres, John Murray, xxxii-781 p.; prix : 21 s.
- Althochdeutsches Lesebuch. I : Prosaische Denkmäler,** par Richard Newald. Heidelberg, Carl Winter, 1930, 70 p.; prix : 2 m. 80.
- Anthouard (A. d') et Ranchot (A.).** L'expédition de Madagascar. Société d'éditions géographiques, 1930, 259 p.; prix : 36 fr.
- Aron (Marguerite).** Un animateur de la jeunesse au xiii^e siècle. Vie, voyages du bienheureux Jourdain de Saxe, maître ès arts à Paris et général des Frères-Prêcheurs de 1222 à 1237. Paris-Bruges, Desclée, de Brouwer et C^{ie}, 396 p.; prix : 20 fr.
- Ashdown (Margaret).** English and Norse documents relating to the reign of Ethelred the Unready. Cambridge University Press, 1930, xiii-311 p.; prix : 16 s.
- Audisio (Gabriel).** La vie de Haroun-al-Raschid. Gallimard, 1930, 235 p.
- Bals (G.).** Maica Domnului in duartaorea in bisericili moldovenesti in reaul al xvi^{lea}. Bucarest, Cartea Romanescă, in-4°, 18 fig.
- Barbagallo (Corrado).** Le origini della grande industria contemporanea, 1750-1850; vol. II : Pérouse-Venise. La « Nuova Italia », 417 p.; prix : 35 l.
- Banchereau (Jules).** L'église de Saint-Benoît-sur-Loire et Germigny-des-Prés (Petites monographies des grands édifices de la France). Laurens, 1930, 100 p.; prix : 7 fr. 50.
- Beer (Max).** Histoire générale du socialisme et des luttes sociales; III : Les temps modernes (du xiv^e au xviii^e siècle). Traduction de l'allemand par Marcel Ollivier. Les Revues, s. d. [1930], 174 p.; prix : 12 fr.
- Benoît (Fernand).** Villeneuve-lez-Avignon (Petites monographies des grands édifices de la France). Laurens, 1930, 111 p.; prix : 7 fr. 50.
- Besson (Maurice).** Le général comte de Boigne, 1751-1830. Chambéry, Dardel, 1930, in-12, 80 p., 2 illustr.; prix : 10 fr.
- Bierbach (Arthur).** Urkundenbuch der Stadt Halle, ihrer Stifter und Klöster. Teil I (806-1300). Magdebourg, Ernst Holtermann, xxii-424 p.
- Borries (Kurt).** Preussen im Krimkrieg (1853-1856). Stuttgart, W. Kohlhammer, 1930, 420 p.; prix : 15 m.
- Braden (Charles S.).** Religious aspects of the Conquest of Mexico. Durham (N. C.) Duke University Press, 1930, xv-344 p.; prix : 3 d. 50.
- Bruel (Georges).** L'Afrique équatoriale française (collection « France d'outre-mer »). Larose, 256 p.
- Budesti (N. Ghika).** Evolutia arhitecturii in Muntenia. Partea întâia (Buletinul comisiunii Monumentelor istorice, 1929, fasc. 53-54, p. 121-158, LXXXIV pl.), in-4°.
- Bunbury (lieut. H. W.).** Early days in Western Australia. Edited by lieut.-col. W. St Pierre Bunbury et W. P. Morrell. Oxford University Press; London, Humphrey Milford, 1930, xxii-198 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Byrne (Eugene H.).** Genoese Shipping in the twelfth and thirteenth Centuries. The Mediaeval Academy of America Cambridge (Mass.), 1930, 159 p.; prix : 2 d. 20.
- Calderini (Aristide).** Aquileia Romana (Publication de l'Université catholique du Sacré-Cœur, vol. X). Milan, Soc. édit. « Vita e pensiero », cxxxvi-594 p.; prix : 75 lires.
- Camn, O. S. B. (Dom Bède).** De l'anglicanisme au monachisme. Journal d'étapes d'un converti (coll. « Pax », vol. XXXII). Desclée, de Brouwer et C^{ie}, 1930, 112 p.; prix : 5 fr.
- Moine et martyr. Le bienheureux John Roberts mis à mort sous Jacques I^{er} (1610) (coll. « Pax », vol. XXXIII). Des-

- clée, de Brouwer et C^{ie}, 1930, 320 p.; prix : 15 fr.
- Choir-Ruy (Jules)*. Le jansénisme, Pascal et Port-Royal. Félix Alcan, 1930, 169 p.; prix : 15 fr.
- Champion (Pierre)*. Notice des manuscrits du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc. H. Champion, 1930, 32 p.
- Chassaing (Marc)*. Étienne Dolet. Albin Michel, 1930, 349 p.; prix : 25 fr.
- Chew (Oswald)*. La question des dettes interalliées. Études réunies et publiées en Amérique en 1928; trad. par *Pierre Giroud* et *Charles Jacob*. Marcel Giard, 1931, in-12, 413 p.; prix : 15 fr.
- Churchill (Winston S.)*. La crise mondiale; t. III : 1916-1918. Payot, 606 p.; prix : 45 fr.
- Clough (Shapard B.)*. A history of the Flemish movement in Belgium. A study in nationalism. New-York, Richard R. Smith 1930, 316 p.; prix : 3 doll.
- Constantin-Weyer (Maurice)*. La vie du général Yusuf. Gallimard, 1930, 237 p.
- Corti (Egon Cesar, comte)*. La maison Rothschild; II : L'apogée : 1830-1871. Payot, 168 p., une table généalogique.
- Coster (Adolphe)*. Juan de Anchieta et la famille de Loyola, avec une introduction par *G. Desdevines du Désert*. Klincksieck, 1930, xxiv-322 p.; prix : 30 fr.
- Coulton (G. C.)*. The medieval scene. Cambridge University Press, 1930, ix-163 p.; prix : 5 s.
- Ten medieval studies. Cambridge University Press, 1930, x-297 p., 3^e édit.; prix : 12 s. 6 d.
- Coupland (R.)*. The American Revolution and the British Empire. Londres, Longmans., 330 p.; prix : 12 s.
- Crawley (C. W.)*. The question of Greek Independence. A study of British Policy in the Near East, 1821-1833. Cambridge University Press, 1930, ix-272 p.
- Dami (Aldo)*. Tunnels. Renaissance du livre, 1930, in-12, 285 p.; prix : 15 fr.
- Dehéraïn (Henri)*. Le vie de Pierre Rufin, orientaliste et diplomate, 1742-1824. T. II, avec 8 planches (Haut-Commissariat de la République française en Syrie et au Liban. Service des antiquités et des beaux-arts. Bibliothèque archéologique et historique, t. XIV). Geuthner, 1930, 312 p.
- Delorme, O. F. M. (P. Ferdinandus M.)*. Meditatio pauperis in solitudine, auctore anonymo saec. XIII (Bibliotheca franciscana ascetica medii aevi, t. VII). Florence, Quaracchi, 1929, LI-371 p.
- Demetrius-Cydonès*. Correspondance. Texte inédit établi et traduit par *Giuseppe Cammelli* (Coll. byzantine). Soc. d'édition « Les Belles-Lettres », XLVIII-216 p.; prix : 40 fr.
- Deschamps (baron)*. Le génie des religions. Les origines. 2^e édition. Félix Alcan, 1930, 539 p.; prix : 30 fr.
- Djuvara (Trandafir G.)*. Mes missions diplomatiques. 1887-1925. Félix Alcan, 1930, iv-179 p.; prix : 25 fr.
- Doria (comte Arnaud)*. Le discours de Tocqué sur le genre du portrait. Jean Schemit, 1930, 48 p.
- Dumesnil (René)*. La musique contemporaine en France. Colin, 1930, 2 vol. in-16, 218 et 223 p.; prix : 12 fr. le vol.
- Eden (Emily)*. Up the country. Letters written to her sister from the Upper Provinces of India; publ. par *Edward Thompson*. Oxford University Press, 1930, xvi-410 p.; prix : 8 s. 6 d.
- Eliachevitch (Basile), Teger (Paul) et Nolde (Boris)*. Traité de droit civil et commercial des Soviets; t. I : Introduction, les personnes; t. II : Les obligations, les sociétés; t. III : Les biens, droit de famille. Successions et testaments. Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1930, xvi-323 p., 462 p., 466 p.
- Étienne (Charles)*. Cahiers de doléances des bailliages des généralités de Metz et de Nancy; 1^{re} série : Département de Meurthe-et-Moselle; t. III : Cahiers du bailliage de Vézelize (coll. Documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française). Nancy, Berger-Levrault, 1930, xv-486 p.
- Evannett (H. Outram)*. The cardinal of Lorraine and the Council of Trent. Cambridge University Press, xvii-536 p.; prix : 25 s.
- Feist (Elisabeth)*. Weltbild und Staats idee bei Jean Bodin. Halle a. S., Max Niemeyer, 1930, viii-83 p.; prix : 4 m.
- Féron (Alex.)*. La vie et les œuvres de Ch. Maignart de Bernières, 1616-1662. L'organisation de l'Assistance publique à l'époque de la Fronde. Rouen, Lestringant, 1930, 426 p.
- Foligno (Cesare)*. Latin thought during the Middle Ages. Londres, Humphrey Milford, 1930, in-12, 120 p.; prix : 5 s.
- Frank (Tenney)*. Life and literature in the Roman Republic. Berkeley, University of California Press, 1930, 256 p.; prix : 3 d. 50.
- Funck (Ferdinand von)*. In Russland und in Sachsen 1812-1815; publ. par *Artur*

- Brabant*. Dresde, Heinrich, s. d., xi-378 p.; prix : 8 m.
- Fürstenbriefe an Napoleon I.* Herausgegeben von *Friedrich M. Kircheisen*; t. I : Deutsche Fürsten und Fürstinnen. Stuttgart, J. G. Gotta, 1929, 2 vol., 384 et 361 p.
- Gallop (Rodney)*. A book of the Basques. Londres, Macmillan, 1930, xii-294 p.; prix : 15 s.
- Gain (André)*. Liste des émigrés, déportés et condamnés pour cause révolutionnaire du département de la Moselle. Metz, Les arts graphiques, 5^e partie, 1930, p. 239-439.
- Geidel (Heinrich)*. Münchens Vorzeit. Munich, Knorr et Hirth, 1930, 115 p., avec 50 illustrations; prix : 4 m. 50.
- Geikie (Roderick) et Montgomery (Isabel A.)*. The Dutch Barrier 1705-1719. With a Memoir of Roderick Geikie by *G. M. Trevelyan* and a general Introduction by *P. Geyl*. Cambridge, University Press, 1930, 418 p.; prix : 21 s.
- Gilson (Etienne)*. Études sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien. Vrin, 1930, 344 p.; prix : 40 fr.
- Glöckner (Karl)*. Codex Laureshamensis. Bd. I. Einleitung, Regesten, Chronik. Darmstadt, Verlag des histor. Vereins für Hessen, in-4^o, 452 p.; prix : 40 mk.
- Gosse (Philip)*. Sir John Hawkins. Londres, John Lane, xii-290 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Graham (Gerald S.)*. British policy and Canada, 1774-1791. A study in 18th Century Trade Policy. Londres, Longmans, 1930, x-161 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Gratz (Gustav) et Schüller (Richard)*. Der wirtschaftliche Zusammenbruch Österreich-Ungarns. Die Tragödie der Erschöpfung (Carnegie-Stiftung für internationale Frieden. Wirtschafts- und Sozial-Geschichte des Weltkrieges). Vienne, Holder-Pichler-Tempsky, 1930, xv-307 p.; prix : 10 m.
- Gray (Edward F.)*. Leif Eriksson, discoverer of America, a. D. 1003. Londres, Humphrey Milford, 1930, xxxii-188 p.
- Grundmann (Herbert)*. Alexander von Roes. De Translatione Imperii, et Jordanus von Osnabrück. De Prerogativa Romani Imperii. Leipzig, Teubner, 38 p.; prix : 2 m.
- Güthling (Wilhelm)*. La Fayette und die Ueberlieferung Ludwigs XVI von Versailles nach Paris. Halle, a. S. Max Niemeyer, 1931, vi-143 p.; prix : 6 m.
- Haake (Paul)*. Christiane Eberhardine und August der Starke. Eine Ehetragödie. Dresde, C. Heinrich, 1930, 191 p.; prix : 7 m. 80.
- Hadengue (Antoine)*. Les gardes rouges de l'an II. L'armée révolutionnaire et le parti hébertiste. Plon, ix-270 p.; prix : 15 fr.
- Haendle (Otto)*. Die Dienstmänner Heinrichs des Löwen. Ein Beitrag zu Frage der Ministerialität (Arbeiten zu deutschen Rechts- und Verfassungsgeschichte. VIII Heft). Stuttgart, Kohlhammer, 1930, 96 p.; prix : 4 m. 50.
- Hartridge (R. A. R.)*. A history of Vicarages in the Middle Ages. Cambridge, At the University Press, 1930, 273 p.; prix : 15 s.
- Haumant (Émile)*. La formation de la Yougoslavie. Edit. Bossard, 1930, x-752 p.; prix : 60 fr.
- Hävernich (Walter)*. Der Kölner Pfennig im XII und XIII Jahrhundert. Periode der territoriale Pfennigsmünze. Stuttgart, Kohlhammer, 1930, 219 p., 2 cartes; prix : 9 m.
- Hendrick (T. D.)*. The history of the Vikings. Londres, Methuen, 1930, xi-412 p.; prix : 18 s.
- Hervey (Lord Francis)*. The history of king Edmund the martyr, and the early years of his abbey. Oxford University Press; Londres, H. Milford, 1929, in-4^o, 61 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Hilka (Alfons) et Sekumann (Otto)*. Carmina Burana; I Band : Text. I. Die moralisch-satirischen Dichtungen mit 5 Farbensafeln. Heidelberg, Carl Winter, xvi-112 p.; prix : 6 m.
- Historiens chiliens. Pages choisies; trad. de l'espagnol par *G. Pillemen*. Soc. d'édition « Les Belles-Lettres », 1930, 232 p.
- Hobbs (Samuel Huntington)*. North Carolina economic and social. Chapel Hill; the University of North Carolina Press, 1930, xviii-403 p.; prix : 16 s.
- Hourticq (Louis)*. La chapelle Sixtine (coll. « Les visites d'art. Memoranda »). Laurens, 1930, 64 p.; prix : 5 fr.
- International bibliography of historical sciences. 1^{re} année, 1926. Armand Colin, 1930, lxxvii-366 p.; prix : 75 fr.
- Jackson [F. J. Foakes]*. Josephus and the Jews. Londres, Society for promoting christian Knowledge, xvi-299 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Jenkins (Claude) et Mackenzie (K. D.)*. Episcopacy ancient and modern. Soc. for promoting christian knowledge, xxxi-412 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Jordan (G. J.)*. The inner history of the great schism of the West. A problem in

- Dubosq* ; I : Les Soviets. Delagrave, XLIII-300 p.
- Runciman (Steven)*. A history of the first Bulgarian empire. Londres, Bell and Sons, 1930, XII-337 p., 1 carte ; prix : 16 s.
- Saintoyant (J.)*. La colonisation française pendant la Révolution (1789-1799) ; t. I : Les assemblées révolutionnaires et les colonies. La Renaissance du livre, 1930, 485 p. ; prix : 35 fr.
- Samanek (Vincenz)*. Studien zur Geschichte König Adolfs. Vorarbeiten zu den Regesta Imperii VI, 2 (1292-1298). Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-historische Klasse. Hölder-Pichler-Tempsky A. G., 1930, v-302 p. ; prix : 15 m. 80.
- Savonarola*. Prediche italiane in Fiorentini ; II : Giorni festivi del 1495 ; publ. par Francesco Cognasso. Pérouse-Venise, « La Nuova Italia », x-446 p. ; prix : 45 l.
- Schmidt (Erich)*. Das Verhältnis Saxon-Meinings zur Reichsgründung, 1851-1871. Halle a. d. S., Max Niemayer, 1930, vi-137 p.
- (*Karl*). Die Hausnamen und Hauszeichen im mittelalterlichen Freiburg. Giesen, Otto Kindt, 149 p. ; prix : 4 m. 50.
- Schneider (René)*. L'art français aux XIX^e et XX^e siècles. Du réalisme à notre temps (coll. « Les patries de l'art »). Laurens, 250 p. ; prix : 20 fr.
- Schütte (Gundmund)*. Our forefathers. The gothonic nations. A manual of the ethnography of the Gothic, German, dutch, anglo-saxon, frisian and scandinavian peoples. Vol. I ; trad. par Jean Young. Cambridge University Press, 1929, xi-288 p. et 6 pl. ; prix : 21 s.
- Segalowitsch (Boris)*. Benjamin Disraelis Orientalismus. Berlin, « Kedem », 1930, vii-138 p. ; prix : 2 m. 80.
- Serboianu (C. J. Popp)*. Les Tsiganes. Payot, 397 p. ; prix : 40 fr.
- Sharp (D. E.)*. Franciscan philosophy at Oxford in the thirteenth century. Londres, Humphrey Milford, 1930, viii-419 p. ; prix : 21 s.
- Siegfried (André)*. Tableau des partis en France (coll. « Les Écrits »). Bernard Grasset, 245 p. ; prix : 15 fr.
- Simart (Maurice)*. Interprétation du monde moderne. Flammarion, in-12, 294 p. ; prix : 12 fr.
- Smith (J. P.)*. The genealogist's Atlas of Lancashire. Liverpool, Henry Young and Sons, 1930, in-4^e, 76 et p.
- Sol (Eugène)*. Le Vieux-Quercy. Aurillac, Poirier-Bottreau, 1930, cxcvii-481 p.
- Soranzo (Gioacanni)*. Il papato, l'Europa cristiana e i Tartari. Un secolo di penetrazione occidentale in Asia. Milan, « Vita e Pensiero », 1930, xii-623 p., 3 cartes ; prix : 50 lires.
- Spencer (W. Wylie)*. Our knowledge of other minds. A study in mental nature, existence and intercourse. Yale University Press, New-Haven, Conn., 145 p. ; prix : 2 doll.
- Stampfuss (Rudolf)*. Die Junghelesitischen Kulturen in Westdeutschland. Bonn, L. Röhrscheid, 1929, 44 croquis, 14 pl., xii-229 p. ; Tafel Band, 14 planches.
- Stock (Leo Francis)*. Proceedings and Debates of the British Parliaments respecting North America ; vol. III : 1702-1727. Washington ; published by Carnegie Institution, 1930, xxvi-571 p.
- Tanner (J. R.)*. Constitutional documents of the reign of James I, 1603-1625, with an historical commentary. Cambridge University Press, 1930, xv-389 p. ; prix : 18 s.
- Tarp (W. W.)*. Hellenistic Military and Naval Developments. Cambridge University Press, 1930, vii-170 p. ; prix : 6 s.
- Taylor (E. G. R.)*. Tudor geography, 1485-1583. Londres, Methuen, vii-290 p. ; prix : 15 s.
- Tirard (Paul)*. La France sur le Rhin. Douze années d'occupation rhénane. Plon, 1930, 518 p., 32 gravures, 1 carte.
- Titus (Murray T.)*. The religious quest of India. Indian Islam. Londres, Humphrey Milford, 1930, 290 p. ; prix : 12 s. 6 d.
- Tournadre (Guy de)*. Histoire du comté de Forcalquier, XII^e siècle. Auguste Picard, 1930, iii-250 p.
- Traité, codes et lois du Maroc ; publiés et commentés par P. Louis Rivière. Supplément pour 1930. Librairie du Recueil Sirey, 1930, 149 p.
- Trevelyan (Mary-C.)*. William III and the defence of Holland, 1672-1674. Londres, Longmans, 1930, xii-359 p. ; prix : 21 s.
- Trotabas (Louis)*. Constitution et gouvernement de la France (coll. Armand Colin, n° 135). A. Colin, 1930, 213 p. ; prix : 10 fr. 50.
- Tyler (J. E.)*. The Alpine Passes in the Middle Ages (962-1250). Oxford, Basil Blackwell, 1930, 188 p. ; prix : 8 s. 6.
- Urseau (Ch.)*. La cathédrale d'Angers (Petites monographies des grands édifices de la France). Laurens, 1930, 103 p. ; prix : 7 fr. 50.
- Uzureau (chanoine F.)*. Andegaviana, 27^e série. Angers, Siraudeau, 1930, 388 p., illustr.
- Vaganay (Léon)*. L'Évangile de Pierre (coll.

- « Études bibliques ». Gabalda et fils, 1930, xxiii-357 p.
- Wasnair (Émile)*. Histoire ouvrière et paysanne de Belgique. Bruxelles, L'Églantine, 1930, 145 p. ; prix : 15 fr.
- Weill (Georges)*. L'éveil des nationalités et le mouvement libéral, 1815-1848 (coll. « Peuples et civilisations », t. XV). Félix Alcan, 1930, 592 p. ; prix : 60 fr.
- Weinbaum (Martin)*. Verfassungsgeschichte Londons, 1066-1268. Stuttgart, Kohlhammer, 1929, vi-143 p.
- Wendel (Hermann)*. Danton. Berlin, Ernst Rohvohlt, 1930, 419 p.
- Wender (Herbert)*. Southern Commercial conventions 1837-1859. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1930, 240 p.
- Weulersse (G.)*. Les physiocrates (Encyclopédie scientifique publiée sous le direction du D^r Toulouse). Gaston Doin et C^{ie}, 1930, xvi-348 p. ; prix : 30 fr.
- Whitham (J. Mills)*. A biographical History of the French revolution. Londres, Routledge, 1930, xiii-492 p. ; prix : 15 s.
- Willette (Henriette)*. Au Maroc. Villes et paysages. Fasquelle, s. d., 190 p. ; prix : 12 fr.